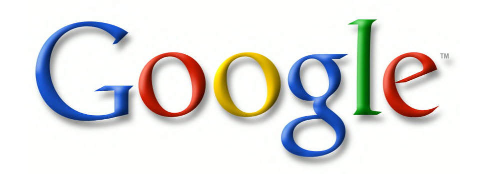
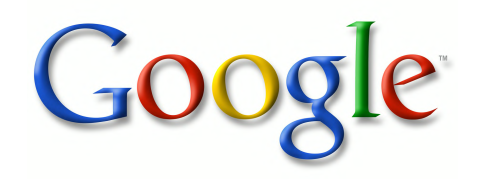
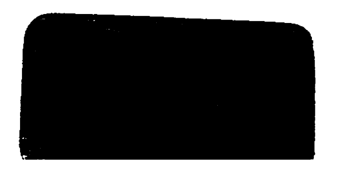
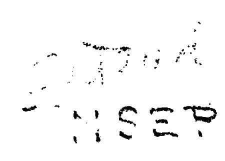



Google


3 3433 08161822 9





TRAGÉDIES

D'EURIPIDE.

PARIS, IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON.

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD,

Inspecteur général des études.

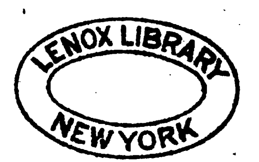
PREMIÈRE SÉRIE.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1842.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVIS DU TRADUCTEUR.

Cette traduction nouvelle d'Euripide a été conçue et exécutée dans le même système que celles de Sophocle et d'Aristophane : on s'y est proposé de reproduire avec une exactitude scrupuleuse non seulement lé sens général de l'auteur, mais jusqu'à la forme de sa pensée.

Le sentiment historique qui, de nos jours, a reporté les esprits vers l'étude du passé, les a rendus aussi plus exigeants sur la manière de traduire les anciens. On ne se contente plus des à peu près qui suffisaient autrefois ; on veut aujourd'hui les voir dans leur état naturel, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire sans travestissement, sans parure moderne, avec le costume de leur temps et de leur pays, avec leurs préjugés, la crudité de leurs passions et leur physionomie parfois étrange.

La tâche du traducteur est devenue par là plus difficile. Cette liberté qu'il prenait jadis d'habiller son auteur à la mode contemporaine lui est désormais refusée : on ne lui permet plus d'effacer ce que les mœurs et les habitudes des siècles passés peuvent avoir d'insolite pour le nôtre; on lui demande avant tout d'être vrai, d'être fidèle; on lui demande une copie aussi exacte que possible de la pensée antique, ressuscitée sous sa forme et ses couleurs originales. Qui ne voit déja ce qu'une pareille résurrection offre de difficultés ? Il y a une mesure de fidélité au delà de laquelle on risque de tomber dans le bizarre; il faut aller jusqu'au point où l'exactitude deviendrait choquante en français. Atteindre la limite sans la dépasser, c'est là une affaire de tact.

Un principe auquel je me suis attaché surtout dans l'exécution, c'est de conserver autant que possible le mouvement et le tour de la phrase grecque; j'aurais voulu pouvoir la calquer, pour ainsi dire, et en rendre tous les contours. Car l'esprit du poëte et de sa nation se réfléchit aussi, jusqu'à un certain point, dans ces formes extérieures du langage, auxquelles les anciens donnaient un soin si curieux : le style est la physionomie de l'ame. Pour reproduire au degré desirable, non seulement les images, mais la coupe de la phrase et la marche

de la pensée, l'expérience des maîtres dans l'art de traduire a consacré la règle de marcher pas à pas avec le texte, et de suivre, autant que notre langue le comporte, l'ordre des mots, qui représente l'ordre des idées. En effet, une période aux amples développements et savamment construite, comme les anciens les aimaient, est un tableau dont l'ordonnance n'est pas arbitraire. De grands peintres tels que Sophocle et Euripide ont dû mettre chaque détail à sa place, et disposer leurs pensées dans l'ordre le plus favorable à l'effet qu'ils voulaient produire.

Loin de moi l'intention de déprécier l'œuvre des traducteurs qui m'ont précédé, pour faire valoir mon propre travail. Mais on sait déja combien le père Brumoy dénature la couleur antique. Quant à Prévost, sa traduction, qui n'est pas sans mérite, est généralement très libre dans la première édition, qui parut en 1783. Il la revit dans les éditions suivantes, et s'efforça d'être plus exact ; mais alors, dans son attention à rendre tous les mots du texte, l'exactitude devient prolixe et dégénère en paraphrase. Par exemple, dans *Médée*, v. 1147-8, lorsqu'on apporte à Créuse la robe précieuse et les ornements que Médée lui envoie, le texte dit littéralement : « Elle, lorsqu'elle vit la parure, ne put garder sa colère, et promit « tout à son époux. » — Prévost : « Sa prière et l'éclat de ses « riches dons touchent le cœur de la princesse; elle promet à son « époux de faire tout ce qu'il desire. »

Dans *les Suppliantes*, v. 1050, Iphis, cherchant sa fille Évadné, dit en moins de deux vers : « Je suppose qu'elle doit être ici, dites- « moi si vous le savez. » Voici la paraphrase de Prévost, dans sa première édition : « C'est en ces lieux que je la crois retirée. Si cela « est vrai, et que vous en ayez connaissance, ah ! daignez m'éclai- « rer sur son sort et arracher un malheureux père à la plus affreuse « incertitude. ».

S'il a noyé ici le texte dans un flux de paroles, en revanche nous le trouverons ailleurs écourté et insuffisant. *Hippolyte*, v. 1001-4 : « Jusqu'à ce jour, mon corps est resté pur du commerce des « femmes ; je ne connais les plaisirs de l'amour que de nom et « par les peintures que j'en ai vues ; et je n'ai aucun goût pour ces « spectacles, car j'ai encore la virginité de l'ame. »

Prévost : « L'amour ne régna jamais dans mon ame, j'ignore « ses plaisirs et ses peines ; mon corps et mes regards sont aussi « purs que mes pensées. »

Brumoy : « Mon cœur, insensible jusqu'à présent aux traits de

« Vénus, ne connaît l'amour que de nom et qu'en peinture ; en« core mes yeux, aussi chastes que mon cœur, évitent-ils les pro« fanes tableaux. »

Pour dernière citation, je prendrai ce passage des sublimes adieux d'Admète à Alceste (v. 376 et suiv.) :

Brumoy : « Vains souhaits ! il me faudra attendre le trépas. Je « vous suis, Alceste ; préparez la demeure que je dois habiter éter« nellement avec vous, car je ne veux d'autre tombeau que le « vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé près de « l'épouse, et la mort même ne pourra séparer deux cœurs qu'une « tendresse sans exemple a réunis. »

Traduction littérale : « Du moins attends-moi là-bas, quand je « mourrai ; prépares-y ma demeure, pour l'habiter avec moi. « J'ordonnerai qu'on me place dans le même cercueil de cèdre, « pour que mes flancs reposent auprès de tes flancs. Que la mort « même ne me sépare jamais de toi, qui seule m'a été fidèle ! »

J'ai pris pour base le texte de M. Boissonade, tout en consultant d'autres éditions, notamment celle de Bothe et celle de Glasgow, *cum notis variorum*. Je dois à l'obligeance de M. de Sinner communication de quelques notes manuscrites de P.-L. Courier sur l'*Oreste* et sur l'*Andromaque*. Il est à desirer que ces notes, où l'on retrouve la sagacité ingénieuse de l'auteur, soient publiées.

NOTICE SUR EURIPIDE.

Euripide naquit la première année de la 75[e] olympiade, ou 480 avant Jésus-Christ, à Salamine, le jour même où les Grecs y remportèrent une victoire si mémorable sur les Perses. Sa famille s'était réfugiée dans l'île de Salamine, peu avant l'invasion de Xercès dans l'Attique. Son père, Mnésarque, était cabaretier, au rapport des biographes, et sa mère, Clito, était marchande d'herbes. Aristophane fait de fréquentes allusions à la bassesse de sa naissance, notamment dans les *Acharniens*, les *Chevaliers* et les *Fêtes de Cérès*. Par déférence pour un oracle mal interprété, on éleva d'abord Euripide pour en faire un athlète (Eusèbe, *Præpar. Evangel.*, V, 33; Aulu-Gelle, XV, 20). Il se livra donc aux exercices du corps, et l'on dit même qu'il remporta une fois le prix; mais ce genre de gloire ne pouvait suffire à son esprit, dont l'activité le porta bientôt vers d'autres études. Il s'exerça d'abord à la peinture, puis il étudia la rhétorique sous Prodicus, et la philosophie sous Anaxagore. On ajoute qu'il fut intimement lié avec Socrate, plus jeune que lui de dix ans. Celui-ci, qui fréquentait peu le théâtre, ne manquait pas de s'y rendre lorsqu'on représentait quelque pièce d'Euripide.

Ces études de la jeunesse du poëte laissèrent des traces profondes dans ses compositions tragiques. On y retrouve le système d'Anaxagore sur l'origine des êtres, et les principes de la morale de Socrate, ce qui le fit appeler le philosophe du théâtre. D'un autre côté, on sait le cas que Quintilien faisait de ses beautés oratoires (l. X, c. 1), et il conseille aux jeunes gens qui se destinent au barreau la lecture de

ses ouvrages, comme un excellent modèle de l'art de convaincre et de persuader. Un éloge de cette nature pourrait aisément devenir la matière d'une critique, quand il s'adresse à un poëte qui travaille pour le théâtre ; car les beautés les plus propres à faire de l'effet au barreau ne doivent pas toujours être celles qui conviennent le mieux à la scène. Et en effet, nous le verrons plus d'une fois, les longs discours qu'Euripide prête à ses personnages sentent un peu trop la rhétorique et les déclamations de l'école. Il ne faut cependant pas perdre de vue le public auquel s'adressaient les poëtes d'Athènes, public passionné pour le talent de la parole et pour les harangues, et près duquel tout ce qui rappelait les habitudes de la tribune ou les solennités judiciaires était toujours bien venu.

Ce fut la première année de la 81e olympiade qu'Euripide fit son début dans la carrière dramatique. Son premier ouvrage fut *les Péliades*; il n'obtint que la troisième nomination. On a la date de quelques-unes de ses autres tragédies; nous renvoyons, pour ces détails, aux notices mises en tête de chaque pièce. L'*Oreste*, représenté la quatrième année de la 92e olympiade, paraît avoir été le dernier ouvrage qu'il fit jouer à Athènes avant de se rendre auprès d'Archélaus, roi de Macédoine, qui attirait à sa cour les poëtes, les artistes et les philosophes. Euripide avait alors soixante et onze ans. Il mourut la troisième année de son séjour en Macédoine, âgé de soixante-quinze ans, l'an 406 avant Jésus-Christ. On n'est pas d'accord sur le genre de sa mort. Les uns racontent que, se promenant un jour dans un lieu solitaire, des chiens furieux se jetèrent sur lui et le mirent en pièces ; d'autres prétendent qu'il fut déchiré par les femmes. Cette dernière tradition repose sans doute sur la haine qu'on lui attribue pour le sexe en général. On sait qu'Aristophane, dans sa comédie des *Fêtes de Cérès*, suppose que les femmes, brûlant de se venger des injures qu'Euripide leur prodigue dans ses tragédies, délibèrent entre elles sur les moyens de le perdre ; et l'auteur comique, tout en fei-

gnant de prendre le parti des femmes, les outrage bien plus audacieusement que leur prétendu ennemi. Néanmoins Euripide se maria deux fois : la première femme qu'il épousa, à l'âge de vingt-trois ans, s'appelait Chœrine, et lui donna trois fils; après l'avoir répudiée il en épousa une autre. Il paraît qu'aucune de ces deux unions ne fut heureuse.

Aulu-Gelle rapporte (l. XVII, c. 4), sur le témoignage de Varron, qu'Euripide avait composé soixante-quinze tragédies, et qu'il ne remporta le prix que cinq fois. Cependant la biographie rédigée par Thomas Magister porte qu'il fit quatre-vingt-douze tragédies, et qu'il vainquit quinze fois. Mais les autres biographes, Suidas et Moschopulus, ne parlent que de cinq victoires. Il ne nous reste de lui que dix-huit tragédies et un drame satirique Parmi les nombreux fragments de ses autres ouvrages, il nous reste aussi le prologue de *Danaé*, avec un fragment de chœur, plus trois passages assez considérables du *Phaéton*, trouvés, en 1810, dans un manuscrit de la Bibliothèque royale.

On a porté des jugements très divers sur le mérite d'Euripide, comme poëte tragique, tant chez les anciens que chez les modernes. Aristophane, son contemporain, l'a fréquemment parodié et tourné en ridicule dans ses comédies, surtout dans *les Acharniens, les Fêtes de Cérès* et *les Grenouilles*. Mais, à quelques critiques fondées, il a mêlé beaucoup d'exagération et d'injustice. Aristote, dans sa *Poétique,* appelle Euripide *le plus tragique des poëtes*; mais c'est par allusion au grand effet de ses catastrophes funestes; puis il ajoute : « Quoiqu'il ne soit pas toujours « heureux dans la conduite de ses pièces. » Quintilien, de son côté, le préfère à Sophocle, en le jugeant de son point de vue particulier, c'est-à-dire l'effet oratoire. Chez les modernes aussi, Euripide a obtenu la préférence. Racine paraît l'avoir étudié avec prédilection, et l'a souvent imité. De nos jours, au contraire, un célèbre critique, A.-W. Schlegel, l'a rabaissé fort au-dessous d'Eschyle et de Sophocle. On en jugera par le passage suivant :

« Quand on considère Euripide en lui-même, sans le « comparer avec ses prédécesseurs ; quand on rassemble « ses meilleures pièces et les morceaux admirables répandus « dans quelques autres, on peut faire de lui l'éloge le plus « pompeux. Mais si, au contraire, on le contemple dans « l'ensemble de l'histoire de l'art, si l'on examine sous le « rapport de la moralité l'effet général de ses tragédies et « la tendance des efforts du poëte, on ne peut s'empêcher « de le juger avec sévérité et de le censurer de diverses « manières. Il est peu d'écrivains dont on puisse dire avec « vérité autant de bien et autant de mal. C'est un esprit « extraordinairement ingénieux, d'une adresse merveilleuse « dans tous les exercices intellectuels ; mais parmi une « foule de qualités aimables et brillantes, on ne trouve en « lui ni cette profondeur sérieuse d'une ame élevée, ni « cette sagesse harmonieuse et ordonnatrice que nous ad« mirons dans Eschyle et dans Sophocle. Il cherche toujours « à plaire, sans être difficile sur les moyens. De là vient « qu'il est sans cesse inégal à lui-même : il a des passages « d'une beauté ravissante, et d'autres fois il tombe dans de « véritables trivialités. Mais, avec tous ses défauts, il pos« sède la facilité la plus heureuse, et un certain charme sé« duisant qui ne l'abandonne point. »

En général, Schlegel me paraît avoir jugé Euripide d'un point de vue trop restreint. Il lui préfère Eschyle, parceque celui-ci a mieux conservé le caractère religieux qui fût d'abord inhérent au théâtre. On sait, en effet, que les représentations dramatiques étaient, dans l'origine, des cérémonies religieuses. Les chœurs, auxquels la tragédie grecque dut sa naissance, furent d'abord des hymnes que l'on chantait en l'honneur de Bacchus, pour célébrer ses fêtes. L'esprit religieux du chœur et l'idée imposante du destin, qui plane sur toute l'action, tels sont les traits fondamentaux de la tragédie grecque, surtout telle qu'Eschyle et Sophocle nous la montrent. Mais on ne tarda pas à prendre plaisir à ces représentations pour elles-mêmes, et l'idée religieuse

n'y fut bientôt plus qu'accessoire. L'art dramatique, après avoir eu son berceau au pied des autels, grandit et se développa hors du sanctuaire, et l'élément religieux finit par disparaître.

Euripide marque d'une manière frappante cette transition de l'époque religieuse à l'époque philosophique, et il n'y a nullement de la faute du poëte; c'est la marche inévitable de l'art, qui est forcé de suivre le mouvement des esprits. On peut y voir un progrès plutôt qu'une altération, ou du moins, s'il y a décadence sous le rapport religieux, il y a progrès pour l'art. Euripide a, en effet, découvert un monde inconnu, le monde de l'âme, et ce fut la source de ses plus brillants succès. Quelques reproches qu'il mérite d'ailleurs, on ne peut méconnaître en lui un grand peintre du cœur humain. C'est par là qu'il touche, qu'il attache et qu'il doit plaire dans tous les temps, parcequ'il a retracé les sentiments éternels du cœur de l'homme. Son but principal est d'émouvoir : il connaissait la nature des passions, et il savait trouver les situations dans lesquelles elles peuvent se développer avec le plus de force. On peut faire bien des objections contre ses plans mal ordonnés, contre le choix de ses sujets et les hors-d'œuvre de ses chœurs; mais il reste supérieur dans l'expression vraie et naturelle des passions, dans l'art d'inventer des situations intéressantes, de grouper des caractères originaux et de saisir la nature humaine sous toutes ses faces. Il est maître dans l'art de traiter le dialogue et d'adapter les discours et les répliques au caractère, au sexe et à la condition des personnages. Tout en rendant justice à l'élégance et à la facilité de son style, il faut reconnaître qu'il a souvent fait abus des sentences et des tirades philosophiques. Par ses défauts comme par ses qualités, il était plus accessible à l'esprit des modernes; c'est ce qui explique la préférence que quelques-uns lui ont donnée sur Sophocle, qui a maintenu l'art dans une région plus pure et plus idéale.

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR HÉCUBE.

Les Grecs, partis de Troie, sont retenus par les vents dans la Chersonèse de Thrace. L'ombre d'Achille les arrête, et demande le sang de Polyxène. Elle l'obtient, malgré les larmes et les cris d'Hécube. Pour comble de désespoir, on apporte à cette malheureuse mère le corps de son fils Polydore, assassiné par le roi de Thrace Polymestor, à la garde duquel Priam l'avait confié. Hécube furieuse se venge de Polymestor.

On voit qu'il y a là deux actions qui se succèdent, le sacrifice de Polyxène, et la punition du meurtre de Polydore; mais ce défaut est racheté par des beautés de détails et de situation. Il y a d'ailleurs une sorte d'unité, en ce que tout s'y rapporte au personnage principal, c'est-à-dire à Hécube: livrée tour à tour aux transports de l'amour maternel et aux fureurs de la vengeance, elle émeut, elle rencontre souvent le pathétique, malgré quelques traces de déclamation. Les quatre caractères d'Hécube, de Polyxène, d'Ulysse et d'Agamemnon, sont tracés avec beaucoup de force et de vérité; la figure de Polyxène surtout, admirable de grace et de pudeur virginale, a en même temps toute la noblesse et la pureté d'un marbre antique.

HÉCUBE.

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE.
HÉCUBE.
POLYXÈNE.
POLYMESTOR.
AGAMEMNON.
ULYSSE.
TALTHYBIUS.
UNE ESCLAVE d'Hécube.
LE CHOEUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonèse de Thrace, sur le bord de la mer, dans le camp des Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes captives.

L'OMBRE DE POLYDORE.

Je quitte la retraite des morts et les portes de l'Érèbe, qu'habite Pluton, loin du séjour des dieux. Je suis Polydore, enfant d'Hécube, fille de Cissée : j'eus pour père Priam, qui, lorsqu'il vit la ville des Phrygiens en danger de succomber sous la lance des Grecs, saisi de crainte, m'envoya secrètement hors de la terre troyenne, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui règne sur les fertiles plaines de la Chersonèse et commande à ses peuples belliqueux [1]. Avec moi mon père envoya en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devaient tomber, ceux de ses enfants qui vivraient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étais le plus jeune des fils de Priam ; c'est pourquoi il me fit échapper, mon faible bras ne pouvant encore porter les armes ni la lance.

[1] Littéralement : « Amateurs de chevaux. »

Aussi longtemps que l'empire phrygien resta debout, et que les remparts de Troie demeurèrent intacts; aussi longtemps qu'Hector, mon frère, eut l'avantage dans les combats, élevé par les soins de l'hôte de mon père, je croissais dans son palais, ainsi qu'un tendre rejeton. Mais dès que Troie eut succombé, ainsi qu'Hector; quand le palais de mon père eut été ravagé, et qu'il fut tombé lui-même au pied des autels, égorgé par le sanguinaire fils d'Achille [1]; poussé par la passion de l'or, l'hôte de mon père me massacra sans pitié, et jeta mon cadavre dans les flots, pour s'emparer de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées, je demeure étendu sur le rivage, privé de sépulture, privé des larmes des miens [2]. Maintenant, pour voir Hécube, ma mère chérie, j'ai abandonné mon corps, et j'habite les régions supérieures, depuis trois jours que l'infortunée est arrivée de Troie sur la terre de la Chersonèse [3]. Tous les Grecs demeurent immobiles, depuis qu'ils ont abordé sur ce rivage de la Thrace. Le fils de Pélée leur est apparu sur son tombeau, et retient toute l'armée qui déja dirigeait ses navires vers leur patrie. Il demande, pour prix de ses travaux, que ma sœur Polyxène soit immolée sur sa tombe, comme la victime la plus précieuse à ses yeux,

[1] Virgile, *Æneid.*, II, v. 550 :

> Hoc dicens, altaria ad ipsa trementem
> Traxit, etc.

[2] Virgile a dit aussi :

> Nos animæ viles, *inhumata infletaque* turba,
> Sternamur campis.

[3] Musgrave reproche à Euripide la négligence avec laquelle il a établi le lieu de la scène dans cette pièce. Ici, et au vers 1124, elle est en Thrace : aux vers 136 et 1006, elle est sur le sol troyen, ce qu'indique d'ailleurs suffisamment le sacrifice de Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille. Voyez le Scholiaste sur le vers 518.

et il l'obtiendra ; ces guerriers, qui le chérissent, ne lui refuseront pas cette offrande : le destin a marqué ce jour pour la mort de ma sœur. Ma mère verra aujourd'hui les cadavres de deux de ses enfants, moi, et cette infortunée jeune fille. Pour obtenir la sépulture, j'apparaîtrai, poussé par les vagues de la mer, jusqu'aux pieds d'une esclave ; car j'ai imploré des puissances infernales la faveur d'avoir enfin un tombeau et d'être rendu aux mains de ma mère : j'aurai obtenu alors tout ce que je desirais, et je cesserai d'importuner la vieillesse d'Hécube. — Mais la voici qui s'avance hors de la tente d'Agamemnon, épouvantée par mon apparition. — O ma mère, toi qui du palais des rois es tombée dans la servitude, te voilà aussi malheureuse que tu fus heureuse autrefois ! Un dieu, auteur de ta perte, égale ton infortune à tes prospérités passées.

HÉCUBE.

Jeunes Troyennes, guidez les pas de votre vieille maîtresse hors de la tente ; soutenez votre compagne d'esclavage, autrefois votre reine ; prenez-moi, portez-moi, aidez-moi ; soulevez ce corps affaibli par les années ; et moi, appuyée sur vos bras [1], je hâterai mes pas tardifs. — O foudres de Jupiter ! ô nuit ténébreuse ! pourquoi troubler mon sommeil par ces terreurs, par ces fantômes ? O terre vénérable, mère des songes aux noires ailes ! loin de moi ces visions nocturnes, qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, et sur Polyxène, ma fille chérie ! effrayante apparition que j'ai vue en songe ! oui, oui, je comprends. Dieux infernaux ! sauvez

[1] En grec : « Appuyée sur un bâton recourbé. » J'ai adopté l'explication ingénieuse de Musgrave.

mon fils, seul et dernier espoir de sa famille [1], qui habite la Thrace, couverte de frimas, sous la garde d'un ancien ami.

Quelque chose de nouveau se prépare : à nos accents lamentables vont se joindre de nouvelles lamentations. Non, jamais mon ame ne fut en proie à une horreur, à un effroi si continu. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre !... ô Troyennes, où sont-ils, pour m'expliquer mes songes? J'ai vu une biche tachetée, déchirée par la griffe sanglante d'un loup, et violemment arrachée à mes genoux ; spectacle digne de pitié ! Autre sujet de terreur : au-dessus de son tombeau est apparue l'ombre d'Achille; il demandait comme prix de ses exploits une de nos infortunées Troyennes. Loin de ma fille, ô dieux, loin de ma fille un pareil malheur ! écartez-le, je vous en conjure.

LE CHOEUR, *composé de Troyennes captives.*

Hécube, j'accours en hâte vers toi; j'ai quitté les tentes où le sort a fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Hélas! je ne viens point soulager tes souffrances; chargée du poids d'une nouvelle accablante, je viens comme messagère de malheurs. L'assemblée entière des Grecs a résolu, dit-on, d'immoler ta fille aux mânes d'Achille. Tu sais que sur sa tombe il est apparu couvert de ses armes d'or : il a arrêté les navires qui déja fendaient les ondes, et tendaient les cordages déployés pour les voiles. Il s'écrie : Quoi! vous partez, enfants de Danaüs, et vous laissez mon tombeau sans offrande ! Aussitôt l'orage de la

[1] Littéralement : « L'ancre de ma maison. »

discorde gronde ; deux avis divisent la vaillante armée des Grecs : les uns veulent qu'on immole une victime sur la tombe, les autres s'y opposent. Agamemnon, qui partage la couche de celle[1] qu'anime l'esprit prophétique, défendait ta cause avec zèle : mais les Théséides[2], ces deux rejetons d'Athènes, ont prononcé deux discours, et ils se sont rencontrés dans l'avis commun d'arroser le tombeau du sang d'une jeune victime. Ne préférons pas, disaient-ils, les amours[3] de Cassandre à la valeur d'Achille. Ces avis contraires se partageaient les esprits, jusqu'à ce que l'orateur artificieux, au langage flatteur, possédant l'art de gagner la multitude, le fils de Laërte enfin, persuade à l'armée de ne pas rejeter la demande du plus vaillant des Grecs, pour épargner le sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts qui habitent le royaume de Proserpine ne pût dire que les Grecs, en quittant les plaines de Troie, s'étaient montrés ingrats envers les héros qui sont morts pour la Grèce. Ulysse viendra bientôt lui-même arracher ta fille de ton sein, et l'enlever à tes mains débiles. Mais cours aux temples embrasser les autels, jette-toi aux pieds d'Agamemnon en suppliante ; invoque les dieux, ceux du ciel et ceux des enfers. Peut-être tes prières obtiendront-elles la conservation de ta malheureuse fille ; sinon, il te faudra voir la vierge, égorgée, arroser des flots de son sang le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Malheureuse que je suis ! à quoi bon mes cris ? vaines clameurs ! vain désespoir ! Infortunée ! triste vieillesse ! servitude intolérable ! hélas ! hélas ! qui viendra à mon aide ? O ma famille ! ô ma patrie ! — Mon époux

[1] Cassandre, fille d'Hécube.
[2] Les deux fils de Thésée, Acamas et Démophon.
[3] Littéralement : « Le lit de Cassandre à la lance d'Achille. »

n'est plus, mes enfants ne sont plus. Quel parti prendre? où aller? où trouver quelque dieu, quelque génie secourable? Ô Troyennes, quelle calamité, quelle nouvelle funeste vous m'apportez! Ah! vous m'avez donné la mort. La lumière du jour m'est odieuse... Pieds chancelants, traînez-moi, traînez mon corps affaibli vers la tente des captives. Ma fille, enfant d'une trop misérable mère, sors, sors de ton asile; entends la voix de ta mère, ô ma fille! connais les bruits qui menacent tes jours.

POLYXÈNE.

O ma mère! ma mère! pourquoi ces cris? qu'as-tu à m'annoncer de nouveau, pour me faire ainsi sortir de ma retraite, comme un oiseau palpitant de frayeur?

HÉCUBE.

Ah! ma fille!

POLYXÈNE.

Pourquoi ces paroles de mauvais augure? quel accueil sinistre!

HÉCUBE.

Hélas! hélas! malheur à toi!

POLYXÈNE.

Parle; ne me cache rien. Je tremble, ma mère, je tremble : qu'as-tu donc à gémir?

HÉCUBE.

Ah! ma fille! ma chère fille!... Ah! malheureuse mère!

POLYXÈNE.

Que vas-tu m'annoncer?

HÉCUBE.

Les Grecs, d'un avis commun, veulent t'immoler sur le tombeau d'Achille.

POLYXÈNE.

O ma mère, quel incroyable malheur m'annonces-tu là? Répète, répète-moi ces tristes paroles.

HÉCUBE.

Écoute, mon enfant, cette terrible nouvelle : on m'annonce que l'assemblée des Grecs a prononcé sur ta vie.

POLYXÈNE.

O mère infortunée, éprouvée par tant de revers, quelle nouvelle calamité, redoutable, inouïe, un dieu a-t-il suscitée contre toi? Hélas! ta fille n'est plus; je ne pourrai plus, compagne de ton esclavage, partager les maux de ta vieillesse. Comme le petit d'une lionne, ou comme une génisse nourrie sur les montagnes, ainsi tu me verras, malheureuse, arrachée de tes bras, frappée du coup fatal, et précipitée dans le séjour ténébreux de Pluton, où je serai couchée parmi les morts. Ah! c'est sur toi, mère infortunée, c'est sur toi que je pleure et que je gémis : quant à ma vie, tissu d'opprobre et de misère, elle ne mérite pas mes regrets; mourir est plutôt un bonheur pour moi.

LE CHOEUR.

Hécube, voici Ulysse qui hâte ses pas vers toi; il a quelque chose de nouveau à t'apprendre.

ULYSSE.

Femme, je pense que tu connais la résolution de l'armée, et l'avis qui a prévalu; cependant, je dois t'en instruire. Les Grecs ont résolu d'immoler ta fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et c'est moi qu'ils chargent de l'accompagner et de la conduire. Le fils d'Achille a été choisi pour présider au sacrifice, et pour l'accomplir. Prends donc un sage parti; cède sans violence, et ne me

force pas d'en venir à de fâcheuses extrémités : reconnais notre force et ta propre faiblesse. Il est sage, dans le malheur, de régler ses sentiments sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas ! hélas ! je le vois, une crise terrible se prépare ; elle nous coûtera bien des gémissements et bien des larmes. Malheureuse, j'ai trop vécu ! Jupiter m'a refusé la mort ; il m'a réservée pour des maux plus cruels que tous ceux que j'ai soufferts. Mais s'il est permis à une esclave d'interroger ses maîtres sans employer de paroles dures ni outrageantes, consens à m'écouter, et réponds à mes questions.

ULYSSE.

Parle, tu le peux ; je ne refuse pas de t'écouter.

HÉCUBE.

Te souvient-il du jour où tu vins à Troie comme espion, déguisé sous des vêtements en lambeaux ? Des larmes [1] coulaient de tes yeux et arrosaient ton visage.

ULYSSE.

Il m'en souvient ; ce souvenir s'est gravé profondément dans mon cœur.

HÉCUBE.

Hélène te reconnut, et m'en instruisit moi seule.

ULYSSE.

Je sais à quel danger je me vis exposé.

HÉCUBE.

Ne te jetas-tu pas à mes genoux, dans l'attitude la plus humble ?

ULYSSE.

Oui, et ma main mourante [2] s'attachait à tes vêtements.

[1] Le texte dit : « Des larmes de sang, φόνου : » une conjecture ingénieuse de Musgrave propose δόλου, des larmes feintes.

[2] Châteaubriand, *Itinéraire*, t. I, p. 153 : « Elle dégagea son bras, avec

HÉCUBE.

Que disais-tu alors, quand je t'avais en ma puissance ?

ULYSSE.

Tout ce que le danger pouvait me suggérer pour ne pas mourir.

HÉCUBE.

Je te sauvai alors, et je t'aidai à fuir.

ULYSSE.

Oui, et je te dois de voir encore la lumière.

HÉCUBE.

Eh bien ! n'est-ce pas d'un méchant ce que tu médites contre nous, toi qui, après avoir reçu de moi les services que tu avoues, loin de me rendre le bien, me fais tout le mal qu'il est en toi de me faire ? O race ingrate, orateurs populaires, qui briguez les honneurs ! loin de moi, vous qui comptez pour rien de nuire à vos amis, pourvu que vos discours plaisent à la multitude ! Mais enfin, quels subtils arguments ont-ils pu trouver pour porter un arrêt de mort contre cette jeune fille ? Quelle nécessité les oblige à verser le sang humain sur un tombeau, que devrait arroser plutôt le sang des hécatombes ? Pour venger le meurtre d'Achille sur ses meurtriers, est-il juste de donner la mort à Polyxène ? Jamais elle ne lui fit aucun mal. C'est Hélène que du fond de son tombeau il doit demander pour victime ; c'est elle qui l'a fait périr et qui l'a conduit devant Troie. S'il faut qu'une captive d'élite meure, s'il faut une beauté éclatante, ce n'est pas de nous qu'il s'agit. La fille de Tyndare[1] est la plus belle

« beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère, et « le laissa retomber *mourant* sur la couverture. » — Brunck a proposé sans raison le changement de ἐνθανεῖ γε en ἐνταχῆναι.

[1] Hélène.

entre toutes, et ses torts ne sont pas moindres que les nôtres. — Telles sont les raisons que me dicte la simple justice : mais toi, écoute ce que j'attends de ta part, en retour de mes bienfaits. Tu prenais ma main, dis-tu, tu étais à mes pieds dans la posture d'un suppliant [1]; eh bien, c'est moi qui embrasse ici les tiens; c'est moi qui te supplie, et qui implore de toi la grace que tu me demandais alors. N'arrache point ma fille de mes bras, ne la faites point périr; c'est bien assez de morts. Par elle j'ai encore quelque joie, et j'oublie mes malheurs; seule elle adoucit le regret de tant de pertes cruelles; elle est ma patrie, ma nourrice, mon guide, l'appui de ma vieillesse. Il ne faut pas que les souverains donnent des ordres injustes; qu'ils ne pensent pas que leur prospérité soit inaltérable. Moi-même j'étais autrefois; à présent je ne suis plus. Tout mon bonheur, un jour me l'a ravi. O toi que je supplie [2], respecte ma vieillesse, aie pitié de moi : retourne vers l'armée des Grecs, représente-leur combien il est odieux d'égorger des femmes que vous avez épargnées d'abord, en les arrachant au pied des autels, et dont vous avez eu pitié. Chez vous, la loi qui punit le meurtre est égale pour l'homme libre et pour l'esclave. Lors même que l'éloquence te manquerait, ton autorité entraînera les suffrages : le même discours dans la bouche d'un homme obscur, ou dans celle d'un homme respecté, a une valeur bien différente [3].

[1] Littéralement : « Et tu touchais mes vieilles joues. » C'était un signe de supplication.

[2] Littéralement : « O cher menton. » Voyez la note précédente.

[3] Ennius a traduit ainsi ces trois vers :

> Hæc tu etsi pervorse dices, facile Achivos flexeris;
> Nam opulenti quum loquantur pariter atque ignobiles,
> Eadem dicta eademque oratio æqua non æque valet.
> (Aulu Gell., *Noct. att.*, II, 4.)

LE CHOEUR.

Quel cœur serait assez dur pour ne pas verser des larmes, en entendant tes gémissements et tes longues lamentations?

ULYSSE.

Hécube, laisse-toi persuader; que la colère ne te fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je te dois la vie, je suis prêt à sauver la tienne, ma parole n'est point trompeuse; mais ce que j'ai dit en présence de tous, je ne saurais le nier : après la prise de Troie, nous devons donner au premier de nos guerriers la fille qu'il demande pour victime; car ce qui fait tort à la plupart des états, c'est qu'un homme brave et valeureux ne soit pas mieux récompensé que les lâches. Achille, ô femme, mérite d'être honoré par nous, lui qui est mort glorieusement pour la Grèce. Ne serait-il pas honteux, après avoir usé de son amitié pendant sa vie, de le méconnaître depuis qu'il n'est plus? En effet, que dirait-on s'il fallait de nouveau rassembler une armée, et s'il se présentait un ennemi à combattre? Courrions-nous aux armes, ou ne prendrions-nous pas soin de notre vie, en voyant cet illustre mort dont on n'honore point la cendre? Pendant ma vie, quel que soit le peu que je possède, il me suffira; mais puissé-je voir ma tombe honorée! car cette gloire nous survit longtemps. Si tu te plains des maux que tu souffres, écoute-moi à ton tour : nous avons aussi des mères, des vieillards, non moins malheureux que toi, de jeunes épouses privées de leurs vaillants époux, dont la poussière de Troie recouvre les corps. Subis ton sort : pour nous, si c'est à tort que nous honorons un héros, on nous reprochera notre erreur. Peuples barbares, puissiez-vous ne point traiter vos amis en amis! puissiez-vous ne point admirer ceux qui meurent

glorieusement, afin que la Grèce prospère, et que vous subissiez les conséquences de vos principes!

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! quelle misère d'être esclave, de céder à la force, et de supporter de tels outrages!

HÉCUBE.

O ma fille! les paroles que m'arrache ta mort se perdent dans les airs. Peut-être tu pourras plus que ta malheureuse mère; ne néglige rien, fais entendre des accents plaintifs comme ceux du rossignol, afin qu'on épargne ta vie; tombe en pleurs aux genoux d'Ulysse, et touche son cœur; il a des enfants, il aura pitié de ton sort.

POLYXÈNE.

Je te vois, Ulysse, retirer ta main et détourner ton visage, de peur d'être touché par moi [1]. Ne crains rien, tu n'as pas à redouter mes supplications [2] : je te suivrai, et pour obéir à la nécessité, et parceque je desire la mort. Avoir d'autres sentiments, ce serait me montrer une femme timide et attachée à la vie; et comment pourrais-je vivre, moi qui eus pour père le roi de la Phrygie entière? Tel fut le début de ma vie; ensuite je fus nourrie des plus belles espérances, fiancée à des rois qui se disputaient l'honneur de me recevoir dans leurs palais. Infortunée, j'étais reine parmi les femmes troyennes, distinguée entre toutes les jeunes vierges, égale enfin aux déesses, hors la condition de mourir; et maintenant je suis esclave!... Ce nom seul me fait aimer la mort, ce nom auquel je ne suis point faite. Je tomberais entre les mains d'un maître cruel! il achèterait à prix d'argent la sœur

[1] Littéralement : « Je te vois, Ulysse, cachant ta main droite sous ton manteau, et détournant ton visage de peur que je ne touche ton menton. »

[2] Littéralement : « Tu es délivré de mon Jupiter suppliant. Ἱκέσιον Δία. »

d'Hector et de tant de héros ! il me contraindrait à faire le pain, à balayer la maison, à manier la navette et à passer mes jours dans la douleur ; et un vil esclave[1] souillerait ma couche, autrefois jugée digne des rois ! Non, certes ; je renonce à cette lumière, libre jusqu'au dernier moment, et j'offre mon corps à Pluton. Ulysse, conduis-moi au lieu de mon supplice : je ne vois désormais ni espoir ni chance de bonheur pour nous ! Et toi, ma mère, ne dis rien, ne fais rien pour apporter obstacle à ma résolution ; conseille-moi plutôt de mourir avant de subir des outrages indignes de ma naissance. Celui qui n'a pas l'habitude du malheur le supporte avec peine, et courbe difficilement sa tête sous le joug. La mort est alors bien préférable à la vie ; car vivre dans l'opprobre est un fardeau insupportable.

LE CHOEUR.

C'est une glorieuse distinction parmi les mortels d'être issu d'un sang illustre, et le renom de la noblesse grandit encore chez ceux qui s'en montrent dignes.

HÉCUBE.

Voilà de généreuses paroles, ma fille ; mais cette générosité ajoute à ma douleur. Ah ! s'il faut satisfaire à la haine du fils de Pélée, s'il vous faut échapper à ses reproches, ô Ulysse ! n'immolez pas cette victime ; conduisez-moi sur le tombeau d'Achille, frappez, ne m'épargnez pas ; c'est moi qui ai donné le jour à Pâris, dont les flèches percèrent le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube, ce n'est pas ton sang que l'ombre d'Achille demande aux Grecs ; c'est celui de ta fille.

HÉCUBE.

Eh bien ! faites-moi périr avec elle ; ce sera une dou-

[1] Littéralement : « Un esclave acheté. »

ble libation de sang pour la terre et pour ces mânes impitoyables.

ULYSSE.

La mort de ta fille suffira ; n'y joignons pas d'autre sacrifice ; et plût aux dieux que le sien ne fût pas nécessaire !

HÉCUBE.

Il faut absolument que je meure avec ma fille.

ULYSSE.

Comment ! je ne reconnais pas ton autorité.

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je serrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non, tu te rendras à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Jamais je ne me séparerai d'elle volontairement.

ULYSSE.

Et moi, je ne sortirai point sans l'emmener de ces lieux.

POLYXÈNE.

Ma mère, écoute-moi ! et toi, fils de Laërte, laisse un libre cours aux transports maternels. Infortunée ! ne combats point contre ceux qui ont en main la puissance. Veux-tu voir ton corps débile traîné dans la poussière, maltraité, en proie aux violences d'un jeune homme, qui chargera ta vieillesse d'outrages? Non, tu ne t'exposeras pas à cet indigne traitement. Mais plutôt, ô ma mère bien-aimée, tends-moi cette main chérie, approche ton visage du mien... hélas ! pour la dernière fois... Mes yeux ne reverront plus ces rayons, cette radieuse clarté du soleil. Reçois mes derniers adieux. O

ma mère ! ô toi qui m'as donné la vie, je descends au séjour des ombres.

HÉCUBE.

O ma fille ! et moi je vivrai pour être esclave !

POLYXÈNE.

Sans avoir connu l'hymen, sans avoir reçu le nom d'épouse, qui m'était destiné.

HÉCUBE.

Ton sort est déplorable, ma fille ; et moi je suis une infortunée.

POLYXÈNE.

Sans toi j'habiterai le séjour de Pluton.

HÉCUBE.

Hélas ! que faire ? quelle sera la fin de ma vie ?

POLYXÈNE.

Fille d'un père libre, je meurs esclave !

HÉCUBE.

Et moi, je meurs après avoir perdu cinquante fils.

POLYXÈNE.

Que veux-tu que je dise à Hector et à ton vieil époux ?

HÉCUBE.

Dis-leur que de toutes les femmes je suis la plus infortunée.

POLYXÈNE.

O sein chéri qui as nourri mon heureuse enfance !

HÉCUBE.

O ma fille ! ô mort cruelle et prématurée !

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère ; adieu, Cassandre, ma sœur ! Vivez avec joie [1].

[1] Il a fallu ajouter ces derniers mots, qui amènent la réponse d'Hécube. C'est dans ce sens qu'elle prend χαῖρε.

HÉCUBE.

La joie ! elle peut exister pour d'autres : il n'en est plus pour ta mère.

POLYXÈNE.

Adieu, Polydore, mon frère, qui habites parmi les Thraces belliqueux !

HÉCUBE.

Si toutefois il vit; mais j'en doute, tant le malheur me poursuit !

POLYXÈNE.

Il vit, et il fermera tes yeux mourants.

HÉCUBE.

Même avant la mort, le malheur m'a tuée.

POLYXÈNE.

Emmène-moi, Ulysse, et couvre ma tête d'un voile; car je sens mon cœur brisé par les cris d'une mère, et mes gémissements brisent le sien. O lumière ! je puis t'invoquer encore; mais pour te voir je n'ai plus que le court instant où je m'avance entre le glaive et le tombeau d'Achille.

HÉCUBE.

Hélas ! je me sens défaillir ! la vie m'abandonne !—O ma fille ! touche encore une fois ta mère; tends-moi cette main, donne; ne me laisse pas sans enfants. Je succombe, ô mes amies !—Oh ! que ne puis-je rencontrer la sœur des Dioscures, cette perfide Hélène, dont la beauté fatale a ruiné la fortune de Troie !

LE CHOEUR.

Vent de la mer, qui portes à travers les flots les vaisseaux rapides fendant les ondes, où conduiras-tu mon infortune? quel maître me recevra dans sa maison

comme son esclave? Sera-ce sur les bords de la Doride[1], ou dans la Thessalie, où l'on dit que l'Apidanus[2], père d'eaux limpides, engraisse les campagnes? — Ou bien la rame fendant les vagues transportera-t-elle ma misérable existence dans cette île où la palme et le laurier naissants offrirent leurs rameaux sacrés à la belle Latone, pour décorer son enfantement divin? Unie aux filles de Délos, chanterai-je la déesse Diane, ses bandelettes et ses flèches d'or?

Irai-je dans la ville de Pallas? et sur le voile qui lui est consacré, mon aiguille industrieuse peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve, attelé de ses coursiers, ou la race des Titans, foudroyée par les traits enflammés du fils de Saturne?

O mes enfants! ô mes aïeux! ô terre de ma patrie, ravagée par la flamme, et devenue la proie des Grecs! — Esclave sur une terre étrangère, je laisse l'Asie asservie à l'Europe; j'échange la couche nuptiale contre le séjour des morts.

TALTHYBIUS.

Jeunes Troyennes, où pourrai-je trouver Hécube, l'ancienne reine d'Ilion?

LE CHOEUR.

La voici devant toi, Talthybius, couchée sur la terre[3], enveloppée de ses vêtements.

TALTHYBIUS.

O Jupiter! dois-je croire que tu as les yeux ouverts

[1] Du Péloponnèse.

[2] It gurgite vasto
Apidanus, nunquamque celer nisi mistus Enipeus.
(Luc., *Pharsal.*, l. 1.)

[3] Littéralement : « Ayant le dos sur la terre. »

sur les hommes? ou l'opinion de ceux qui admettent l'existence des dieux n'est-elle qu'une chimère, et est-ce le hasard qui gouverne toutes choses parmi les mortels? N'est-ce pas ici la reine de l'opulente Phrygie? n'est-ce pas l'épouse du puissant Priam? Et maintenant sa patrie est ruinée par la guerre; esclave elle-même, accablée par l'âge, privée de ses enfants, elle gît sur la terre, et souille de poussière sa tête infortunée. Hélas! hélas! je suis vieux; cependant puissé-je mourir, plutôt que d'être accablé par une chute humiliante! Lève-toi, infortunée! soulève ton corps appesanti et ta tête blanchie.

HÉCUBE.

Qui es-tu, toi qui ne veux point laisser mon corps gisant? Qui que tu sois, pourquoi troubles-tu mon affliction?

TALTHYBIUS.

O femme, je suis Talthybius, le héraut de l'armée des Grecs : c'est Agamemnon qui m'envoie te chercher.

HÉCUBE.

Ami, est-ce la résolution des Grecs de m'immoler aussi sur le tombeau d'Achille, que tu viens m'annoncer? Tu serais le bien-venu. Hâtons-nous, courons; vieillard, conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens pour te conduire vers le corps de ta fille, afin que tu lui donnes la sépulture. Ce sont les deux Atrides et l'armée des Grecs qui m'envoient.

HÉCUBE.

Hélas! que dis-tu? Quoi! ce n'est point pour me préparer à la mort que tu viens vers moi, mais pour m'annoncer des malheurs? O ma fille, tu es morte arrachée aux bras de ta mère, et je reste privée de mon enfant : malheureuse que je suis! Comment l'avez-vous immolée?

L'avez-vous du moins respectée? ou l'avez-vous impitoyablement massacrée comme une ennemie? Parle, malgré tout ce que tu as de pénible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Femme, tu veux redoubler les larmes que m'arrache le sort de ta fille; car le récit de sa mort va renouveler les pleurs que j'ai déja versés sur elle au moment fatal L'armée grecque tout entière se pressait en foule devant le tombeau, pour être témoin du sacrifice de ta fille. Le fils d'Achille saisit Polyxène par la main, et la place sur le tombeau même. J'étais auprès de lui; de jeunes guerriers, l'élite de la Grèce, se montraient prêts à contenir les mouvements de la tendre victime. Le fils d'Achille, prenant dans ses mains une coupe d'or, fait des libations à son père; en même temps il me fait signe de commander le silence à l'armée. Aussitôt je me lève, et je m'écrie: « Silence, ô Grecs! que toute l'armée fasse silence: « gardez un profond silence. » Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole: « Fils de Pélée! ô mon « père! reçois ces libations propitiatoires, par lesquelles on « évoque les ombres. Viens te rassasier du sang pur de cette « jeune fille, que l'armée t'offre avec moi. Sois-nous « propice; que nos vaisseaux puissent quitter le rivage « et mettre à la voile, et permets-nous de partir d'Ilion, « d'obtenir tous un heureux retour dans notre patrie. » Ainsi parla le fils d'Achille; et toute l'armée se joignit à sa prière. Ensuite il saisit son épée enrichie d'or, et, la sortant du fourreau, il fait signe aux jeunes Grecs de saisir la victime. Mais elle, lorsqu'elle vit leur dessein, s'écria: « O Grecs, destructeurs de ma patrie, je meurs « volontairement: que personne ne porte les mains sur « moi. J'offrirai ma tête avec courage. Au nom des « dieux, en m'immolant, souffrez que je meure libre.

« Être appelée esclave chez les morts serait une honte « pour moi, qui suis reine. » Alors s'éleva un murmure d'approbation. Le roi Agamemnon commande aux jeunes gens de lâcher Polyxène. Ceux-ci, dès qu'ils entendent cette voix puissante, se retirent. Polyxène, lorsqu'elle eut entendu ces paroles souveraines, déchira sa robe jusqu'à la ceinture [1], et offrit à nos regards sa poitrine et sa gorge, semblable à celle d'une belle statue; et, posant un genou en terre, elle prononça les paroles les plus touchantes : « Jeune guerrier, dit-elle, veux-tu frapper « mon sein? le voici, frappe; veux-tu frapper à la « gorge? la voici qui s'offre au coup mortel. » Saisi de compassion pour la jeune fille, il hésite; enfin de son glaive il tranche le fil de ses jours, et fait couler des flots de sang. Celle-ci, même en mourant, observe de tomber avec décence, et de cacher ce qu'il convient de dérober aux regards des hommes [2]. Lorsqu'elle eut rendu le dernier soupir, chacun s'occupe de soins divers : les uns couvrent son corps de feuillages [3]; les autres, pour dresser un bûcher, apportent des branches de pins. Celui qui restait oisif entendait bientôt ce reproche : « Que « fais-tu, lâche? tu n'apportes rien pour parer la sépul- « ture de la jeune fille? Ne feras-tu aucune offrande à « cette vierge généreuse et magnanime? » Voilà ce que j'avais à te dire sur la mort de ton enfant; et je vois en toi la mère de la plus noble des filles, et en même temps la plus malheureuse des mères.

[1] Littéralement : « Depuis l'épaule jusqu'au milieu du ventre, vers le nombril. »

[2] On peut voir une imitation de ce morceau par Ovide, *Metamorph.*, l. XII.

[3] Sur cet usage, voyez aussi Pindare, *Pyth.*, IX, fin.

LE CHOEUR.

L'inflexible volonté des dieux a fait fondre un terrible désastre sur la race de Priam et sur ma patrie.

HÉCUBE.

O ma fille! je ne sais, dans les maux qui m'accablent, lequel envisager. Quand une peine me déchire, une autre peine s'empare de moi, et une autre encore vient m'en distraire; la douleur succède sans relâche à la douleur. Ne pas pleurer ton infortune, ou en effacer l'image de mon cœur, me serait également impossible: mais l'excès de mon désespoir est adouci par ton noble courage. N'est-il pas étrange qu'un sol ingrat, s'il reçoit l'heureuse influence des cieux, porte de riches moissons; et que le meilleur terrain, privé de la culture qui lui est nécessaire, ne donne que de mauvais fruits: tandis que, chez les hommes, le méchant n'est jamais autre chose que méchant, et le bon reste bon, sans que le malheur puisse corrompre sa nature; il demeure toujours bon. Est-ce la naissance, est-ce l'éducation qui met cette différence entre les hommes? Sans doute la bonne éducation est une école de vertu; et celui qui a appris à la connaître sait aussi distinguer le mal par la règle du bien. — Mais où s'égare mon esprit[1]?... Talthybius, va dire aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille, et qu'on en écarte la foule; car, dans une armée innombrable, la multitude sans frein et la soldatesque indisciplinée[2] est plus impétueuse que la flamme; et pour elle, le méchant est celui qui ne fait pas de mal. Et toi, ma vieille

[1] Littéralement: « Mais mon esprit a lancé ces réflexions hors de propos. » — Ici, Euripide se critique lui-même avec beaucoup de justesse: toute cette tirade sent la rhétorique. Les anciens ont déja trouvé que ce n'était pas le lieu de faire philosopher ainsi Hécube au désespoir.

[2] Littéralement: « L'anarchie nautique. » C'est-à-dire les matelots.

et fidèle esclave, prends ce vase, et va puiser de l'eau de la mer, pour que je lave dans ce dernier bain le corps de ma fille, à la fois vierge, épouse sans époux, privée du privilége de la virginité [1]. Ah! comment lui rendrais-je des honneurs dignes d'elle? Hélas! que puis-je? mais je ferai ce qui m'est possible. Je recueillerai, pour orner sa tombe, ce que les captives qui habitent avec moi ces tentes ont pu soustraire de leur antique fortune, à l'avidité de leurs nouveaux maîtres. O superbes palais! ô maison jadis florissante! O Priam! souverain d'un riche et puissant empire, père d'une brillante postérité! Et moi, malheureuse [2] mère de tant d'enfants, en quel néant sommes-nous tombés, dépouillés de tout ce qui nous rendait si fiers! Et après cela, nous nous gonflons d'orgueil, l'un de l'opulence de sa maison, l'autre des titres d'honneur que ses concitoyens lui donnent. Tout n'est que néant: nos projets soucieux, la jactance de nos paroles, tout est vanité. Celui-là est le plus heureux, qui n'est pas atteint par le malheur.

(Elle rentre dans la tente des captives.)

LE CHOEUR, *seul.*

Un désastre, une ruine inévitable fut mon partage, le jour où Pâris fit tomber les sapins des forêts de l'Ida, pour s'élancer sur les vagues de la mer, vers la couche d'Hélène, la plus belle des femmes que le soleil éclaire de ses rayons dorés.

La peine, et la nécessité plus puissante que la peine,

[1] La main de Polyxène était promise à Achille lorsque ce héros fut tué; en sorte qu'elle ne pouvait être appelée ni du nom d'épouse, ni du nom de vierge.

[2] En grec: « Vieille. »

nous enveloppent. Et notre propre démence, et celle d'autrui, a fait fondre des calamités communes sur la terre du Simoïs. La querelle dans laquelle un berger, sur l'Ida, a jugé entre trois filles des dieux, a été vidée par la guerre, par le carnage, et par la ruine de ma maison.

Sur les bords riants de l'Eurotas gémit aussi la jeune Lacédémonienne en pleurs; une mère désolée de la mort de ses fils porte une main furieuse sur sa tête blanchie, et elle déchire son visage de ses ongles ensanglantés.

L'ESCLAVE[1].

Troyennes, où est la malheureuse Hécube, dont les infortunes surpassent celles de tous les autres, hommes ou femmes? Nul ne lui disputera cette triste couronne.

LE CHOEUR.

Que veux-tu, malheureuse, avec tes cris de mauvais augure? tu ne laisses jamais sommeiller tes tristes nouvelles.

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de deuil: mais, dans l'infortune, il n'est pas facile de faire entendre des paroles de joie.

LE CHOEUR.

La voici qui s'avance hors de la tente; elle arrive à propos pour t'entendre.

L'ESCLAVE.

O maîtresse infortunée, plus encore que je ne puis le dire! tu es perdue, tu ne vois plus la lumière du jour;

[1] Cette esclave, qu'Hécube a envoyée sur le bord de la mer, rapporte un corps enveloppé de voiles, qui empêchent de le reconnaître.

sans enfants, sans époux, sans patrie, réduite au désespoir.

HÉCUBE.

Tu ne m'apprends rien de nouveau; toutes ces misères me sont bien connues. Mais pourquoi m'apportes-tu le corps de Polyxène? On m'avait dit que tous les Grecs s'empressaient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

Hélas! elle ne sait rien ; c'est Polyxène qu'elle pleure; elle ne soupçonne pas de nouveaux malheurs.

HÉCUBE.

Ah! malheureuse que je suis! est-ce la tête sacrée de la prophétesse Cassandre que tu m'apportes ici?

L'ESCLAVE.

Celle dont tu parles est vivante; mais tu ne pleures pas celui qui est mort. Contemple ce corps dépouillé [1] ; un prodige inattendu frappera tes regards.

HÉCUBE.

O dieux!... mon fils mort! mon fils Polydore, réfugié en Thrace chez un ami! Ah! je succombe, je me meurs! O mon fils! mon fils! Hélas! je me livre aux transports de ma douleur : je connais enfin les calamités dont m'accable un impitoyable ennemi.

L'ESCLAVE.

Infortunée! connais-tu donc le sort funeste de ton fils?

HÉCUBE.

Je vois des forfaits incroyables, inouïs! Aux malheurs s'enchaînent de nouveaux malheurs. Jamais un jour sans larmes et sans gémissement ne brillera pour moi.

LE CHOEUR.

Infortunée, quels maux terribles nous souffrons!

[1] Elle découvre le corps.

HÉCUBE.

O mon fils, fils d'une malheureuse mère, quel destin, quel coup t'a donné la mort? quelle main t'a frappé?

L'ESCLAVE.

Je ne sais; je l'ai trouvé sur le bord de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou abattu par une lance sanglante?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avaient poussé sur le sable du rivage.

HÉCUBE.

Hélas! hélas! je comprends mon songe et ma vision; le fantôme aux noires ailes est encore présent à ma pensée: c'est toi, mon fils, qu'il montrait à mes yeux, déja privé de la clarté du jour.

LE CHOEUR.

Qui l'a fait périr? tes songes t'expliquent-ils ce mystère?

HÉCUBE.

C'est notre hôte, le cavalier thrace, chez qui son vieux père l'avait caché pour le dérober à la mort.

LE CHOEUR.

O dieux! que dis-tu? Il l'a égorgé pour ravir son or?

HÉCUBE.

Forfait inouï, monstrueux, au delà de toute croyance! crime impie, intolérable! — Où est la justice vengeresse de l'hospitalité? Le plus exécrable des hommes, tu as déchiré le corps de cet enfant; tu as plongé ton fer homicide dans ses membres palpitants, et tu n'as pas été saisi de pitié!

LE CHOEUR.

O malheureuse, le dieu qui te poursuit a fait de toi la plus misérable des mortelles.

Mais je vois s'approcher Agamemnon, notre maître; mes amis, faisons silence.

AGAMEMNON.

Hécube, que tardes-tu à venir enfermer ta fille dans la tombe? Talthybius m'a demandé de ta part qu'aucun des Grecs ne portât la main sur son corps. Nous avons accédé à ton desir, nul de nous n'y a touché. Tant de lenteur m'étonne! Je viens te presser de t'y rendre; car tout est bien préparé, si l'on peut dire qu'il y ait là quelque chose de bien. Mais quel est ce Troyen dont je vois le corps étendu près de la tente? car les vêtements qui le couvrent m'annoncent assez qu'il n'est pas Grec.

HÉCUBE, *à part.*

Malheureuse Hécube! car c'est sur moi-même que je pleure en te pleurant; que faire? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon, ou supporterai-je mes maux en silence?

AGAMEMNON.

Pourquoi verses-tu des pleurs, en détournant le visage, et sans me dire ce qui s'est passé? Quel est ce cadavre?

HÉCUBE, *à part.*

Mais si, me traitant en esclave et en ennemie, il me repousse loin de lui, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON.

Je ne suis pas devin, pour pénétrer le secret de tes pensées, quand tu gardes le silence.

HÉCUBE, *à part.*

Mais pourquoi lui supposer des dispositions malveillantes, s'il n'a lui-même rien de malveillant?

AGAMEMNON.

Si tu ne veux rien m'apprendre, j'y consens ; moi non plus je ne veux rien entendre.

HÉCUBE, *à part.*

Sans lui je ne saurais venger mes enfants. Pourquoi hésiter? Il faut oser, que je réussisse ou non. (*Haut.*) Agamemnon, je te supplie par tes genoux que j'embrasse, par ta barbe, par ta droite fortunée [1].

AGAMEMNON.

Que demandes-tu? est-ce ta liberté? la chose est facile.

HÉCUBE.

Non, non : que je sois vengée d'un traître, et que le reste de ma vie se passe dans l'esclavage !

AGAMEMNON.

Eh bien, en quoi demandes-tu mon assistance?

HÉCUBE.

En rien de ce que tu supposes, ô roi ! Tu vois ce cadavre sur lequel je verse des larmes?

AGAMEMNON.

Je le vois ; mais j'ignore ce que tu veux dire.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai enfanté, et qui l'ai porté dans mon sein !

AGAMEMNON.

Infortunée ! c'est donc un de tes enfants?

HÉCUBE.

Ce n'est pas un des fils de Priam tués sous les murs d'Ilion.

AGAMEMNON.

Tu en avais donc quelque autre que ceux-là, ô femme?

[1] On sait que telles étaient les formules de supplication chez les anciens.

HÉCUBE.

Hélas! trop vain espoir, il me restait encore celui que tu vois.

AGAMEMNON.

Où était-il donc, lorsque Troie fut renversée?

HÉCUBE.

Son père le fit partir, tremblant pour ses jours.

AGAMEMNON.

En quels lieux le sépara-t-il de ses frères encore vivants?

HÉCUBE.

Dans ce pays même où son cadavre a été trouvé.

AGAMEMNON.

Chez Polymestor, qui règne sur cette contrée?

HÉCUBE.

C'est là qu'il fut envoyé, chargé d'un funeste trésor.

AGAMEMNON.

Quelle main l'a frappé? quel a été son destin?

HÉCUBE.

Quelle autre main que celle du Thrace, celle de son hôte?

AGAMEMNON.

O mère infortunée! c'était donc pour ravir son or?

HÉCUBE.

Oui, dès qu'il a su la chute de l'empire phrygien.

AGAMEMNON.

Où as-tu découvert ce corps? ou qui te l'a apporté?

HÉCUBE.

Cette esclave, qui l'a trouvé sur le rivage de la mer.

AGAMEMNON.

L'y cherchait-elle? ou était-elle occupée de quelque autre soin?

HÉCUBE.

Elle était allée puiser de l'eau, pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute cet hôte perfide, après l'avoir égorgé, l'a jeté dans la mer.

HÉCUBE.

Il l'a abandonné aux vagues, après l'avoir ainsi déchiré.

AGAMEMNON.

Malheureuse ! quelles douleurs sans mesure !

HÉCUBE.

Je suis perdue, Agamemnon ; rien ne manque à mon malheur.

AGAMEMNON.

Hélas ! quelle femme fut jamais si infortunée !

HÉCUBE.

Il n'en est point, si ce n'est l'infortune elle-même. Mais écoute pourquoi je tombe à tes genoux. Si mes maux te semblent mérités, je les supporterai avec patience ; sinon, sois mon vengeur, et punis un hôte sacrilége qui, sans crainte des dieux infernaux ni des dieux du ciel, a commis le forfait le plus impie. Lui, qui s'assit souvent à la même table avec moi, le premier entre les amis que les liens de l'hospitalité unissaient à nous, qui avait reçu de nous tout ce qu'il desirait, et qui avait été prévenu par nos bienfaits, c'est lui qui tue mon fils ; il le tue, et, sans daigner lui accorder la sépulture, il le jette à la mer. Je suis esclave et sans force, mais les dieux sont puissants, ainsi que la loi qui règne sur eux : car c'est par la loi que nous connaissons les dieux, et que nous distinguons dans la vie le juste et l'injuste : cette loi qui te demande appui, si on la foule aux pieds, si ceux

qui égorgent leurs hôtes, ou qui osent ravir des biens placés sous la sauvegarde des dieux, ne portent point la peine de leurs crimes, il n'est plus de justice parmi les hommes. Plein de mépris pour ces infamies, ne dédaigne pas ma prière, aie pitié de moi, et, comme le peintre qui se place à distance pour juger son ouvrage, contemple les maux que j'endure. Je fus reine, je suis esclave; jadis mère d'une brillante famille, aujourd'hui vieille, sans enfants, sans patrie, abandonnée, la plus misérable des créatures. Hélas! tu veux me fuir? mes efforts ont été vains. Ah! malheureuse que je suis! Pourquoi, mortels, donner tant de soins et d'études à toutes les autres sciences, et ne pas travailler avant tout à acquérir à grands frais l'éloquence, cette reine du monde[1]! qui nous donne la puissance de persuader, et d'obtenir l'objet de nos vœux. Qui pourrait désormais se promettre le bonheur? De tant de fils que j'avais, aucun ne me reste : moi-même, condamnée à vivre dans l'opprobre, je pars pour la captivité, et je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons, des ruines de ma patrie! Peut-être serait-il vain d'en appeler à ton amour; cependant je parlerai. Ma fille, la prophétesse d'Apollon, que les Phrygiens appellent Cassandre, partage ta couche : ô roi, veux-tu rendre tes nuits heureuses? veux-tu qu'elle réponde à tes embrassements et te montre sa reconnaissance, et moi la mienne? Les mystérieux plaisirs que couvre la nuit sont ceux auxquels les mortels sont le plus sensibles. Écoute donc : tu vois ce cadavre; en le vengeant, tu vengeras le frère de ton amante; je n'ai

[1] Cicéron, *de Oratore*, II, 44, cite ce vers de l'*Hermione*, tragédie de Pacuvius, lequel avait sans doute imité ce passage d'Euripide :

« O flexanima atque omnium regina rerum Oratio. »

Quintilien, I, 12, 18, fait aussi allusion à ce vers de Pacuvius.

plus qu'un mot à dire. Que ne puis-je prêter un langage à toutes les parties de mon corps [1], et, tenant tes genoux embrassés, t'attendrir par mes larmes et mes supplications ! — O mon maître !... ô lumière de la Grèce ! laisse-toi toucher, prête ton bras vengeur à ma vieillesse. Je ne suis rien ;... n'importe, il est digne d'un grand cœur de servir la justice, et de punir les méchants en tout temps et en tous lieux.

LE CHOEUR.

Étrange destinée des mortels ! la puissance de la justice [2] décide de nos liaisons les plus intimes ; elle change en amis les ennemis les plus déclarés, et rend ennemis ceux qui s'aimaient le plus.

AGAMEMNON.

Hécube, je suis touché de compassion pour toi, pour ton fils, pour ton infortune et tes supplications : je voudrais, par respect pour les dieux et pour la justice, te venger d'un hôte sacrilége, s'il était quelque moyen de te satisfaire, sans paraître aux yeux de l'armée avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre. Je ne suis pas, à ce sujet, exempt de trouble : l'armée regarde cet homme comme son allié, et celui qu'il a fait périr, comme notre ennemi. Si ce dernier t'est cher, le sentiment que tu éprouves n'est point partagé par

[1] Littéralement : « Que n'ai-je une voix dans les bras, dans les mains, dans les cheveux et jusqu'à la plante des pieds, par l'art de Dédale ou de quelque dieu, afin que tous ensemble, animés du même sentiment, ils tombassent à tes genoux, fondant en larmes, employant les expressions les plus touchantes ! » — Musgrave substitue les yeux ou les jambes aux cheveux. Cette conjecture est probable. — Dédale, auteur du fameux labyrinthe, était un sculpteur si habile, qu'on disait que ses statues étaient animées, qu'elles marchaient et qu'elles parlaient.

[2] Musgrave propose : οἱ χρόνοι, au lieu de : οἱ νόμοι. Le sens serait alors : « Le temps décide, etc. »

l'armée. Sache donc bien que je suis tout disposé à te secourir et à seconder tes vœux ; mais mon zèle sera bien ralenti, si je dois encourir les accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Non, il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre : il est esclave des richesses ou de la fortune ; les caprices de la multitude ou les ordres des lois l'empêchent de suivre son caractère et sa volonté. Mais puisque tu crains et que tu cèdes à la multitude, je veux, moi, t'affranchir de cette crainte. Tu peux avoir connaissance de mes desseins contre le meurtrier de mon fils, sans y coopérer toi-même. Mais s'il s'élève quelque tumulte, si les Grecs viennent au secours du Thrace, au milieu de son supplice, contiens-les sans paraître me protéger. Quant au reste, sois tranquille, je saurai agir comme il faut.

AGAMEMNON.

Quoi donc ! que penses-tu faire? Veux-tu, armant d'un glaive ta main débile, percer le cœur du barbare, ou le feras-tu périr par le poison? Quel secours espères-tu? quel bras te prêtera son aide? où trouveras-tu des amis?

HÉCUBE.

Ces tentes recèlent dans leur sein une troupe de Troyennes.

AGAMEMNON.

Tu veux dire ces captives, la proie des Grecs?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai mon assassin.

AGAMEMNON.

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes?

HÉCUBE.

Le nombre est redoutable, et la ruse le rend invincible.

AGAMEMNON.

Oui, il est redoutable ; mais que peuvent des femmes?

HÉCUBE.

Eh quoi ! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Égyptus, et dépeuplé d'hommes toute l'île de Lemnos [1]? Quant à l'exécution, laisse-m'en le soin ; fais seulement que cette femme traverse le camp en sûreté. (*A l'esclave.*) Toi, va vers le roi des Thraces, et dis : « Celle « qui fut reine d'Ilion, Hécube, te mande auprès d'elle, « dans ton intérêt non moins que dans le sien propre : « amène aussi tes enfants, car il importe que tes fils « sachent aussi ce qu'elle veut te dire. » Cependant, Agamemnon, diffère la sépulture de Polyxène, afin que le frère et la sœur, double objet de ma sollicitude maternelle, réunis sur le même bûcher, soient enfermés dans un même tombeau.

AGAMEMNON.

Qu'il en soit comme tu le desires. Si la flotte avait pu mettre à la voile, je n'aurais pu t'accorder cette grâce; mais tant que les dieux nous refusent un vent favorable, il faut rester et l'attendre. Puisses-tu réussir dans tes projets ! car c'est l'intérêt de tous, et de l'état, et de chacun en particulier, que le méchant soit puni, et que l'homme de bien prospère. (*Hécube rentre dans la tente.*)

LE CHOEUR, *seul.*

Troie, ô ma patrie, tu ne seras plus comptée entre

[1] La fable des Danaïdes est bien connue. Quant aux femmes de Lemnos, se croyant méprisées des hommes qui habitaient leur île, elles les égorgèrent tous à la fois.

les villes inexpugnables : une nuée de Grecs t'a enveloppée de toutes parts, et porte le ravage dans ton sein. Ta couronne de tours est rasée; la noire fumée a souillé tes déplorables ruines. Hélas! je ne visiterai plus tes murs.

C'est dans l'ombre de la nuit qu'est survenu le désastre, lorsque, après le repas du soir, un doux sommeil se répandait sur nos paupières. Au sortir des chants et des festins joyeux, mon époux reposait dans son lit; sa lance était suspendue, et il ne voyait plus la troupe des Grecs s'élancer de ses vaisseaux pour fondre sur Ilion.

Pour moi, j'étais occupée à relever sur ma tête ma chevelure nouée avec grâce par des bandelettes, contemplant la surface brillante du miroir doré ; et à demi vêtue je me préparais à reposer sur mon lit. Un bruit soudain retentit à travers la ville, et ces cris guerriers se font entendre : « Enfants des Grecs, que tardez-vous « à renverser la citadelle de Troie, pour retourner dans « votre patrie ? »

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, vêtue d'une simple tunique [1], comme une jeune Dorienne [2], et j'embrasse l'autel de Diane sans pouvoir la fléchir. Infortunée, mon époux périt à mes yeux, et l'on m'emmène à travers la vaste mer, loin de ma patrie, que je vois disparaître à mes regards, à mesure que le gouvernail éloigne le vaisseau du rivage, et m'emporte loin de la terre troyenne. Enfin, désespérée, je lui dis un dernier adieu, vouant à l'infernale vengeance Hélène, sœur des Dios-

[1] La tunique était le vêtement de dessous, ce que nous appelons la chemise.

[2] Le nom de Dorienne désigne ici les Lacédémoniennes, habituellement vêtues à la légère. On sait qu'à Lacédémone les jeunes filles s'exerçaient nues aux jeux du gymnase.

cures, et le berger de l'Ida, le funeste Pâris, dont l'hymen adultère, tel qu'un fléau dévastateur, a causé ma ruine et m'a proscrite du lieu de ma naissance. Oh! puissent les flots de la mer refuser de la remporter, et ne jamais la rendre à sa patrie!

POLYMESTOR.

O le plus chéri des mortels, Priam, et toi, Hécube non moins chérie, je fonds en larmes en te voyant, en voyant ta ville en cendres, et cette fille que la mort vient de ravir à ta tendresse. Ah! il n'est rien d'assuré parmi les mortels; ni la gloire, ni la prospérité, ne sauraient garantir des plus affreux revers. Les dieux se plaisent à semer le trouble et à bouleverser les fortunes, afin que l'ignorance de l'avenir nous ramène à les adorer. Mais à quoi bon de vaines lamentations, qui ne peuvent en rien soulager vos maux?... Pour toi, si tu accuses mon absence, cesse tes reproches : j'étais loin d'ici, sur les confins de la Thrace, lorsque tu es arrivée en ces lieux. Et déja, à mon retour, je portais mes pas de ce côté, pour me rendre auprès de toi, quand j'ai rencontré l'esclave chargée du message, dont e viens m'informer de toi-même.

HÉCUBE.

Je n'ose te regarder en face, Polymestor, dans l'abîme de misère où je suis plongée. Toi qui m'as vue dans ma prospérité, j'ai honte de paraître à tes yeux dans ce degré d'infortune, et je ne saurais fixer sur toi mes regards. Ne vois point là de malveillance envers toi, Polymestor; la cause en est ailleurs, dans les lois de la décence, qui défendent aux femmes de regarder un homme en face.

POLYMESTOR.

Il n'y a là rien de surprenant. Mais en quoi puis-je t'être utile? Pour quel sujet m'as-tu fait venir?

HÉCUBE.

Il est un secret que je veux dire à toi et à tes enfants : ordonne à ton escorte de s'écarter de cette tente.

POLYMESTOR.

Éloignez-vous : cette solitude est sans danger. — Je suis sûr de ton amitié et de celle des Grecs. Dis-moi maintenant en quoi, dans ma prospérité, je puis servir des amis dans le malheur : me voici tout prêt.

HÉCUBE.

Apprends-moi d'abord si mon fils vit encore, ce cher Polydore, que tu reçus de mes mains et de celles de son père, pour le garder dans ton palais : je te questionnerai ensuite sur le reste.

POLYMESTOR.

Il vit. Pour ce qui le touche, tout va bien.

HÉCUBE.

Ami chéri, que ta réponse m'est agréable! qu'elle est digne de toi!

POLYMESTOR.

Que veux-tu encore apprendre de moi?

HÉCUBE.

Se souvient-il de sa mère [1]?

POLYMESTOR.

Il voulait venir secrètement ici pour te voir.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'il apporta de Troie sont en sûreté?

POLYMESTOR.

Sans doute; je les garde dans mon palais.

[1] Ecquid jam puero est amissæ cura parentis?
dit Andromaque, à propos d'Ascagne. *Æneid.*, III, 341.

HÉCUBE.

Conserve-les, et ne convoite pas ce qui appartient à tes proches[1].

POLYMESTOR.

Nullement, ô femme; je me contente de ce que j'ai.

HÉCUBE.

Sais-tu maintenant ce que j'ai à te dire, ainsi qu'à tes enfants?

POLYMESTOR.

Je l'ignore; tu vas sans doute m'en instruire.

HÉCUBE.

Que mon fils te soit cher, comme tu l'es maintenant à moi-même.

POLYMESTOR.

Quel est donc ce secret, que mes enfants et moi nous devons savoir?

HÉCUBE.

Je veux t'apprendre où sont enfouis les antiques trésors des Priamides.

POLYMESTOR.

Voilà ce que tu veux faire connaître à ton fils?

HÉCUBE.

Oui, et c'est toi que j'ai choisi pour l'en instruire; car je connais ta religieuse probité.

POLYMESTOR.

Qu'est-il donc besoin de la présence de mes enfants?

HÉCUBE.

Il vaut mieux, si tu viens à mourir, qu'ils connaissent mon secret.

POLYMESTOR.

Tu as raison; c'est plus prudent.

[1] Polymestor était gendre de Priam.

HÉCUBE.

Tu sais où est le temple de Minerve Troyenne?

POLYMESTOR.

C'est là que sont les trésors? A quel signe reconnaître la place?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève de la terre.

POLYMESTOR.

As-tu encore quelque chose à me dire à ce sujet?

HÉCUBE.

Je voudrais te confier la garde des objets précieux que j'ai emportés avec moi.

POLYMESTOR.

Où sont-ils? Les tiens-tu cachés dans tes vêtements?

HÉCUBE.

Ils sont dans cette tente, parmi les amas de dépouilles.

POLYMESTOR.

Où donc? C'est là l'enceinte de la flotte grecque.

HÉCUBE.

Cette tente est réservée aux captives.

POLYMESTOR.

N'y a-t-il point de danger? Ne s'y trouve-t-il point d'homme?

HÉCUBE.

Aucun ; nous y sommes seules : entre donc. Les Grecs, impatients de revoir leur patrie, se disposent à mettre à la voile : achève promptement ce que tu as à faire, afin que tu retournes avec tes enfants aux lieux où mon fils t'attend. (*Ils entrent dans la tente.*)

LE CHOEUR, *seul.*

Tu n'as pas encore reçu la peine de ton crime, mais

tu vas la recevoir. Tel qu'un homme précipité dans la mer battue par la tempête, tu vas perdre la vie, toi qui fus meurtrier. Celui que poursuit à la fois la justice humaine et la vengeance des dieux, celui-là marche à une perte inévitable ! Une trompeuse espérance t'entraîne dans le chemin qui conduit au séjour de la mort : malheureux, une main inhabile aux combats te privera de la vie.

POLYMESTOR, *dans la tente.*

Ah !... ciel !... on m'arrache les yeux !

DEMI-CHOEUR [1].

Entendez-vous, mes amies, les cris du roi de Thrace ?

POLYMESTOR, *dans la tente.*

Ah ! les coups redoublent !... O mes enfants ! ô massacre horrible !

DEMI-CHOEUR.

Mes amies, un nouveau malheur vient de s'accomplir dans la tente.

POLYMESTOR.

Non, la fuite ne vous dérobera pas à ma vengeance ; je briserai, je renverserai ces clôtures.

DEMI-CHOEUR.

Voilà un coup qui part de sa main terrible [2]. Voulez-vous que nous pénétrions dans la tente? Hécube et les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE.

Frappe, n'épargne rien, brise les portes ; jamais tu ne

[1] Le chœur est sur le théâtre, pendant que Polymestor et Hécube sont dans la tente.

[2] Sans doute on entendait alors dans la tente quelque fracas extraordinaire.

rendras la vue à tes yeux, jamais tu ne reverras tes fils que j'ai égorgés.

DEMI-CHOEUR.

O ma maîtresse, tu as donc triomphé du Thrace, tu as vaincu cet hôte perfide, tu as accompli ce que tu dis?

HÉCUBE.

Tu vas le voir sortir de la tente, privé de la lumière, et marchant d'un pas incertain; tu verras les cadavres de ses deux fils que j'ai massacrés, aidée de ces braves Troyennes : ma juste vengeance est assouvie. Le voici qui s'avance; je m'éloigne, pour me dérober à la fureur bouillante de ce Thrace indomptable.

POLYMESTOR [1].

Hélas! hélas! Où aller? où rester? où aborder? Tel que les animaux sauvages qui habitent les montagnes, je me traîne sur mes mains pour les poursuivre. Quel chemin prendre? par ici, ou par là? Où pourrai-je saisir ces Troyennes homicides, auteurs de ma ruine? Misérables, misérables Phrygiennes! ô monstres! quelle retraite les dérobe à ma fureur? O soleil! ne peux-tu guérir la plaie sanglante de mes yeux, et dissiper les ténèbres qui m'environnent? Ah!... mais silence! j'entends les pas furtifs de ces femmes. Où m'élancerai-je pour me repaître de leurs chairs et de leurs os, festin digne des bêtes farouches, et pour venger mon injure et leur faire expier mes tourments? Malheureux! où suis-je? où vais-je? J'ai livré mes enfants à ces bacchantes infernales, qui déchirent leurs membres, comme une proie offerte aux chiens dévorants, et dispersée sur les montagnes. Où m'arrêter? où me tourner? où aller? Comme un navire qui replie

[1] La tente s'ouvrait alors, et laissait voir les cadavres des deux enfants.

ses voiles, je reviens vers cette couche sanglante, pour garder les corps de mes enfants.

LE CHOEUR.

Malheureux, quels maux intolérables ont fondu sur toi! tu as commis un crime infâme, et le dieu qui te poursuit en a tiré une vengeance terrible.

POLYMESTOR.

O peuple de la Thrace, race guerrière, habile à manier la lance, à dompter le coursier, et toujours inspirée de l'esprit de Mars!... O Grecs! ô Atrides! mes cris, mes cris perçants vous appellent. Venez, venez, accourez, au nom des dieux... M'entend-on?... Personne ne viendra-t-il à mon secours? Que tardez-vous? ce sont des femmes, ce sont des captives qui m'ont fait périr. Horrible, horrible traitement! O honte! ô désespoir! où aller? où tourner mes pas? M'élèverai-je dans les airs [1], jusqu'à la demeure céleste, où Sirius et Orion lancent de leurs yeux des rayons enflammés? ou me précipiterai-je dans le sombre abîme de Pluton?

LE CHOEUR.

Il est pardonnable, quand on souffre des maux au-dessus de ses forces, de se soustraire à une vie misérable.

AGAMEMNON.

J'ai entendu tes cris, et j'accours : la fille plaintive de la montagne, Écho, les fait retentir à travers le camp. Si nous ne savions que les tours des Phrygiens sont tombées sous nos coups, ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

[1] Ce vœu de s'envoler dans les airs comme sur des ailes revient assez souvent dans Euripide. Voyez le chœur de l'*Hippolyte*, vers 630 et suiv.; *Hercule furieux*, v. 1132, etc.

POLYMESTOR.

Ami chéri, car je t'ai reconnu au son de ta voix, Agamemnon, car c'est toi, vois-tu comme on m'a traité?

AGAMEMNON.

Ah! malheureux Polymestor, qui t'a mis en ce triste état? qui t'a privé de la lumière? qui a fait ruisseler le sang de tes yeux? qui a massacré tes fils? Quel qu'il soit, une étrange fureur l'animait contre toi et contre tes enfants.

POLYMESTOR.

C'est Hécube, aidée des captives, qui m'a fait périr... Que dis-je, périr? mot trop faible pour mes tourments!

AGAMEMNON.

Que dis-tu? (*A Hécube.*) Eh quoi! Hécube, es-tu l'auteur du crime dont il t'accuse? tu as pu te porter à cet excès d'audace?

POLYMESTOR.

O dieux! qu'as-tu dit? Est-elle près de moi? Réponds, où est-elle? Que je la saisisse entre mes bras, que je déchire son corps, et le mette en lambeaux!

AGAMEMNON.

Malheureux! que vas-tu faire?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux, laisse-moi porter sur elle ma main furieuse!

AGAMEMNON.

Contiens-toi; bannis de ton cœur cette barbarie; parle : après vous avoir entendus tous deux l'un après l'autre, je jugerai avec équité si tu as mérité ce traitement.

POLYMESTOR.

Je vais le dire. Il y avait un des enfants de Priam, le plus jeune, Polydore, fils d'Hécube, que Priam, son père,

prévoyant déja la chute de Troie, m'envoya, pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait périr : or, écoute pourquoi, et avec quelle sage prudence j'ai agi. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, échappé au carnage, ne rassemblât les restes de Troie, et ne repeuplât ses murs; que les Grecs, instruits qu'un fils de Priam vivait encore, ne fissent une nouvelle expédition contre la terre des Phrygiens, et ne vinssent ensuite ravager les champs de la Thrace; que le malheur des Troyens ne rejaillît encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube a su la mort de son fils; elle m'a attiré ici par ruse, sous prétexte de m'indiquer les lieux où étaient enfouis à Troie les trésors des Priamides : elle m'introduit seul avec mes enfants dans sa tente, pour que nul autre ne connût son secret. Je m'asseois au milieu du lit, en fléchissant le genou; une foule de jeunes Troyennes s'empressent de tous côtés auprès de moi, comme auprès d'un ami, tenant leurs navettes dans leurs mains [1], et regardant mes vêtements, elles en louaient l'éclat; les autres regardaient mon javelot de Thrace, et me dépouillent de ma double parure [2]. Toutes celles qui étaient mères, comme frappées d'admiration, berçaient mes fils entre leurs bras, et, pour les éloigner de leur père, se les passaient de mains en mains. Et ensuite, le croirez-vous? après ces douces paroles, elles tirent de dessous leurs robes des poignards, et percent mes enfants; les autres, en ennemies furieuses, me saisissent les pieds et les mains. Voulant secourir mes enfants, si j'essayais de lever la tête, elles me retenaient par les cheveux; si je remuais les mains, leur nombre rendait mes efforts impuissants. Enfin, pour

[1] Le texte dit : « Dans leurs mains thraces. »
[2] Savoir, le manteau et le javelot.

dernier désastre, et n'est-ce pas plus qu'un désastre [1] ? elles firent une chose atroce : saisissant leurs agrafes, elles en percent mes yeux, et en font ruisseler le sang ; puis elles s'échappent, et fuient à travers la tente. Pour moi, m'élançant comme une bête farouche, je poursuis ces monstres [2] homicides, furetant toute la maison comme un chasseur, frappant et brisant tout. — C'est en veillant à tes intérêts, Agamemnon, que j'ai subi ce traitement ; c'est pour avoir fait périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, pour rassembler en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes, ni la mer ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse ; celui-là seul les connaît, qui vit toujours avec elles [3].

LE CHOEUR.

Modère ta fureur, et ne confonds pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations ; car si parmi nous il en est de méchantes, il en est d'autres à qui leurs vertus peuvent faire porter envie.

HÉCUBE.

Agamemnon, il ne faudrait pas que jamais l'éloquence des hommes prévalût sur leurs actions ; mais il faudrait que celui qui a bien agi parlât de même ; que le méchant, au contraire, ne pût tenir que des discours sans force, et qu'enfin l'injustice ne pût jamais être éloquente. On appelle donc sages ceux qui s'appliquent à l'art de la parole, mais ils ne peuvent être sages jusqu'au bout ; ils péris-

[1] Polymestor, ou plutôt Euripide, paraît affectionner cette forme hyperbolique. Quarante-huit vers plus haut, p. 46, il a dit : « C'est Hécube « qui m'a fait périr..... Que dis-je, périr ? mot trop faible pour mes tour- « ments. »

[2] Littéralement : « Ces chiennes. »

[3] Voilà sans doute un des passages qui ont valu à Euripide la réputation d'ennemi des femmes. Voyez Aristophane, *les Fêtes de Cérès*.

sent misérablement, aucun n'a échappé. Voilà ce que j'avais à te dire en commençant: maintenant je viens à lui, et je vais lui répondre. — Comment peux-tu dire que c'est pour épargner aux Grecs de nouvelles peines, et pour servir Agamemnon, que tu as fait périr mon fils? Mais d'abord, ô le plus méchant des hommes, jamais la race des Barbares ne sera amie des Grecs, et elle ne le pourrait pas. Mais quelle faveur étais-tu donc si empressé d'obtenir? Recherchais-tu quelque alliance? avais-tu quelque parenté? Quel motif avais-tu? Craignais-tu que, traversant une seconde fois les mers, ils ne vinssent ravager tes moissons? A qui penses-tu faire croire de tels mensonges? Parle vrai; c'est son or, c'est ta cupidité insatiable qui a tué mon fils. En effet, réponds à ceci: Pourquoi, tandis que Troie prospérait, que ses tours défendaient encore son enceinte, que Priam était vivant, que la lance d'Hector était formidable [1]; pourquoi, si tu voulais servir Agamemnon, n'immolas-tu pas alors mon fils, que tu élevais dans ton palais? ou pourquoi ne le livras-tu pas vivant aux Grecs? Mais c'est lorsque nous ne jouissions plus de la lumière du jour, et que la fumée qui s'élevait de Troie annonçait sa ruine, que tu as égorgé ton hôte réfugié dans tes foyers! Écoute encore de nouvelles preuves de ta scélératesse. Il fallait, puisque tu étais l'ami des Grecs, leur porter cet or, qui, de ton propre aveu, appartenait, non à toi, mais à mon fils; il fallait le porter aux Grecs indigents, et depuis longtemps éloignés de leur patrie. Mais maintenant même tu crains de le laisser échapper; tu persévères à le garder dans ton palais. Certes, en élevant mon fils comme tu le devais, et en le sauvant, tu te serais couvert de gloire; car c'est dans l'infortune que les vrais

[1] Littéralement : « Florissante. »

amis se font connaître : la prospérité n'en manque jamais. Ah! si tu avais été dans le besoin, et qu'il eût été fortuné, mon fils eût été pour toi un grand trésor. Mais maintenant tu ne t'es pas concilié la faveur d'Agamemnon, tu as perdu la jouissance de ces trésors; tes fils sont morts ; et toi-même, où en es-tu réduit?

Je te le dis, Agamemnon, secourir ce barbare serait te montrer méchant; car ce serait protéger un hôte impie, perfide, injuste, sacrilége; et nous dirions que tu aimes les méchants, parce que tu leur ressembles. Mais je ne veux pas outrager mes maîtres.

LE CHOEUR.

Oh! comme les bonnes causes inspirent aux mortels de nobles paroles!

AGAMEMNON.

Il m'est pénible de juger les torts des autres; mais c'est un devoir pour moi : car il serait honteux, après avoir pris une affaire en mains, de l'abandonner. Sache donc que, suivant moi, ce n'est ni pour me servir, ni par conséquent pour servir les Grecs, que tu as fait périr ton hôte, mais pour t'approprier ses trésors. Tu dis ce qui t'est favorable, maintenant que tu es dans le malheur. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange; mais chez nous autres Grecs, c'est une infamie. Comment donc, si je ne te jugeais point coupable, éviterais-je le blâme? je ne le pourrais. Mais puisque tu as osé commettre le crime, supporte-s-en la peine.

POLYMESTOR.

Grands dieux! vaincu par une femme, par une esclave, je succombe sous une main plus faible que la mienne.

AGAMEMNON.

N'est-ce donc pas avec justice, puisque tu t'es rendu criminel?

POLYMESTOR.

O mes enfants! ô lumière qui m'est ravie! Malheureux que je suis!

HÉCUBE.

Tu pleures! Et moi donc, penses-tu que je ne pleure pas mon fils?

POLYMESTOR.

Tu es dans la joie de m'outrager, méchante que tu es!

HÉCUBE.

Ne dois-je pas me réjouir de t'avoir puni?

POLYMESTOR.

Tu ne te réjouiras plus peut-être, quand les flots de la mer...

HÉCUBE.

Ne me porteront-ils pas aux rivages de la Grèce?

POLYMESTOR.

Ils t'engloutiront dans leur sein, où tu tomberas du haut du mât.

HÉCUBE.

Et quelle main m'y précipitera[1]?

POLYMESTOR.

Toi-même tu monteras au mât du navire.

HÉCUBE.

De quelle manière? sera-ce avec des ailes[2]?

POLYMESTOR.

Tu seras changée en chienne, aux regards enflammés.

HÉCUBE.

Qui t'a appris la métamorphose que je dois subir?

[1] Littéralement : « Qui me fera faire un saut si violent? »
[2] Grec : « Avec un dos ailé ? »

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle de la Thrace [1].

HÉCUBE.

Ne t'a-t-il rien prédit des maux que tu souffres?

POLYMESTOR.

Tu ne m'aurais pas surpris dans ce piége.

HÉCUBE.

Sera-ce après ma mort, ou pendant ma vie, que s'accomplira cette métamorphose?

POLYMESTOR.

Après ta mort; et le lieu de ton tombeau recevra un nom...

HÉCUBE.

Analogue à ma forme nouvelle? est-ce là ce que tu veux dire?

POLYMESTOR.

On le nommera Monument de la chienne malheureuse [2], et il servira de signal aux nautonniers.

HÉCUBE.

Peu m'importe, puisque je t'ai puni.

[1] Sur la qualité de prophète ou d'oracle, donnée à Bacchus, voyez aussi la tragédie des *Bacchantes*. Ici le Scholiaste dit que les uns plaçaient l'oracle de Bacchus, en Thrace, vers le mont Pangée; d'autres, sur l'Hémus. Hérodote, VII, 111, parle d'un oracle de Bacchus, situé sur une des montagnes les plus élevées de la Thrace, chez les Sâtres, une des peuplades les plus redoutables de cette contrée.

[2] *Cynossême*, nom d'un promontoire de la Troade, sur l'Hellespont. Dans Ovide, ce sont les Thraces qui lapident Hécube pour venger leur roi.

Clade sui Thracum gens irritata tyranni
Troada telorum, lapidumque incessere jactu
Cœpit : at hæc missum rauco cum murmure saxum
Morsibus insequitur, rictuque in verba parato
Latravit, conata loqui. Locus exstat, et ex re
Nomen habet; veterumque diu memor illa malorum,
Tum quoque Sithonios ululavit mœsta per agros.

Metam., XIII, 565-571.

POLYMESTOR.

Ta fille Cassandre est aussi condamnée à périr.

HÉCUBE.

Je méprise cet oracle, et je te souhaite les maux que tu me prédis.

POLYMESTOR.

L'épouse de son amant, surveillante jalouse, lui donnera la mort.

HÉCUBE.

Fille de Tyndare, loin de toi une pareille fureur !

POLYMESTOR.

Elle le tuera lui-même, en levant sur lui sa hache homicide.

AGAMEMNON.

Malheureux, tu délires, et tu veux t'attirer de nouveaux malheurs.

POLYMESTOR.

Frappe... un bain sanglant t'attend dans Argos.

AGAMEMNON.

Esclaves, saisissez-le, et qu'on l'entraîne loin de moi.

POLYMESTOR.

Mes paroles t'irritent.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

POLYMESTOR.

Soit : j'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette au plus tôt sur les bords de quelque île déserte, et qu'il expie son audace et son insolence. Pour toi, malheureuse Hécube, va ensevelir tes deux morts. Vous, Troyennes, il vous faut regagner les tentes de vos maîtres ; car je vois déja s'élever les vents favorables :

puissent-ils nous porter heureusement dans notre patrie ! puissions-nous, après tant de travaux, retrouver nos familles dans la prospérité !

LE CHOEUR.

Mes amies, allons vers les tentes, sur le bord de la mer, nous soumettre aux travaux des esclaves : il faut céder à la dure nécessité.

FIN D'HÉCUBE.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR ORESTE.

Oreste, après l'avoir tué sa mère, est en proie aux Furies vengeresses. Électre veille sur lui. Les citoyens d'Argos s'assemblent pour les juger tous deux. Ménélas, trahissant les intérêts des enfants de son frère, les laisse condamner à mort. Pylade n'abandonne point son ami; il s'unit à Électre pour tirer vengeance de Ménélas en faisant périr Hélène. Mais Hélène est enlevée par les dieux, qui la changent en constellation. Hermione, fille de Ménélas, reste en otage entre les mains d'Oreste. Au moment où celui-ci menace de l'immoler sous les yeux de son père, Apollon intervient pour terminer le différend. Il promet la vie à Oreste, et engage Ménélas à lui accorder sa fille en mariage.

On retrouve dans cet ouvrage les qualités et les défauts d'Euripide: l'art d'émouvoir, une profusion de pensées brillantes, et quelquefois aussi l'abus de la rhétorique. Le poëte a peint avec prédilection la tendresse fraternelle et le charme de l'amitié; c'est par là qu'il a relevé le caractère d'Oreste, et surtout par ses remords, dont les Furies sont l'éclatante personnification. On sait que le caractère de Ménélas, tel qu'il est présenté ici, a été critiqué dans la Poétique d'Aristote. Le rôle de l'esclave phrygien risque de tomber dans la bouffonnerie. La question qui se trouve posée dans la pièce même, en termes exprès, est celle-ci : « Faut-« il qu'Oreste vive ou meure après avoir tué sa mère? » Le jugement public auquel il est soumis, et dont les formes sont décrites avec complaisance, donne lieu à quelques allusions politiques, et à quelques détails empruntés aux mœurs démocratiques; par exemple, le portrait d'un orateur populaire, que l'on croit être le démagogue Cléophon : à ce démagogue est opposé le portrait de l'homme de bien, sous les traits duquel on croit que le poëte a voulu peindre Socrate. On rencontre çà et là les traces de dogmes assez subtils, empruntés à la philosophie d'Anaxagore.

Le dénoûment, c'est-à-dire l'intervention d'Apollon, et le double mariage d'Oreste avec Hermione, et de Pylade avec Électre, est de ceux qui ont donné lieu à des critiques fondées sur le peu de

peine qu'Euripide se donne pour dénouer l'action, et sur les mœurs bourgeoises et quelque peu triviales qu'il prête aux personnages des temps héroïques.

Cette pièce a été donnée dans la XCII^e olympiade, sous l'archonte Dioclès, vers l'an 412 avant J.-C. Euripide avait alors environ soixante-huit ans.

ORESTE.

PERSONNAGES.

ORESTE.
ÉLECTRE, sœur d'Oreste.
PYLADE.
MÉNÉLAS, oncle d'Oreste.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
HERMIONE, fille d'Hélène et de Ménélas.
TYNDARE, père d'Hélène.
Un Esclave phrygien.
Un Messager.
APOLLON.
LE CHOEUR, composé de jeunes Argiennes.

La scène est dans Argos, devant le palais.

ÉLECTRE.

Il n'est rien de funeste, il n'est point de souffrance, il n'est point de malheur envoyé par les dieux, dont la nature humaine ne supporte le fardeau [1]. L'heureux Tantale, fils de Jupiter (je n'insulte point à son infortune), tremblant à la vue du rocher prêt à tomber sur sa tête, demeure suspendu dans les airs : supplice qu'il subit, dit-on, parceque, simple mortel admis à la table des dieux, il ne sut point mettre un frein à sa langue : indigne faiblesse ! Tantale eut pour fils Pélops, duquel na-

[1] Cicéron, *Tuscul.*, IV, 29, a donné, de ces trois vers, une traduction qui n'est pas irréprochable :

Neque tam terribilis ulla fando oratio est,
Nec fors, neque ira cœlitum invectum malum,
Quod non natura humana patiendo ferat.

quit Atrée, auquel la Parque, en filant la trame de ses jours, réserva la discorde et la guerre contre Thyeste, son frère. Mais qu'est-il besoin de rappeler ces horreurs? Atrée massacre les enfants de Thyeste, et les lui fait servir dans un festin. D'Atrée (car je passe les autres événements sous silence) naquit l'illustre... dois-je dire l'illustre Agamemnon et Ménélas, tous deux fils d'une mère crétoise, d'Érope. Ménélas épousa Hélène, objet de la haine des dieux ; le roi Agamemnon s'unit à Clytemnestre, hymen célèbre chez les Grecs ; il en eut trois filles, Chrysothémis, Iphigénie, et moi Electre, et un fils, Oreste, enfants d'une mère criminelle qui égorgea son époux, après l'avoir enveloppé d'un voile inextricable. La cause de ce crime, il ne sied pas à une vierge de la dire ; je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Mais pourquoi faut-il que j'accuse Phébus d'injustice? Il ordonne à Oreste de tuer sa mère, celle qui lui a donné le jour, action qui ne l'honore pas à tous les yeux : cependant il l'a tuée pour obéir au dieu ; et moi aussi, j'ai pris part au meurtre, autant que le peut une femme, ainsi que Pylade, qui a été notre complice. Depuis ce moment, le malheureux Oreste languit consumé par un mal dévorant ; il reste étendu sur ce lit de douleur ; mais le sang de sa mère l'agite par de sombres fureurs, car je crains de nommer les déesses Euménides qui le troublent et l'épouvantent. Voici le sixième jour, depuis que ma mère a reçu le coup mortel et que son cadavre a été purifié par le feu : pendant tout ce temps mon frère n'a pris aucune nourriture ; il n'a point lavé son corps dans le bain ; mais, enveloppé dans son manteau, lorsque le mal laisse quelque relâche à son corps, alors, rendu à la raison, il pleure, ou bien il s'élance à la hâte hors du lit, comme un coursier qui se dérobe au joug. La ville d'Argos dé-

fend à ses citoyens de nous donner asile sous leur toit ou à leur foyer, ou d'adresser la parole aux parricides ; et voici le jour fatal qui décidera si nous devons périr lapidés, ou si l'on doit aiguiser le fer pour trancher nos têtes. Cependant nous avons encore quelque espoir de ne pas mourir : Ménélas revient de Troie ; son vaisseau, déja entré dans le port de Nauplie [1], aborde sur le rivage, après avoir erré longtemps sur les mers. Pour Hélène, cause de tant de larmes, Ménélas a profité de la nuit pour l'envoyer dans ce palais, craignant que ceux dont les enfants sont morts sous Ilion, la voyant reparaître pendant le jour, ne voulussent la lapider. Elle est là, à pleurer sa sœur et les malheurs de sa maison : elle a cependant une consolation à ses douleurs : sa fille Hermione, que Ménélas, à son départ pour Troie, mena de Sparte en ces lieux, et qu'il confia à ma mère pour l'élever, Hermione fait sa joie et efface le souvenir de ses maux. Je porte mes regards sur le chemin qui conduit au palais, pour voir si Ménélas arrive ; car nous n'avons qu'un faible secours à attendre des autres, si nous ne sommes sauvés par lui : il n'est plus de ressources pour une maison dans l'infortune.

HÉLÈNE.

Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, Électre, dont les jours s'écoulent dans un long célibat, en quel état es-tu, infortunée, toi et ton frère, le malheureux Oreste, meurtrier de sa mère ? Je ne redoute point de souillure en t'adressant la parole ; c'est sur Phébus que je rejette le crime : cependant je déplore le sort de Clytemnestre, ma sœur. Depuis mon départ pour Troie, où me porta je

[1] Port de l'Argolide.

ne sais quel aveugle destin, je ne l'ai point revue, et dans l'abandon je pleure mon infortune.

ÉLECTRE.

Hélène, que pourrais-je te dire? Tu as sous les yeux les malheurs de la race d'Agamemnon. Pour moi, privée de sommeil, je veille sur ce mort; car il est mort, à en juger au faible souffle qui lui reste. Je n'insulte point à son malheur; mais toi, heureuse Hélène, et ton heureux époux, vous venez à nous dans notre misère.

HÉLÈNE.

Depuis combien de temps ton frère est-il étendu sur ce lit de douleur?

ÉLECTRE.

Depuis qu'il a versé le sang dont il est né.

HÉLÈNE.

O malheureux! et sa mère, quelle fin funeste!

ÉLECTRE.

Tel est notre sort: tant de malheurs m'ont réduite au désespoir.

HÉLÈNE.

Au nom des dieux, veux-tu m'accorder une grâce?

ÉLECTRE.

Tu me vois occupée à veiller sur mon frère.

HÉLÈNE.

Veux-tu aller pour moi au tombeau de ma sœur?

ÉLECTRE.

Au tombeau de ma mère! et dans quel but?

HÉLÈNE.

Pour y porter mes cheveux en offrande, et y faire des libations en mon nom.

ÉLECTRE.

Ne peux-tu visiter toi-même la tombe de ceux que tu aimes?

HÉLÈNE.

Je n'ose me montrer aux Argiens.

ÉLECTRE.

Il est tard pour être sage, après avoir honteusement abandonné ta maison.

HÉLÈNE.

Tes reproches sont justes, mais peu bienveillants pour moi.

ÉLECTRE.

Quelle est donc cette honte qui te retient à l'égard des Mycéniens[1]?

HÉLÈNE.

Je crains les pères de ceux qui sont morts sous les murs d'Ilion.

ÉLECTRE.

Juste sujet de crainte : Argos, en effet, t'accuse hautement.

HÉLÈNE.

Délivre-moi donc de cette frayeur, et rends-moi ce service.

ÉLECTRE.

Je ne pourrais soutenir la vue du tombeau de ma mère.

HÉLÈNE.

Mais il serait honteux de faire porter les offrandes par des esclaves.

ÉLECTRE.

Que n'envoies-tu ta fille Hermione?

HÉLÈNE.

Il n'est pas bienséant à une jeune fille de paraître aux yeux de la foule.

[1] On confondait souvent Argos et Mycènes, villes très rapprochées l'une de l'autre.

ÉLECTRE.

Elle témoignerait sa reconnaissance à celle qui prit soin de l'élever.

HÉLÈNE.

Tu as raison ; je suivrai tes avis, et j'enverrai ma fille. Hermione, mon enfant, sors de ce palais, prends dans tes mains ces offrandes et ma chevelure que j'ai coupée ; va sur le tombeau de Clytemnestre, et répands-y ce mélange de lait et de miel, avec ce vin écumeux ; puis monte sur le sommet du monument, et prononce ces paroles : « Hélène, ta sœur te fait ces libations ; elle n'ose « venir elle-même sur ta tombe, par crainte du peuple « d'Argos. » Conjure-la ensuite de se montrer propice à moi, à toi, à mon époux, et à ces deux infortunés qu'un dieu a perdus. Promets-lui aussi tous les dons funéraires que je dois à une sœur. Va, ma fille, hâte-toi ; et après avoir déposé ces offrandes sur le tombeau, reviens au plus vite.

ÉLECTRE *seule.*

O dons de la nature ! beauté funeste aux mortels, et cependant précieuse aussi à ceux qui la possèdent ! Voyez avec quel artifice cette femme vient de couper l'extrémité de ses cheveux, sans nuire à sa beauté. Elle est toujours la femme d'autrefois ! Que la haine des dieux s'appesantisse sur toi qui m'as perdue, moi, mon frère et la Grèce entière !.... Ah ! malheureuse que je suis ! — Mais voici des amies qui viennent unir leurs voix à mes accents plaintifs. Peut-être vont-elles éveiller mon frère qui repose, et faire couler de nouveau mes larmes, quand je verrai ses fureurs.

ÉLECTRE.

O chères amies, marchez doucement et d'un pas léger ; ne faites point de bruit, point d'éclat. Votre amitié m'est bien précieuse; mais éveiller cet infortuné serait pour moi une vive douleur.

LE CHOEUR.

Silence! silence! que vos pas ne laissent qu'une trace légère : ne faites point de bruit, point d'éclat.

ÉLECTRE.

Éloignez-vous, éloignez-vous de ce lit.

LE CHOEUR.

J'obéis.

ÉLECTRE.

Ah! chère amie! ta voix retentit à mon oreille, comme le son aigu du chalumeau formé de roseaux légers [1].

[1] J'adopte la correction de M. Boissonade, qui propose φωνεῖ, troisième personne de l'indicatif, au lieu de φώνει, seconde personne de l'impératif, donné par les autres éditeurs. Pour la complète intelligence de ce passage, il ne faut pas oublier que σύριγξ, le *chalumeau*, ou *pipeau*, était l'instrument composé de plusieurs roseaux, λέπτου δόναχος, de grandeurs inégales, et que les Romains appelaient *fistula*, comme dans ce passage de Tibulle, II, 5, 31 :

Fistula, cui semper decrescit arundinis ordo ;
Nec calamus cera jungitur usque minor.

Ou encore dans Claudien, XXXI, 55 :

— Inæquales cera texebat avenas,
Mænaliosque modos, et pastoralia labris,
Murmura tentabat relegens, orisque recursu
Dissimilem tenui variabat arundine ventum.

Tandis que la *flûte*, ὄροφος, était le roseau unique, percé de plusieurs trous dans sa longueur, et dont le son, loin d'être aigu, était beaucoup plus grave et plus doux : c'est ce que les Latins appelaient *tibia*. Ainsi Ovide, *Fast.*, VI, 697 :

Prima terebrato per rara foramina buxo,

LE CHOEUR.

Tiens, je ne fais plus entendre que des accents adoucis, comme les soupirs de la flûte.

ÉLECTRE.

Fort bien. Baisse la voix, baisse la voix. Avance doucement, bien doucement, et dis-moi le sujet qui vous mène. Voilà longtemps qu'Oreste est plongé dans ce profond sommeil.

LE CHOEUR.

En quel état est-il? Réponds-nous, parle, chère amie.

ÉLECTRE.

Que vous dire de sa destinée? que vous dire de son malheur? Il respire encore; bientôt il gémira.

LE CHOEUR.

Que dis-tu? infortunée!

ÉLECTRE.

Vous lui donnez la mort si vous écartez de ses paupières le doux sommeil qu'il goûte à présent.

LE CHOEUR.

Malheureux! forfait horrible, ouvrage des dieux! Infortuné, que de souffrances!

ÉLECTRE.

L'injuste Loxias[1] proféra donc des ordres injustes, quand, sur le trépied de Thémis, il commanda le meurtre abominable de ma mère!

Ut daret, effeci, tibia longa, sonos....
Inventum Satyrus primum miratur, at usum
Nescit, et inflatam sentit habere sonum.
Et modo dimittit digitis, modo concipit auras.

La flûte devint par la suite un instrument plus compliqué, formé d'os d'animaux et de parties de cuivre ou de laiton.

[1] Nom d'Apollon, qui lui fut donné, dit-on, à cause du sens obscur de ses oracles; de λοξὸς, *oblique*.

LE CHOEUR.

Vois-tu? son corps se meut sous ces voiles qui le couvrent.

ÉLECTRE.

C'est toi, malheureuse, qui l'as éveillé par tes cris.

LE CHOEUR.

Je crois qu'il dort encore.

ÉLECTRE.

Loin d'ici, loin du palais! Retire-toi donc sans faire aucun bruit.

LE CHOEUR.

Il dort.

ÉLECTRE.

Il est vrai.

LE CHOEUR.

O nuit! nuit vénérable, qui dispenses le sommeil aux mortels fatigués, sors de l'Érèbe, viens sur tes ailes rapides vers le palais d'Agamemnon; car sous le poids des douleurs, sous le poids des calamités, nous succombons, nous succombons.

ÉLECTRE.

Vous faites du bruit. Ne voulez-vous pas faire silence et vous garder d'élever la voix près de sa couche, afin de le laisser jouir d'un paisible sommeil?

LE CHOEUR.

Quel sera, dis-nous, le terme de ses maux?

ÉLECTRE.

La mort. Quel autre pourrais-je attendre? Il n'éprouve aucun besoin de nourriture.

LE CHOEUR.

Sa mort est donc inévitable.

ÉLECTRE.

Apollon nous a perdus, en nous donnant la mission sacrilége de verser le sang d'une mère parricide.

LE CHOEUR.

Action juste, mais condamnable!

ÉLECTRE.

Tu as donné la mort et tu l'as reçue, ô toi à qui je dois la vie, ô ma mère! tu as fait périr à la fois le père et les enfants nés de ton sang; nous sommes perdus, nous sommes la proie de la mort; car toi [1], tu es déja parmi les morts, et la plus grande partie de ma vie se perd dans les gémissements, dans les sanglots et les larmes nocturnes. Sans époux, sans enfants, je traîne une vie à jamais misérable.

LE CHOEUR.

Approche-toi de ton frère, Électre; prends garde que la vie ne lui échappe à ton insu. Un sommeil si profond m'inquiète.

ORESTE, *se réveillant.*

O doux charme du sommeil [2]! remède salutaire, quel baume tu as répandu sur mes douleurs! Oubli des maux, sommeil bienfaisant! quelle est ta puissance, divinité secourable à ceux qui souffrent! Mais d'où suis-je venu en ces lieux? comment y suis-je arrivé? car j'ai perdu le souvenir de tout ce que j'ai fait dans mon égarement.

ÉLECTRE.

Frère chéri, que ton sommeil m'a causé de joie! Veux-tu que je t'aide à soulever ton corps languissant?

ORESTE.

Oui, oui, aide-moi, et essuie ces restes d'écume attachés autour de ma bouche et de mes yeux.

[1] Oreste.

[2] Somne, quies rerum, placidissime somne deorum!
Pax animi, quem cura fugit, qui corpora duris
Fessa ministeriis mulces, reparasque labori.
OVID., *Metam.*, XI, 623-5.

ÉLECTRE.

Emploi qui m'est cher! ma main fraternelle ne refuse pas de prendre soin d'un frère.

ORESTE.

Approche ta poitrine contre la mienne, et écarte de mon visage ma chevelure souillée, car elle voile mes regards.

ÉLECTRE.

Tête souffrante, que l'eau n'a pas rafraîchie depuis longtemps, combien ces cheveux incultes et hérissés te défigurent!

ORESTE.

Couche-moi de nouveau sur ce lit : quand l'accès de ma fureur s'apaise, je reste sans force et le corps brisé.

ÉLECTRE.

J'obéis : le lit plaît au malade ; son repos est fatigant, et cependant nécessaire.

ORESTE.

Remets-moi sur mon séant, et redresse mon corps. Les malades ne sont jamais contents : le malaise les rend inquiets.

ÉLECTRE.

Veux-tu aussi mettre les pieds par terre, et faire quelques pas avec précaution? Tout changement est agréable.

ORESTE.

Oui, c'est au moins l'apparence de la santé ; et l'apparence est quelque chose, quand la réalité manque.

ÉLECTRE.

Écoute-moi, mon frère, pendant que les Furies te laissent maître de ta raison.

ORESTE.

As-tu quelque chose de nouveau à m'apprendre? Si

c'est une heureuse nouvelle, j'en serai reconnaissant; mais si c'est quelque affliction, j'ai assez de malheurs.

ÉLECTRE.

Ménélas arrive; Ménélas, le frère de ton père; son vaisseau est abordé dans le port de Nauplie.

ORESTE.

Que dis-tu? Il vient luire comme un astre bienfaisant[1] sur tes maux et les miens? Un homme de notre sang, et qui a reçu des bienfaits de mon père!

ÉLECTRE.

Il vient, et, pour preuve de mes paroles, il ramène Hélène des murs de Troie.

ORESTE.

S'il eût échappé seul, il serait plus digne d'envie; mais s'il ramène son épouse, il a avec lui un fléau funeste.

ÉLECTRE.

Tyndare a donné le jour à des filles célèbres par leurs crimes, et déshonorées dans toute la Grèce.

ORESTE.

Toi donc, fuis l'exemple de ces femmes coupables; tu le peux: et reste pure, non-seulement en paroles, mais aussi par tes sentiments.

ÉLECTRE.

O mon frère, ton œil se trouble; tout à coup te voilà rendu à tes fureurs, toi qui tout à l'heure étais dans ton bon sens.

ORESTE.

O ma mère, je t'en conjure, n'excite pas contre moi ces filles sanglantes, à la tête hérissée de serpents. Les voilà, les voilà qui fondent sur moi!

[1] Voyez *Médée*, v. 480: ἀνέσχον σοὶ φάος σωτήριον.

ÉLECTRE.

Infortuné, demeure tranquille sur ta couche; tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

ORESTE.

O Phébus! elles vont m'immoler, ces prêtresses des enfers, ces déesses redoutables, aux visages de chien et aux regards terribles.

ÉLECTRE.

Non, je ne te lâcherai point, je te serrerai dans mes bras, je contiendrai tes élans furieux.

ORESTE.

Lâche-moi, Furie impitoyable qui me saisis par le milieu du corps pour me précipiter dans le Tartare!

ÉLECTRE.

Ah! malheureuse! quel secours espérer quand nous avons les dieux contre nous?

ORESTE.

Donne-moi cet arc de corne, présent d'Apollon, avec lequel il m'a dit de repousser les déesses, si elles m'épouvantaient par leurs transports frénétiques.

ÉLECTRE.

Une divinité peut-elle être atteinte par une main mortelle?

ORESTE.

Oui, si elle ne se dérobe à ma vue..... N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas la flèche ailée qui s'échappe de l'arc inévitable?.... Eh bien! qu'attendez-vous donc? élancez-vous dans les airs sur vos ailes, et accusez les oracles de Phébus.

Hélas! d'où vient le trouble qui m'agite? pourquoi suis-je hors d'haleine? où me suis-je élancé hors de mon lit? — Mais enfin après la tempête je vois renaître le

calme[1]. — Pourquoi pleures-tu, ma sœur? pourquoi caches-tu ta tête sous ton voile? J'ai honte de te faire partager mes maux, et de l'embarras que mes souffrances causent à une jeune fille. Ah! que mes douleurs ne flétrissent point ta vie! Tu n'as fait qu'approuver l'action; mais c'est moi qui ai versé le sang d'une mère. Mais c'est Apollon que j'accuse, lui qui, après m'avoir poussé à cette action impie, m'a abusé par des promesses qui ne se réalisent pas. Je pense que mon père, si j'avais pu l'interroger en face et lui demander si je devais immoler ma mère, m'aurait conjuré, les mains étendues vers moi[2], de ne point plonger le fer dans le sein de celle qui m'a donné le jour, puisqu'il n'en recouvrerait pas plus la lumière, et que moi-même j'en devais recueillir tant de maux.

Maintenant, ma sœur, découvre ton visage et retiens tes larmes, malgré la douleur qui nous presse. Quand tu me vois abattu par le découragement, c'est toi qui soutiens et consoles mon ame désespérée; et lorsque tu gémis, c'est à mon amitié à calmer tes douleurs. Ces secours mutuels honorent ceux qui s'aiment. Cependant, infortunée, rentre dans le palais, livre au sommeil tes paupières fatiguées par une si longue veille, prends quelque nourriture, et plonge ton corps dans une eau salutaire: car si tu viens à me manquer, ou si ton assiduité auprès

[1] L'acteur Hégélochus, qui jouait le rôle d'Oreste, en prononçant γαλήν' ὁρῶ, *je vois le calme*, au lieu d'élever la voix sur la syllabe accentuée du premier mot, l'haleine lui manquant, prononça : γαλῆν ὁρῶ, *je vois le chat*, ce qui prêta beaucoup à rire; et les poëtes comiques ne manquèrent pas de railler Euripide à ce sujet. Aristophane a cité ce vers dans ses *Grenouilles*, v. 306. Voyez page 424 de notre seconde édition d'Aristophane.

[2] Littéralement : « Par mon menton. » C'était un usage consacré, de toucher le visage de ceux qu'on suppliait.

de moi te rend malade, nous sommes perdus : je n'ai que toi seule pour appui ; tu le vois, tous les autres m'abandonnent.

ÉLECTRE.

Non, mon frère, avec toi je veux[1] vivre et mourir : tout est commun entre nous. Si tu meurs, que ferai-je ? Simple femme, isolée, quel espoir de salut, sans frère, sans père, sans amis[2] ? — Mais si tu le veux, je dois y consentir. Cependant étends-toi sur ta couche, et ne te laisse pas aller à ce trouble et à ces terreurs subites, qui t'arrachent du lit. Reste en repos ; car, même en bonne santé, se croire malade est un tourment qui réduit à l'impuissance.

LE CHOEUR, *seul.*

O déesses rapides, ailées, redoutables, qui célébrez dans les larmes et les gémissements des fêtes bien différentes de celles de Bacchus ; noires Euménides, qui volez à travers l'espace, vengeresses du sang, vengeresses du meurtre, je vous en supplie, je vous en supplie, laissez le fils d'Agamemnon oublier les transports de sa fureur terrible. Oh ! quelles calamités tu as attirées sur toi-même, en obéissant à l'oracle émané du trépied sacré, et prononcé par Apollon, dans le sanctuaire caché, dit-on, au centre de la terre[3] ?

O Jupiter ! où trouver de la pitié ? Quelle est cette lutte sanglante qui te poursuit, infortuné, qu'un mauvais génie abreuve sans cesse de larmes nouvelles, en

[1] Tecum vivere amem, tecum obeam libens.
HORACE, III, od. 9.

[2] On suppose qu'Oreste donne ici des signes d'impatience.

[3] On sait que Delphes passait, chez les Grecs, pour le centre de la terre.

faisant apparaître à tes yeux le sang de ta mère, qui renouvelle ton délire ? O désolation, désolation ! Une haute fortune ne peut subsister parmi les mortels : comme un frêle vaisseau dont la tempête a déchiré les voiles, les dieux l'engloutissent dans un abîme de malheurs, aussi dévorant que les flots de la mer orageuse. En effet, quelle autre famille eut jusqu'ici plus de droits à nos hommages que celle de Tantale, issue d'une union divine[1] ?

Mais voici le roi Ménélas qui s'avance. A l'appareil qui l'environne, il est aisé de reconnaître le sang des fils de Tantale.

O toi qui conduisis contre la terre de l'Asie une armée de mille vaisseaux, salut : pour toi, la fortune te seconde; avec l'aide des dieux, tu as obtenu l'objet de tes vœux.

MÉNÉLAS.

O palais, qu'avec plaisir je te revois à mon retour de Troie ! Et cependant ta vue m'arrache des larmes ; car jamais je ne vis aucune autre maison en proie à des calamités plus funestes. En passant devant le promontoire de Malée[2], j'ai appris le destin d'Agamemnon et la mort qu'il a reçue de la main de son épouse. Du sein des flots m'apparut l'oracle des nautonniers, le prophète de Nérée, Glaucus, dieu véridique, qui m'annonça cette nouvelle et me fit entendre ces paroles : « Ménélas, ton frère « est mort ; il a succombé dans le bain fatal préparé par « son épouse. » Ces mots firent couler mes larmes et

[1] La liaison de cette dernière phrase avec ce qui précède est assez manifeste. L'instabilité de la fortune est suffisamment prouvée, si une famille divine, comme celle de Tantale, n'a pu se maintenir. Tel est le sens du γὰρ dans le texte. — Quant à l'origine divine, Tantale était fils de Jupiter et d'une nymphe.

[2] Promontoire à la pointe méridionale de la Laconie.

celles de mes matelots. Lorsqu'enfin j'aborde à Nauplie [1], et que déja mon épouse se dirigeait vers Argos, au moment où je croyais presser dans mes bras Oreste, le fils d'Agamemnon, et sa mère, tous deux dans la prospérité, j'apprends d'un pêcheur le meurtre impie de la fille de Tyndare. Et maintenant, jeunes filles, apprenez-moi où est le fils d'Agamemnon, qui a osé commettre un tel forfait? C'était un faible enfant porté sur les bras de Clytemnestre, lorsque je quittai ce palais pour aller à Troie : je ne pourrais donc le reconnaître, si je le voyais.

ORESTE.

Ménélas, je suis cet Oreste que tu cherches : je te raconterai volontiers mes malheurs; mais avant tout, j'embrasse tes genoux en suppliant, et t'adresse mes prières, quoique dépourvu de rameaux [2]. Sauve-moi ; tu arrives au moment le plus critique de mes malheurs.

MÉNÉLAS.

O dieux ! que vois-je ? Quel est le mort qui s'offre à ma vue ?

ORESTE.

Hélas ! tu dis vrai : je ne vis plus, parmi tant de maux, quoique je voie encore la lumière.

MÉNÉLAS.

Quel aspect sauvage ! quelle chevelure hérissée ! Malheureux !

ORESTE.

Ce n'est pas mon aspect, ce sont mes actions qui causent mon supplice.

[1] Nauplie, petit port voisin d'Argos, au fond du golfe Argolique.

[2] Les suppliants se présentaient d'ordinaire avec des rameaux à la main. Cet usage se retrouve à chaque pas dans les tragiques grecs. Voyez la première scène de l'*OEdipe roi*. — Ici, le texte présente cette locution très hardie : *les prières d'une bouche sans rameaux*.

MÉNÉLAS.

Quels regards farouches s'échappent de tes paupières desséchées !

ORESTE.

Mon corps n'est plus ; mais le nom qui s'attache à moi me reste.

MÉNÉLAS.

O combien je suis saisi de te voir si étrangement défiguré !

ORESTE.

Oui, je suis l'assassin de ma malheureuse mère.

MÉNÉLAS.

Je le sais ; épargne-toi ce cruel récit.

ORESTE.

Je me l'épargnerai ; mais la Divinité est envers moi prodigue de maux.

MÉNÉLAS.

Qu'éprouves-tu ? quel mal te consume ?

ORESTE.

La conscience... la conscience qui me reproche mes forfaits.

MÉNÉLAS.

Que dis-tu ? Ce qui est clair est sage, ce qui est obscur ne l'est pas [1].

ORESTE.

La sombre tristesse surtout me consume...

MÉNÉLAS.

Déesse redoutable ! Mais on peut l'apaiser.

ORESTE.

Et les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

[1] Le Scholiaste, pour motiver cette réponse, qui elle-même n'est pas très claire, suppose que Ménélas n'a entendu que le premier mot d'Oreste, ξύνεσις, qui veut dire aussi *la connaissance, la raison*. Paul-Louis Courier, dans ses notes manuscrites, traduit : « Pour parler sagement, il faut parler clairement. »

MÉNÉLAS.

Quand cette fureur t'a-t-elle saisi? quel jour?

ORESTE.

Le jour où j'ai mis ma malheureuse mère dans le tombeau.

MÉNÉLAS.

Étais-tu alors dans le palais, ou devant le bûcher?

ORESTE.

Il était nuit; j'attendais le moment de recueillir ses ossements.

MÉNÉLAS.

Y avait-il là quelqu'un pour soutenir ton corps?

ORESTE.

Pylade, le complice du meurtre de ma mère.

MÉNÉLAS.

Et quels sont les fantômes qui troublent ainsi ton repos?

ORESTE.

Je crois voir trois filles semblables à la nuit.

MÉNÉLAS.

Je sais qui tu veux dire, mais je ne veux pas prononcer leur nom.

ORESTE.

Elles sont redoutables; mais tu fais sagement d'éviter de les nommer.

MÉNÉLAS.

Ce sont elles qui te poursuivent pour ton parricide.

ORESTE.

Persécutions terribles, dont je suis la triste victime!

MÉNÉLAS.

Quoi d'étrange, que d'horribles supplices punissent d'horribles forfaits?

ORESTE.

Mais j'ai une excuse au fatal événement[1].

MÉNÉLAS.

N'allègue point la mort[2]; ce serait une vaine raison.

ORESTE.

Apollon m'a ordonné de consommer le meurtre de ma mère.

MÉNÉLAS.

Il ignore donc ce qui est juste et honnête?

ORESTE.

J'obéis aux dieux, quels que soient ces dieux.

MÉNÉLAS.

Et Apollon ne te secourt point dans ton malheur?

ORESTE.

Il attend ; telle est la nature des dieux.

MÉNÉLAS.

Combien de temps s'est écoulé depuis que ta mère a expiré ?

ORESTE.

Voici le sixième jour, et la cendre de son bûcher est encore chaude.

MÉNÉLAS.

Que les déesses sont promptes à te réclamer le sang de ta mère !

ORESTE.

Tu es peu mesuré, mais véridique, en maltraitant tes amis[3].

MÉNÉLAS.

Quel fruit te revient-il d'avoir vengé ton père?

[1] Double sens d'ἀναφορὰ : Oreste veut dire qu'il a sur qui rejeter son crime, et Ménélas entend qu'il regarde la mort comme une ressource assurée. (*Note inédite de Paul-Louis Courier.*)

[2] De son père.

[3] Le texte de ce vers est très altéré.

ORESTE.

Aucun encore ; et je compte l'avenir pour rien.

MÉNÉLAS.

Quelles sont les dispositions des citoyens envers toi, depuis ce meurtre ?

ORESTE.

Ils m'ont en horreur, au point qu'aucun ne m'adresse la parole.

MÉNÉLAS.

Tu n'as pas, selon les lois, purifié tes mains du sang qu'elles ont versé ?

ORESTE.

On me repousse des maisons où je veux entrer[1].

MÉNÉLAS.

Quels sont les citoyens qui veulent te bannir du pays ?

ORESTE.

Œax, qui impute à mon père le crime commis devant Troie[2].

MÉNÉLAS.

Je comprends : on venge sur toi la mort de Palamède.

ORESTE.

Je n'en fus pourtant pas complice[3].....

[1] Sous-entendu : « Pour me purifier. »

[2] Il s'agit de la condamnation de Palamède, mis à mort sur une fausse accusation de trahison. Voyez le IIe livre de l'*Enéide*. Œax était frère de Palamède.

[3] Le texte ajoute : διὰ τριῶν δ' ἀπόλλυμαι, *mais je succombe par trois....* On n'est point d'accord sur le mot à suppléer pour compléter le sens. Brunck pense que cela veut dire, *je succombe dans trois combats*, métaphore tirée de la gymnastique, pour dire que son mal est sans remède. Le Scholiaste propose les trois Furies, ou les trois ennemis de Palamède, savoir : Agamemnon, Ulysse, et Diomède. Musgrave, ne pouvant tirer du texte aucun sens plausible, propose de lire : διὰ θρόων, *par des rumeurs, de vains bruits*.

MÉNÉLAS.

Quel autre ennemi te poursuit? Les amis d'Égisthe?

ORESTE.

Ils m'outragent, eux qui maintenant commandent dans la ville.

MÉNÉLAS.

Les citoyens te laissent-ils maître du sceptre d'Agamemnon?

ORESTE.

Eh quoi! ils ne veulent pas même me laisser vivre.

MÉNÉLAS.

Que font-ils? Peux-tu me le dire clairement?

ORESTE.

Aujourd'hui même, une sentence doit être portée contre moi.

MÉNÉLAS.

Est-ce l'exil, ou la mort, ou la vie?

ORESTE.

La mort; je dois être lapidé par les citoyens.

MÉNÉLAS.

Que ne fuis-tu au delà des frontières de cet état?

ORESTE.

Des gardes armés nous enveloppent de toutes parts.

MÉNÉLAS.

Est-ce une précaution de tes ennemis, ou la force publique d'Argos?

ORESTE.

Ce sont tous les citoyens : en un mot, on veut ma mort.

MÉNÉLAS.

Ah! malheureux! tu es au dernier degré de l'infortune.

ORESTE.

En toi est mon espoir et mon refuge. Toi qui, dans la prospérité, visites notre misère, fais part de ton bonheur à tes amis, et ne garde pas pour toi seul les biens dont tu jouis; charge-toi, à ton tour, d'une partie de nos maux, et rends les bienfaits que tu as reçus de mon père à ses enfants. Ceux-là n'ont d'amis que le nom et point la réalité[1], dont l'amitié ne résiste pas au malheur.

LE CHOEUR.

Vers ces lieux s'avance, aussi vite que lui permet son grand âge, le Spartiate Tyndare, vêtu d'habits lugubres, et rasé en signe de deuil, pour la mort de sa fille.

ORESTE.

Je suis perdu, Ménélas; voici Tyndare qui vient à nous, lui dont je n'ose soutenir les regards, après l'action que j'ai commise. Il a élevé mon enfance, il me couvrait de ses baisers, et aimait à porter dans ses bras le fils d'Agamemnon; Léda en faisait autant, et tous deux me chérissaient comme les Dioscures[2]. O mon âme! ô angoisses de mon cœur! de quel retour ai-je payé leur tendresse? De quelles ténèbres voilerai-je mon visage? Quel nuage pourra me dérober aux yeux du vieillard?

TYNDARE.

Où est l'époux de ma fille? où est Ménélas? J'étais à faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre, quand j'ai appris qu'il est arrivé heureusement à Nauplie avec son épouse, après une si longue absence.

[1] Rien n'est plus commun que ce *nom*,
Rien n'est plus rare que la *chose*.
La Fontaine, liv. IV, fable 17.

[2] Les deux fils de Jupiter, Castor et Pollux.

Conduisez-moi vers lui ; je veux être à ses côtés [1], je veux embrasser un ancien ami que je n'ai pas vu depuis si longtemps.

MÉNÉLAS.

Salut, vieillard, dont Jupiter a honoré la couche.

TYNDARE.

Salut aussi, Ménélas, qui m'es uni par une étroite alliance [2]. Hélas ! quel malheur de ne point connaître l'avenir ! Ce dragon parricide, objet de ma haine, lance devant le palais ses éclairs pestilentiels ! Ménélas, peux-tu adresser la parole à ce monstre impie ?

MÉNÉLAS.

Pourquoi non ? c'est le fils d'un frère que je chérissais.

TYNDARE.

Est-il son fils, avec un naturel si pervers ?

MÉNÉLAS.

Il est son fils ; et s'il est malheureux, il faut le respecter.

TYNDARE.

Tu es devenu barbare, depuis le temps que tu vis parmi les barbares.

MÉNÉLAS.

Il est digne des Grecs d'avoir toujours des égards pour ses proches.

TYNDARE.

Et de ne pas vouloir se mettre au-dessus des lois.

MÉNÉLAS.

Toute contrainte [3] est regardée par les sages comme une servitude.

[1] Littéralement : « A sa main droite. »
[2] Le grec dit en un seul mot, mon allié.
Même celle des lois : telle est l'idée à suppléer.

TYNDARE.

Garde cette opinion, ce ne sera jamais la mienne.

MÉNÉLAS.

La colère et la vieillesse égarent ton bon sens.

TYNDARE.

Est-ce une question de bon sens que nous avons à débattre avec ce coupable? Si ce qui est bien et ce qui est mal est évident à tous les yeux, quel homme est plus dépourvu de sens que lui, qui n'a pas respecté la justice et qui n'a pas observé la loi commune des Grecs? Lorsque Agamemnon eut exhalé sa vie sous les coups que lui porta ma fille (action détestable et que je ne justifierai jamais), Oreste devait poursuivre le meurtre, et, par une vengeance légitime, chasser sa mère de la maison paternelle. Il aurait ainsi gardé la modération dans un tel malheur, il eût respecté la loi, et observé les devoirs de la piété. Mais maintenant il est tombé dans le même tort que sa mère; car, tout en ayant droit de la juger coupable, il s'est rendu lui-même plus coupable en immolant sa mère. Je te ferai seulement cette question, Ménélas : Que la femme qui partagera la couche d'Oreste le tue, qu'à son tour le fils tue sa mère, et qu'ensuite celui qui naîtra de lui venge le meurtre par le meurtre, où s'arrêtera le terme de ces crimes? Nos pères établirent de sages lois à cet égard : ils ne permirent pas à l'homme souillé de sang de paraître en public ou de s'exposer à la rencontre des citoyens; ils lui imposèrent l'exil pour expiation, et défendirent de se venger par sa mort : autrement il en resterait toujours un exposé au meurtre, pour avoir, le dernier, souillé ses mains dans le sang. Pour moi, je hais les femmes perfides, et ma fille la première, elle qui a égorgé son époux. Je ne jus-

tifierai jamais Hélène, ton épouse ; je ne lui adresserai pas même la parole, et je ne t'envie pas l'honneur d'avoir été à Troie reprendre une femme infidèle ; mais je défends la loi de tout mon pouvoir, et je combats ces mœurs sauvages et sanguinaires qui sont la perte des villes et des états. Dis-moi, malheureux, quels sentiments agitaient ton cœur, lorsque ta mère te découvrit son sein, en te suppliant? Moi qui n'ai point vu ce cruel spectacle, je sens fondre en larmes mes yeux desséchés par la vieillesse. Enfin, un fait terrible appuie mes paroles : tu es haï des dieux, et ta mère est vengée par les fureurs et l'épouvante auxquelles tu es en proie. Qu'ai-je besoin d'autres témoins, pour les faits que je vois par moi-même? Sache-le donc, Ménélas : n'agis point contre les dieux, en voulant secourir ce coupable; laisse-le mourir lapidé par le peuple, ou n'entre point sur la terre de Sparte[1]. Ma fille en mourant a subi un châtiment mérité ; mais il ne convenait pas qu'elle reçût la mort de la main d'un fils. J'ai été heureux en toutes choses, excepté dans mes filles; de ce côté la fortune m'a abandonné.

LE CHOEUR.

Celui-là est digne d'envie qui est heureux dans ses enfants, et qui n'a point éprouvé par eux d'éclatantes calamités.

ORESTE.

O vieillard, je crains de te répondre, quand mes paroles doivent porter la tristesse dans ton âme. Je suis souillé pour avoir tué ma mère; mais je suis pur à un

[1] Tyndare était roi de Sparte; c'est à ce titre qu'il interdit l'entrée de ses états à Ménélas.

autre titre pour avoir vengé mon père. L'aspect de ta vieillesse trouble mes paroles; qu'elle laisse le champ libre à mes discours, et je ne divaguerai point : mais la vue de tes cheveux blancs me frappe de respect. Que devais-je faire? Suis cette comparaison : mon père m'a engendré et ta fille m'a mis au jour, comme une terre reçoit la semence qu'un autre lui confie; mais sans père il n'y aurait point d'enfant[1]. J'ai donc conclu que je devais défendre l'auteur de ma naissance, plutôt que celle qui m'a nourri. Ta fille cependant (je n'ose l'appeler ma mère), par un hymen clandestin et illégitime, entra dans le lit d'un étranger. C'est moi-même que je déshonore en l'accusant; cependant je ne puis me taire. Égisthe était son époux secret dans le palais; je l'ai tué, ensuite j'ai immolé ma mère, par une action impie, il est vrai, mais en vengeant mon père. Quant à tes menaces et à la lapidation que tu appelles sur moi, écoute quel service j'ai rendu à la Grèce entière. Si les femmes en venaient à ce comble d'audace de massacrer leurs époux, dans l'espoir de trouver un asile auprès de leurs enfants, et de surprendre leur pitié par la vue du sein qui les a nourris, le meurtre d'un mari ne serait plus un crime pour elles, dès qu'elles auraient le moindre prétexte à alléguer. Par cette action atroce, comme tu l'appelles, j'ai mis fin à cette funeste coutume. Animé d'une juste haine contre ma mère, je l'ai fait périr, elle qui a trahi un époux absent et à la tête des armées de la Grèce pour laquelle

[1] « Et sans mère, infame Euripide? » s'écria, dit-on, une voix, à la représentation de cette tragédie. Cependant une idée semblable avait déja été exprimée par Eschyle dans les *Euménides*, vers 661. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce discours des subtilités qui sentent trop l'école et la rhétorique. Ces idées se rattachent d'ailleurs à certains points de la philosophie d'Anaxagore, dont on sait qu'Euripide avait été le disciple.

il combattait; elle qui n'a pas craint de souiller son lit, et qui se sentant coupable, ne s'est point punie elle-même; mais qui, pour échapper à la juste vengeance de son époux, l'a frappé du coup mortel, et m'a ravi mon père. Au nom des dieux! (j'invoque mal à propos les dieux dans une cause de meurtre,) si j'eusse approuvé ma mère en silence, qu'avais-je lieu d'attendre des mânes de mon père? Sa haine n'aurait-elle pas déchaîné contre moi les Furies? Si les terribles déesses préparent la vengeance de ma mère, ne vengeront-elles pas celui qui fut bien plus cruellement outragé? C'est toi, vieillard, qui, en donnant le jour à une fille perfide, as causé ma perte : c'est son forfait qui, en me ravissant mon père, m'a rendu meurtrier de ma mère. Vois la femme d'Ulysse; Télémaque ne l'a point immolée; mais elle n'a pas volé des bras d'un époux dans ceux d'un autre, et sa couche reste chaste et sans souillure. Vois-tu Apollon, qui, de son temple placé au centre de la terre, rend aux mortels des oracles infaillibles, et à qui nous obéissons, quelque ordre qu'il nous donne? c'est pour lui obéir que j'ai tué celle qui m'a donné le jour. Dites qu'Apollon est impie, mettez-le à mort; c'est lui qui a commis le crime, et non pas moi. Que devais-je faire? Un dieu n'est-il pas une caution suffisante pour m'absoudre d'un crime que je rejette sur lui? Qui échappera désormais, si le dieu qui a donné l'ordre ne me dérobe pas à la mort? Ne dis donc pas que cette action est mauvaise, dis plutôt qu'elle est malheureuse. L'hymen, pour les mortels bien assortis, fait le bonheur de la vie; mais pour ceux qu'enchaîne un indigne lien, soit dans les foyers domestiques, soit au dehors, il n'y a que malheur.

LE CHOEUR.

Toujours les femmes sont mêlées dans les malheurs des hommes, et ne font que les accroître.

TYNDARE.

Puisque tu redoubles d'audace, au lieu de céder à mes discours, et que ta réponse ne tend qu'à me navrer de douleur, tu enflammes en moi l'ardeur de te perdre : je joindrai cette riche offrande à celles que je suis venu déposer sur le tombeau de ma fille. Je cours de ce pas à l'assemblée des habitants d'Argos ; j'exciterai la ville, déja assez irritée, à te condamner toi et ta sœur à être lapidés. Ta sœur, encore plus que toi, mérite la mort, elle qui t'animait contre ta mère et te rapportait sans cesse des discours propres à t'aigrir, te racontant des songes envoyés par Agamemnon, et cette union adultère avec Égisthe, détestée des dieux infernaux (car c'était là sa plainte la plus amère), jusqu'à ce qu'elle eût embrasé cette maison d'un feu plus funeste que celui de Vulcain. Enfin, Ménélas, écoute ce que j'ai à te dire et ce que je suis résolu à faire. Si tu comptes pour quelque chose ma haine ou mon affection, ne le dérobe pas à la mort contre la volonté des dieux ; laisse les citoyens le lapider, ou ne mets plus les pieds sur la terre de Sparte [1]. Tu m'as entendu ; ne quitte pas des amis pieux pour t'unir à des impies. Vous, esclaves, guidez mes pas loin de ce palais.

ORESTE.

Pars, et que ta vieillesse chagrine nous laisse continuer sans trouble notre entretien. Ménélas, où portes tu

[1] Ces deux vers sont répétés du précédent discours de Tyndare dans cette même scène ; peut-être sont-ils interpolés.

tes pas, plongé dans une réflexion profonde, et l'esprit partagé entre deux sentiments opposés?

MÉNÉLAS.

Laisse-moi; dans les réflexions qui m'occupent, je ne sais à quel parti m'arrêter.

ORESTE.

Ne prends pas encore ta résolution, mais écoute mes paroles avant de te décider.

MÉNÉLAS.

Parle; tu as raison : il est des cas où il vaut mieux se taire que de parler; d'autres, où il vaut mieux parler que de se taire.

ORESTE.

Eh bien! je vais parler : les longs discours valent mieux que les courts, et sont plus clairs[1]. Ménélas, ne me donne rien de ce qui est à toi, mais rends-moi ce que tu as reçu de mon père : je ne parle pas des richesses; ma richesse sera ma vie, si tu la sauves; c'est ce que j'ai de plus précieux au monde. Ma cause est-elle injuste? Mais en échange de tant de maux, j'ai droit d'attendre de toi, même une injustice. En effet, c'est injustement que mon père, Agamemnon, rassembla la Grèce et marcha contre Ilion, sans avoir commis lui-même aucune faute, mais pour réparer la faute et l'injustice de ton épouse. C'est un service que tu dois me rendre, en échange d'un autre service. Il a réellement exposé sa vie pour toi, comme un ami doit le faire pour ses amis, affrontant les hasards des combats, afin de te faire rendre ton épouse. Rends-moi donc ce que tu as reçu de lui; affronte un seul jour de peine pour me sauver, et non dix ans de fatigues. Quant au sacrifice de ma sœur

[1] Le Scholiaste prétend qu'il y a ici un contraste avec Ménélas, qui, en sa qualité de Lacédémonien, doit avoir un langage concis et sentencieux.

en Aulide [1], je ne t'en parle pas ; n'immole point Hermione ; car, dans l'état misérable où je suis réduit, tu dois prétendre plus que moi, et je dois me montrer moins exigeant : mais accorde à mon malheureux père ma vie et celle de ma sœur, dont les jours se passent dans un long célibat. En mourant, je laisserai la maison de mon père sans postérité. Diras-tu que ce que je demande est impossible ? C'est précisément dans l'adversité que les amis doivent secourir leurs amis. Quand les dieux nous sont favorables, qu'est-il besoin d'amis ? La Divinité suffit, lorsqu'elle veut nous protéger. Tu passes aux yeux des Grecs pour chérir ton épouse : ce n'est pas par une basse flatterie que je te parle ainsi ; c'est en son nom que je te conjure... Ah ! malheureux ! à quoi suis-je réduit ? Mais quoi ! il faut me résigner à souffrir [2] ; car c'est pour ma famille entière que je fais ces supplications. Frère de mon père, oncle chéri, songe que du fond des enfers celui qui n'est plus nous écoute ; son ombre vole autour de toi, et parle par ma bouche. Voilà ce que j'avais à te dire, au milieu des larmes, des sanglots et des calamités ; je demande la vie, ce que tous les êtres cherchent ainsi que moi.

LE CHOEUR.

Moi aussi, quoique je sois une femme, je te supplie de secourir ceux qui sont dans la détresse ; car tu le peux.

MÉNÉLAS.

Oreste, je respecte ta personne, et je veux t'aider dans ton infortune. Il convient, en effet, si les dieux nous en donnent la force, de partager les souffrances de nos proches, même au péril de notre vie, et en faisant périr

[1] Aulis, petite ville de Béotie, où l'on sait que le calme retint la flotte des Grecs, avant son départ pour Troie.

[2] J'adopte la manière dont M. Boissonade a ponctué ce vers.

leurs ennemis ; mais le pouvoir de le faire, c'est aux dieux que je le demande ; car j'arrive sans escorte, n'ayant que ma lance, après avoir péniblement erré sur les mers, et avec une faible troupe d'amis échappés aux dangers. Nous ne pourrions donc triompher des Argiens les armes à la main ; mais que nous le puissions par la persuasion, c'est là tout mon espoir. Comment, avec de faibles moyens, vaincre une grande puissance ? C'est folie même de le vouloir. Quand le peuple s'émeut et s'abandonne à la colère, c'est un feu véhément qu'en vain l'on s'efforce d'éteindre ; mais si l'on cède à son ardeur avec complaisance, en attendant l'occasion, peut-être tout son feu tombera ; et, lorsqu'il se sera calmé, vous pourrez en obtenir aisément tout ce que vous voudrez, car il est susceptible de pitié comme de colère, précieuse ressource pour qui sait attendre le moment. Je vais m'efforcer de persuader à Tyndare et aux citoyens de modérer l'excès de leur courroux. Le vaisseau qui tend violemment la voile[1] fait naufrage ; il résiste à la tempête, s'il replie la voile à propos. La Divinité ainsi que les citoyens haïssent l'audace présomptueuse : je le répète, c'est par la prudence que je dois te sauver, et non en faisant violence aux plus puissants que nous. Par la force, je ne pourrais te sauver, comme tu le supposes peut-être ; car il n'est pas facile, avec une seule lance, d'ériger des trophées sur les maux qui t'entourent. Jamais autrement nous ne serions descendus à d'humbles supplications devant les Argiens ; mais la nécessité contraint les sages d'être esclaves de la fortune. (Il sort.)

ORESTE.

Lâche, qui n'es bon qu'à combattre pour une femme,

[1] Sur ποδὶ et πόδα, signifiant *la corde de la voile*, voyez l'*Antigone*, de Sophocle, vers 713 ; *les Chevaliers*, d'Aristophane, vers 436, etc.

impuissant à venger tes amis! Tu fuis, tu m'évites : les services d'Agamemnon sont oubliés. O mon père! tu n'as donc pas trouvé d'amis dans ton infortune! Hélas! je suis trahi, il n'est plus d'espoir, plus de refuge pour éviter la mort que les Argiens me préparent : celui-là était mon seul asile. — Mais je vois le plus chéri des mortels, Pylade, qui revient en hâte de la Phocide. Vue qui réjouit mon cœur! Un ami fidèle, dans l'adversité, est plus doux à voir qu'un ciel pur aux matelots.

PYLADE.

J'ai traversé la ville d'un pas plus rapide qu'il ne convenait; mais j'ai entendu annoncer l'assemblée du peuple, je l'ai vue de mes yeux; c'est contre toi et contre ta sœur, et ils paraissent vouloir vous mettre à mort à l'instant. Qu'est-il donc arrivé? Où en es-tu, que fais-tu, ô le plus cher de mes amis, de mes parents, de mes compagnons? car tu es tout pour moi.

ORESTE.

Nous sommes perdus, pour te dire en un mot tous mes malheurs.

PYLADE.

Ah! tu m'entraîneras avec toi dans ta ruine; car entre amis tout est commun.

ORESTE.

Ménélas s'est montré perfide envers moi et envers ma sœur.

PYLADE.

Il est naturel que l'époux d'une femme perverse devienne lui-même pervers.

ORESTE.

Sa présence m'a été tout aussi utile que s'il n'était pas venu.

PYLADE.

Il est donc venu en effet dans cette contrée?

ORESTE.

Il s'est fait attendre; mais il n'a pas tardé à trahir ses amis.

PYLADE.

Et ramène-t-il avec lui son infidèle épouse?

ORESTE.

Ce n'est pas lui, c'est elle qui le ramène.

PYLADE.

Où est-elle cette femme, qui seule a fait périr tant de Grecs?

ORESTE.

Dans mon palais, si je puis encore l'appeler mon palais.

PYLADE.

Et toi, qu'as-tu dit au frère de ton père?

ORESTE.

Je l'ai conjuré de ne pas nous laisser, ma sœur et moi, mettre à mort par nos concitoyens.

PYLADE.

Au nom des dieux, qu'a-t-il répondu? je désire le savoir.

ORESTE.

Il s'est montré circonspect, comme sont les mauvais amis.

PYLADE.

Et quel prétexte alléguait-il? c'est là ce qu'il m'importe d'apprendre.

ORESTE.

Le père de ces vertueuses filles [1] est venu troubler notre entretien.

[1] Ce mot est dit ironiquement.

PYLADE.

Tyndare, dis-tu, furieux peut-être du meurtre de sa fille?

ORESTE.

Tu devines; il a préféré l'alliance de Tyndare au sang de mon père.

PYLADE.

Et il n'a pas osé prendre ta défense?

ORESTE.

Il est peu belliqueux, il n'est vaillant qu'avec les femmes.

PYLADE.

Tu es donc au comble du malheur, et ta mort est inévitable.

ORESTE.

Il faut que les citoyens portent leur sentence sur le meurtre dont je suis accusé.

PYLADE.

Et cette sentence, que doit-elle prononcer? parle; je suis saisi de frayeur.

ORESTE.

La vie ou la mort: un mot suffit pour décider des plus grands intérêts.

PYLADE.

Fuis avec ta sœur, et quitte au plus tôt ce palais.

ORESTE.

Ne vois-tu pas que les gardes nous environnent de toutes parts?

PYLADE.

J'ai vu les places publiques entourées d'hommes armés.

ORESTE.

Nous sommes investis comme dans une ville assiégée.

PYLADE.

A ton tour informe-toi de mon sort : moi aussi, je suis perdu.

ORESTE.

Qui t'a perdu ? à mes maux faut-il ajouter encore ce nouveau malheur ?

PYLADE.

Strophius, mon père, irrité contre moi, me bannit de sa présence.

ORESTE.

Est-ce d'une faute privée, ou d'un crime public, qu'il t'accuse ?

PYLADE.

Il me traite d'impie, pour la part que j'ai prise au meurtre de ta mère.

ORESTE.

Ah ! malheureux, il faut donc que mes maux retombent aussi sur toi !

PYLADE.

Je ne suis pas un Ménélas ; il faut supporter notre mauvaise fortune.

ORESTE.

Ne crains-tu pas qu'Argos ne te fasse périr avec moi ?

PYLADE.

Ce n'est point d'Argos que dépend mon châtiment, mais de la Phocide.

ORESTE.

La multitude est redoutable, lorsqu'elle a des chefs pervers.

PYLADE.

Mais lorsqu'elle en a de bons, elle veut toujours le bien.

ORESTE.

C'est possible. Examinons ensemble.

PYLADE.

Quel plan ?

ORESTE.

Si j'allais dire au peuple....

PYLADE.

Que tu as fait une action juste ?

ORESTE.

En vengeant mon père.

PYLADE.

Crains qu'il ne s'empresse de te saisir.

ORESTE.

Faut-il donc céder à la crainte, et mourir en silence ?

PYLADE.

Ce serait une lâcheté.

ORESTE.

Que faire donc ?

PYLADE.

As-tu quelque moyen de salut, si tu restes ?

ORESTE.

Je n'en ai point.

PYLADE.

Et, en paraissant devant l'assemblée, as-tu quelque espoir d'échapper ?

ORESTE.

Si le hasard nous seconde, c'est possible.

PYLADE.

Ce parti vaut donc mieux que de rester ici.

ORESTE.

Irai-je donc ?

PYLADE.

Si tu meurs, du moins ta mort sera plus glorieuse.

ORESTE.

Tu as raison ; j'évite ainsi l'accusation de lâcheté.

PYLADE.

Bien mieux qu'en restant.

ORESTE.

Ma cause est juste.

PYLADE.

Souhaite seulement qu'elle le paraisse [1].

ORESTE.

Peut-être aura-t-on pitié de moi...

PYLADE.

Ta naissance est beaucoup.

ORESTE.

Et donnera-t-on des larmes à la mort de mon père.

PYLADE.

Tout cela est manifeste.

ORESTE.

Marchons; il est indigne d'un homme de mourir sans gloire.

PYLADE.

J'approuve cette résolution.

ORESTE.

Instruirons-nous ma sœur de notre dessein?

PYLADE.

Au nom des dieux, n'en fais rien.

ORESTE.

Nos pleurs couleraient ensemble.

PYLADE.

Les pleurs sont d'un mauvais augure.

ORESTE.

Il vaut donc mieux se taire?

PYLADE.

Par là tu gagnes du temps.

[1] J'ai adopté la transposition proposée par M. Boissonade, d'après King.

ORESTE.

Une seule chose est à craindre.

PYLADE.

Quel est ce nouvel obstacle?

ORESTE.

C'est que les déesses ne m'agitent de leurs fureurs.

PYLADE.

J'aurai soin de toi.

ORESTE.

C'est une tâche pénible de soutenir un homme que le mal accable.

PYLADE.

Elle ne le sera point pour moi.

ORESTE.

Crains de participer à ma fureur.

PYLADE.

J'en courrai la chance.

ORESTE.

Tu ne le crains pas?

PYLADE.

La crainte est le fléau de l'amitié.

ORESTE.

Pars donc; je te suis comme mon pilote fidèle[1].

PYLADE.

Mon amitié veillera sur toi.

ORESTE.

Conduis-moi vers le tombeau de mon père.

PYLADE.

Dans quelle intention?

ORESTE.

Pour le prier de conserver mes jours.

[1] Littéralement : « Gouvernail de mon pied. »

PYLADE.

Ceci est juste.

ORESTE.

Mais que je ne voie pas le tombeau de ma mère !

PYLADE.

Elle était ton ennemie. — Mais hâte-toi, de peur que la sentence des Argiens ne te prévienne. Appuie sur moi ton corps affaibli par la maladie. Je te porterai à travers la ville, sans m'inquiéter de la multitude, et sans rougir. Car en quel cas montrerais-je mon amitié, si je ne t'aidais dans la terrible extrémité où tu es réduit?

ORESTE.

C'est bien là le cas de dire : Ayez des amis, et non pas seulement des proches. Un ami dont le cœur sympathise avec le nôtre, fût-il étranger, vaut mieux que mille parents.

LE CHŒUR, *seul*.

Cette puissance fastueuse, cette valeur qui s'étalait avec orgueil par toute la Grèce et sur les bords du Simoïs, sont évanouies pour les Atrides, victimes des antiques calamités de leur famille : la querelle de la toison d'or fit naître parmi la race de Tantale ces lamentables festins, et ces massacres de nobles enfants ; et le meurtre, succédant au meurtre de génération en génération, n'a pas épargné les deux Atrides.

Ce noble fait n'est point noble à mes yeux, de percer d'une main barbare les flancs qui nous ont donné le jour, et d'offrir à la lumière du soleil le fer teint de sang[1] : mais redoubler l'action coupable, c'est une grande im-

[1] Selon le Scholiaste, c'était l'usage, après un meurtre dont l'auteur croyait avoir eu des motifs légitimes, de brandir au soleil le fer sanglant, comme pour le prendre à témoin de la justice de cette action.

piété, c'est un délire criminel. Dans les angoisses de la mort, la malheureuse fille de Tyndare s'écria : « Mon fils, c'est un forfait impie, de tuer ta mère ; prends garde, en vengeant ton père, de te couvrir d'une infamie éternelle. »

Est-il sur la terre des maux plus cruels, est-il un plus juste sujet de larmes et de pitié, que le sang d'une mère versé par la main de son fils? Voilà, voilà le crime qui livre en proie aux Furies vengeresses le fils d'Agamemnon, agité d'horribles transports, et roulant des yeux égarés. Malheur à lui, le jour où voyant le sein maternel s'échapper de la robe tissue d'or, il y plongea un fer parricide, pour venger le trépas d'un père !

ÉLECTRE.

Femmes, le malheureux Oreste s'est-il éloigné de ce palais, dans un accès de la fureur que lui infligent les dieux?

LE CHOEUR.

Non ; il est allé à l'assemblée des Argiens, pour soutenir la lutte engagée contre lui, et où il s'agit pour vous de la vie ou de la mort.

ÉLECTRE.

Hélas ! qu'a-t-il fait? qui lui a donné ce conseil?

LE CHOEUR.

C'est Pylade. — Mais voici un messager, qui sans doute ne tardera pas à nous dire ce qui s'est passé touchant ton frère.

LE MESSAGER.

O malheureuse, ô infortunée fille d'Agamemnon, chef des Grecs, noble Électre, écoute les tristes nouvelles que je t'apporte.

ÉLECTRE.

Ah ! nous sommes perdus, tes paroles me l'annoncent ; tu viens, je le vois, en messager de malheurs.

LE MESSAGER.

Infortunée, une sentence des Argiens [1] condamne aujourd'hui ton frère et toi à mourir.

ÉLECTRE.

Hélas ! il est arrivé ce moment, dont l'attente longtemps redoutée flétrissait mes jours dans les larmes. Mais quel a été le débat ? quels discours parmi les Argiens ont amené notre condamnation et notre sentence de mort ? Parle, ô vieillard ! dois-je être lapidée ? ou est-ce par le fer que je dois terminer ma vie, avec mon frère, dont je partage la destinée ?

LE MESSAGER.

Je venais des champs, et j'entrais dans la ville, voulant m'informer de ton sort et de celui d'Oreste ; car je fus toujours dévoué à ton père, et ta famille, qui m'a nourri, a en moi un serviteur pauvre, mais qui sait servir ses amis avec courage. Je vois la foule accourir, et prendre place sur la colline où l'on dit que Danaüs, puni du crime qu'il avait commis envers Égyptus, réunit le premier le peuple en assemblée publique. A la vue de cette réunion, je demande à un citoyen ce qu'il y a de nouveau dans Argos [2], si quelque entreprise des ennemis a mis en émoi la ville de Danaüs ? — « Ne vois-tu pas, me répond-il, Oreste qui s'avance, pour soutenir le combat qui doit décider de sa vie ? » Je vois en effet ce spectacle inattendu, et puissé-je ne l'avoir jamais vu, Pylade et ton frère marchant en-

[1] Grec : « Des Pélasges. »

[2] On connait le beau passage de Démosthène (*Première Philippique* où il dit : « Voulez-vous donc toujours flâner sur les places publiques et « vous demander : Qu'y a-t-il de nouveau ? »

semble, l'un triste et abattu par la maladie, l'autre comme un frère partageant les maux de son ami, et les adoucissant par des soins paternels. Lorsque l'assemblée des Argiens fut complète, le héraut se leva et dit : « Qui veut parler? il s'agit de décider si Oreste doit mourir, pour avoir tué sa mère. » — Là-dessus, s'est levé Talthybius, qui accompagna jadis ton père, lorsqu'il ravagea la Phrygie : toujours soumis à la puissance, il a prononcé un discours équivoque ; plein d'admiration pour ton père, mais blâmant ton frère et enveloppant avec beaucoup d'art un langage perfide, il l'accusait d'établir contre les parents des principes funestes, et il montrait toujours un air gracieux aux amis d'Égisthe. Telle est cette espèce d'homme : les hérauts vont toujours au-devant de la fortune ; leur ami, c'est quiconque est puissant et dans les hauts emplois. Après lui, a parlé le roi Diomède : son avis a été qu'il ne fallait pas vous faire mourir, ni toi ni ton frère ; mais que la peine de l'exil satisferait à la piété. Aussitôt un bruit confus s'élève dans l'assemblée ; les uns applaudissent à son discours, les autres le désapprouvent. Après lui se lève un homme à la langue infatigable [1], fort de son audace, Argien sans être d'Argos, citoyen intrus, qui triomphe dans le tumulte par l'aplomb de l'ignorance, et capable d'entraîner les citoyens dans de funestes résolutions. Car lorsqu'un orateur éloquent, mais animé d'un mauvais esprit, dirige la multitude, c'est un grand malheur pour l'état : mais ceux qui donnent toujours des

[1] Il paraît qu'Euripide désigne dans ce passage Cléophon, démagogue et général athénien, que les poëtes comiques, Aristophane et Platon, accusèrent d'être étranger. Il s'était opposé récemment à un traité d'Athènes avec les Lacédémoniens. Voyez les *Grenouilles*, vers 678-685, page 136 de ma seconde édition d'Aristophane.

avis sages et prudents, s'ils échouent momentanément, n'en sont pas moins utiles plus tard. Telles sont les vues qui doivent guider le chef du peuple : car la position est tout à fait semblable et pour l'orateur, et pour celui qui gouverne. Son avis a été de te lapider ainsi qu'Oreste : Tyndare suggérait ces raisonnements à celui qui demandait votre mort. Un autre s'est levé pour combattre son avis : son extérieur n'a rien d'agréable, mais c'est un homme de cœur, fréquentant rarement la ville et l'assemblée ; il cultive son champ de ses propres mains (voilà ceux qui sauvent la patrie) ; plein de sens, et allant droit au but dans ses discours, de mœurs pures, irréprochable dans sa vie [1]. Il a dit que le fils d'Agamemnon méritait une couronne pour avoir osé venger son père, et tuer une femme coupable et impie, dont le crime empêcherait désormais de prendre les armes, et de quitter ses foyers pour aller combattre, si ceux qui restent corrompent la vertu des femmes et souillent la couche des époux. Tous les gens de bien applaudirent à ce discours, et personne ne parla après lui. Mais ton frère survient, et dit : « O vous, habitants de la terre d'Inachus, autrefois Pélasges, puis enfants de Danaüs, c'est pour vous venger, aussi bien que mon père, que j'ai tué ma mère. Car si on permet aux femmes le meurtre de leurs maris, une mort précoce vous frappera, ou il vous faudra être esclaves de vos femmes ; et vous ferez le contraire de ce qu'il faut faire. Maintenant celle qui a trahi la foi qu'elle devait à mon père est morte [2] : si vous me faites mourir, la loi n'a plus de force, et nul n'échappera à la mort. On verra se multiplier les atten-

[1] On a vu dans ces cinq derniers vers le portrait de Socrâte. A la vérité, plusieurs traits peuvent lui appartenir ; mais il en est d'autres qui lui conviennent moins.

[2] Littéralement : « Celle qui a trahi le lit de mon père. »

tats de ce genre[1]. » — Mais il ne persuada pas l'assemblée, malgré l'éloquence de ses paroles; et la victoire resta au méchant orateur qui avait ouvert l'avis de vous condamner à mort, toi et ton frère. A peine le malheureux Oreste a-t-il obtenu qu'on vous épargnât le supplice de la lapidation; il a promis de s'ôter la vie de sa propre main ce jour même, et que tu en ferais autant. Pylade en pleurs l'a reconduit au sortir de l'assemblée; ses amis l'accompagnent en fondant en larmes, et en déplorant son sort. Tu vas voir un spectacle bien triste, et bien digne de pitié. Prépare le glaive ou le lacet fatal qui doit terminer tes jours. Rien n'a pu te sauver, ni ta noble naissance; ni même Apollon Pythien, assis sur son trépied; c'est lui qui t'a perdu.

LE CHOEUR.

Vierge infortunée, l'air sombre, et les yeux baissés vers la terre, tu restes muette, pour éclater tout à l'heure en sanglots et en gémissements!

ÉLECTRE.

Terre des Pélasges, je commence mes lamentations, en déchirant de mes mains mon visage ensanglanté, en meurtrissant ma tête de coups redoublés, hommage bien connu de la jeune et belle déesse qui règne aux enfers sur les morts[2]. Que la terre des Cyclopes[3] pousse des hurlements, que le fer rase votre chevelure, pour déplorer les malheurs de la maison des Atrides. Cette pitié,

[1] Littéralement : « De tels attentats ne seront plus rares. » On sait que la tournure négative a souvent beaucoup de force en grec.

[2] Ces signes de désespoir étaient usités dans les cérémonies religieuses où l'on célébrait l'enlèvement de Proserpine.

[3] Mycènes, fondée par les Cyclopes, peuplade de Thrace. Voyez le Scholiaste.

oui cette pitié vous convient pour l'extinction de la famille qui commanda jadis les armées de la Grèce.

Elle n'est plus, elle a péri, toute la race de Pélops, cette famille dont la prospérité fut un objet d'envie. Elle succombe sous la haine jalouse des dieux, et sous la sentence odieuse et homicide des citoyens. O race déplorable des mortels, condamnée à la souffrance, voyez comme la destinée fond sur nous à l'improviste. Les malheurs succèdent sans relâche aux malheurs : la vie des mortels n'est qu'instabilité.

Que ne puis-je m'élancer sur ce rocher détaché de l'Olympe, qui, suspendu à des chaînes d'or, entre le ciel et la terre, vole emporté par un rapide tourbillon [1] ! que ne puis-je y faire éclater mes plaintes auprès du vieux Tantale, le père de mes aïeux, l'auteur de ma famille, en proie à tant de calamités, depuis le jour fatal où Pélops, dirigeant la course rapide des chevaux attelés à son quadrige, renversa Myrtile de son char, et le précipita dans les flots, près de Géreste [2] blanchie par l'écume, le long du rivage battu par la mer ! De là vint la malédiction lamentable lancée sur notre maison, le prodige funeste envoyé par le fils de Maïa, cet agneau à toison d'or, né dans les troupeaux d'Atrée, riche en haras : de là la Discorde qui détourna le char ailé du Soleil, et le força de quitter la route de l'occident pour reculer vers l'aurore ; Jupiter dirige la course des sept Pléiades dans une autre voie ; puis il fait succéder les meurtres aux meurtres, et prépare l'horrible festin auquel s'attache le nom de Thyeste ;

[1] Ceci a trait aux opinions d'Anaxagore, qui regardait le soleil comme une masse incandescente, telle que le fer rouge. *Diogène Laërce*, liv. II : « Anaxagore disait que le soleil est une masse de feu plus grande que le « Péloponnèse ; d'autres attribuent cela à Tantale. »

[2] Géreste, promontoire de l'Eubée.

puis l'alliance d'une Crétoise, de la trompeuse Érope, liée par un hymen trompeur : et pour derniers malheurs, les miens et ceux de mon père, conséquence de la nécessité cruelle qui pèse sur ma famille.

LE CHOEUR.

Voici ton frère qui s'avance, frappé de la sentence mortelle Le plus fidèle des hommes, Pylade, qui lui tient lieu de frère, dirige d'un pas complaisant sa marche mal assurée [1].

ÉLECTRE.

Malheureuse que je suis ! O mon frère, je gémis en te voyant sur le bord de la tombe, au pied du bûcher funéraire. Oui, malheureuse ! en te voyant pour la dernière fois, ma raison m'abandonne.

ORESTE.

Contiens ces lamentations de femme, et soumets-toi en silence aux ordres du destin. Ils sont cruels, mais il faut supporter notre fortune présente.

ÉLECTRE.

Eh ! comment contenir mes plaintes, quand il ne nous est plus permis de voir la clarté du soleil ?

ORESTE.

Ne m'arrache pas la vie ; c'est assez de mourir de la main des Argiens ; cesse de rappeler nos malheurs.

ÉLECTRE.

Malheureux Oreste, comment ne pas déplorer ta jeunesse, ton destin, ta mort prématurée ? tu quittes la vie au moment d'en jouir !

ORESTE.

Au nom des dieux, ne m'inspire point de faiblesse ; ne

[1] Le texte ajoute : παράσειρος, qui se dit du cheval attaché à côté du limonier, et qu'on appelle cheval de volée.

fais point couler mes larmes par le souvenir de nos infortunes !

ÉLECTRE.

Il nous faut mourir : est-il possible de ne pas gémir sur notre sort? car la vie est un objet de regrets pour tous les mortels.

ORESTE.

Ce jour est le dernier pour nous : il faut suspendre le lacet fatal, ou aiguiser le glaive de notre main.

ÉLECTRE.

Mon frère, donne-moi toi-même le coup mortel, pour qu'aucun Argien ne fasse cet outrage à la fille d'Agamemnon.

ORESTE.

C'est assez du sang d'une mère ; je ne te donnerai point la mort. Meurs de ta propre main, et choisis toi-même ton supplice.

ÉLECTRE.

Je le ferai ; le glaive qui te frappera ne me manquera point : mais du moins que je puisse te serrer dans mes bras !

ORESTE.

Jouis de ce vain plaisir, si c'est un plaisir de serrer dans ses bras ceux qui marchent à la mort.

ÉLECTRE.

O mon tendre frère, toi à qui le nom de ta sœur fut toujours si cher et si doux, toi qui n'es qu'une ame avec elle !

ORESTE.

Tu me feras fondre en larmes. Oui, je veux répondre à ta tendresse par la mienne : et pourquoi en rougirais-je? O sein chéri d'une sœur ! ô doux embrassements ! Ah !

ces derniers adieux doivent, dans notre malheur, nous tenir lieu d'enfants et d'hyménée.

ÉLECTRE.

Ah! que du moins, s'il est possible, le même fer nous frappe, et qu'un même tombeau [1] nous reçoive!

ORESTE.

Ce sort me serait bien doux; mais tu vois comme les amis nous manquent, pour nous unir dans le tombeau.

ÉLECTRE.

Il n'a donc pas parlé pour toi, il n'a pas cherché à te dérober à la mort, le perfide Ménélas, traître à mon père?

ORESTE.

Il n'a pas même paru [2]; mais, dans l'espoir du sceptre, il a craint de sauver ses amis. Mais ne songeons plus qu'à mourir avec courage, et d'une manière digne d'Agamemnon. Pour moi, je montrerai ma noblesse aux citoyens, en me perçant le cœur de mon épée : c'est à toi d'imiter ma fermeté. Toi, Pylade, préside à ce combat funèbre; après notre mort, arrange nos corps avec les cérémonies accoutumées, et ensevelis-les ensemble auprès du tombeau de mon père. Adieu; tu le vois, je vais accomplir ma résolution.

PYLADE

Arrête : voici le premier reproche que j'ai à te faire, si tu as cru que je voudrais vivre après toi.

ORESTE.

Pourquoi faut-il que tu meures avec moi?

PYLADE.

Tu le demandes? mais à quoi bon vivre sans ton amitié?

[1] Le texte ajoute : « Fabriqué en cèdre. »
[2] Littéralement : « Il n'a pas même montré son œil. »

ORESTE.

Tu n'as pas tué ta mère, comme moi, malheureux !

PYLADE.

Avec toi, du moins : je dois donc partager ton sort.

ORESTE.

Conserve-toi pour ton père, ne meurs pas avec moi. Tu as une patrie, et moi je n'en ai point; tu as la maison paternelle, comme un port qui t'offre le bien-être. Il faut renoncer à l'alliance de cette infortunée, que je te fiançai jadis en honneur de notre amitié : contracte d'autres liens, et deviens père d'une nombreuse postérité; il n'y a plus désormais d'alliance possible entre nous. O toi dont l'amitié me fut si chère, sois heureux[1] ! ce vœu, qui t'est permis encore, ne nous l'est plus; il n'est point de bonheur pour les morts.

PYLADE.

Ah ! que tu méconnais mes sentiments ! Que ni la terre fertile, ni le brillant éther, ne reçoivent mon sang[2], si jamais je te trahis, si je t'abandonne pour échapper moi-même au péril. J'ai été complice du meurtre, je ne le nierai point; j'ai conseillé tous les actes dont tu portes à présent la peine : il faut donc que je meure avec toi et avec ta sœur. Elle, dont la main me fut promise, je la regarde comme mon épouse. Et que pourrais-je dire d'honorable, à mon retour à Delphes, dans la ville des Phocéens, moi qui, avant votre infortune, étais votre ami, et qui ne le serais plus dans votre infortune ? Cela ne se

[1] Il joue ici sur le mot χαῖρε, qui signifie à la fois *adieu*, et *réjouis-toi*.

[2] Allusion à certaines opinions des anciens, qui, d'une part, regardaient le sang comme le foyer de la vie et même de l'âme, et qui, de l'autre, croyaient que les parties du corps humain, après la mort, retournaient au sein des éléments. Voyez le Scholiaste de Pindare, p. 36.

peut, je dois partager ton sort. Mais, puisque nous devons mourir, cherchons entre nous les moyens d'entraîner Ménélas dans notre perte.

ORESTE.

O mon ami, que ne puis-je mourir en voyant ce spectacle !

PYLADE.

Crois-moi donc, et suspends le coup mortel.

ORESTE.

Oui, je le suspendrai, si je ne puis me venger d'un ennemi.

PYLADE, *bas.*

Silence ! je me fie peu aux femmes.

ORESTE.

Ne crains point celles-ci ; elles sont nos amies.

PYLADE.

Faisons périr Hélène. Quelle amère douleur pour Ménélas !

ORESTE.

Par quel moyen ? J'y suis prêt, si la chose est possible.

PYLADE.

En l'égorgeant ; elle est cachée dans ton palais.

ORESTE.

Oui, elle y prend d'avance possession de son héritage [1].

PYLADE.

Mais elle n'en jouira plus ; c'est Pluton qu'elle aura désormais pour époux.

ORESTE.

Comment est-ce possible ? elle a autour d'elle un cortége de barbares.

[1] Le texte dit : « Elle scelle tout de son cachet. » C'est là un de ces détails familiers de la vie usuelle, qu'Aristophane aime à reprocher à Euripide. Voyez les *Grenouilles*, vers 1002-1019.

PYLADE.

Lesquels? il n'est point de Phrygien que je puisse craindre.

ORESTE.

Ils sont bien faits pour veiller sur des miroirs et des parfums.

PYLADE.

Elle rapporte donc ici le luxe voluptueux de Troie?

ORESTE.

La Grèce est pour elle une demeure trop étroite.

PYLADE.

L'esclave n'est rien, devant celui qui n'est point esclave.

ORESTE.

Si l'entreprise réussit, je ne refuse point de mourir deux fois.

PYLADE.

Ni moi, si je puis te venger.

ORESTE.

Achève de m'expliquer ton projet.

PYLADE.

Entrons dans le palais, comme pour nous préparer à mourir.

ORESTE.

Bien pour ceci ; mais je ne comprends pas le reste.

PYLADE.

Nous nous lamenterons devant elle sur notre sort.

ORESTE.

Au point de la faire pleurer, tout en se réjouissant au fond de son cœur.

PYLADE.

Et nous aussi à notre tour nous éprouverons les mêmes sentiments qu'elle.

ORESTE.

Comment enfin terminerons-nous le combat?

PYLADE.

Nous porterons nos épées cachées sous nos vêtements.

ORESTE.

Mais comment la frapper en présence de ses serviteurs?

PYLADE.

Nous les ferons sortir, et nous les disperserons çà et là dans le palais.

ORESTE.

Celui qui refuserait de se taire, il faut le tuer.

PYLADE.

Ensuite, les circonstances mêmes nous apprendront ce qu'il faut faire.

ORESTE.

Mort à Hélène! voilà le mot de ralliement.

PYLADE.

Tu l'as dit: maintenant écoute combien mon conseil est sage. Sans doute, si nous tournions ce fer contre une femme vertueuse, ce serait un meurtre infâme; mais nous vengeons ici la Grèce entière. Ceux dont Hélène a fait périr les pères, ceux qu'elle a privés de leurs enfants, les épouses auxquelles elle a arraché leurs époux, feront retentir des cris d'allégresse; ils feront brûler l'encens sur les autels des dieux, en les priant de nous combler de biens pour avoir versé le sang d'une femme perfide. On ne t'appellera plus parricide, dès que tu l'auras immolée; tu laisseras ce nom odieux pour en prendre un meilleur, celui de meurtrier d'Hélène, qui fut fatale

à tant de guerriers. Non, il ne faut pas que Ménélas prospère, et que ton père, toi, ta sœur, vous périssiez, et que ta mère... Mais je n'en parlerai pas, ce souvenir ne doit pas se rappeler. Il ne faut pas qu'il possède ton palais, ni l'épouse qu'il doit à la valeur d'Agamemnon. Que je cesse de vivre, si je ne la perce de ce fer ! ou, si nous ne parvenons à frapper Hélène, embrasons ce palais et ensevelissons-nous sous ses ruines; l'un de ces deux honneurs ne nous manquera pas, ou une glorieuse mort, ou un salut glorieux [1].

LE CHOEUR.

La fille de Tyndare a mérité la haine de toutes les femmes, pour avoir déshonoré son sexe.

ORESTE.

Non, ni la richesse, ni la royauté, rien ne vaut un ami fidèle : c'est un choix insensé, de préférer la multitude à un ami généreux. C'est toi qui inventas le piége où est tombé Égisthe : tu étais près de moi dans le danger, et maintenant encore c'est toi qui m'enseignes à me venger de mes ennemis; tu ne m'abandonnes pas. Mais je m'abstiens de te louer, car on se fatigue aussi de louanges trop répétées. Pour moi, dussé-je rendre le dernier soupir, je veux tout faire pour voir périr mes ennemis, pour perdre à mon tour ceux qui m'ont trahi, et pour faire gémir les auteurs de mon infortune. Je suis le fils d'Agamemnon qui fut jugé digne de commander à la Grèce; sans exercer le pouvoir absolu, il eut presque la puissance d'un dieu. Non, je ne déshonorerai point sa mémoire, en mourant de la mort d'un esclave; je perdrai la vie en homme libre, et je me vengerai de Ménélas. Si

[1] Voyez la même idée dans l'*Électre* de Sophocle, vers 1328, page 125 de ma seconde édition.

seul il tombait sous nos coups, ce serait déja un bonheur pour nous : mais s'il survenait un salut inespéré, si nous donnions la mort sans la recevoir !... Tels sont mes vœux ; et ce desir, il m'est doux de l'exprimer par des paroles fugitives [1], et d'en réjouir mon cœur sans qu'il m'en coûte.

ÉLECTRE.

Ce que tu desires, mon frère, je crois le tenir; je veux dire ta délivrance, celle de Pylade et la mienne.

ORESTE.

La providence divine parle par ta bouche. Mais quel est ce moyen de salut? car je connais ta prudence.

ÉLECTRE.

Écoute-moi donc, et toi, Pylade, prête-moi ton attention.

ORESTE.

Parle : la seule attente d'un bien est un plaisir.

ÉLECTRE.

Tu connais la fille d'Hélène? c'est te demander ce que tu sais.

ORESTE.

Je la connais; c'est Hermione, que ma mère a élevée.

ÉLECTRE.

Elle est allée au tombeau de Clytemnestre.

ORESTE.

Qu'y va-t-elle faire? quel espoir fondes-tu là-dessus ?

ÉLECTRE.

Elle y va faire des libations au nom de sa mère.

ORESTE.

En quoi cela peut-il servir à notre délivrance?

ÉLECTRE.

Prenez-la pour otage, lorsqu'elle reviendra.

[1] En grec : « Ailées. »

ORESTE.

Quels secours cela peut-il nous apporter à nous trois?

ÉLECTRE.

Après le meurtre d'Hélène, si Ménélas veut se venger sur toi, sur Pylade ou sur moi (car de nous trois l'amitié ne fait qu'un), menace-le d'immoler Hermione; et, en même temps, tiens le glaive nu suspendu sur la tête de la jeune fille. Si Ménélas, à la vue d'Hélène baignée dans son sang, te sauve la vie, pour prévenir la mort de sa fille, accorde à un père la vie de son enfant. Mais si, incapable de maîtriser sa colère, il veut te faire périr, égorge toi-même Hermione. Mais je crois, quel que soit d'abord son courroux, qu'il ne tardera pas à s'amollir; car il n'est ni hardi, ni vaillant. Tel est mon espoir de salut; voilà ce que j'avais à dire.

ORESTE.

O toi, qui portes un cœur viril avec toutes les grâces d'une femme, que tu es digne de vivre, et non pas de mourir! Pylade, faut-il que tu perdes une telle épouse, qui promettait à ta vie un si heureux hymen?

PYLADE.

Puissent nos vœux s'accomplir! puisse-t-elle entrer dans la ville des Phocéens, au bruit des chants joyeux de l'hymen!

ORESTE.

Quand Hermione reviendra-t-elle dans le palais? Que tu as eu une heureuse idée, si nous réussissons à nous emparer de la fille d'un père impie!

ÉLECTRE.

Je crois qu'elle doit être près du palais; son absence a déja duré assez longtemps.

ORESTE.

Tout va bien. Toi, ma sœur, reste ici devant le palais,

pour attendre Hermione. Jusqu'à ce que le meurtre soit accompli, observe si quelque secours ou si le frère de notre père arrive pour prévenir notre dessein ; pousse des cris, heurte à la porte ; que ta voix parvienne jusqu'à nous. Pour nous, Pylade, cher compagnon de tous mes travaux, entrons ; armons nos bras pour ce dernier combat. O mon père, toi qui habites le palais de la nuit ténébreuse, ton fils Oreste t'appelle, viens à son aide : c'est pour toi que je souffre des maux si peu mérités. Et je suis trahi par ton frère, quand je sers la justice : je veux immoler son épouse ; sois notre auxiliaire dans cette entreprise.

ÉLECTRE.

O mon père, viens à notre secours, si du fond des enfers tu entends la voix de tes enfants qui meurent pour toi.

PYLADE.

O toi que les nœuds du sang unissent à mon père, Agamemnon [1], écoute aussi ma prière, sauve tes enfants !

ORESTE.

J'ai tué ma mère...

PYLADE.

C'est moi qui ai conduit son épée.

ÉLECTRE.

Et moi je l'ai encouragé, et j'ai dissipé sa crainte.

ORESTE.

C'était pour te venger, mon père !

ÉLECTRE.

Je ne t'ai point trahi non plus.

PYLADE.

Entends ces plaintes, et délivre tes enfants !

[1] Selon le Scholiaste, Strophius, père de Pylade, avait épousé une sœur d'Agamemnon.

ORESTE.

Je te fais une libation de mes larmes.

ÉLECTRE.

Et moi, de mes soupirs.

PYLADE.

C'est assez ; hâtons-nous d'agir. Si les supplications peuvent pénétrer dans les entrailles de la terre, il nous entend. Et toi, Jupiter, auteur de ma race[1], et toi, Justice auguste, accordez un heureux succès à Oreste, à Électre, et à moi ; un même combat, une même vengeance attend les trois amis ; ils vivront ou mourront ensemble.

ÉLECTRE.

Jeunes filles de Mycènes, qui tenez le premier rang dans Argos, ville des Pélasges !

LE CHOEUR.

Pourquoi m'appelles-tu, auguste princesse ? car ce titre te reste encore dans la ville de Danaüs.

ÉLECTRE.

Restez là, vous, vers ce grand chemin ; et vous, vers cet autre sentier, pour garder le palais.

LE CHOEUR.

Pourquoi me donnes-tu cet ordre ? Parle, chère Électre.

ÉLECTRE.

Je crains que quelqu'un ne s'approche du palais dans un dessein homicide, et ne découvre de nouveaux malheurs.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Courez ; hâtons-nous : pour moi, je vais garder ce sentier du côté du soleil levant.

[1] Pylade descendait de Jupiter par Éaque.

et qui seul sut expliquer l'énigme obscure du sphinx !

ANTIGONE.

Pourquoi rappeler ces souvenirs glorieux? cesse de rappeler ton bonheur passé. Tel est le triste sort qui t'attendait, l'exil loin de ta patrie, puis la mort. Accompagnée des tendres regrets de mes jeunes compagnes, je fuis loin de ma terre natale, pour mener une vie errante, étrangère à mon sexe.

OEDIPE.

O cœur généreux !

ANTIGONE.

Dans les afflictions de mon père, ce sera ma gloire. Malheureuse, je gémis des outrages qu'on te prodigue, ainsi qu'à mon frère, qui reste sans sépulture, rejeté de la maison paternelle. Ah ! mon père, dussé-je mourir, je couvrirai son corps de la terre funèbre.

OEDIPE.

Va vers tes jeunes compagnes.

ANTIGONE.

J'ai assez de mes gémissements.

OEDIPE.

Invoque les dieux au pied des autels.

ANTIGONE.

Ils doivent être fatigués de mes malheurs.

OEDIPE.

Va dans le temple écarté, consacré à Bacchus, sur la montagne des Ménades [1].

ANTIGONE.

Dois-je invoquer le dieu que j'ai si souvent célébré par mes danses religieuses sur les montagnes de Sémélé, revêtue de la peau de faon des bacchantes? hommage bien mal récompensé par les dieux !

[1] Le Cithéron.

OEDIPE.

Illustres citoyens de ma patrie, voyez, je suis cet Œdipe qui expliqua jadis l'énigme fameuse, qui mérita le nom de grand, et détruisit seul la domination sanguinaire du sphinx : maintenant, couvert d'opprobre et digne de pitié, je suis chassé de ma terre natale... Mais pourquoi gémir, pourquoi pleurer en vain? L'homme mortel doit se soumettre à la nécessité qui vient des dieux.

LE CHOEUR.

Victoire, éclatante déesse, sois la compagne de ma vie, et ne cesse pas de me couronner [1].

[1] La même conclusion se retrouve dans l'*Oreste* et dans l'*Iphigénie en Tauride*.

mon emportement, et sera traité comme il me traitera. Quant à tes outrages, je les supporte sans peine ; car, semblable à une ombre, tu n'as plus que la voix, incapable d'autre chose que de parler.

(Il sort.)

PÉLÉE.

Marche devant moi, mon enfant, sous l'égide de mon bras ; et toi aussi, infortunée. Après une cruelle tempête, tu as enfin trouvé un port tranquille.

ANDROMAQUE.

O vieillard, que les dieux accordent toutes les prospérités aux tiens et à toi-même, qui as sauvé mon fils ainsi que moi ! Mais prends garde que, cachés dans quelque endroit écarté de la route, ils ne m'enlèvent de force, en voyant un vieillard, une faible femme, et un enfant. Vois donc si, en échappant à présent, nous ne risquons pas d'être repris plus tard.

PÉLÉE.

Ne fais pas entendre le timide langage des femmes. Va, qui oserait porter la main sur toi, certes il ne le ferait pas impunément. Grâce aux dieux, à ma cavalerie, et à mes nombreux fantassins, je commande dans Phthie. J'ai encore de la vigueur, et ne suis pas si vieux que tu le penses. Avec un tel homme, il me suffirait d'un regard pour triompher de lui, quel que soit mon âge. Un vieillard, s'il a du cœur, vaut plus que bien des jeunes gens. Que sert la force, unie à la lâcheté ?

(Il emmène Andromaque et Molosse.)

LE CHOEUR.

Souhaitons ou de n'être pas nées, ou d'appartenir à de nobles parents et à une famille puissante : car, dans les

situations critiques, les nobles ne manquent pas de secours. C'est dans les grandes maisons que brillent surtout l'honneur et la gloire. Le temps n'efface pas la trace des grands hommes, et la vertu brille même parmi les morts.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire souillée d'opprobre, que de violer la justice par une puissance odieuse. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur; mais avec le temps il se change en amertume, et couvre les maisons d'infamie. La vie que j'honore, la vie que je pratique, est celle où nulle puissance n'existe hors de la justice, ni dans la famille, ni dans l'état.

O vieillard fils d'Éaque, oui, je le crois, tu signalas ta vaillance contre les Lapithes et les Centaures; sur le navire Argo, dans une expédition célèbre, tu franchis les Symplégades sauvages, marécageuses, inhospitalières; et lorsque pour la première fois l'illustre fils de Jupiter porta le carnage sous les murs d'Ilion, tu partageas ses exploits, et l'Europe te revit couvert de gloire.

LA NOURRICE *d'Hermione.*

O chères amies, quelle succession de maux fond sur nous aujourd'hui! Hermione, ma maîtresse, abandonnée de son père, et troublée par la conscience du crime qu'elle a voulu commettre en faisant périr Andromaque et son fils, veut mourir; elle craint que son époux ne la chasse ignominieusement, ou ne la punisse de mort, pour avoir attenté à des jours qu'elle devait respecter. A peine les esclaves qui la gardent peuvent-ils l'empêcher d'attacher à son cou le cordon fatal, et arracher de ses mains le glaive dont elle veut se percer : tant sa douleur est profonde, tant elle se sent coupable, en pensant

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Et moi, celui qui est vers le couchant.

ÉLECTRE.

Portez vos regards inquiets de ce côté, puis de cet autre, et enfin vers cette hauteur.

LE CHOEUR.

Nous faisons ce que tu nous ordonnes.

ÉLECTRE.

Portez les yeux de tous côtés, jetez vos regards à travers les tresses flottantes de vos cheveux.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Voici quelqu'un qui paraît sur le chemin. Quel est cet homme de la campagne qui tourne autour du palais?

ÉLECTRE.

Nous sommes perdues, mes amies, s'il va découvrir à nos ennemis ces lions cachés[1] qui attendent leur proie.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Sois sans crainte; le sentier qui t'inquiétait est désert.

ÉLECTRE, *au* DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Et de votre côté tout est-il en sûreté? Rassurez-moi par votre réponse. N'y a-t-il personne au-devant du palais?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Par ici tout va bien. Vous autres, observez bien votre poste, pour qu'aucun Argien ne s'approche de nous.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Par ici non plus il n'y a aucun mouvement.

ÉLECTRE.

Eh bien! je vais faire entendre ma voix à la porte.

[1] Oreste et Pylade. Le texte dit: « Ces bêtes sauvages cachées et armées. »

Vous, qui êtes dans le palais, que tardez-vous à immoler la victime, pendant que personne ne vous trouble? Ils ne m'entendent pas.... Malheureuse que je suis! L'aspect de la beauté a-t-il émoussé leurs glaives? Peut-être quelque Argien accourt-il vers le palais les armes à la main, pour la secourir.... Redoublez d'attention; ce n'est pas le moment de rester en repos. Portez vos regards chacune de votre côté.

LE CHOEUR.

Nous changeons de poste, et observons tout à l'entour.

HÉLÈNE, *du fond du palais.*

O Argos! on m'égorge indignement.

ÉLECTRE.

Entendez-vous? leurs mains se baignent dans son sang. Ces cris douloureux sont sans doute ceux d'Hélène.

DEMI-CHOEUR.

O puissance éternelle de Jupiter! viens secourir nos amis.

HÉLÈNE, *du fond du palais.*

O Ménélas, je meurs, et tu ne viens pas à mon aide!

ÉLECTRE.

Tuez, massacrez, égorgez, enfoncez vos fers acérés dans le sein d'une perfide qui a abandonné son père, qui a abandonné son mari, qui a fait périr des milliers de Grecs sur les rives du Scamandre, où les traits et le fer ont fait couler tant de larmes.

LE CHOEUR.

Silence! faites silence! J'ai entendu le bruit de quelqu'un qui accourt vers le palais.

ÉLECTRE.

O chères compagnes, voici Hermione qui arrive au milieu du carnage : cessons nos cris. Elle vient tomber d'elle-même dans nos filets : c'est une riche proie, si nous pouvons la prendre. Demeurez tranquilles ; que ni votre air ni vos yeux ne puissent rien trahir de ce qui se passe. Pour moi, je vais prendre un visage sombre, comme si j'ignorais tout ce qui s'est fait. (*A Hermione.*) Jeune fille, tu viens de couronner de fleurs la tombe de Clytemnestre, et d'y répandre des libations funéraires?

HERMIONE.

Je viens d'achever une cérémonie expiatoire. Mais j'ai été saisie d'une terreur subite, aux cris que j'ai entendus dans le palais, malgré mon éloignement.

ÉLECTRE.

Ah! tout ce qui nous arrive est bien fait pour exciter nos gémissements.

HERMIONE.

Écarte ces sinistres présages. De quel nouveau malheur me parles-tu?

ÉLECTRE.

La ville a résolu sa mort et la mienne.

HERMIONE.

Que les dieux épargnent ces maux à ceux qui me sont unis par le sang!

ÉLECTRE.

L'arrêt est porté : nous sommes sous le joug de la nécessité.

HERMIONE.

C'est donc là la cause des cris qui retentissent dans le palais?

ÉLECTRE.

Prosterné aux pieds d'Hélène, il pousse des cris suppliants.

HERMIONE.

Qui? Si tu ne t'expliques, je ne puis te comprendre.

ÉLECTRE.

Le malheureux Oreste : il demande la vie pour lui et pour moi.

HERMIONE.

Ce n'est donc pas sans raison que le palais retentit de cris plaintifs.

ÉLECTRE.

Et quelle autre plus juste en pourrait-on avoir? Mais va joindre tes prières à celles de tes amis, tombe aux pieds de ton heureuse mère, pour que Ménélas ne consente pas à notre mort. O toi, qui fus élevée par les soins de ma mère, prends pitié de nous et soulage nos maux. Cours à ce glorieux combat, je t'y précéderai : en toi est notre seul espoir de salut.

HERMIONE.

De ce pas j'entre dans le palais; vous vivrez, autant qu'il dépendra de moi.

ÉLECTRE.

Amis, vous qui êtes en armes dans ce palais, ne saisirez-vous pas votre proie?

HERMIONE.

O dieux! qui sont ces hommes?

ORESTE.

Silence! C'est notre salut que tu apportes, et non le tien.

ÉLECTRE.

Saisissez-la, saisissez-la! Suspendez le glaive sur sa

tête, et demeurez tranquilles; que Ménélas sache qu'il a affaire à des hommes et non à de lâches Phrygiens, et qu'il reçoive le traitement dû à sa perfidie. Mes amies, faites du bruit; que vos cris retentissent aux portes du palais, de peur que le meurtre n'épouvante les habitants d'Argos, et ne les amène au secours des habitants du palais, avant que je n'aie vu de mes yeux le cadavre d'Hélène baigné dans son sang, ou avant d'avoir entendu le récit de quelqu'un de ses serviteurs; car, si je sais une partie des faits, tout ne m'est pas également connu.

(Elle entre dans le palais.)

LE CHOEUR.

C'est avec justice que la vengeance des dieux a fondu sur Hélène; car elle avait rempli toute la Grèce de larmes, pour le funeste berger de l'Ida, ce Pâris qui entraîna la Grèce vers Ilion. Mais faites silence; j'entends du bruit à la porte du palais : voici un des Phrygiens qui sort; il pourra nous apprendre ce qui se passe au dedans.

LE PHRYGIEN[1].

J'ai échappé au fer argien et à la mort, et je fuis avec la chaussure phrygienne, au delà des lambris de cèdre et des simples ornements de l'architecture dorique. Sur

[1] Sous le personnage de ce Phrygien lâche et peureux, le poëte a voulu représenter les peuples barbares, et particulièrement les Perses, ennemis de la Grèce. C'est ce qu'il a fait également dans d'autres pièces, *Andromaque*, v. 174; le *Cyclope*, v. 182. La chaussure asiatique, qu'il n'a pas pris le temps de quitter dans sa fuite, est nommée ici, dans l'intention de ridiculiser celui qui la porte. Un des Scholiastes a prétendu que le Phrygien sautait du haut des toits, ce qui vient d'une interprétation fausse de la préposition ὑπὲ. Mais ce que le chœur vient de dire ne laisse aucun lieu de douter que le Phrygien ne soit sorti par la porte.

cette terre inconnue, où chercher un asile? Hélas! où fuir, ô étrangères? M'envolerai-je à travers les airs ou sur la mer, dont l'Océan à la tête de taureau roule les flots, enveloppant la terre de ses bras immenses?

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il donc, Troyen, serviteur d'Hélène?

LE PHRYGIEN.

Ah! Ilion, Ilion, capitale de la fertile Phrygie, mont sacré de l'Ida, combien je pleure ta ruine! Je fais retentir des chants funèbres d'une voix étrangère, déplorant la beauté fatale de la fille de Léda, née d'un œuf de cygne, de cette funeste Hélène, et qui est devenue l'Erinnys des murs de Pergame. Hélas! ô douleurs, ô gémissements! Malheureuse Dardanie, victime de l'enlèvement de Ganymède, favori de Jupiter[1]!

LE CHOEUR.

Dis-nous en détail ce qui s'est passé dans le palais; car ce qui précède, sans le savoir à fond, je puis du moins le conjecturer.

LE PHRYGIEN.

C'est le chant funèbre, signal de mort, que les Barbares font entendre; ce sont les voix asiatiques, lorsque le sang des rois est répandu sur la terre, par le glaive de fer de Pluton. Pour te dire les détails que tu demandes, deux lions grecs et jumeaux sont entrés dans le palais. L'un eut pour père le général de la Grèce; l'autre est le fils de Strophius, artisan de perfidies, semblable à Ulysse, ourdissant ses ruses en silence, mais fidèle à ses amis;

[1] Le texte dit : « Dardanie, malheureuse à cause de la cavalcade de Ganymède, qui partage la couche de Jupiter. » On sait que l'enlèvement de Ganymède fut aussi une des causes qui animèrent Junon à la perte de Troie.

audacieux dans le combat, habile dans l'art de la guerre, et tel qu'un dragon altéré de sang. Périsse le traître, et sa froide prévoyance! Tous deux s'approchent du trône où siége l'épouse de l'archer Pâris, et, les yeux baignés de larmes, dans une humble attitude, ils se tiennent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et sous les armes. De leurs mains suppliantes tous deux embrassent les genoux d'Hélène. Les serviteurs phrygiens accourent en foule, et se demandant l'un à l'autre, dans leur effroi, s'il n'y avait point là quelque piége caché. Les uns n'en supposaient pas, les autres voyaient la fille de Tyndare enveloppée dans les filets du serpent parricide.

LE CHOEUR.

Où étais-tu alors? La peur t'avait-elle déja fait fuir?

LE PHRYGIEN.

Suivant l'usage des Phrygiens et des Barbares, j'excitais un air frais et léger près du visage d'Hélène et de sa chevelure bouclée, par le mouvement répété d'un éventail de plumes élégamment arrondi : elle roulait entre ses doigts le lin de son fuseau, en laissant tomber les bouts à terre; elle voulait des dépouilles de la Phrygie former des ornements de lin, pour les offrir à Clytemnestre, des tissus de pourpre pour décorer son tombeau. Oreste s'adressant à Hélène [1] : « Fille de Jupiter, dit-« il, quitte ce siége, et avance vers l'antique foyer de « Pélops, mon aïeul [2], pour entendre mes paroles. » En même temps il l'emmène; et elle suit, sans prévoir ce qu'il lui réserve. Mais son complice, le perfide Pho-

[1] Littéralement : « A la jeune fille lacédémonienne. »

[2] Littéralement : « Vers le siége de mon bisaïeul Pélops. »

céen, faisait autre chose : « Allons, s'écrie-t-il, loin « d'ici, Phrygiens toujours lâches ! » Et, nous poussant de tous les côtés, il enferme les uns dans les écuries, les autres dans les chambres extérieures ; il nous disperse tous çà et là, et nous écarte de notre maîtresse.

LE CHOEUR.

Eh bien ! qu'est-il arrivé ensuite de fâcheux ?

LE PHRYGIEN.

O déesse de l'Ida, puissante mère des dieux, hélas ! hélas ! ô sanglante catastrophe, détestables attentats que j'ai vu commettre dans la demeure des rois ! Ils saisissent leurs épées cachées sous leurs robes de pourpre ; chacun d'eux promène ses regards çà et là, pour s'assurer que personne ne les voit. Puis, tels que deux sangliers furieux, ils se tournent contre cette femme, en lui disant : « Meurs ! meurs ! c'est ton perfide époux qui « te fait périr, en trahissant le fils de son frère, et l'aban- « donnant au supplice. » Elle s'écrie : « Hélas ! malheur « à moi ! » De ses beaux bras elle frappe sa poitrine et sa tête de coups douloureux, et elle se met à courir en fuyant avec ses sandales d'or. Mais Oreste, avançant son pied couvert de la chaussure de Mycènes, saisit Hélène par la chevelure ; et, renversant sa tête sur l'épaule gauche, il allait plonger dans sa gorge le glaive homicide.

LE CHOEUR.

Où donc étaient les Phrygiens de l'intérieur du palais, pour la défendre ?

LE PHRYGIEN.

A ses cris, nous enfonçons avec des leviers les portes et les clôtures qui nous renfermaient, et nous accourons de toutes parts à son secours, les uns armés de pierres,

les autres de javelots, les autres d'épées. Pylade s'avance contre nous avec impétuosité, tel qu'Hector le héros de la Phrygie, ou tel qu'Ajax au casque orné d'une triple aigrette, que je vis jadis aux portes du palais de Priam. La mêlée des glaives s'engage : alors les Phrygiens ont montré d'une manière éclatante combien dans les combats de Mars ils sont inférieurs à la lance des Grecs. L'un prend la fuite, l'autre expire ; celui-ci est couvert de blessures, celui-là supplie pour se soustraire à la mort. Enfin, nous échappons à la faveur des ténèbres. Plusieurs restent morts ou mourants sur la place. Sur ces entrefaites, arrive la malheureuse Hermione, au moment où sa mère infortunée allait tomber expirante. Aussitôt les meurtriers, tels que deux bacchantes sans thyrses, s'élancent sur elle, comme sur le faon des montagnes ; et en même temps ils portaient encore le coup mortel à la fille de Jupiter. Mais... ô Jupiter ! ô terre ! ô lumière du soleil ! ô ténèbres de la nuit ! subitement elle a disparu, soit par quelque enchantement, ou par l'art des mages, ou dérobée par la main des dieux. Ce qui s'est passé depuis, je l'ignore, car j'ai porté loin du palais mes pas fugitifs ; mais c'est en vain que Ménélas a subi tant de fatigues et de souffrances, pour aller à Troie reconquérir son épouse Hélène.

LE CHOEUR.

A ces événements déjà succède un événement nouveau : car je vois aux portes du palais Oreste, le glaive en main, accourir d'un pas empressé.

ORESTE.

Où est-il cet esclave qui s'est dérobé à mon glaive, en fuyant du palais ?

LE PHRYGIEN.

Prince, je t'adore prosterné à tes pieds, à la manière des Barbares.

ORESTE.

Nous ne sommes pas ici à Troie, mais sur la terre d'Argos.

LE PHRYGIEN.

En tous lieux, le sage préfère la vie à la mort.

ORESTE.

N'as-tu pas poussé des cris pour qu'on vînt au secours de Ménélas?

LE PHRYGIEN.

C'était pour te défendre toi-même; car tu le mérites mieux que lui.

ORESTE.

C'est donc justement que la fille de Tyndare a reçu la mort?

LE PHRYGIEN.

Très justement, eût-elle même pu la subir trois fois[1]!

ORESTE.

C'est par peur que ta langue me flatte; mais en toi-même tu ne penses pas ainsi.

LE PHRYGIEN.

Pourquoi non? n'est-ce pas elle qui a fait périr également les Grecs et les Phrygiens?

ORESTE.

Jure-moi donc, ou sinon je te tue, que tu ne parles pas ainsi pour me flatter.

LE PHRYGIEN.

Je le jure sur ma vie, et je ne voudrais pas me parjurer.

[1] Littéralement : « Si elle eût eu trois gorges pour mourir. »

ORESTE.

C'est ainsi qu'à Troie le fer imprimait la terreur à tous les Phrygiens.

LE PHRYGIEN.

Ecarte cette épée, car de près elle lance de terribles éclairs de mort.

ORESTE.

Crains-tu d'être pétrifié, comme si tu voyais la Gorgone ?

LE PHRYGIEN.

Je crains plutôt de mourir ; je ne connais pas la tête de la Gorgone.

ORESTE.

Tu es esclave, et tu crains la mort qui te délivrera de tes maux ?

LE PHRYGIEN.

Tout homme, fût-il esclave, aime à voir la lumière du jour.

ORESTE.

Tu as raison ; ton bon sens te sauve. Mais rentre dans le palais.

LE PHRYGIEN.

Tu ne me feras donc pas mourir ?

ORESTE.

Je te fais grâce.

LE PHRYGIEN.

Tu viens de dire une noble parole !

ORESTE.

Mais je pourrai changer d'avis.

LE PHRYGIEN.

Cette parole n'est plus si noble.

(Il rentre.)

ORESTE.

Insensé, si tu crois que je voulusse me souiller de ton sang, toi qui n'es ni femme ni homme! — *Au Chœur*. C'est pour vous empêcher de trop élever la voix, que je suis sorti du palais; car si la ville entend vos cris, elle sera aussitôt en émoi. Quant à Ménélas, je ne le crains pas à la portée de l'épée; qu'il vienne avec ses blonds cheveux épars sur ses épaules, dont il est si vain. S'il amène avec lui une troupe d'Argiens pour venger le meurtre d'Hélène, s'il refuse de me sauver, ainsi que ma sœur et Pylade, qui a partagé mes périls, il verra sa fille et son épouse, toutes deux privées de vie.

(Il rentre dans le palais.)

LE CHOEUR.

O fortune, une lutte nouvelle, un nouveau danger menace encore la maison des Atrides!

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Que faire? Annoncerons-nous ces nouvelles dans la ville, ou garderons-nous le silence?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Ce dernier parti est le plus sûr.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Tiens, vois devant le palais cette fumée qui s'élève dans les airs; elle annonce assez ce qui se passe.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Ils allument les torches, comme pour embraser le palais de Tantale, et ils ne cessent pas le carnage.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Le sort dirige la destinée des mortels, il la gouverne à son gré. C'est une puissance redoutable. Un génie fu-

neste à fait crouler ce palais dans des flots de sang, pour venger la mort de Myrtile précipité de son char.

LE CHOEUR.

Mais je vois Ménélas qui s'avance à grands pas vers le palais ; il est peut-être informé des événements qui se passent. Hâtez-vous de fermer les portes, Atrides, qui êtes dans le palais ! L'homme qui prospère est bien redoutable à ceux qui comme toi, Oreste, sont poursuivis par la mauvaise fortune.

MÉNÉLAS.

J'accours à la nouvelle des cruels attentats de deux lions furieux, car je ne saurais les appeler des hommes. On m'a rapporté de mon épouse qu'elle n'est point morte, mais qu'elle a disparu : vaine rumeur qu'un homme aveuglé par la peur est venu m'annoncer. Mais ce sont là des inventions du parricide ; c'est une odieuse dérision. Qu'on ouvre le palais ; esclaves, brisez les portes, pour que du moins je délivre ma fille des mains de ces scélérats, et que nous enlevions le corps de ma malheureuse épouse ; et je veux que ses meurtriers, frappés de ma main, partagent sa mort.

ORESTE, *du haut du palais.*

Holà ! que tes mains ne touchent point les verroux qui ferment ces portes ! Ménélas, c'est à toi que je parle, toi dont l'orgueil s'exalte comme une tour ; sinon, du haut de ces créneaux, je te briserai la tête avec quelques fragments de ce vieux toit [1]. Les portes sont closes par de forts verroux, qui résisteront à tes attaques et t'empêcheront de pénétrer dans le palais.

MÉNÉLAS.

O dieux ! que vois-je ? des torches allumées, mes en-

[1] Le texte ajoute : « Ouvrage des architectes. » C'est ici la corniche.

nemis en armes aux étages supérieurs du palais, et le glaive levé sur le sein de ma fille !

ORESTE.

Veux-tu m'interroger, ou m'entendre ?

MÉNÉLAS.

Ni l'un ni l'autre ; mais la nécessité me contraint à t'écouter.

ORESTE.

Sache donc que je vais égorger ta fille.

MÉNÉLAS.

Assassin d'Hélène, tu ajoutes meurtre sur meurtre.

ORESTE.

Que n'ai-je eu ce pouvoir ! et pourquoi les dieux me l'ont-ils dérobée ?

MÉNÉLAS.

Tu nies le meurtre ; ce que tu dis est pour m'outrager.

ORESTE.

C'est à regret que je le nie. Ah ! que n'ai-je pu...

MÉNÉLAS.

Quoi faire ?... Tu m'effrayes.

ORESTE.

Précipiter dans les enfers la furie de la Grèce !

MÉNÉLAS.

Rends-moi le corps de mon épouse, que je l'enferme dans la tombe.

ORESTE.

Redemande-la aux dieux. Mais je vais immoler ta fille.

MÉNÉLAS.

Le parricide ajoute meurtre sur meurtre.

ORESTE.

Je suis le vengeur d'un père ; tu m'as trahi et livré à la mort.

MÉNÉLAS.

Ce n'est donc pas assez pour toi du sang d'une mère?

ORESTE.

Je ne me lasserai pas de faire périr des femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Et toi, Pylade, es-tu complice de ce meurtre?

ORESTE.

Son silence te le dit; il suffit que je te le répète.

MÉNÉLAS.

Ce ne sera pas impunément, à moins que tu ne trouves des ailes pour fuir.

ORESTE.

Nous ne fuirons point, mais nous embraserons le palais.

MÉNÉLAS.

Quoi! tu ravageras le palais de tes pères?

ORESTE.

Pour qu'il ne tombe pas en ton pouvoir; et j'égorgerai ta fille au milieu des flammes.

MÉNÉLAS.

Eh bien! frappe; je te punirai de ce crime.

ORESTE.

Oui, je le ferai.

MÉNÉLAS.

Ah! non; n'achève pas!

ORESTE.

Garde donc le silence, et supporte un malheur mérité.

MÉNÉLAS.

Est-il donc juste que tu vives?

ORESTE.

Et que je règne sur ce pays.

MÉNÉLAS.

Lequel ?

ORESTE.

Argos, la ville des Pélasges.

MÉNÉLAS.

Tu oserais toucher les vases d'eau lustrale[1] ?

ORESTE.

Pourquoi non ?

MÉNÉLAS.

Tu immolerais les victimes avant le combat ?

ORESTE.

Et toi, t'en crois-tu digne ?

MÉNÉLAS.

Mes mains sont pures.

ORESTE.

Mais non pas ton cœur.

MÉNÉLAS.

Qui t'adresserait la parole ?

ORESTE.

Quiconque aime son père.

MÉNÉLAS.

Et quiconque honore sa mère ?

ORESTE.

Celui-là est heureux !

MÉNÉLAS.

Tu ne l'es donc pas ?

ORESTE.

Je n'aime pas les femmes perfides.

MÉNÉLAS.

Écarte cette épée du sein de ma fille.

[1] Les rois accomplissaient eux-mêmes les cérémonies des sacrifices.

ORESTE.

Tu t'abuses [1].

MÉNÉLAS.

Veux-tu donc la tuer?

ORESTE.

Tu l'as dit.

MÉNÉLAS.

Hélas ! que faire?

ORESTE.

Va persuader aux Argiens...

MÉNÉLAS.

Quoi?

ORESTE.

De ne pas nous faire mourir.

MÉNÉLAS.

Sinon vous égorgerez ma fille?

ORESTE.

Il en sera ainsi.

MÉNÉLAS.

O malheureuse Hélène !

ORESTE.

Et moi, ne suis-je pas malheureux ?

MÉNÉLAS.

Je ne l'ai donc ramenée de Phrygie que pour être ta victime !

ORESTE.

Plût aux dieux !

MÉNÉLAS.

Après tant de fatigues !

ORESTE.

Qui ne furent pas dans mon intérêt.

[1] Littéralement : « ORESTE. Tu es menteur. — MÉNÉLAS. Tu veux tuer ma fille ? — ORESTE. Tu ne mens plus. »

8

MÉNÉLAS.

Cruelle destinée !

ORESTE.

Tu m'as tantôt refusé ton secours.

MÉNÉLAS.

Tu triomphes de moi.

ORESTE.

Tu t'es pris toi-même dans tes perfidies. Mais, allons, Electre, mets le feu à ce palais ; et toi, le plus fidèle de mes amis, Pylade, embrase l'entablement de ces murs.

MÉNÉLAS.

O terre de Danaüs ! citoyens d'Argos aux nobles coursiers, accourez en armes à mon secours ! Cet infame parricide, tout souillé du sang de sa mère, veut vivre en dépit de vos lois.

APOLLON.

Ménélas, calme ta colère ; Phébus, le fils de Latone, est devant toi ; c'est lui qui t'appelle. Et toi aussi, Oreste, qui tiens le glaive suspendu sur le sein de cette jeune fille, écoute ce que je viens te dire. Hélène, que tu voulais faire périr pour te venger de Ménélas, et qui t'a échappé, est cet astre que vous voyez dans les profondeurs de l'éther ; elle vit encore, et n'a point succombé sous vos coups ; c'est moi qui l'ai sauvée et qui l'ai dérobée à ton glaive, par l'ordre de Jupiter, mon père et le sien. Fille de Jupiter, elle doit vivre immortelle. Assise dans les profondeurs du ciel, auprès de Castor et de Pollux, elle luira propice aux nautonniers. Prends une autre épouse, Ménélas, puisque les dieux se servirent de la beauté d'Hélène pour exciter entre les Grecs et les Phrygiens cette guerre meurtrière, qui a dépeuplé le

terre de cette foule de mortels orgueilleux qui la surchargent[1]. Voilà pour ce qui concerne Hélène. Pour toi, Oreste, il faut que tu sortes des frontières de ce pays, pour habiter Parrhasie[2] pendant la révolution d'une année; elle empruntera son nom à ton exil; les Arcades et les Azaniens l'appelleront *Orestie*. De là tu iras dans la ville d'Athènes, où tu auras à rendre compte de ton parricide aux trois Euménides, tes accusatrices. Les dieux seront juges du procès, et rendront leur sentence sacrée dans l'Aréopage[3], où tu dois triompher. Cette même Hermione, sur laquelle tu tiens le glaive suspendu, est l'épouse que les dieux te réservent. Néoptolème, qui prétend à sa main, ne l'obtiendra jamais. Son destin est de périr sous un fer meurtrier à Delphes, où il viendra me demander vengeance pour son père Achille. Quant à Pylade, donne-lui pour épouse ta sœur, que tu lui as promise. Le bonheur attend le reste de leurs jours. Et toi, Ménélas, laisse Oreste commander dans Argos; retourne régner sur la terre de Sparte; jouis de la dot d'une épouse pour qui tu as subi des travaux sans cesse renaissants. Quant à la ville, c'est à moi de te justifier à ses yeux, moi qui ai commandé le parricide.

ORESTE.

O Apollon, Dieu prophète, tes oracles n'étaient donc pas trompeurs, ils étaient véridiques. J'ai craint, je l'avoue, d'avoir pris la voix de quelque divinité trompeuse pour la tienne. Mais tout a une heureuse issue, et j'obéirai à tes ordres : dès ce moment je délivre Hermione de la mort, et je la prendrai pour épouse, si son père me la donne.

[1] La même pensée se retrouve dans l'*Hélène* d'Euripide, v. 38.
[2] Ville d'Arcadie.
[3] La colline d'Arès, ou de Mars.

MÉNÉLAS.

Hélène, fille de Jupiter, salut! je te félicite d'habiter les demeures fortunées des dieux. Oreste, je t'accorde ma fille en mariage, d'après l'ordre d'Apollon. Noble époux d'une noble épouse, puisse-t-elle te rendre heureux, ainsi que moi qui te la donne!

APOLLON.

Que chacun de vous se rende où nos ordres l'envoient, et mettez fin à vos querelles.

MÉNÉLAS.

Je dois obéir.

ORESTE.

Et moi de même. Je me réconcilie avec la fortune, Ménélas, et avec tes oracles, ô Apollon!

APOLLON.

Allez, et honorez la Paix, la plus belle des déesses. Pour moi, traversant la région des astres lumineux, je vais conduire Hélène au palais de Jupiter. Là, placée auprès de Junon et d'Hébé, la compagne d'Hercule, elle recevra, comme une déesse, les libations des mortels; et avec les Tyndarides [1], fils de Jupiter, elle veillera sur la mer au salut des nautonniers.

LE CHOEUR.

O victoire glorieuse, préside à ma vie, et ne cesse pas de me couronner!

[1] Castor et Pollux.

FIN D'ORESTE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR MÉDÉE.

Médée, après avoir aidé Jason à conquérir la toison d'or, l'a suivi en Grèce comme épouse. A Corinthe, où ils ont trouvé un asile, Jason devient infidèle. Cédant à l'attrait d'un amour nouveau et aux conseils de l'ambition, il épouse la fille de Créon, roi de Corinthe. Médée, révoltée de cette ingratitude, fait éclater son ressentiment contre celui qui l'a outragée ; rien ne lui coûtera pour se venger de lui. Elle envoie une robe empoisonnée à sa rivale, qui se pare de ce présent fatal, et meurt en proie aux plus cruels tourments. Son père périt avec elle. Puis, pour frapper le cœur de son époux par l'endroit le plus sensible, Médée prend la résolution atroce d'égorger les enfants qu'elle a eus de lui. Après avoir accompli ces forfaits, elle s'enfuit à travers les airs, et va chercher un refuge à Athènes, auprès d'Égée.

La *Médée* est la plus ancienne des tragédies d'Euripide, dont la date nous soit connue avec quelque certitude. Elle fut représentée sous l'archonte Euthydème, la deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade, première année de la guerre du Péloponnèse, ou 431 avant Jésus-Christ. Euripide était alors âgé d'environ quarante-neuf ans. Il n'obtint que la troisième nomination ; Euphorion, fils d'Eschyle, eut la première, et Sophocle la seconde.

Cependant cette tragédie est reconnue pour une des meilleures d'Euripide et du théâtre grec. L'action est simple, claire, grande ; la marche, rapide et bien soutenue ; la gradation de l'intérêt, bien observée. On a remarqué la beauté de l'exposition, où le caractère de Médée est annoncé avec beaucoup d'art, et préparé par des traits qui font pressentir la catastrophe. En effet, ce caractère plein de passion et d'énergie prêtait aux développements du pathétique, et à cet art d'émouvoir la pitié, dans lequel excelle Euripide. Les combats de la jalousie et de la tendresse maternelle y sont retracés avec une vérité admirable.

Le Chœur y est plus étroitement lié à l'action que dans les autres

pièces du même auteur. On a cependant critiqué la part même qu'il prend à cette action, attendu que les femmes qui composent le Chœur sont des Corinthiennes, étrangères à Médée, et sujettes du roi contre lequel elle conspire.

M. de Sinner a donné une excellente édition classique de la *Médée*. J'ai mis plus d'une fois ses notes à profit.

MÉDÉE.

PERSONNAGES.

LA NOURRICE de Médée.
LE GOUVERNEUR des enfants de Médée.
MÉDÉE.
LE CHOEUR, composé de femmes de Corinthe.
CRÉON, roi de Corinthe.
JASON.
ÉGÉE, roi d'Athènes.
Un Messager.
Les deux fils de Médée.

La scène est à Corinthe, devant le palais de Créon.

LA NOURRICE *de Médée*.

Plût au ciel que jamais le navire Argo n'eût volé vers les rivages de Colchos, à travers les Symplégades[1] bleuâtres ; que jamais, dans les forêts du Pélion[2], la hache n'eût fait tomber les pins, et que la main des héros qui allèrent conquérir la toison d'or pour Pélias[3] n'eût jamais fait mouvoir les rames ! Ma maîtresse Médée n'aurait point navigué vers les tours d'Iolcos[4], le cœur blessé d'un fatal amour pour Jason ; elle n'aurait pas persuadé

[1] Les Symplégades, îles à l'entrée du Pont-Euxin.
[2] Montagnes de la Thessalie. CATULLE, 64, 1 :

Peliaco quondam prognatæ vertice pinus
Dicuntur liquidas Neptuni nasse per undas
Phasidos ad fluctus et fines Æetæos.

[3] Pélias, oncle et tuteur de Jason : c'est par son ordre que l'expédition des Argonautes avait été entreprise.
[4] Iolcos, ville de Thessalie, où Jason ramena Médée auprès de son père Æson, à qui Pélias avait enlevé la royauté.

aux filles de Pélias d'égorger leur père, et elle n'habiterait pas ici, à Corinthe, avec son époux et ses fils[1]. D'abord elle se rendit agréable aux citoyens du pays où elle avait trouvé un asile, et elle-même complaisait en tout à Jason : telle est la condition première d'une heureuse union, que la femme vive en bon accord avec son époux. Mais aujourd'hui c'est la haine qui règne, et la tendresse est expirante. Trahissant ses enfants et ma maîtresse, Jason prend place dans une couche royale ; il épouse la fille de Créon[2], qui règne sur cette contrée. La malheureuse Médée, blessée de cet outrage, lui rappelle ses serments ; elle invoque la main qu'il lui donna en gage de sa foi, et prend les dieux à témoin du retour dont Jason paie son amour. Elle se refuse la nourriture, accablée par la douleur, et ne cesse de se consumer dans les larmes, depuis qu'elle connaît la perfidie de son époux. Les yeux immobiles et baissés vers la terre, semblable à un rocher ou à la vague insensible[3], elle écoute les conseils de ses amis ; ou parfois, détournant son beau

[1] Voici le début de la traduction d'Ennius, conservé dans le traité *ad Herennium*, II, 22 :

> Utinam ne in nemore Pelio securibus
> Cæsa accidisset abiegna ad terram trabes,
> Neve inde navis inchoandæ exordium
> Cepisset, quæ nunc nominatur nomine
> Argo ; qua vecti Argivi delecti viri
> Petebant illam pellem inauratam arietis
> Colchis, imperio regis Peliæ, per dolum :
> Nam nunquam hera errans mea domo referret pedem
> Medea, animo ægro, amore sævo saucia.

Ce début a été aussi imité par Phèdre, IV, 7.

[2] Elle s'appelait Glaucé ou Créüse.

[3] Dans l'*Hippolyte*, de Sénèque, vers 580 :

> Ut dura cautes undique intractabilis
> Resistit undis, et lacessentes aquas
> Longe remittit ; verba sic spernit mea.

visage, elle pleure en elle-même son père chéri, sa patrie et la demeure qu'elle a abandonnée, pour suivre un époux qui maintenant la méprise. L'infortunée sait, par une cruelle expérience, combien il est doux de n'avoir pas perdu sa patrie. Elle hait ses enfants, leur vue ne réjouit plus son cœur; je tremble qu'elle ne forme quelque sinistre projet: c'est une ame impétueuse qui ne peut souffrir l'outrage. Je la connais, et je crains qu'entrant en silence dans l'appartement où s'élève sa couche [1], elle n'enfonce un fer acéré dans son propre sein, ou ne frappe la fille du roi [2] et son époux, et ne s'attire ainsi de plus grands malheurs. Elle est terrible; quiconque a encouru sa haine en triomphera difficilement. Mais voici ses enfants qui reviennent de leurs jeux [3], sans songer aux chagrins de leur mère; car cet âge si tendre ne se livre point à la douleur.

LE GOUVERNEUR.

Vieille esclave de la maison de ma maîtresse, pourquoi te tiens-tu ainsi solitaire devant la porte [4], passant

[1] Ce vers a été supprimé par plusieurs éditeurs, attendu qu'il se retrouve plus bas, au vers 584.

[2] Elmsley montre fort bien que τύραννον doit s'entendre ici de la fille du roi, et non du roi lui-même : les mots suivants, τόν τε γήμαντα, le prouvent avec évidence.

[3] Littéralement : « Des courses. »

[4] Traduction d'Ennius :

> Antiqua herilis fida custos corporis,
> Quid sic te extra ædes exanimata eliminas?

Le poëte comique Alexis (*Athénée*, XI, p. 483) a parodié ainsi le premier vers :

> Εἶτα τετρακότυλον ἐπεσόβει κώθωνά μοι,
> Παλαιὸν οἴκων κτῆμα :

où il applique à une coupe de la contenance de quatre cotyles les mots

en revue dans ton esprit tant de malheurs? Comment Médée consent-elle à rester seule sans toi?

LA NOURRICE.

O vieillard, gardien des enfants de Jason, les revers qui affligent les maîtres sont un malheur pour les serviteurs fidèles, et leur déchirent le cœur. Pour moi, j'en suis venue à ce point de souffrance, que le desir m'a pris de venir ici raconter [1] au ciel et à la terre les infortunes de ma maîtresse.

LE GOUVERNEUR.

L'infortunée n'a donc pas encore mis fin à ses gémissements?

LA NOURRICE.

J'envie ta simplicité [2]! Son mal ne fait que commencer, il n'est pas encore au milieu.

LE GOUVERNEUR.

L'insensée! (s'il est permis de parler ainsi de ses maîtres) elle ne sait rien de ses nouveaux malheurs.

vieux meuble de la maison, que nous avons dû traduire par *vieille esclave*.

[1] Traduction d'Ennius :

Cupido cepit miseram nunc me proloqui
Cœlo atque terræ Medeai miserias.

Le poëte Philémon a ainsi parodié ce passage :

Ὡς ἵμερός μ' ὑπῆλθε γῇ τε κοὐρανῷ
Λέξαι μολόντι τοὖψον ὡς ἐσκεύασα.

« Le desir m'a pris de venir raconter au ciel et à la terre comment j'ai préparé mon ragoût. » C'est un cuisinier qui parle.

Plaute a dit, au commencement du *Marchand* :

Non ego idem facio, ut alios in comœdia
Vidi facere amatores, qui aut Nocti, aut Die,
Aut Soli, aut Lunæ miserias narrant suas.

[2] Comme on dit en style familier : Tu es bon enfant, si tu crois cela.

LA NOURRICE.

Qu'y a-t-il, ô vieillard? ne refuse pas de me le dire.

LE GOUVERNEUR.

Rien : je me repens de ce que je viens de dire.

LA NOURRICE.

Par ton menton que je touche [1], ne le cache point à ta compagne d'esclavage. Je me tairai, s'il le faut, sur ce mystère.

LE GOUVERNEUR.

J'ai entendu quelqu'un dire (je n'avais pas l'air d'entendre, je m'étais approché du lieu où l'on joue aux dés [2], là où les vieillards se rassemblent, près de la fontaine sacrée de Pirène) que Créon, le roi de cette contrée, chasserait du territoire de Corinthe ces deux enfants avec leur mère. Ce discours est-il véritable? Je l'ignore; mais je voudrais qu'il ne le fût pas.

LA NOURRICE.

Et Jason souffrira-t-il que l'on traite ainsi ses enfants, quoiqu'il soit brouillé avec leur mère?

LE GOUVERNEUR.

Une ancienne union cède à de nouvelles amours, et Créon n'est pas ami de la famille de Médée.

LA NOURRICE.

Nous sommes perdus, si à un malheur ancien nous ajoutons un malheur nouveau, avant d'avoir épuisé le premier.

[1] Forme de supplication qu'on a déja vue dans *Hécube*, vers 286.

[2] Les Corinthiens avaient la réputation d'être joueurs. Chilon, de Lacédémone, ayant été envoyé pour former une alliance avec eux, trouva les principaux de la ville, les sénateurs et les vieillards, occupés à des jeux de hasard. Il s'en alla sans rien conclure, disant qu'il ne voulait pas que Sparte souillât sa gloire en s'alliant à des joueurs.

LE GOUVERNEUR.

Toi donc, garde le silence et reste tranquille ; car il n'est pas temps d'instruire notre maîtresse.

LA NOURRICE.

O mes enfants, vous voyez ce que votre père est pour vous ! Je ne souhaiterai pas qu'il périsse, car il est mon maître ; mais il trahit ceux qu'il devrait aimer.

LE GOUVERNEUR.

Quel mortel n'en fait pas autant? Ne comprends-tu pas à présent que chacun s'aime lui-même bien plus que ses proches, les uns avec justice, les autres par intérêt, puisque, à cause d'un nouvel hymen, un père cesse d'aimer ses enfants?

LA NOURRICE.

Rentrez, mes enfants, ayez bon courage : toi, tiens-les à l'écart, et garde-toi de les offrir à la vue d'une mère irritée. J'ai vu son œil farouche [1] se fixer sur eux, comme si elle méditait quelque secret dessein ; sa rage, je le sais, ne s'apaisera pas avant d'avoir frappé quelqu'un. Puisse-t-elle tomber du moins sur des ennemis, et non sur des amis !

MÉDÉE, *dans le palais.*

Ah ! malheureuse, que de souffrances ! hélas ! hélas ! où pourrai-je trouver la mort ?

LA NOURRICE.

C'est elle. Chers enfants, la passion de votre mère s'éveille, sa fureur s'agite ; hâtez-vous de rentrer, ne vous offrez pas à ses regards, ne l'approchez pas : gardez-vous de ce caractère sauvage, et des accès terribles de ce

[1] Ὄμμα νιν ταυρουμένην, attachant son œil sur eux, comme un taureau furieux.

cœur altier. Allez, rentrez au plus vite; ce nuage de lamentations annonce l'orage qui éclatera bientôt avec plus de fureur. A quels excès va se porter cette ame passionnée, implacable, déchirée par la douleur?

(Les enfants entrent dans le palais avec leur gouverneur.)

MÉDÉE, *dans le palais.*

Hélas! hélas! malheureuse, je souffre, oui, je souffre des maux bien lamentables. Mourez, enfants maudits d'une odieuse mère, mourez avec votre père, et que toute la famille soit anéantie!

LA NOURRICE.

Ah! malheureuse que je suis! Eh quoi! tes enfants partagent-ils le crime de leur père? Pourquoi les haïr? O mes enfants, combien je tremble qu'il ne vous arrive quelque malheur! Les passions des rois sont terribles; rarement soumis à la volonté des autres, et toujours obéis, difficilement ils abjurent leur colère. Il vaut donc mieux être habitué à vivre dans l'égalité. Pour moi, puissé-je vieillir, sinon dans les grandeurs, du moins dans la sécurité! car le nom seul de la modération est déja un bien, mais sa pratique fait le bonheur des mortels: mais ce qui passe la mesure n'est d'aucun profit aux hommes; et quand la Divinité s'irrite, elle envoie des calamités plus terribles aux familles.

LE CHOEUR.

J'ai entendu la voix, j'ai entendu les cris de l'infortunée reine de Colchos; elle n'est pas encore calmée. Nourrice, apprends-nous ce qui se passe; car j'ai entendu des cris à travers la double porte[1]. Mon cœur partage

[1] Il y avait d'abord la porte extérieure, par laquelle on entrait dans la cour ou le vestibule qui conduisait aux appartements des hommes; puis

les maux qui affligent cette maison, car tout ce qui arrive est bien triste.

LA NOURRICE.

Cette maison n'est plus, elle est anéantie : en effet, Jason entre dans la couche des rois, tandis que ma maîtresse, retirée dans son appartement, y consume sa vie, sans que les paroles d'aucun ami puissent en rien consoler son cœur.

MÉDÉE, *dans le palais.*

Ah ! que la foudre du ciel éclate sur ma tête ! Que me sert encore de vivre? Hélas ! puissé-je mourir, et quitter une vie odieuse !

LE CHOEUR.

O Jupiter ! ô terre ! ô lumière ! avez-vous entendu les cris que pousse cette malheureuse épouse? Faut-il, insensée, que le regret d'une couche qui n'est plus partagée hâte l'instant de ta mort? Ne forme pas un tel vœu. Si ton époux convoite un nouvel hymen, ne te courrouce pas contre lui ; Jupiter te vengera. Ne te consume pas à pleurer un époux infidèle.

MÉDÉE, *dans le palais.*

O puissante Thémis, vénérable Diane [1], vous voyez comment je suis traitée, après avoir enchaîné par les serments les plus terribles mon exécrable époux. Puissé-je le voir, lui et son épouse, mis en pièces avec ce palais même, pour l'outrage qu'ils osent me faire ! O mon

une seconde porte, par laquelle on entrait dans les appartements des femmes. Dans l'*Alceste*, vers 566, nous trouverons, θύρας μεσαύλους, la porte qui sépare les deux corps de logis, celle qui conduit à l'appartement des femmes. Voyez Bœttiger, *de Medea Euripidea cum priscæ artis operibus comparata.* Ici, le Chœur, qui se tient hors du palais, indique la force des cris qui ont franchi la double porte.

[1] Diane est la même qu'Hécate, déesse des magiciennes.

père! ô ma patrie, que j'ai honteusement abandonnée, après avoir égorgé mon frère!

LA NOURRICE.

L'entendez-vous? elle invoque Thémis, exécutrice des imprécations, et Jupiter, dépositaire des serments des mortels. Et ce n'est pas une faible vengeance qui pourra calmer la colère de ma maîtresse.

LE CHOEUR.

Que ne vient-elle à notre vue! que n'entend-elle nos paroles consolantes, qui pourraient calmer sa colère redoutable, la violence de ses passions! Que du moins mon zèle empressé ne manque pas à ceux que j'aime. Va donc, chère nourrice, engage-la à sortir du palais pour venir vers nous, et rends-lui ces paroles de notre part. Hâte-toi, avant qu'il ne soit arrivé quelque malheur dans le palais; car son désespoir se déchaîne avec impétuosité.

LA NOURRICE.

J'y vais, mais je crains trop de ne pas persuader ma maîtresse : cependant, pour vous plaire, j'entreprendrai cette tâche, quoique, semblable à une lionne qui vient de mettre bas, elle s'emporte contre ses serviteurs lorsqu'ils l'approchent pour lui parler. On n'aurait pas tort d'appeler insensés et malhabiles les mortels qui nous ont précédés, et qui inventèrent les hymnes pour orner les fêtes et les banquets, doux concerts, charme de la vie; et qui n'ont point trouvé l'art de dissiper par le chant et par le son des instruments les noirs chagrins des mortels, d'où naissent les meurtres et les calamités, qui ruinent les familles! Voilà cependant les maux dont il fallait guérir les hommes par la musique. Mais, au milieu des joyeux festins, à quoi bon faire retentir les chants? Le

plaisir naît de lui-même, à la vue d'une table somptueuse.

(Elle sort.)

LE CHOEUR, *seul.*

J'ai entendu ses gémissements et ses lamentations : elle exhale sa douleur par des cris perçants, contre le perfide époux auquel elle fut unie pour son malheur : pour venger son injure, elle invoque la fille de Jupiter, gardienne des serments, Thémis, qui l'entraîna vers la Grèce [1], à travers la mer occidentale [2], en franchissant le détroit dangereux qui est la clef de l'Océan [3].

MÉDÉE.

Femmes de Corinthe, je suis sortie du palais, pour éviter vos reproches : beaucoup de mortels, je le sais, se sont rendus respectables, les uns en restant sous nos yeux, les autres en vivant hors de leur patrie ; tandis que ceux qui vivaient dans l'oisiveté ont trouvé le mépris et la réputation de lâcheté [4]. En effet les yeux des mor-

[1] Le texte ajoute ἀντίπορον, *adversum*, située sur des bords opposés à ceux qui avaient vu naître *Médée*.

[2] Νύχιον. Tel est le sens adopté par Brunck. En effet, pour aller de la Colchide dans la Grèce, on allait toujours à l'occident. Musgrave explique ce mot autrement ; il entend que, dans la rapidité de sa fuite, Médée naviguait la nuit comme le jour, et il cite, à l'appui de son opinion, ces mots de Valerius Flaccus, VIII, 173 : *Inde diem noctemque volant*. Dans le *Rhésus* d'Euripide, vers 53, les mots νυκτέρῳ πλάτῃ sont pris dans le même sens.

[3] Le Bosphore de Thrace, aujourd'hui canal de Constantinople.

[4] Ce passage a donné lieu aux interprétations les plus diverses ; et, quel que soit le sens qu'on adopte, il y reste toujours de l'obscurité. Voici la traduction d'Ennius :

Quæ Corinthi altam arcem habetis, matronæ opulentæ optumates,
Nobis ne vitio vertatis hoc, quod a patria absumus : nam

tels sont injustes : avant de connaître à fond le cœur d'un homme, ils le haïssent souvent à la première vue, sans en avoir reçu d'offense. Cependant il convient qu'une étrangère se conforme aux usages du pays, et je n'approuve pas un citoyen dont le caractère arrogant se rend odieux par ignorance [1] ; mais le coup inattendu qui vient de me frapper a brisé mon ame. C'est fait de moi, j'ai perdu le bonheur de ma vie, et je veux mourir, mes amies. Celui en qui reposaient pour moi tous les biens, mon époux, est devenu le plus perfide des hommes [2]. Ah ! de toutes les créatures douées de la vie et de la pensée, les femmes sont les plus malheureuses ; il leur faut d'abord acheter un époux à grand prix d'argent [3], et recevoir un maître de leur corps : or, ce second mal est pire encore que le premier, et la grande épreuve est de savoir si le maître est bon ou mauvais ; car le divorce n'est point honorable pour les femmes [4], et elles n'ont pas le droit de répudier

Multi suam rem bene gessere et publicam patria procul ;
Multi qui domi ætatem agerent, propterea sunt improbati.

Il est à remarquer qu'Ennius a rendu ἐξῆλθον δόμων, par *a patria absumus*, ce qui a fait tomber les traducteurs dans bien des contre-sens.

[1] Hermann croit ce trait dirigé contre le démagogue Cléon. La *Médée* fut représentée la deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade, sous l'archonte Euthydème, ou 431 ans avant Jésus-Christ, époque où Cléon commençait à être en crédit auprès du peuple. C'était la première année de la guerre du Péloponnèse.

[2] Ovide, *Heroid.*, XII, 161 :

Deseror (amissis regno, patria que domoque),
Conjuge, qui nobis omnia solus erat.

[3] Aux temps homériques, l'époux donnait à sa femme, ou aux parents de sa femme, des présents, ἔδνα ; au temps d'Euripide, c'était le mari qui recevait une dot, φέρνη, ou προίξ. Il y a progrès, car le temps où le mari achète sa femme est encore l'âge de l'esclavage domestique.

[4] Le droit civil de l'Attique mettait des entraves au divorce, lorsqu'il était demandé par la femme. La loi voulait qu'elle allât en personne chez l'archonte présenter sa demande ; et le but de cette loi était, selon Plu-

leur époux. Mais celle qui commence une nouvelle vie et subit des lois nouvelles doit posséder l'art des devins, pour savoir ce qu'elle n'a pu apprendre dans la maison paternelle, ce que sera le mari qui lui est réservé. Si, réussissant dans cette épreuve, nous sommes unies à un époux qui porte le joug sans impatience, notre sort est digne d'envie ; sinon, il faut mourir. Un homme, quand l'intérieur de sa famille lui devient à charge, peut en sortir et délivrer son ame de tout ennui, par le commerce de ses amis et des personnes de son âge. Mais nous, nous ne pouvons regarder que dans notre propre cœur[1]. Ils disent que nous menons dans nos maisons une vie exempte de périls, tandis qu'ils combattent avec le fer. Vaine erreur ! j'aimerais mieux, les armes à la main, braver trois fois la mort, que d'enfanter une seule[2].

Mais entre vous et moi la condition n'est pas égale : vous avez une patrie, la maison d'un père, les jouissances de la vie, le commerce de vos amis ; et moi, dans l'abandon, dans l'exil, je suis outragée par l'époux qui m'a arrachée à une terre étrangère, sans que ni mère, ni frère, ni parent puisse me conduire au port dans cette tempête. Il est une seule faveur que je voudrais obtenir de vous : s'il s'offre à mon esprit quelque moyen, quelque artifice pour punir mon époux des maux qu'il m'a faits, et celui qui lui donne sa fille, et celle qu'il épouse,

tarque (*Vie d'Alcibiade*), de donner au mari une occasion de lui parler, et de la reprendre, comme fit Alcibiade. Le divorce obtenu par le mari s'appelait ἀποπομπή, c'est-à dire *renvoi, répudiation ;* celui que réclamait la femme s'appelait ἀπόλειψις, *abandon, désertion.*

[1] C'est à de pareils traits qu'on reconnaît, dans Euripide, le poëte philosophe et le grand peintre de la nature humaine.

[2] Ennius :

Nam ter sub armis malo vitam cernere,
Quam semel modo parire.

gardez le silence. En toute autre occasion, la femme est remplie de crainte, elle redoute les combats, et tremble à la vue du fer; mais lorsqu'elle est outragée dans ses droits d'épouse, il n'est pas d'ame plus altérée de sang [1].

LE CHOEUR.

Médée, je saurai me taire; car c'est avec justice que tu te vengeras de ton époux, et je ne m'étonne point que tu pleures sur ton infortune. — Mais je vois venir Créon, le roi de cette contrée; et il apporte sans doute quelques ordres nouveaux.

CRÉON.

Toi, femme au regard farouche et irritée contre un époux, Médée, je t'ai bannie de cette contrée; emmène avec toi tes deux enfants, et pars sans délai. C'est moi qui ai prononcé la sentence, et je ne rentrerai point dans mon palais avant de t'avoir expulsée des frontières de ce pays.

MÉDÉE.

Hélas! hélas! je suis perdue sans ressources: mes ennemis déploient toutes les voiles, et il ne me reste aucun refuge pour échapper à ce désastre. Mais, malgré l'injustice dont je suis victime, je te demanderai, Créon, pour quel motif tu me bannis de cette contrée?

CRÉON.

Je te crains; à quoi bon de vains détours? je crains que tu ne fasses à ma fille quelque mal sans remède, et plusieurs circonstances concourent à nourrir cette

[1] Dans la *Médée*, de Sénèque, vers 579:

Nulla vis flammæ tumidive venti
Tanta, nec teli metuenda torti,
Quanta quum conjux viduata tædis
Ardet et odit.

crainte : tu es artificieuse, versée dans mille dangereuses pratiques, et tu t'irrites d'être bannie du lit de ton époux. J'apprends aussi que tu menaces de te venger du beau-père, et du gendre, et de la fiancée. Je préviendrai donc le mal avant qu'il n'arrive ; et il vaut mieux pour moi encourir ta haine, que d'avoir à me repentir plus tard de ma faiblesse.

MÉDÉE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Créon, c'est depuis longtemps déja, que l'opinion qu'on a de moi m'a nui, et m'a fait bien du mal. Il ne convient jamais qu'un homme de sens fasse élever ses enfants de manière à trop développer leur esprit ; car, outre le reproche d'être inhabiles aux autres occupations, ils s'attirent l'envie et la haine des citoyens. Offrez aux esprits grossiers quelque chose de neuf et d'ingénieux, ils vous jugeront un homme inutile et sans capacité ; et ceux qui ont une réputation de savoir et d'esprit, si vous les surpassez en renommée, le peuple vous regardera comme un homme dangereux. Moi-même j'en ai fait la triste expérience : douée de quelque esprit, je suis odieuse aux uns, je suis à charge aux autres [1] ; et pourtant je n'ai pas trop d'esprit. Ainsi tu crains de ma part quelque attentat contre toi : ne crains rien, Créon ; je ne vais pas jusqu'à violer la majesté royale. En effet, quel tort m'as-tu fait ? Tu as donné ta fille à celui que ton cœur a choisi ; mais c'est mon époux que je hais : toi, je pense, la sagesse a guidé ta conduite. Et maintenant je ne porte point envie à ta prospérité : accomplissez cet hyménée, soyez heureux ; mais souf-

[1] Ici, on lisait dans les anciennes éditions un vers qui se retrouve plus loin (vers 801). Tous les nouveaux éditeurs le suppriment avec d'autant plus de raison qu'il se rattachait assez mal à la suite des idées.

frez que j'habite ce pays. Malgré mon injure, je saurai me taire, et me soumettre à la puissance.

CRÉON.

Tes paroles sont douces et insinuantes ; mais je tremble qu'au fond du cœur tu ne médites quelque dessein funeste, et je me fie d'autant moins à toi. Lorsqu'une femme est prompte à s'irriter [1], il est plus facile de s'en garder que si elle est silencieuse et sage. Sors donc au plus tôt, et cesse de vains discours : c'est une chose résolue ; tes artifices ne te feront pas rester parmi nous, toi qui es mon ennemie.

MÉDÉE.

Par tes genoux que j'embrasse, au nom de l'hymen de ta fille.

CRÉON.

Tu perds tes paroles ; tu ne me fléchiras pas.

MÉDÉE.

Quoi ! tu veux me bannir, sans égard pour mes prières ?

CRÉON.

C'est que tu ne m'es pas plus chère que ma famille.

MÉDÉE.

O ma patrie! que ton souvenir déchire mon cœur !

CRÉON.

Moi aussi j'aime ma patrie, si j'aime mes enfants.

MÉDÉE.

Hélas ! que l'amour est funeste aux mortels !

CRÉON.

C'est selon les rencontres de la fortune. [2]

[1] Le texte ajoute : « Et de même un homme. »

[2] Dans les *Troyennes*, vers 1051. Ménélas répond à Hécube par une pensée à peu près semblable.

MÉDÉE.

O Jupiter ! que l'auteur de mes maux n'échappe pas à ta justice [1] !

CRÉON.

Va-t'en, insensée, et délivre-moi de tant de peines.

MÉDÉE.

Les peines sont pour moi ; les peines ne me manquent point.

CRÉON.

Bientôt la main de mes serviteurs t'expulsera de force.

MÉDÉE.

Garde-t'en bien ! mais je t'en conjure, Créon...

CRÉON.

Tu vas, je le vois, me pousser à des extrémités.

MÉDÉE.

Je partirai ; ce n'était pas là l'objet de ma prière.

CRÉON.

Pourquoi donc résister à mes ordres et ne pas quitter ce pays?

MÉDÉE.

Accorde-moi du moins de rester ce seul jour, pour prendre un parti sur le lieu de ma retraite, et chercher un asile à mes enfants, puisque leur père ne s'inquiète pas de pourvoir à leur sort. Aie pitié d'eux : toi aussi tu as des enfants ; la bienveillance doit t'être naturelle. Ce n'est pas de moi que je m'inquiète, ni de mon exil ; mais c'est sur eux que je pleure et sur leur infortune.

CRÉON.

Mon cœur n'est pas celui d'un tyran [2], et plus d'une

[1] Au rapport de Plutarque, M. Brutus prononça ce vers lorsqu'il vit les affaires de son parti désespérées.

[2] Dans la *Médée* de Sénèque, vers 252 :

Non esse me qui sceptra violenter geram,

fois mon indulgence m'a nui : maintenant encore, Médée, je vois que je fais une faute ; cependant je cède à ta prière. Mais je te déclare que si demain l'astre du jour te trouve encore avec tes enfants dans les limites de cette contrée, tu mourras [1]. Maintenant, puisque tu dois rester, je t'accorde ce seul jour ; il ne te suffira pas pour accomplir les funestes projets que je redoute.

(Il sort.)

LE CHOEUR.

Femme infortunée ! hélas ! quelles douleurs déchirent ton cœur ! — Où tourner tes pas ? Quelle maison, quel ami, quelle terre hospitalière t'offrira un asile contre tes maux ? O Médée, en quelle tempête de malheurs la colère divine t'a jetée !

MÉDÉE.

Le malheur m'accable de toutes parts : qui dirait le contraire ? Mais il n'en sera pas toujours ainsi, ne le croyez pas. Il est encore des luttes réservées aux nouveaux époux, et de dures épreuves à ceux qui les ont unis. Croyez-vous donc que je l'eusse jamais flatté, si je n'avais quelque profit à en attendre ou quelque trame à préparer ? Non, je n'aurais voulu ni lui adresser la parole, ni le toucher d'une main suppliante. Mais il en est venu à ce point de démence que, pouvant ruiner mes projets par l'exil, il m'accorde un jour ; et ce jour me suffira

Nec qui superbo miserias calcem pede,
Testatus equidem videor haud clare parum.

[1] ENNIUS :

Si te secundo lumine hic obfendero,
Moriere.

SÉNÈQUE, *Médée*, vers 297 :

Capite supplicium lues,
Clarus priusquam Phœbus attollat diem,
Nisi cedis Isthmo.

pour abattre mes trois ennemis, le père, la fille et l'époux. Entre plusieurs voies qui s'offrent à moi pour leur donner la mort, je ne sais, chères amies, laquelle tenter d'abord. Embraserai-je le palais de la jeune épouse, ou enfoncerai-je un fer acéré dans leur cœur, en me glissant dans la chambre où s'élève le lit nuptial? Mais un danger me menace : si je suis surprise au moment d'accomplir mon projet, ma mort prêtera à rire à mes ennemis. Le plus sûr est de recourir à l'art dans lequel je suis consommée, et de les faire périr par le poison. Eh bien! soit : je les suppose morts. Quelle ville voudra me recevoir? sur quelle terre, auprès de quel hôte trouverai-je un asile sûr et inviolable? — Non, ce plan est impraticable. Attendons encore un peu; s'il s'offre à moi quelque abri sûr, j'userai de ruse, et je frapperai secrètement le coup mortel. Mais, si une destinée inévitable me poursuit, armant ma main d'un glaive, dussé-je mourir moi-même, je les tuerai, et j'irai jusqu'au dernier excès de l'audace. Non, j'en jure par Hécate, ma souveraine, que je révère entre toutes les déesses, qui préside à tous mes travaux et qui habite le sanctuaire de mon foyer, nul de mes ennemis ne pourra se vanter d'avoir impunément déchiré mon cœur [1]. Je leur préparerai de tristes et amères fêtes d'hymen, et mon exil de cette terre ne sera pas pour eux sans amertume. Allons, Médée, n'épargne aucun des moyens qui sont en ton pouvoir, dispose tes plans et tes artifices, porte le coup décisif; c'est maintenant qu'il faut oser. Vois ce que tu as à souffrir. Faut-il que tu sois le jouet de la race de Sisyphe [2] et de l'épouse de Jason, toi, fille d'un père illustre et issue du Soleil? Cependant tu as la science; et d'ail-

[1] Ce vers a été parodié par le poëte comique Eupolis.
[2] Les Corinthiens. Créon, roi de Corinthe, était fils du brigand Sisyphe.

leurs, nous autres femmes, nous sommes incapables pour le bien, et tout ce qu'il y a de plus habile pour machiner le mal [1].

LE CHOEUR, *seul*.

Les fleuves sacrés remontent vers leur source, tout est bouleversé, la justice est anéantie, la perfidie règne parmi les hommes, et la bonne foi n'est plus : la renommée change au point de glorifier les mœurs de mon sexe; l'honneur s'attache désormais aux femmes; un renom injurieux ne pèsera plus sur elles.

Les Muses mettront fin à leurs anciens chants, qui célébraient notre perfidie. Phébus, qui préside à la poésie, ne nous a pas enseigné les savants accords de la lyre; autrement nous aurions, à notre tour, fait entendre un hymne contre le sexe masculin. De longues générations en ont beaucoup à dire sur le compte des hommes comme sur le nôtre.

Tu as fui la maison paternelle dans le délire de la passion [2], pour franchir les doubles rochers qui ferment l'entrée des mers [3], et tu habites une terre étrangère, où tu vois ta couche solitaire abandonnée par un perfide époux; et tu es encore ignominieusement bannie de cette même contrée.

[1] Cicéron. *de Nat. Deor.*, III, 25, 26, a conservé plusieurs fragments d'Ennius, imités de ce discours; par exemple :

> Nequaquam istuc istac abibit; magna inest certatio.
> Nam ut ego illis supplicarem tanta blandiloquentia?

et plus bas :

> Ille transversa mente mihi hodie tradidit repagula :
> Quibus ego iram omnem recludam, atque illi perniciem dabo :
> Mihi mœrores, illi luctum; excidium illi, exilium mihi.

[2] Ennius :

> Utinam ne unquam, Medea, Colchis cupido corde pedem extulisses!

[3] Le détroit du Bosphore. Voyez plus haut, vers 216.

La foi des serments a disparu, la pudeur ne subsiste plus dans la Grèce; elle a pris son vol vers les cieux. Et toi, infortunée, tu n'as plus la maison paternelle pour y chercher un refuge dans ta misère, et une rivale plus puissante s'empare de ton lit.

JASON.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est bien souvent que j'ai reconnu combien la colère est une passion intraitable. Tu pouvais habiter ce pays et ce palais, en te soumettant avec patience aux volontés de ceux qui y commandent : des paroles insensées te font bannir. Pour ce qui me regarde, je ne m'en inquiète pas : continue à répéter que Jason est un perfide; mais, pour les propos que tu as proférés contre le trône, tu dois t'estimer heureuse de n'être punie que par l'exil. J'ai toujours calmé la colère de la famille royale irritée ; je voulais te faire rester à Corinthe; mais tu ne cesses de répéter tes injures contre le roi, et tu es bannie de cette contrée. Après cela, je ne renonce pas à te servir; je viens dans ton intérêt, afin de pourvoir à tes besoins et de prévenir la détresse qui te menace, ainsi que tes enfants; car l'exil entraîne bien des maux, et, malgré la haine dont tu me poursuis, je ne saurais jamais te vouloir du mal.

MÉDÉE.

O le plus scélérat des hommes (car les noms les plus outrageux conviennent à ta lâcheté) rien ne m'est plus odieux que toi[1]. Ce n'est pas audace et courage d'oser envisager en face une épouse qu'on a trahie; c'est le dernier trait d'un cœur pervers, l'impudence. Cepen-

[1] Ici les anciennes éditions donnent un vers qui se retrouve plus bas, vers 1315, où il est mieux placé.

dant tu as bien fait de venir, car je soulagerai mon cœur en t'accablant de reproches, et tu souffriras à les entendre. Mais commençons par le commencement. Je t'ai sauvé de la mort, comme le savent tous les Grecs qui montèrent avec toi le navire Argo, lorsque tu fus envoyé pour soumettre au joug les taureaux indomptés, soufflant la flamme par leurs narines, et pour semer la fatale moisson. Un dragon vigilant gardait la toison d'or, qu'il entourait de mille replis tortueux, et t'en défendait l'approche : je le tuai, et je fis briller à tes yeux le salut. Ensuite j'abandonnai mon père et la maison qui m'a vue naître, pour te suivre, avec plus d'empressement que de prudence, dans Iolcos, voisine du Pélion; je fis périr Pélias de la mort la plus cruelle, par la main de ses propres filles, pour te délivrer de tes craintes. Voilà, perfide, les bienfaits que tu as reçus de moi ; et tu me trahis, tu préfères une nouvelle amante à la mère de tes enfants! Ah! si notre hymen eût été stérile, j'aurais pu pardonner ces nouvelles amours ; mais les serments et la foi jurée ne sont plus rien pour toi, et je ne puis savoir si tu crois que les dieux qui régnaient alors sont détrônés, ou que de nouvelles lois règnent aujourd'hui parmi les hommes, quand tu as la conscience de ton parjure envers moi. Voilà cette main que tu pressais si souvent, ces genoux que tu embrassais ! Vaines démonstrations d'un perfide! que d'espérances trompées! Mais je veux m'entretenir avec toi comme avec un ami, bien que je n'attende plus aucun service de toi; mais mes questions feront mieux paraître l'infamie de ta conduite. De quel côté tourner mes pas[1]? Irai-je dans

[1] Ennius, cité par Cicéron, *de Oratore*, III, 58 :

> Quo nunc me vertam? quod iter incipiam ingredi?
> Domum paternamne, anne ad Peliæ filias?

ma patrie, auprès d'un père que j'ai trahi pour toi? demanderai-je un asile aux filles de Pélias? Sans doute elles me feraient un bel accueil, elles dont j'ai fait périr le père! Telle est, en effet, ma position. J'ai encouru la haine de mes proches et de mes amis, et, pour avoir voulu te servir, j'ai changé en ennemis implacables ceux à qui je n'aurais jamais dû nuire. En échange de ces bienfaits, tu as fait de moi la femme la plus heureuse de la Grèce, et j'ai en toi le plus admirable et le plus fidèle des époux. En effet, je suis bannie, proscrite de cette terre, sans amis, seule avec mes enfants abandonnés! Ce sera un beau sujet de gloire pour le nouvel époux, de voir errer dans la misère ses fils et l'épouse qui l'a sauvé! O Jupiter, pourquoi nous as-tu donné des signes certains pour reconnaître l'or pur de l'or faux, tandis que rien sur les traits de l'homme ne distingue le méchant de l'homme de bien[1]?

LE CHOEUR.

La colère n'est jamais plus violente ni plus difficile à calmer, que dans les querelles qui s'élèvent entre amis.

JASON.

J'ai besoin, je le vois, de recourir à toutes les ressources de l'éloquence, et, comme un pilote prudent, de replier les voiles, pour résister à cet impétueux débordement de paroles. Pour moi, puisque tu exagères à l'excès tes bienfaits, c'est à Vénus seule, entre les dieux

[1] *Phèdre*, de Racine, acte IV, scène II :

Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le sacré caractère?
Et ne devrait-on pas, à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains?

Voyez aussi l'*Hippolyte* d'Euripide, vers 914; *Théognis*, vers 119, cité par Clément d'Alexandrie, *Strom.*, VI, p. 747.

et les hommes, que je rapporte l'heureux succès de ma navigation. Tu as l'esprit subtil; mais c'est un langage fait pour te blesser, de prétendre que l'amour, par ses traits irrésistibles, t'a forcée de sauver mes jours[1]. Mais je ne veux pas trop insister sur ce point. Quant aux services que tu m'as rendus, je ne me plains pas. Cependant, en me sauvant, tu as reçu plus que tu n'as donné, comme je vais le montrer. D'abord, tu habites la Grèce au lieu d'un pays barbare, et tu apprends à connaître la justice et l'empire des lois, au lieu de la force; tous les Grecs connaissent ton génie, et tu as trouvé la gloire. Si tu habitais aux extrémités de la terre, on ne parlerait pas de toi. Peu m'importe de voir l'or abonder dans ma demeure, ou de faire entendre des chants plus beaux que ceux d'Orphée, s'il ne s'y joint une brillante renommée. Voilà ce que j'ai fait pour toi, puisque tu as établi ce débat entre nous. Et quant à l'alliance royale que tu me reproches, je montrerai qu'en cela j'ai agi d'abord avec prudence, puis avec honnêteté, enfin avec affection pour toi et pour mes enfants. Mais reste calme. Après être venu ici de la terre d'Iolcos, traînant avec moi tant de calamités et de tourments, quel coup plus heureux pouvait m'arriver que d'épouser la fille du roi, moi, malheureux exilé? Ce n'est pas, comme tu me le reproches, par haine pour le lien qui m'unit à toi, ni par la passion de posséder une nouvelle épouse, ni pour me créer une postérité nombreuse, car les enfants que j'ai me suffisent, et je n'élève aucune plainte; mais ce qui importe surtout pour vivre dans le bien-être et à l'abri du besoin, car je sais que le pauvre est abandonné de tous ses amis : c'est pour élever nos enfants d'une ma-

[1] Ennius, dans Cicéron, *Tuscul.*, IV, 32 :

Tu me amoris magis, quam honoris, servavisti gratia.

nière conforme à leur naissance; et, si je donne des frères aux fils que j'ai de toi, c'est pour n'en faire qu'une seule famille, et vivre heureux dans cette union. En effet, qu'as-tu besoin d'enfants? Et je crois utile que mes enfants à venir soient un appui pour ceux que j'ai déja. Est-ce là mal entendre tes intérêts? Toi-même tu n'oserais le dire, si la rivale qui doit remplir ta couche n'avait ulcéré ton cœur. Mais tel est le caractère des femmes : tant qu'un époux est fidèle, rien ne leur manque ; mais si quelque atteinte est portée au lit conjugal, ce qu'on aimait et qu'on admirait devient tout ce qu'il y a de plus odieux. Qu'il eût été desirable que les mortels pussent engendrer des enfants par quelque autre voie, et se passer de femmes [1] ! Ainsi les hommes auraient été exempts de maux.

LE CHOEUR.

Jason, tu as habilement paré ton discours. Cependant, dussé-je te déplaire en le disant, tu me parais avoir agi injustement en trahissant ton épouse.

MÉDÉE.

Assurément, je diffère en beaucoup de choses de la majorité des mortels. A mon sens, en effet, quiconque sait couvrir son injustice par le talent de la parole mérite le plus grand châtiment; car, en se glorifiant d'embellir par l'éloquence une cause injuste, il se fait un jeu de tromper. Toi donc, épargne-toi désormais auprès de moi des discours spécieux. Un mot va te confondre. Tu aurais dû, si tu n'étais un perfide, commencer par me persuader, avant de contracter cet hymen, et non pas m'en faire un mystère.

JASON.

Tu aurais admirablement servi mes projets d'hymen,

[1] Cette pensée se retrouve plus d'une fois dans Euripide, notamment dans l'*Hippolyte*, vers 621 et suivants.

si je t'en avais fait part d'avance, toi qui, maintenant encore, n'as pas la force de maîtriser les transports de ta colère !

MÉDÉE.

Ce n'est pas là ce qui t'a retenu ; mais l'alliance d'une femme étrangère te semblait peu glorieuse pour ta vieillesse.

JASON.

Sache-le bien, ce n'est pas pour avoir une nouvelle épouse que j'ai contracté cet hymen royal, mais, comme je te l'ai déja dit, pour assurer ton bonheur, et pour donner à mes fils des rois pour frères et pour protecteurs.

MÉDÉE.

Ah ! je ne veux point d'une vie fortunée qui fait mon supplice, ni d'une opulence qui déchire mon cœur.

JASON.

Sais-tu que tu feras des vœux contraires et que tu deviendras plus sage ? La fortune ne te sera plus à charge, et, au sein du bonheur, tu ne te croiras plus malheureuse.

MÉDÉE.

Insulte-moi, puisque tu as un asile ; tandis que, dans mon abandon, je vais fuir de ce pays.

JASON.

C'est toi-même qui as fait ton sort ; n'en accuse point d'autre.

MÉDÉE.

En quoi ? Est-ce en me livrant à un nouvel époux et en te trahissant?

JASON.

En prononçant des imprécations impies contre le roi.

MÉDÉE.

C'est moi-même qui suis dans ton propre palais l'objet des imprécations.

JASON.

Je ne prolongerai pas davantage ces récriminations. Si tu veux recevoir de moi quelque secours dans ton exil pour tes enfants ou pour toi-même, parle, je suis prêt à y pourvoir d'une main libérale, et à envoyer des symboles[1] aux hôtes de ma famille, qui t'accueilleront avec générosité. Si tu me refuses, tu te montres insensée; mais tu as tout à gagner en maîtrisant ta colère.

MÉDÉE.

Je n'aurai pas recours à tes hôtes; je ne recevrai rien et tu ne me donneras rien : les dons d'un méchant ne profitent point.

JASON.

Je prends les dieux à témoin que je veux te servir, toi et tes enfants; c'est toi qui rejettes mes bienfaits, et tu repousses tes amis par ton insolence; tu aggraves ainsi tes chagrins.

MÉDÉE.

Va, l'amour de ta nouvelle épouse te subjugue, et ton absence te semble déja bien longue[2]. Va l'épouser : peut-être, s'il plaît aux dieux, cet hymen te causera d'amers repentirs.

LE CHOEUR.

Lorsque l'amour fond sur nous avec violence, il ne

[1] Ces *symboles* étaient des signes de reconnaissance qu'on laissait à un hôte, et qu'il représentait pour recevoir à son tour l'hospitalité. Le Scholiaste dit qu'on partageait, par exemple, un osselet, dont chacun gardait la moitié.

[2] Hermione dit ainsi dans l'*Andromaque* de Racine :

« Tu comptes les moments que tu perds avec moi. »

laisse aux hommes ni honneur ni vertu ; mais quand Cypris prend sur nous un empire modéré, c'est la plus aimable des immortelles. O ma puissante maîtresse, que jamais ton arc d'or ne lance contre moi ces traits inévitables, trempés dans le venin du desir !

Puissé-je chérir toujours la modestie, le plus beau présent des dieux ! Que jamais la redoutable Vénus ne me jette dans les passions aveugles et les querelles implacables, en blessant mon cœur par le triomphe d'une rivale ; et qu'honorant les unions paisibles, elle choisisse les épouses avec un heureux discernement !

O ma patrie ! ô ma famille ! que jamais je ne vive dans l'exil, traînant dans le besoin une pénible existence, de toutes les douleurs la plus digne de pitié ! que la mort, oui, que la mort me frappe avant de voir un tel jour ! Il n'est pas de plus grand malheur que d'avoir perdu sa patrie.

Nous l'avons vu, ce n'est pas sur les récits d'autrui que nous en parlons : aucun citoyen, aucun ami n'a pris pitié de toi, en te voyant en proie aux plus cruelles souffrances. Périsse misérablement celui qui ne sait pas honorer ses amis et leur ouvrir la clef d'un cœur pur ! Jamais il ne sera mon ami.

ÉGÉE.

Sois heureuse[1], Médée ! Nul ne sait de meilleur début pour aborder ses amis.

MÉDÉE.

Sois heureux aussi, Égée, fils du sage Pandion ! De quel lieu viens-tu en cette contrée ?

[1] Χαῖρε, mot qui signifie *salut !* et aussi, *réjouis-toi.*

ÉGÉE.

Je viens de consulter l'antique oracle d'Apollon.

MÉDÉE.

Dans quel dessein as-tu visité ce temple prophétique, placé au centre de la terre?

ÉGÉE.

J'allais demander les moyens d'obtenir des enfants.

MÉDÉE.

Par les dieux! tu es encore sans postérité?

ÉGÉE.

La haine de quelque divinité me prive d'enfants.

MÉDÉE.

As-tu une épouse, ou n'as-tu pas connu le mariage?

ÉGÉE.

Je ne me suis pas soustrait au joug de l'hymen.

MÉDÉE.

Quelle réponse Phébus a-t-il faite à ta demande?

ÉGÉE.

Une réponse trop obscure pour l'intelligence de l'homme.

MÉDÉE.

M'est-il permis d'entendre l'oracle du dieu?

ÉGÉE.

Sans doute, puisqu'il faut un esprit pénétrant.

MÉDÉE.

Quelle est donc cette réponse? Fais-la-moi connaître.

ÉGÉE.

Il m'a dit de ne pas faire sortir le pied de l'outre [1].

[1] Cet oracle, dont Euripide rapporte ici le sens en vers iambiques, se trouve en vers hexamètres dans la *Vie de Thésée*, par Plutarque. Outre le sens allégorique de l'oracle, il y a aussi un sens obscène sous les mots grecs. Dans ce vers,

Ἀσκοῦ με τὸν προὔχοντα μὴ λῦσαι πόδα,

le mot ἀσκὸς, *outre*, signifie aussi *ventre*; et πόδα est pour ποδεῶνα,

MÉDÉE.

Avant d'être arrivé en quel pays?

ÉGÉE.

Avant d'être de retour dans mes foyers.

MÉDÉE.

Et dans quel but as-tu dirigé ta navigation vers cette contrée?

ÉGÉE.

Il y a un certain Pitthée, roi de Trézène.

MÉDÉE.

Fils de Pélops, dit-on, et célèbre par sa piété?

ÉGÉE.

Je veux lui faire part de cet oracle.

MÉDÉE.

Il est habile, et expert dans l'art de les interpréter.

ÉGÉE.

C'est le plus cher des amis que j'ai dus à la guerre [1].

MÉDÉE.

Puisses-tu obtenir l'objet de tes vœux!

ÉGÉE.

Mais quelle cause a flétri ainsi l'éclat de tes yeux et de ton visage?

MÉDÉE.

Égée, mon époux est le plus perfide des hommes.

ÉGÉE.

Que dis-tu? Raconte-moi sans réserve tes sujets d'affliction.

MÉDÉE.

Jason m'outrage, sans que j'aie aucun tort envers lui.

pudendum. L'oracle dit à Égée de ne point avoir de commerce avec une femme, avant d'avoir revu ses foyers.

[1] Δορυξένων. Le Scholiaste rappelle ici Diomède et Glaucus.

ÉGÉE.

Qu'a-t-il fait? Achève de t'expliquer.

MÉDÉE.

Il a une autre épouse que moi, une autre maîtresse de sa maison.

ÉGÉE.

Il a osé en venir à ce point d'infamie?

MÉDÉE.

Rien n'est plus certain : moi, qu'il aimait, maintenant il me méprise.

ÉGÉE.

Est-ce par amour pour une autre, ou par dédain pour toi? est-ce le dégoût ou la haine qui ont pu l'y déterminer?

MÉDÉE.

C'est un violent amour; son cœur est infidèle.

ÉGÉE.

Ne t'inquiète plus de lui, si, comme tu le dis, c'est un perfide.

MÉDÉE.

Il a recherché l'alliance des rois.

ÉGÉE.

Et qui lui donne une épouse? Achève de m'instruire.

MÉDÉE.

Créon, le roi de Corinthe.

ÉGÉE.

Ton affliction, ô femme, est donc bien pardonnable.

MÉDÉE.

Hélas! et, pour surcroît, je suis bannie de cette terre.

ÉGÉE.

Par qui? C'est encore un nouveau malheur que tu m'apprends.

MÉDÉE.

C'est Créon qui me bannit de Corinthe.

ÉGÉE.

Et Jason le permet? Je ne puis approuver non plus cette seconde offense.

MÉDÉE.

De paroles, non; mais, de cœur, il le desire. Mais je t'en conjure par ton visage que je touche, par tes genoux que j'embrasse, je m'adresse à toi en suppliante : prends pitié de mon infortune; ne me laisse pas seule et abandonnée; accorde-moi l'hospitalité dans ton pays et au sein de tes foyers. Que ton desir d'obtenir des enfants soit satisfait par les dieux, et puisses-tu mourir au sein du bonheur! Tu ne sais pas quelle heureuse rencontre tu as faite en moi : je ferai cesser ta privation d'enfants, et, grâce à moi, tu deviendras père d'une nombreuse postérité. Je connais des secrets pour y réussir.

ÉGÉE.

Femme, plusieurs motifs me disposent à te rendre ce service : d'abord le respect des dieux, ensuite l'espoir de ces enfants que tu me promets; car j'en ai un desir sans mesure[1]. Mais voici ce que je puis dire : Si tu arrives dans mes états, je m'efforcerai de t'y donner l'hospitalité, car je respecte la justice : je t'avertis seulement d'une chose : je ne veux pas t'emmener de ce pays. Mais si toi-même tu peux te rendre dans mon palais, tu y resteras en sûreté, et je ne te livrerai à personne. C'est à toi de t'échapper seule de cette terre; car je veux être irréprochable aux yeux de mes hôtes.

[1] C'est le sens que le Scholiaste et la plupart des éditeurs donnent ici à φρεῦδος; mais Matthiæ conserve à ce mot son sens ordinaire, et il faudrait traduire alors : « Les forces m'ont manqué pour en avoir. »

MÉDÉE.

Soit : si je puis avoir foi en tes promesses, je n'aurai qu'à me louer de toi.

ÉGÉE.

Manques-tu de confiance? ou quel sujet d'inquiétude te reste-t-il ?

MÉDÉE.

J'ai confiance en toi ; mais j'ai pour ennemis la maison de Pélias, et Créon. Si tu t'enchaînes par un serment, je ne craindrai pas que tu me livres entre leurs mains; mais si tu t'engages par de simples paroles, sans être lié par un serment, tu peux devenir l'ami de mes ennemis, et céder à leurs sommations solennelles ; car je suis faible et mes ennemis sont puissants, ils sont assis sur le trône.

ÉGÉE.

Tu fais preuve d'une grande prévoyance ; mais si mes serments peuvent te rassurer, je ne m'y refuse pás. Ce sera en effet pour moi un grand appui, d'avoir quelque prétexte à alléguer à tes ennemis, et tes intérêts en seront plus assurés. Nomme donc les dieux que tu veux que j'atteste.

MÉDÉE.

Jure par la Terre, par le Soleil mon aïeul, et par tous les dieux.

ÉGÉE.

A quoi faut-il que je m'engage ? dis-moi.

MÉDÉE.

Jure de ne jamais me chasser toi-même de tes états ; et si quelque autre de mes ennemis veut m'en arracher, de ne jamais y consentir tant que tu vivras.

ÉGÉE.

Je jure par la Terre, par la brillante lumière du Soleil,

et par tous les dieux, d'observer religieusement ce que tu me demandes.

MÉDÉE.

Il suffit : et quelle peine veux-tu encourir, si tu violes ce serment ?

ÉGÉE.

Le châtiment qui punit les impies.

MÉDÉE.

Pars content ; tout va bien. Pour moi, je me rendrai au plus tôt dans ta cité, quand j'aurai accompli ce que je prépare, et obtenu ce que je veux.

LE CHOEUR.

O roi ! que le fils de Maïa, que le conducteur céleste te ramène dans ton palais ! Que tous tes vœux et tes projets s'accomplissent, Égée! tu t'es montré à moi comme un homme généreux.

MÉDÉE.

O Jupiter, ô Justice, fille de Jupiter, ô lumière du soleil, maintenant je vais triompher glorieusement de mes ennemis : nous sommes entrés dans la bonne voie. J'ai maintenant l'espoir de me venger de mes ennemis. Égée en effet m'est apparu comme un port dans ma détresse; c'est là que je veux jeter l'ancre [1], une fois arrivée dans la ville de Pallas. En cet instant je veux m'ouvrir à vous de tous mes desseins : écoutez des secrets qui ne sont pas faits pour plaire. J'enverrai un de mes servi-

[1] Littéralement : « A lui j'attacherai le câble de la poupe. » Quand les navires avaient abordé, la poupe était tournée vers la terre, et c'est à la poupe qu'étaient attachés les câbles qui retenaient le vaisseau au rivage. Ici, Égée est comparé au rocher auquel ces câbles étaient retenus. L'emploi des métaphores empruntées à l'art nautique était très fréquent chez les Grecs, peuple maritime, entouré de tous côtés par les flots.

teurs à Jason, pour le prier de se rendre auprès de moi : je l'accueillerai avec de douces paroles ; je lui dirai que j'approuve tout, que j'applaudis à l'hymen royal pour lequel il me trahit, que ses projets sont utiles et honnêtes; je lui demanderai de permettre que mes fils demeurent auprès de lui; non que je veuille laisser mes enfants sur une terre ennemie, en butte aux outrages de la haine, mais afin de faire tomber la fille du roi dans un piége où elle doit périr. Je les enverrai chargés de présents pour la nouvelle épouse, demandant qu'on leur épargne l'exil loin de ce pays. Ils lui porteront un péplus d'un léger tissu, et une couronne enrichie d'or ; et si la jeune fille prend ces ornements pour en parer sa personne, elle expirera dans les tourments, avec tous ceux qui la toucheront elle-même, tant est subtil le poison dont je les pénétrerai. Ici je m'arrête... Je frémis en pensant à l'œuvre qui me reste à accomplir. J'immolerai mes enfants : il n'est personne qui puisse les dérober à ma fureur. Après avoir anéanti la famille de Jason, je partirai de cette terre, fuyant le meurtre de mes chers enfants, après avoir accompli le plus odieux des attentats. Mais je ne puis supporter d'être la risée de mes ennemis. C'en est fait : que me sert de vivre? je n'ai ni patrie, ni famille, ni asile contre le malheur. Oh! quelle fut mon erreur de quitter la maison de mes pères, et de croire aux paroles d'un Grec! Mais, avec l'aide des dieux, il n'échappera pas à ma vengeance. Il ne reverra jamais vivants les fils qu'il a eus de moi ; jamais sa nouvelle épouse ne le rendra père ; la cruelle périra cruellement par l'effet de mes poisons. Qu'on ne me croie ni faible, ni lâche, ni même insensible ; je suis tour à tour terrible pour mes ennemis, et affectueuse pour mes amis. C'est pour de tels caractères que la vie est glorieuse.

LE CHOEUR.

Puisque tu nous as fait part de tes desseins, et par intérêt pour toi et par respect pour les lois humaines, je dois te détourner de les accomplir.

MÉDÉE.

Vous le tenteriez en vain. Mais je dois vous pardonner vos conseils, à vous qui ne souffrez pas comme moi.

LE CHOEUR.

Quoi ! tu oseras faire périr tes deux enfants ?

MÉDÉE.

Oui ; c'est le moyen de déchirer le cœur de mon époux.

LE CHOEUR.

Et tu te rendras la plus malheureuse des femmes.

MÉDÉE.

C'en est fait : toute autre parole serait superflue. Et toi [1], va, et fais venir Jason : j'ai éprouvé ta fidélité en toutes choses. Ne dis rien de mes projets, si tu es attachée à ta maîtresse, et si tu es digne de ton sexe.

LE CHOEUR, *seul*.

Heureux les descendants d'Érechthée, nobles enfants des dieux, peuple nourri dans la glorieuse sagesse d'une terre sacrée, et que l'ennemi n'a jamais ravagée [2] ; marchant toujours au sein d'un air pur et brillant ; contrée où la blonde Harmonie donna le jour aux neuf Muses, aux chastes Piérides [3].

[1] Elle s'adresse à une des esclaves, probablement à la nourrice.

[2] Ce passage confirme le fait avancé par le Scholiaste, que la *Médée* est antérieure aux revers de la guerre du Péloponnèse.

[3] Dans Hésiode, c'est Mnémosyne qui est la mère des Muses. Nul autre qu'Euripide ne leur a donné pour mère Harmonie, et ne les a fait naître dans l'Attique. Mais ce poëte contredit sur tant d'autres points la my-

C'est dans le beau cours du Céphise que Vénus puisa, dit-on, une onde pure, et rafraîchit la contrée par la douce haleine des vents tempérés, et toujours elle entrelace sa chevelure de guirlandes de roses odorantes ; elle fait siéger auprès de la Sagesse les Amours, auxiliaires de toutes les vertus.

Comment la ville aux fleuves sacrés, la terre hospitalière, accueillera-t-elle une mère impie, qui a immolé ses enfants? Vois le flanc déchiré de tes enfants, contemple ce meurtre que tu as résolu. Ah! nous t'en conjurons tous en tombant à tes pieds, épargne ton propre sang!

Où ta main égarée et ton cœur prendront-ils le féroce courage d'immoler tes enfants? En se fixant sur ces victimes infortunées, comment tes yeux ne fondraient-ils pas en larmes? Non, quand tes fils suppliants tomberont à tes genoux, tu ne pourras, malgré ton cœur résolu, tremper une main cruelle dans leur sang.

JASON.

Je viens à ta demande; et, quel que soit ton ressentiment contre moi, je ne me refuserai point à ton desir : me voici prêt à entendre quelle nouvelle chose tu veux de moi.

MÉDÉE.

Jason, je t'en conjure, pardonne-moi mes paroles violentes. Il est juste que tu supportes ma colère, après les services mutuels que nous nous sommes rendus. Je me suis demandé compte à moi-même de ma conduite, et je me la suis reprochée. Malheureuse, me suis-je dit, quelle

thologie reçue, qu'on en peut conclure qu'il se croyait tout permis là-dessus.

est ma démence, de m'emporter contre ceux qui s'intéressent à moi? Pourquoi me rendre odieuse aux maîtres de ce pays et à mon époux, qui n'a en vue que notre bien, en épousant la fille du roi et en donnant des frères à mes fils? Ne dois-je pas abjurer ma colère? Pourquoi me plaindre, quand les dieux nous sont favorables? N'ai-je pas des enfants? ne sais-je pas que nous sommes exilés de la Thessalie, et sans amis? — Ces réflexions m'ont fait sentir mon imprudence et l'injustice de ma colère. A présent j'approuve ta conduite, et tu me parais sage d'avoir contracté cette alliance pour notre famille. Insensée que j'étais! je devais m'associer à tes desseins, concourir à leur exécution, assister ta jeune épouse, et me plaire à la parer. Mais (je ne veux pas médire de nous-mêmes) nous sommes femmes: il ne fallait donc pas imiter le mal, et répondre à la folie par la folie. Je reconnais ma faute, et j'avoue que je me trompais alors; mais maintenant j'ai pris des idées plus raisonnables. O mes enfants! venez, sortez du palais, accourez, embrassez votre père; qu'il entende votre voix; détestez, avec votre mère, l'injuste haine qu'elle a fait naître; nous sommes réconciliés, et nos ressentiments sont apaisés. Prenez ma main. O cruelle pensée! comme mon cœur frémit en secret! O mes enfants, vous verrai-je encore longtemps me tendre vos bras innocents? Ah malheureuse!... je sens couler mes pleurs.... je frissonne. En me réconciliant avec votre père après de si longs débats, je sens mon visage inondé de larmes.

LE CHOEUR.

Et moi, les larmes remplissent aussi mes yeux. Puissent les malheurs actuels ne pas s'empirer encore!

JASON.

Femme, j'approuve ta conduite, et je ne te fais point

de reproche. Il est naturel qu'une femme s'irrite contre l'époux qui forme de nouveaux nœuds ; mais ton cœur est revenu à de meilleurs sentiments, et tu t'es rangée, quoique un peu tard, à une pensée plus sage : c'est le propre d'une femme modeste et prudente. Pour vous, mes enfants, votre père, avec l'aide des dieux, a pourvu à votre sort. J'espère qu'un jour Corinthe vous verra occuper à côté de vos frères les rangs les plus élevés. Croissez en paix ; votre père et la faveur des dieux feront le reste. Puissé-je vous voir grandir dans la vertu et triompher de mes ennemis ! Mais pourquoi, Médée, ces larmes qui inondent ton visage ? pourquoi détourner les yeux, et ne pas recevoir mes paroles avec joie ?

MÉDÉE.

Hélas ! je songe à ces pauvres infortunés.

JASON.

Fie-toi à mes soins : je pourvoirai à leur sort.

MÉDÉE.

Oui, j'aurai confiance en tes promesses ; mais la femme est faible et portée aux larmes.

JASON.

Mais pourquoi gémis-tu ainsi sur ces enfants ?

MÉDÉE.

Je les ai mis au monde ; et, quand tu formais des vœux pour leur vie, j'ai frémi à la pensée que peut-être ils seraient vains. Mais les choses dont j'avais à te faire part dans cet entretien, je ne te les ai dites qu'en partie ; je vais achever le reste. Puisqu'il plaît au roi de ce pays de me bannir, et qu'il vaut mieux pour moi, je le reconnais, de n'être importune ni à toi ni aux chefs de la contrée, en y séjournant, car on me regarde comme l'ennemie de ta maison, je quitte le pays et me rends en exil.

Mais demande à Créon que mes enfants soient élevés par tes mains, et qu'ils ne sortent pas de cette terre.

JASON.

J'ignore si je pourrai le fléchir ; mais je le tenterai.

MÉDÉE.

Engage ton épouse à demander à son père cette faveur, et que mes enfants ne sortent pas de cette terre [1].

JASON.

Je le ferai, et j'espère la persuader : elle a le cœur d'une femme..

MÉDÉE.

Moi aussi je t'aiderai dans cette entreprise : j'enverrai mes fils porter à ton épouse des présents d'une rare beauté, un péplus d'un léger tissu, et une couronne d'or. Qu'on m'apporte au plus tôt ces ornements. Elle sera heureuse en toutes choses, ayant en toi un excellent époux, et possédant la parure que le Soleil, mon aïeul, donna à ses descendants. Mes enfants, prenez dans vos mains ce présent nuptial, et portez-le à la jeune princesse qui va devenir l'épouse de votre père. Ces dons ne sont point à dédaigner.

JASON.

Pourquoi si follement prodiguer tes richesses ? Penses-tu que la maison des rois manque de robes magnifiques ou d'ornements en or ? Conserve-les, ne les donne point : si elle a pour moi quelque estime, elle me préférera à toutes les richesses, j'en suis certain.

MÉDÉE.

Je n'en crois rien : on dit que les présents fléchissent les dieux mêmes ; et l'or a sur les mortels plus de pou-

[1] La répétition emphatique de ces mots n'est pas sans intention. La pensée secrète de Médée semble s'y faire jour.

voir que tous les discours. La fortune favorise cette jeune fille, les dieux sont pour elle ; la nouvelle épouse règne ; et je rachèterais l'exil de mes enfants, je ne dis pas de tout mon or, mais au prix de ma vie. Allez, mes enfants, entrez dans ce superbe palais ; offrez ces parures ; priez, suppliez la nouvelle épouse de votre père, devenue ma maîtresse, de vous sauver de l'exil, et offrez-lui ces parures ; car ce qui importe surtout, c'est qu'elle-même les reçoive de ses propres mains. Allez au plus vite, et rapportez à votre mère l'heureuse nouvelle que son desir est réalisé.

LE CHOEUR.

Maintenant je ne conserve plus l'espoir de voir vivre ces enfants ; déja ils marchent à la mort. En recevant le diadème d'or, l'épouse infortunée recevra sa perte ; elle va ceindre de sa propre main sa blonde chevelure de la parure meurtrière [1].

Séduite par l'éclat divin de ce brillant tissu et de la riche couronne, elle va s'en parer, et elle portera bientôt aux enfers sa parure nuptiale. Ainsi elle tombera dans le piége fatal, et y trouvera une mort cruelle : rien ne peut la dérober à sa perte.

Et toi, malheureux époux, gendre des rois, sans prévoir le sort funeste qui menace tes enfants, tu leur prépares une mort cruelle, ainsi qu'à ton épouse. Malheureux ! combien te voilà déchu de ton ancienne fortune !

Je gémis sur ta douleur, misérable mère, qui vas égorger tes enfants pour venger l'outrage de ta couche, et l'injuste abandon d'un époux qui a volé dans les bras d'une autre.

[1] Littéralement ; « De la parure de Pluton. »

LE GOUVERNEUR.

O ma maîtresse, tes fils sont exemptés de l'exil; la royale épouse a reçu tes présents avec joie; tes enfants n'ont rien à craindre de ce côté.

MÉDÉE.

Laisse!

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi ce trouble qui t'arrête, quand tout seconde tes vœux?

MÉDÉE.

Hélas! hélas!

LE GOUVERNEUR.

Ces tristes accents s'accordent mal avec ce que je t'annonce.

MÉDÉE.

Encore une fois, malheur!

LE GOUVERNEUR.

T'aurais-je, sans le savoir, annoncé quelque désastre, et me suis-je abusé par l'espoir d'une heureuse nouvelle[1]?

MÉDÉE.

Tu as dit ce que tu avais à dire; je ne te fais point de reproche.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc baisses-tu les yeux? pourquoi verses-tu des larmes?

MÉDÉE.

Il le faut bien, vieillard, après la résolution que les dieux et une mauvaise inspiration m'ont fait prendre.

[1] Les anciennes éditions donnent ici deux vers, qui ne sont que la répétition de deux vers qu'on a déja vus plus haut, vers 913, 914 : on les supprime donc ici, comme interpolés.

LE GOUVERNEUR.

Prends courage ; tes fils te ramèneront un jour.

MÉDÉE.

Et moi, malheureuse, j'en enverrai d'autres auparavant.

LE GOUVERNEUR.

Tu n'es pas la seule mère qui ait été séparée de ses enfants. Mortels, nous devons supporter le malheur avec patience.

MÉDÉE.

Je le ferai. Mais rentre dans le palais, et prépare à mes enfants ce qu'exigent leurs besoins de chaque jour. O mes fils, mes fils ! vous du moins, vous avez une ville, une maison où, loin de moi, malheureuse, vous habiterez pour toujours, privés de votre mère. Et moi , j'irai en exil sur une autre terre, avant d'avoir pu jouir de vous, et vous voir heureux ; avant d'avoir préparé pour vous la couche nuptiale, paré votre épouse de ma main, et allumé pour vous les flambeaux de l'hyménée. Ah ! malheureuse, ma fierté m'a perdue. En vain, mes enfants, je vous ai élevés, en vain j'ai supporté pour vous tant de peines et d'inquiétudes, en vain j'ai souffert les douleurs de l'enfantement ; sur vous autrefois reposaient mes plus douces espérances ; vous deviez nourrir ma vieillesse, et à ma mort m'ensevelir de vos mains; sort envié parmi les mortels. Maintenant c'en est fait de cette douce pensée. Séparée de vous, je passerai une vie triste et misérable. Pour vous, vous ne verrez plus votre mère, et vous passerez à une autre existence. Ah ! mes enfants, pourquoi tournez-vous vos yeux vers moi? pourquoi m'adressez-vous ce dernier sourire? Hélas ! hélas ! que faire?... Le cœur me manque, mes amies, quand je vois le regard si doux de mes enfants .. Non, je ne puis ! loin

de moi mes horribles projets! J'emmènerai mes fils dans l'exil. Faut-il, en punissant leur père par leur malheur, faire à mon propre cœur une double blessure? Non certes : loin de moi tous mes projets!

Mais quoi! souffrirai-je qu'on m'outrage, et laisserai-je mes ennemis impunis? Il faut me venger... Quelle lâcheté! laisser entrer dans mon cœur ces sentiments pusillanimes! — Mes enfants, rentrez dans le palais. — Quant à ceux qui craindraient d'être témoins de mes sacrifices, c'est leur affaire; mais je ne laisserai pas amollir mon bras. Mais arrête, ô mon cœur! ne consomme pas l'attentat; épargne tes enfants: ils te suivront dans ton exil, et leur vue te réjouira. — Non, par les divinités infernales qui résident chez Pluton, jamais je ne souffrirai que mes enfants restent exposés aux outrages de mes ennemis; il faut absolument qu'ils meurent, et puisqu'il le faut, je leur donnerai la mort, moi qui leur ai donné le jour. La chose est résolue, il n'en peut être autrement; déja, la tête ceinte du bandeau fatal et revêtue de la robe empoisonnée, la royale épouse expire, je le sais. Mais, puisque je suis entrée dans une voie funeste, et que je vais les précipiter dans une plus funeste encore, je veux encore une fois voir mes enfants. Donnez, mes fils, donnez à votre mère votre main à baiser[1]. O main chérie, ô tête chérie! maintien, noble visage de mes enfants, je vous souhaite le bonheur, mais là-bas[2]; car ici votre père vous l'a ravi. O doux embrassements! joues fraîches et délicates, délicieuse haleine de mes enfants... Ah! sortez, sortez! je ne puis

[1] Imitation d'Ennius :

Salvete, optima corpora,
Date manus vestras, measque accipite.

[2] Aux enfers.

plus soutenir votre vue, je succombe à tant de maux : je sais quels forfaits j'ose accomplir : mais ma fureur est plus forte que la prudence, et cette passion cause les plus grands malheurs des hommes.

LE CHOEUR, *seul*.

Souvent je me suis livrée à des discussions plus subtiles et à des recherches plus élevées que celles qu'il appartient à mon sexe d'aborder. En effet, il y a aussi pour les femmes une muse qui leur inspire la sagesse : non à toutes, car le nombre est borné de celles qui la cultivent ; mais l'esprit des femmes n'est pas étranger aux Muses.

Je dis aussi que parmi les mortels, ceux qui n'ont pas connu l'hymen et n'ont pas eu d'enfants l'emportent en félicité sur ceux qui en ont mis au monde. En effet, ceux qui n'en ont pas, ignorant les douceurs et les amertumes de la paternité, sont, par cette privation même, exempts de bien des angoisses. Mais ceux qui voient croître sous leurs yeux de tendres rejetons, leur vie entière est en proie à de continuels soucis : ce sont d'abord les soins qu'exige une bonne éducation ; puis la nécessité de pourvoir à leur existence à venir, et en outre l'incertitude de savoir si l'on travaille pour des êtres vicieux ou pour des gens de bien. Reste enfin le dernier des malheurs, qui menace tous les mortels : supposez qu'on ait pourvu abondamment à leur existence, qu'ils arrivent pleins de vigueur jusqu'à la jeunesse, et qu'ils soient devenus des gens de bien : même en admettant cette bonne fortune, la mort vient vous les arracher, et les emporte chez Pluton. Pourquoi donc à tant de douleurs les dieux ajou-

tent-ils encore la plus cruelle de toutes, la perte des enfants?

MÉDÉE.

Chères amies, depuis longtemps inquiète de ce que prépare la fortune, j'attends qu'on vienne du palais m'annoncer quelle sera l'issue de mon entreprise. Je vois s'avancer un des serviteurs de Jason ; son air ému indique qu'il a quelque nouveau malheur à nous annoncer.

LE MESSAGER.

Après le crime atroce, inouï, que tu as commis, Médée, fuis au plus vite ; fuis sur un vaisseau léger [1], ou sur un char rapide, s'il s'offre à toi.

MÉDÉE.

Qu'arrive-t-il donc qui doive m'obliger à fuir?

LE MESSAGER.

La fille du roi vient de périr avec Créon son père, par l'effet du poison.

MÉDÉE.

O nouvelle qui me comble de joie ! — Je te compterai désormais au nombre de mes bienfaiteurs et de mes amis.

LE MESSAGER.

Que dis-tu? es-tu dans ton bon sens? n'es-tu pas en délire, toi qui, en apprenant la ruine de la maison royale, te réjouis, au lieu de frémir d'effroi ?

MÉDÉE.

J'aurais beaucoup de choses à te répondre ; mais ne t'irrite pas trop, ami, et raconte-moi comment ils sont morts : tu doubleras ma joie, s'ils ont souffert une mort cruelle.

[1] Grec : « Sur un char naval. »

LE MESSAGER.

Lorsque tes deux enfants sont venus avec leur père et sont entrés dans la chambre nuptiale, nous nous sommes réjouis, nous, tes serviteurs, qui souffrions de ta douleur : aussitôt le bruit se répand que toi et ton époux vous avez mis fin à vos anciennes querelles. L'un baise les mains, l'autre la tête blonde de tes enfants ; et moi, dans ma joie, je les suivais jusque dans l'appartement des femmes. La maîtresse que nous servons maintenant à ta place, avant d'apercevoir tes deux fils, jeta un tendre regard sur Jason. Ensuite elle voila ses yeux, et détourna son beau visage, par horreur pour la présence des enfants. Mais ton époux calma le ressentiment de la jeune fille, en lui disant : « Ne sois pas l'ennemie de ceux « qui t'aiment, apaise ta colère ; tourne tes regards de « ce côté, et accorde ton amitié à ceux qui aiment ton « époux. Reçois les présents qu'ils t'apportent, et demande « à ton père qu'il épargne l'exil à ces enfants, en faveur « de moi. » Elle, lorsqu'elle vit la parure, ne put garder sa colère, et promit tout à son époux. Et, avant que tes enfants et leur père fussent loin du palais, elle prend cette robe magnifique et s'en revêt; elle pose la couronne d'or sur ses boucles gracieuses, et arrange sa chevelure devant un brillant miroir, en souriant à sa propre image. Puis, s'étant levée de son trône, elle se promène dans les appartements, avec une démarche élégante, dans sa blanche chaussure, enivrée de joie par ces présents, et regardant sa taille par derrière avec complaisance. Mais bientôt on vit un affreux spectacle : elle change de couleur, elle recule, tout son corps tremble, et c'est à grand'-peine qu'elle s'appuie sur son trône pour s'empêcher de tomber. Une vieille esclave, la croyant saisie par la fureur de Pan ou de quelque autre dieu, se met à pousser des

hurlements, jusqu'à ce qu'enfin elle voit une écume blanche sortir de sa bouche, ses yeux se renverser, et le sang se retirer de ses veines : alors elle jette un grand cri, bien différent de ses hurlements religieux. L'une court vers son père, l'autre vers son nouvel époux, annoncer cette terrible catastrophe. Tout le palais retentissait de pas précipités. Tout le temps qu'un agile coureur met à atteindre la borne du stade [1], elle reste sans voix et les yeux fermés ; enfin elle s'éveille, et pousse un profond soupir. Elle était en proie à un double mal : la couronne d'or posée sur sa tête lançait des jets prodigieux d'un feu dévorant, et la robe au léger tissu, présent de tes enfants, consumait les chairs délicates de l'infortunée. Elle se lève du trône, et veut se dérober aux flammes qui la poursuivent ; elle secoue sa tête et sa chevelure flottante, et s'efforce d'arracher la couronne : mais l'ornement fatal reste adhérent à sa tête, et plus elle secoue sa chevelure, plus le feu redouble de violence. Elle tombe enfin vaincue par la douleur, méconnaissable à tout autre qu'à l'œil d'un père [2]. Ses yeux défigurés n'offraient plus de formes certaines ; son visage avait perdu toute sa beauté ; le sang ruisselait de sa tête sur ses joues embrasées ; les chairs, comme des larmes de poix ardente, se détachaient des os, consumées par un invisible poison. Affreux spectacle ! personne n'osait toucher le cadavre ; son exemple était pour tous une trop cruelle leçon. Cependant son malheureux père, ignorant cette catastrophe, arrive tout à coup : il se précipite sur le corps de sa fille ;

[1] Grec : « De la carrière de six plèthres. » Le plèthre était la sixième partie du stade.

[2] Racine, récit de la mort d'Hippolyte :

> Triste objet où des dieux triomphe la colère,
> Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

il pousse des cris déchirants, et, la pressant entre ses bras, il la couvre de ses baisers. « O fille infortunée, s'écrie-« t-il, quel dieu t'a si indignement sacrifiée ? qui t'enlève « à l'amour de ton père, voisin de la tombe ? O ma fille, « je veux mourir avec toi. » Lorsqu'il eut mis fin à ses lamentations et à ses gémissements, l'infortuné vieillard veut relever son corps débile ; mais il reste adhérent au léger tissu, comme le lierre s'attache aux rameaux du laurier ; c'était une lutte horrible : il tâche de soulever un genou ; aussitôt elle le retire en arrière, et lorsqu'il fait effort pour s'en séparer, les chairs du vieillard se détachent des os. Il succombe enfin, et rend l'ame, vaincu par la douleur. La fille et son vieux père gisent à côté l'un de l'autre, catastrophe bien digne de larmes. Pour ce qui te concerne, je n'ai rien à te dire ; tu dois savoir toi-même le moyen d'échapper au châtiment. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les mortels me paraissent une ombre vaine ; et je ne crains pas de dire que ceux des mortels qui passent pour sages, les déclamateurs et les artisans de paroles, sont les plus atteints de folie. Le bonheur n'est point fait pour les mortels : l'abondance des richesses peut rendre l'un plus fortuné que l'autre, mais jamais heureux.

LE CHOEUR.

La Divinité paraît vouloir accabler aujourd'hui Jason de tous les maux qu'il a mérités. Combien nous plaignons ton infortune, malheureuse fille de Créon, qui descends aux enfers, victime de l'hymen de Jason !

MÉDÉE.

Mes amies, mon parti est pris, d'immoler au plus tôt mes enfants, et de fuir cette terre sans différer davan-

tage, en les livrant à une main étrangère, plus hardie que la mienne à les frapper. Leur mort est inévitable ; et puisqu'il le faut, je leur donnerai la mort, moi qui leur ai donné la vie [1]. Allons, mon cœur, arme-toi de courage : que tardons-nous à accomplir cet acte horrible, mais nécessaire? Et toi, ma main, prends le poignard. Va, Médée, élance-toi dans la triste carrière de la vie ; point de lâcheté ; oublie tes enfants, oublie qu'ils te sont chers, et que tu leur as donné la vie ; pour ce seul jour du moins, oublie tes fils ; après cela, livre ton cœur au désespoir. Car même quand je les immole, ils me sont chers, et je suis la plus malheureuse des femmes !

LE CHOEUR, *seul.*

O terre, ô soleil dont les rayons éclairent le monde, voyez, voyez cette femme barbare prête à porter sur ses fils une main parricide [2]. Ils te doivent leur céleste origine. C'est un acte redoutable, que le sang des dieux soit versé par la main des hommes ! Astre divin, contiens, réprime sa rage ; éloigne du palais cette Furie sanguinaire, envoyée par des divinités malfaisantes.

En vain tu les as portés dans ton sein, en vain tu les as mis au monde, barbare, qui as franchi le détroit inhospitalier des Symplégades bleuâtres ! Malheureuse, quelle fureur s'empare de ton ame, et enfante le meurtre? Le sang des proches versé sur la terre est difficile à expier ; pour punir les parricides, les dieux envoient

[1] Ces deux derniers vers se trouvent déja plus haut, vers 1032, 1033. Aussi plusieurs éditeurs les suppriment ici.

[2] Traduction du début de ce chœur par Ennius :

> Jupiter, tuque adeo summe Sol, res omnes qui inspicis,
> Quique lumine tuo maria, cœlum ac terras contues,
> Inspice hoc facinus, priusquam fiat ; prohibissis scelus.

sur leurs maisons des châtiments proportionnés au crime.

PREMIER ENFANT, *dans l'intérieur du palais.*

Malheur à moi ! que faire ? où fuir les mains de ma mère ?

SECOND ENFANT.

Je ne sais, ô mon frère ! nous sommes perdus.

LE CHOEUR.

Entendez-vous, entendez-vous les cris des enfants ? O malheureuse femme ! Entrerai-je dans le palais ? je suis résolue de soustraire ces enfants à la mort.

LES ENFANTS.

Au nom des dieux, venez à notre secours ! le temps presse ; déja le fer est sur nos têtes [1].

LE CHOEUR.

Malheureuse, tu avais donc un cœur de roc ou de fer, toi dont la main parricide a fait périr les fruits nés de ton sein ! Une seule femme, une seule avant toi, osa, dit-on, porter ses mains sur ses tendres enfants ; ce fut Ino, en proie à une fureur envoyée par les dieux, lorsque l'épouse de Jupiter la chassa errante et en délire hors de sa demeure. Mais l'infortunée, pour expier le meurtre impie de ses fils, s'élança dans la mer, d'une roche élevée du rivage, et partagea la mort de ses deux enfants. Que peut-il arriver jamais de plus atroce ? O union conjugale, si féconde en affliction, que de maux tu as déja faits aux hommes !

---

[1] Plusieurs critiques ont accusé ici le Chœur de nonchalance et de lenteur ; mais dès qu'il a entendu les cris des enfants, il a couru vers le palais, et aussitôt que les portes s'ouvrent, il voit le crime consommé ; c'est alors qu'il prononce les imprécations suivantes contre Médée.

JASON.

Femmes, qui vous tenez près de ce palais, Médée, qui a commis ces crimes atroces, est-elle dans le palais? ou s'est-elle dérobée par la fuite? Il faudra aujourd'hui qu'elle se cache dans les abîmes de la terre, ou qu'elle s'envole sur des ailes dans les vastes plaines de l'air, si elle veut échapper à l'expiation qu'elle doit à la maison royale. S'est-elle flattée, après avoir donné la mort aux maîtres de ce pays, de fuir impunément de ces lieux? Mais c'est moins d'elle que je m'inquiète, que de mes fils : ceux qu'elle a outragés sauront bien la punir. Je suis venu pour sauver la vie de mes enfants, et pour empêcher que la famille de Créon ne venge sur eux le meurtre odieux commis par leur mère.

LE CHOEUR.

Malheureux Jason, tu ne connais pas encore ton malheur ; autrement tu ne parlerais pas ainsi.

JASON.

Qu'y a-t-il ? veut-elle me tuer aussi?

LE CHOEUR.

Tes fils sont morts par la main de leur mère.

JASON.

Que dis-tu là? tu me fais mourir.

LE CHOEUR.

Hélas ! il est trop vrai, tes enfants ne sont plus.

JASON.

Où les a-t-elle tués? est-ce dans le palais, ou dehors?

LE CHOEUR.

Ouvre les portes, tu verras les corps de tes enfants.

JASON.

Esclaves, ouvrez les portes, abaissez les barrières,

pour que je voie mon double malheur, mes deux fils privés de vie, et que je punisse la coupable.

MÉDÉE, *sur un char suspendu dans les airs.*

Cesse d'ébranler ces portes à coups de leviers; ne cherche plus les corps de tes deux fils, ni celle qui les a fait périr. Suspends un travail inutile. Si tu as besoin de moi, dis ce que tu veux; mais ta main ne m'atteindra jamais. Le Soleil mon aïeul m'a fait présent de ce char, qui me met à l'abri d'une main ennemie.

JASON.

Monstre odieux, en horreur aux dieux et aux hommes, qui n'as point frémi d'enfoncer le fer dans le cœur de tes propres enfants, pour me plonger dans le désespoir en me ravissant mes fils, tu oses encore regarder le soleil et la terre, après avoir commis un forfait si exécrable! Puisses-tu périr! D'aujourd'hui je deviens sage; j'étais insensé, alors que d'une terre barbare je t'amenai dans la Grèce, fléau funeste, traîtresse à ton père et à la terre qui t'a nourrie. Mais les dieux ont déchaîné contre moi ton mauvais génie. Tu fis périr ton frère au pied de l'autel domestique, avant de monter sur le navire Argo à la belle proue. Tels furent tes premiers pas: devenue ensuite mon épouse, tu m'avais donné des enfants; tu les immoles à ta jalousie. Il n'est point de femme grecque qui eût jamais osé un tel crime. Mais déja je t'avais prise pour épouse: union funeste, compagne fatale, lionne plutôt que femme, au naturel plus farouche que la Tyrrhénienne Scylla. Mais j'aurais beau t'accabler de reproches, ils sont impuissants contre ton effronterie naturelle. Meurs donc, infame, couverte du sang de tes enfants!... Pour moi, il me reste à pleurer mon triste

sort, la jeune épouse qui m'est ravie, et les enfants à qui j'ai donné le jour et l'éducation, et que je ne reverrai plus vivants.

MÉDÉE.

J'aurais une longue réponse à faire à tes reproches, si Jupiter ne savait les bienfaits que tu as reçus de moi, et comment tu les as reconnus. Mais tu ne pouvais espérer, après avoir dédaigné ma couche, de vivre au sein des plaisirs, en insultant à mon infortune; ni ta jeune épouse, et Créon qui te l'a donnée, me bannir impunément de cette terre. Appelle-moi lionne si tu veux, compare-moi à Scylla, qui habite le détroit tyrrhénien : j'aurai justement rendu à ton cœur la blessure qu'il m'a faite.

JASON.

Toi aussi tu es dans la douleur, et tu partages mes souffrances.

MÉDÉE.

Sache-le bien, ma douleur me plaît, si tu ne peux y insulter.

JASON.

O mes enfants, tristes victimes d'une mère dénaturée ! .

MÉDÉE.

O mes fils, c'est la perfidie de votre père qui vous a perdus !

JASON.

Du moins ce n'est pas ma main qui les a immolés.

MÉDÉE.

C'est ton orgueil et ton infidélité.

JASON.

C'est donc mon hymen qui t'a portée à les faire périr ?

MÉDÉE.

Crois-tu que ce soit un faible outrage pour une femme ?

JASON.

Oui, pour une femme modeste ; mais pour toi, tout devient offense.

MÉDÉE.

Ils ne sont plus, et c'est ce qui déchire ton cœur.

JASON.

Ils sont toujours des démons vengeurs qui planent sur ta tête.

MÉDÉE.

Les dieux savent quel est le premier auteur de leurs maux.

JASON.

Ils savent à quel point ton cœur est abominable.

MÉDÉE.

Tu m'es odieux ; je déteste tes paroles amères.

JASON.

Et moi les tiennes : notre séparation sera facile [1].

MÉDÉE.

Comment donc ? que faut-il faire ? Moi aussi je desire vivement cette séparation.

JASON.

Laisse-moi ensevelir mes enfants, et les pleurer.

MÉDÉE.

Non : je les ensevelirai de ma main dans le bois sacré de Junon [2], afin qu'aucun ennemi ne puisse insulter à

[1] Sous-entendu : « Puisque nous sommes d'accord. »

[2] Le texte donne à Junon l'épithète d'*Acræa*, que le Scholiaste explique en disant que le temple de Junon, à Corinthe, était dans la citadelle ; et il a été suivi par Pausanias, II, 24. Mais le vers suivant indique que le lieu où Médée va ensevelir ses enfants était hors de l'enceinte de Corinthe ; et c'est ce que confirme le passage suivant de Tite-Live,

leur sépulture. Et sur la terre de Sisyphe [1] j'instituerai une fête solennelle et des sacrifices, en expiation de ce meurtre sacrilége. Je vais sur la terre d'Érechthée [2], habiter chez Égée, fils de Pandion. Pour toi, ta fin sera digne de ta perfidie ; tu seras écrasé sous les débris du navire Argo, après avoir vu la malheureuse issue de mon hymen trahi.

JASON.

Que la Furie de tes enfants, que la Justice vengeresse du meurtre, te poursuivent !

MÉDÉE.

Quelle divinité, quel génie entendra les vœux d'un parjure, d'un violateur des lois de l'hospitalité ?

JASON.

Ah ! monstre abominable, mère parricide !

MÉDÉE.

Rentre dans le palais, et ensevelis ta jeune épouse.

JASON.

J'y vais ; mais, hélas ! j'ai perdu mes deux enfants.

MÉDÉE.

C'est peu de ces larmes ; attends ta vieillesse.

JASON.

O mes chers enfants !

MÉDÉE.

Chers à leur mère, et non à toi.

JASON.

Et pourtant tu les as tués ?

XXXII, 231 : « *Promontorium est adversus Sicyonem, Junonis quam vocant Acræam, in altum excurrens; trajectus inde Corinthum, septem millia ferme passuum.* » — L'épithète d'*Acræa*, appliquée à Junon, signifie donc ici que son temple était situé sur un promontoire.

[1] Corinthe.

[2] Athènes.

MÉDÉE.

Pour te désespérer.

JASON.

Hélas ! je desire embrasser encore une fois leur bouche chérie.

MÉDÉE.

Maintenant tu les appelles, maintenant tu les embrasses : autrefois tu les repoussais.

JASON.

Au nom des dieux, permets-moi de toucher le corps de mes enfants.

MÉDÉE.

Cela ne se peut ; tes vaines paroles se perdent dans les airs.

JASON.

O Jupiter, tu entends comme on rejette ma prière ; tu vois ce que j'ai à souffrir de cette exécrable lionne, de ce monstre, bourreau de ses enfants ! Mais du moins, autant qu'il est en moi, j'en fais éclater ma douleur, et je m'élance vers eux ; j'atteste les dieux qu'après avoir égorgé mes fils, tu m'empêches de les toucher de mes mains, et de leur rendre les derniers devoirs. Puissé-je ne les avoir pas fait naître, pour ne les pas voir immolés par toi !

LE CHOEUR.

Jupiter dans l'Olympe est le dispensateur des destinées ; les dieux accomplissent beaucoup de choses contre notre attente, et celles que nous attendions n'arrivent pas : mais Dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle est l'issue des faits que nous venons de voir se passer [1].

[1] Cette conclusion du drame se retrouve, à une légère différence près, dans l'*Hélène*, les *Bacchantes*, *Andromaque* et *Alceste*.

LES
PHÉNICIENNES,
TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LES PHÉNICIENNES.

Le sujet des Phéniciennes n'est autre que la Thébaïde, c'est-à-dire l'inimitié des deux fils d'Œdipe, et la mort qu'ils se donnent l'un à l'autre dans un combat singulier, livré au pied des murs de Thèbes, pour décider auquel des deux restera l'empire. Autour de ce fait principal se groupent les souvenirs de toutes les calamités qui ont fondu sur la race d'Œdipe : aussi l'action est-elle un peu chargée d'événements, d'épisodes et de longs récits.

Le titre de la pièce est emprunté au Chœur, composé de femmes phéniciennes qui s'étaient arrêtées à Thèbes, en se rendant à Delphes, où elles devaient être consacrées au culte d'Apollon. On connaît les rapports qui rattachaient Thèbes à la Phénicie, dont elle était une colonie.

Le même sujet avait été traité, sous le même titre, par Phrynichus, poëte tragique, antérieur à Eschyle même. Quelques mots de la pièce de Phrynichus, cités par le Scholiaste d'Aristophane (*Guêpes*, 220), et à peu près reproduits par Euripide, dans le début de son premier chœur, ont donné lieu de supposer qu'Euripide avait fait quelques emprunts à son devancier.

Eschyle a aussi mis en scène la double catastrophe d'Étéocle et de Polynice, dans *les Sept chefs devant Thèbes*. Aristophane appelle cette pièce une tragédie toute remplie de l'esprit de Mars, et il ajoute que tous les spectateurs en sortaient avec la fureur de la guerre. En effet, elle se passe presque entièrement en préparatifs de combats, et en récits des dispositions prises pour l'attaque et la défense de la ville. Euripide a critiqué, en passant, la longueur de ces récits dans Eschyle, lorsqu'il fait dire à Étéocle : « Je vais pos-« ter les sept guerriers : dire le nom de chacun lorsque l'ennemi « campe au pied même des murailles, ce serait perdre trop de « temps. »

La supériorité d'Euripide se montre ici dans l'art de traiter les caractères. Les deux frères ont chacun leur physionomie et leurs traits distinctifs. Étéocle, hautain et emporté, ne vit que pour l'ambition ; la passion du pouvoir absorbe en lui toutes les autres. Le chef-d'œuvre du poëte a été d'appeler l'intérêt sur Polynice,

malgré l'odieux de sa position, puisqu'il vient attaquer sa patrie à la tête d'une armée étrangère. Mais il avait le bon droit pour lui, il ne fait que réclamer l'exécution d'un traité consenti par son frère. La justice de sa cause, le sentiment de son malheur, et son respect filial, contrastent heureusement avec la violence et l'ambition furieuse d'Étéocle. L'entrevue des deux frères est une des plus belles scènes, pleine surtout de mouvement théâtral.

Un autre endroit, digne aussi d'être cité, c'est une scène imitée d'Homère, et qui suit immédiatement le prologue. Antigone monte sur une terrasse du palais, d'où l'on découvre le champ de bataille ; un vieux serviteur qui l'accompagne lui nomme tous les chefs de l'armée ennemie : à l'aspect de son frère Polynice, elle laisse échapper l'expression de sa tendresse fraternelle.

Enfin, *les Phéniciennes* sont aussi une des pièces dont Euripide a le plus soigné les détails, et où le style a le plus d'élévation.

LES PHÉNICIENNES.

PERSONNAGES.

JOCASTE.
LE PÉDAGOGUE, ou gouverneur des enfants d'Œdipe et de Jocaste.
ANTIGONE.
POLYNICE.
ÉTÉOCLE.
CRÉON, frère de Jocaste.
MÉNÉCÉE, fils de Créon.
TIRÉSIAS.
ŒDIPE.
LE CHOEUR, composé de jeunes Phéniciennes.
Deux Messagers.

La scène est à Thèbes, devant le palais.

JOCASTE, *seule.*

O toi qui te fraies une route à travers les astres du ciel, et qui, monté sur un char d'or, diriges dans un cercle de flammes tes rapides coursiers, ô Soleil, quels funestes rayons lanças-tu sur Thèbes, le jour où Cadmus, exilé des rivages de la Phénicie, porta ses pas dans ce pays ! Il épousa Harmonie, fille de Vénus, qui donna naissance à Polydore ; de celui-ci naquit Labdacus, qui fut père de Laïus. Pour moi, je suis fille de Ménécée, et Créon est mon frère [1]. On m'appelle Jocaste, c'est le nom que me donna mon père. Laïus fut mon époux : comme il était sans enfants, et que depuis longtemps ma couche était stérile, il alla consulter Apollon, et le pria d'accor-

[1] Γαστρὸς ἐκ μιᾶς, *portés dans les mêmes flancs,* c'est-à-dire frères de mère.

der des fils à notre union. Le dieu lui répondit : « Roi « de Thèbes aux vaillants coursiers[1], crains de devenir « père[2] malgré la défense des dieux : car si tu donnes le « jour à un fils, ce fils te fera périr, et toute ta famille « nagera dans le sang. » Mais lui, cédant au double attrait de l'amour et de Bacchus, me rendit mère d'un fils. Bientôt il reconnut sa faute, et, se rappelant la prédiction du dieu, il livra cet enfant à des bergers, pour l'exposer dans la vallée de Junon, sur les rochers du Cithéron, après avoir percé ses talons d'un fer aigu : de là vint le nom d'Œdipe, que la Grèce lui donne. Des bergers de Polybe l'ayant rencontré, l'emportèrent et le remirent à leur reine ; elle confia ce fruit de mes entrailles à une nourrice, et fit croire à son époux qu'elle l'avait mis au monde. Déja mon fils avait atteint l'âge d'homme, et un léger duvet fleurissait sur ses joues, lorsque, guidé par ses propres soupçons, ou par quelque révélation secrète des mystères de son berceau, il partit pour consulter l'oracle d'Apollon sur les auteurs de ses jours, tandis que Laïus mon époux allait au même temple s'informer si l'enfant qu'il avait exposé vivait encore. Tous deux se rencontrèrent à l'endroit où la route de la Phocide se partage[3]. Là, le conducteur de Laïus s'adressant à Œdipe d'une voix impérieuse : « Étranger, s'écria-t-il, « écarte-toi, et fais place au roi. » Mais lui s'avance fièrement, sans répondre. Les chevaux marchent sur lui et ensanglantent ses pieds ; alors..... Mais dois-je dire des

[1] On sait l'amour-propre que mettaient les villes à élever des chevaux agiles, pour remporter les prix dans les jeux publics.

[2] Littéralement : « Ne sème pas le sillon des enfants. » — Des exemples de la même métaphore se trouvent dans Eschyle.

[3] La route de Béotie et celle de Corinthe, pour aller en Phocide, se réunissaient au même embranchement. Voyez *OEdipe-roi*, vers 789, page 306 de la deuxième édition de ma traduction de Sophocle.

circonstances étrangères à nos malheurs [1] ? Le fils tue le père, et s'emparant du char, le donne à Polybe, qui l'avait élevé. Cependant le Sphinx dépeuplait la ville ; mon époux n'était plus : Créon mon frère promit ma main à celui qui expliquerait l'énigme de la vierge artificieuse. Le hasard fait que mon fils Œdipe, l'ayant devinée, devint roi de ce pays ; et, pour salaire de son heureuse adresse, le sceptre lui est donné. Sans le savoir, il épouse sa mère, qui reçoit elle-même dans son lit son fils sans le connaître. J'eus deux fils de mon propre fils, Étéocle et le vaillant Polynice [2] ; et deux filles, dont l'une, jeune, reçut de son père le nom d'Ismène ; l'aînée fut par moi nommée Antigone. Déplorable victime de tous les maux ensemble, Œdipe ayant enfin appris que sa femme était sa mère, furieux et ne pouvant supporter l'horreur de sa situation, se creva les yeux avec une agrafe d'or, et en fit ruisseler le sang. A peine un léger duvet eut-il ombragé leurs joues, que mes fils enfermèrent leur père dans un lieu reculé et secret, pour effacer la mémoire de ces tristes aventures, trop difficiles à expliquer ; mais, hélas ! quels artifices pourraient les faire oublier ? Il vit dans ce palais ; aigri par ses infortunes, il prononce contre ses enfants les plus horribles malédictions, et leur souhaite de détruire cette maison en s'armant d'un fer homicide. Les deux frères, craignant que les vœux paternels ne fussent ratifiés par les dieux, s'ils habitaient ensemble, décidèrent d'un commun accord que Polynice,

[1] On suppose qu'il y a ici une critique indirecte de l'*OEdipe-roi*, de Sophocle. Il arrive assez souvent à Euripide de critiquer ses devanciers. Dans son *Électre*, par exemple, il tourne en ridicule les moyens un peu puérils qu'Eschyle a employés pour la reconnaissance du frère et de la sœur dans les *Choéphores*.

[2] Ici, c'est Polynice qui a le beau rôle. Dans Eschyle, *les Sept chefs devant Thèbes*, c'est Étéocle.

le plus jeune [1], s'exilerait le premier volontairement de sa patrie, qu'il laisserait le sceptre à Étéocle, et qu'ils se succéderaient alternativement, d'une année à l'autre. Mais celui-ci, dès qu'il fut assis sur le trône, refusa d'en descendre, et il interdit à son frère le retour dans sa patrie. Polynice s'est refugié dans Argos, et, ayant épousé la fille d'Adraste, il a levé une nombreuse armée d'Argiens : maintenant il s'avance contre la ville aux sept portes, et redemande le sceptre de son père et sa part de la royauté. Dans le desir d'éteindre leur querelle, j'ai engagé mon fils à venir sur la foi des traités, pour avoir une entrevue avec son frère, avant d'en venir aux mains. Le messager que j'ai envoyé m'annonce son arrivée. O toi qui habites la brillante retraite du ciel, Jupiter, sauve-nous, et donne la paix à mes enfants ! Dois-tu permettre, si tu es sage, qu'un mortel soit condamné à d'éternels malheurs ?

(Elle sort.)

LE GOUVERNEUR [2], ANTIGONE [3].

LE GOUVERNEUR.

Antigone, noble rejeton d'un malheureux père, puisque ta mère, cédant à tes instances, t'a permis de quitter la chambre des vierges, pour contempler, de cette ter-

[1] Dans l'*OEdipe à Colone*, Polynice est l'aîné.

[2] Ou pédagogue.

[3] Il devait y avoir ici quelque changement de décoration. Il paraît que la scène est à présent dans une cour intérieure du palais. Les acteurs vont monter à un étage supérieur, sur une espèce de terrasse. On découvrait de là les murailles de la ville. Il y avait entre le palais et les murs un chemin de ronde.

Cette scène rappelle le passage du troisième chant de l'*Iliade*, où, du haut d'une tour, Hélène fait connaître à Priam les chefs de l'armée grecque.

rasse élevée, l'armée d'Argos, arrête-toi un moment ; je veux auparavant observer le chemin [1], et voir si aucun citoyen ne s'y montre, afin de ne pas donner lieu à des propos fâcheux, pour moi comme esclave, et pour toi comme princesse [2]. Puis je te dirai tout ce que je sais, ce que j'ai vu, ce que j'ai appris des Argiens, en portant à ton frère une proposition de trêve, et en rapportant ici sa réponse. (*Il monte.*) Mais personne n'approche : franchis l'antique escalier de cèdre ; regarde la plaine, et vois, le long des bords de l'Isménus et de la fontaine de Dircé, combien l'armée ennemie est nombreuse.

ANTIGONE.

Vieillard, tends la main à la jeune Antigone, des degrés où tu es, et aide-moi à monter.

LE GOUVERNEUR.

Tiens, prends ma main, jeune fille. Tu es arrivée à temps ; car l'armée argienne se met en mouvement, et se partage par bataillons.

ANTIGONE.

O divine fille de Latone, Hécate, toute la plaine étincelle comme une masse d'airain.

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est pas dans une humble attitude que Polynice se présente sur cette terre ; sa nombreuse cavalerie et d'innombrables boucliers font entendre un bruit menaçant.

ANTIGONE.

Les solides verrous ferment-ils les portes, et les barres d'airain protégent-elles les murailles élevées par la lyre d'Amphion ?

LE GOUVERNEUR.

Rassure-toi ; à l'intérieur de la ville, les précautions

[1] Le chemin de ronde, dont il est question dans la note précédente.
[2] Ἀνάσσῃ.

sont prises. Mais regarde le premier qui s'avance : veux-tu le connaître[1] ?

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier au panache blanc, qui marche en tête de l'armée, et qui porte sans effort à son bras un large bouclier d'airain ?

LE GOUVERNEUR.

Princesse[2], c'est un des chefs.

ANTIGONE.

Quel est-il ? d'où est-il ? Vieillard, dis-moi son nom.

LE GOUVERNEUR.

Il est, dit-on, de Mycènes, et habite près des eaux de Lerne : c'est Hippomédon.

ANTIGONE.

O qu'il est fier ! que son aspect est terrible ! On le prendrait pour un Géant, fils de la Terre. De brillantes étoiles sont peintes sur son bouclier[3] ; il ne ressemble point à un enfant des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Vois-tu ce chef qui traverse les eaux de Dircé ?

ANTIGONE.

Que son armure est étrange[4] ! quel est donc ce guerrier ?

LE GOUVERNEUR.

C'est Tydée, fils d'Œnéus. Il porte sur son bouclier l'image du Mars Étolien[5].

[1] Il va passer en revue les chefs de l'armée ennemie, comme dans la pièce d'Eschyle, *les Sept Chefs devant Thèbes*. Ils sont également nommés par Polynice, dans l'*OEdipe à Colone*, de Sophocle. Les trois poëtes ne sont pas d'accord sur les noms des guerriers ; et ce qui est plus étrange encore, Euripide, qui fait la même énumération dans les *Suppliantes*, ne s'accorde pas avec lui-même.

[2] Δέσποινα, maîtresse.

[3] Ce bouclier sera décrit plus au long, vers 1117-1120.

[4] Littéralement : « Étrange est son armure. »

[5] On a donné trois interprétations différentes de ce passage. Le Scho-

ANTIGONE.

O vieillard, est-ce donc lui que l'hymen unit à la sœur de l'épouse de Polynice? Que son armure est bizarre! c'est un mélange de grec et de barbare.

LE GOUVERNEUR.

C'est que les Étoliens portent le bouclier long [1], et sont habiles à manier la longue javeline.

ANTIGONE.

Mais, vieillard, comment sais-tu si bien tous ces détails?

LE GOUVERNEUR.

J'ai remarqué les emblèmes de leurs boucliers, lorsque j'allai vers ton frère pour lui proposer une trêve; et en les revoyant, je reconnais ceux qui les portent.

ANTIGONE.

Quel est celui-ci qui passe près du tombeau de Zéthus [2]? quel est ce jeune homme à la longue chevelure, et à l'air plein d'audace?

LE GOUVERNEUR.

C'est un chef.

ANTIGONE.

A sa suite, quelle foule de soldats pesamment armés!

liaste prétend qu'il s'agit du sanglier de Calydon; interprétation hasardée, et que rien ne justifie dans le texte. D'autres entendent dans un sens moral ce vers, « Il porte Mars dans sa poitrine, » c'est-à-dire il est animé de l'ardeur de Mars. Le troisième sens est celui que nous avons préféré, parceque chacun des chefs est désigné ici par quelque emblème attaché à son armure.

[1] M. Boissonade pense qu'ici σάκος et λόγχη désignent le bouclier long et la longue javeline, par opposition à ἀσπὶς et δόρυ, qui signifient ordinairement le bouclier court et le javelot court.

[2] Zéthus était frère d'Amphion, et tous deux furent réunis dans le même tombeau.

LE GOUVERNEUR.

C'est Parthénopée, le fils d'Atalante.

ANTIGONE.

Puisse Diane, qui parcourt les montagnes avec sa mère [1], percer de ses flèches ce guerrier, qui vient porter le ravage au sein de ma patrie!

LE GOUVERNEUR.

Je le souhaite, ma fille; mais ce n'est pas sans justice qu'ils attaquent ce pays; je crains que les dieux ne le voient trop bien.

ANTIGONE.

Mais où est donc ce frère chéri, né pour un destin si funeste? Bon vieillard, dis-moi où est Polynice?

LE GOUVERNEUR.

Il est debout à côté d'Adraste, près du tombeau des sept filles de Niobé: le vois-tu?

ANTIGONE.

Je vois, mais pas très distinctement; je crois voir une ressemblance de figure et de taille. Que ne puis-je, telle qu'un nuage emporté par le vent, fendre l'air de ma course rapide, voler auprès de mon frère, et serrer dans mes bras ce malheureux exilé! O qu'il est beau, sous ses armes d'or! il resplendit comme les rayons du soleil levant.

LE GOUVERNEUR.

Il viendra dans ce palais à la faveur de la trêve, et sa présence te remplira de joie.

ANTIGONE.

Mais, vieillard, quel est celui qui, les rênes en main, guide ce char attelé de chevaux blancs?

[1] Atalante, nymphe de Diane et mère de Parthénopée.

LE GOUVERNEUR.

C'est le devin Amphiaraüs, princesse ; sur son char[1] sont des victimes, qui doivent arroser la terre altérée de sang.

ANTIGONE.

O Lune, fille du Soleil à la ceinture étincelante, cercle d'or et de lumière, de quel air paisible et sage il dirige ses coursiers, que touche légèrement l'aiguillon ! Mais où est Capanée, qui menaçait insolemment la ville de sa ruine ?

LE GOUVERNEUR.

C'est lui qui observe les parties accessibles des tours, et mesure des yeux la muraille du haut en bas.

ANTIGONE.

O Némésis, tonnerre retentissant de Jupiter, foudre aux flammes dévorantes, réprimez cette arrogance plus qu'humaine ! C'est lui dont la lance livrera les Thébaines captives à Mycènes et aux bords de Lerne[2], et peuplera d'esclaves les ondes consacrées par les noms de Neptune et d'Amymone. Fille de Jupiter, auguste Diane aux tresses d'or, que jamais je n'aie à supporter cet esclavage !

LE GOUVERNEUR.

O ma fille, rentre dans le palais, et demeure dans le gynécée, puisque ton desir est satisfait, et que tu as vu ce que tu voulais voir : en effet, depuis que le trouble s'est emparé de la ville, une foule de femmes s'avancent vers le palais. Le penchant à blâmer est naturel aux femmes ; un léger prétexte leur devient une occasion de

[1] Littéralement : « Avec lui. »

[2] Lerne, source de l'Argolide. Il y a dans le texte, *au trident lernéen*. C'était, dit-on, l'endroit où Neptune, poursuivant la nymphe Amymone, avait enfoncé son trident et fait jaillir une source.

propos sans fin ; c'est un plaisir pour elles de médire les unes des autres.

LE CHOEUR[1].

J'ai quitté les bords de la mer Tyrienne et l'île de Phénicie, pour venir comme prémices du butin consacré à Toxias ; esclave destinée à son temple, j'irai habiter sous les sommets du Parnasse, battu par la neige ; voguant à force de rames sur la mer Ionienne, tandis que le Zéphyre, tel qu'un coursier, s'élance sur les plaines stériles qui baignent la Sicile[2], et rafraîchit le ciel de son souffle.

Choisie parmi les femmes de ma ville comme une offrande agréable à Phébus, je suis venue sur la terre des Cadméens, nobles descendants d'Agénor, obéissant à l'ordre qui m'envoie vers les tours fraternelles où règne la race de Laïus. Me voilà venue servante d'Apollon, et je serai dans son temple comme les statues d'or[3]. Déjà l'onde de Castalie m'attend pour y baigner le luxe virginal de ma chevelure, dans les saintes cérémonies de son culte[4].

O montagne dont la flamme illumine le double som-

[1] Le Chœur est composé de femmes faites captives à Tyr : par qui? c'est ce que rien n'indique. On sait que Thèbes était une colonie des Phéniciens. Il était donc naturel que ces femmes, en se rendant à Delphes, où elles devaient être consacrées au culte d'Apollon, s'arrêtassent à Thèbes.

[2] Horace, IV, *Od.*, IV, v. 44 :

Eurus
Per Siculas equitavit undas.

Ici, Horace, dans son imitation de ce vers d'Euripide, a justement mis l'Eurus au lieu du Zéphyre, qui n'est pas en effet le vent qui souffle de la Phénicie vers la Sicile.

[3] Littéralement : « Comme les offrandes d'or. »

[4] Cette ablution de la tête était un rit usité dans les cérémonies religieuses.

met[1] ; vigne qui sur la cime consacrée à Bacchus donnes chaque jour et la fleur et la grappe abondante ; caverne religieuse du serpent[2], rocs escarpés d'où planent les célestes regards, mont sacré que la neige couronne, quand pourrai-je, affranchie de crainte, former des danses en l'honneur du dieu, loin de Dircé, près du vallon consacré à Phébus, au centre de la terre[3].

Mais maintenant l'impétueux Mars s'élance au pied des remparts, et anime au carnage les ennemis de la ville : puissent ses menaces ne pas s'accomplir ! Car, entre amis, les douleurs sont communes ; et si quelque disgrace afflige la ville aux sept tours, elle sera commune à la terre de Phénicie. Hélas ! un même sang unit tous les enfants d'Io, la noble génisse[4] ; et j'ai ma part dans ces malheurs.

Autour de la ville les boucliers serrés lancent des éclairs comme un nuage orageux, présage du combat sanglant que Mars, ministre de la colère des Érinnys, apporte aux fils d'Œdipe. Argos, cité des Pélasges, je redoute la puissance, je redoute les décrets des dieux ! car le guerrier qui se précipite en armes dans cette lutte, pour réclamer le palais de ses pères, a pour lui la justice.

POLYNICE.

Les barrières sont tombées devant moi, et les gardiens

[1] On sait que le Parnasse avait une double cime ; l'une était consacrée à Apollon et à Diane, l'autre à Bacchus. Sur celle-ci croissait un cep merveilleux, qui produisait chaque jour une grappe, dont le jus servait à faire des libations à Bacchus.

[2] Le serpent Python, dont cette caverne était la retraite avant qu'Apollon ne l'eût percé de ses flèches.

[3] La croyance que Delphes était située au centre de la terre est bien connue.

[4] Grec : « Qui porte des cornes. »

des portes m'ont admis sans difficulté. Ce facile accueil m'inquiète; tombé dans leurs filets, peut-être ne me lâcheront-ils point sans verser mon sang. Il me faut, de peur de quelque piége, porter de tous côtés un regard attentif: mais ce glaive dont mon bras est armé me rassure sur ma hardiesse... Holà, qui va là? Ai-je donc peur d'un vain bruit? Tout devient un sujet d'alarme, même pour les braves, quand ils portent leurs pas sur un sol ennemi. Cependant je me fie à ma mère, qui m'a engagé à venir sur la foi d'une trève, et je m'en défie tout à la fois. Mais voici qui me protégera; car près d'ici s'élève le foyer sacré d'un autel [1], et un palais habité... Allons, faisons rentrer le glaive dans son fourreau, et interrogeons ces femmes qui se tiennent près du palais. — Étrangères, dites-moi, quelle contrée avez-vous quittée pour venir dans cette ville grecque?

LE CHOEUR.

La Phénicie est ma patrie; les fils des fils d'Agénor m'envoyèrent en ces lieux comme les prémices de leurs victoires, offertes à Phébus. Déja l'illustre fils d'Œdipe ordonnait mon départ pour les autels d'Apollon et ses oracles augustes, lorsque les Argiens mirent le siége devant la ville. Mais toi, dis-nous à ton tour qui tu es, guerrier qui visites la ville de Thèbes aux sept portes.

POLYNICE.

Mon père est Œdipe, fils de Laïus; Jocaste, fille de Ménécée, est ma mère; et le peuple thébain m'appelle Polynice

LE CHOEUR.

Illustre rejeton du sang d'Agénor, de la famille de mes

[1] On sait que les autels étaient des lieux d'asile. Au-devant des palais s'élevaient des autels consacrés d'ordinaire à Apollon Ἀγυιεὺς (qui habite les rues ou les places publiques).

rois par qui je suis envoyée en ces lieux, je me prosterne devant toi, prince, et, fidèle à la loi de mon pays, je t'adore. Enfin tu revois la terre paternelle! — O reine, accours! ô mère de Polynice, n'entends-tu pas? Que tardes-tu à sortir du palais, et à presser ton fils dans tes bras?

JOCASTE.

Jeunes filles, j'ai entendu de l'intérieur du palais les accents de la voix phénicienne, et je traîne vers vous mes pas, que l'âge fait chanceler. O mon fils, enfin après tant de jours si longs je te revois! Entoure de tes bras le sein de ta mère; que mes lèvres pressent tes joues, et que tes cheveux noirs ombragent mon sein. Tu es donc enfin rendu à ta mère, contre tout espoir et contre toute attente! Que pourrai-je te dire? comment mes mains caressantes, mes paroles émues, et cette folle joie qui me fait bondir auprès de toi, exprimeront-elles mon bonheur perdu, que je retrouve enfin? Mon fils, qui désertas le toit paternel, jeté dans l'exil par l'injure d'un frère, emportant les regrets de tes amis et les regrets de Thèbes, en signe de larmes et de deuil, je coupe et laisse à l'abandon mes cheveux blancs. J'ai renoncé aux couleurs de la joie, et je m'enveloppe de ces vêtements sombres et lugubres. Tandis que le vieillard dont les yeux fermés à la lumière versent d'intarissables larmes sur ses fils séparés de lui[1], a voulu saisir son glaive pour trancher lui-même ses jours, ou monter au haut du palais pour se suspendre à un lacet fatal; dans les ténèbres où il

[1] Le rapprochement de deux métaphores incohérentes dans le texte contribue à rendre ce passage encore plus intraduisible. La famille d'Œdipe, divisée par ses fils, est comparée à un *attelage découplé*, et qui cependant a *des ailes* pareilles : ἀπήνας ὁμοπτέρου, ἀποζυγεῖσας.

cache sa vie, il mêle à ses gémissements des imprécations contre ses enfants. Mais j'apprends, mon fils, que tu es uni à une étrangère, et que tu devras à une étrangère les joies de la paternité. Malheureuse union, éternel chagrin pour cette mère qui te perd, et pour l'antique race de Laïus ! et moi je n'ai pu, remplissant les devoirs d'une heureuse mère, allumer les flambeaux solennels au jour de ton hymen ! L'Isménus n'a pas fourni le luxe de ses eaux pour le bain nuptial, et la ville de Thèbes n'a point retenti des chants d'allégresse à l'entrée de ton épouse. Ah ! puissent s'anéantir ces tristes événements, quelle qu'en soit la cause, soit le fer, soit la discorde, soit ton père, soit la Fortune, qui par ses coups cruels insulte la maison d'Œdipe ! car c'est sur moi que retombe le poids de tous ces maux.

LE CHOEUR.

Combien les douleurs de l'enfantement éprouvent cruellement les femmes ! Aussi toutes les mères sont pleines de tendresse pour leurs enfants.

POLYNICE.

Ma mère, un sentiment honnête et quelque imprudence peut-être m'amènent parmi mes ennemis ; mais l'amour de la patrie est une nécessité pour tous les hommes : celui qui parle autrement se joue en vaines paroles, et dément sa pensée. Cependant la crainte de périr dans les embûches de mon frère m'a fait tenir sur mes gardes, et j'ai traversé la ville l'épée à la main, en portant mes regards autour de moi. Une seule chose me rassure, c'est la trêve et ta parole, sur la foi de laquelle je suis entré dans les murs de ma patrie. Combien ai-je versé de larmes en revoyant après tant d'années ce palais, ces autels des dieux, ces gymnases où je fus élevé, et les eaux de Dircé ; moi qui, injustement banni de ces lieux, ha-

bite une ville étrangère, et dont les yeux sont une source intarissable de larmes ! Mais (toujours la douleur amène de nouveaux sujets de douleur) je te vois la tête dépouillée, et vêtue d'habits de deuil... O malheureux que je suis !... ô ma mère, que l'inimitié est terrible entre ceux que la nature a créés pour s'aimer, et qu'il est difficile de les réconcilier [1] ! — Mais que fait ici mon vieux père, dont les yeux ne voient que les ténèbres [2] ? Et mes deux sœurs, sans doute elles gémissent sur l'exil de leur malheureux frère ?

JOCASTE.

Un dieu malfaisant s'acharne contre la race d'Œdipe ; ses prémices furent le funeste hymen de ton père, mon enfantement illégitime, et ta naissance. Cependant pourquoi ces plaintes ? Il faut se résigner à la volonté des dieux. — Je voudrais bien savoir... mais je crains, par mes questions, de blesser ton ame. J'en ai pourtant grande envie.

POLYNICE.

Interroge-moi, ma mère, et garde-toi de rien omettre ; car ce que tu veux me plaira aussi.

JOCASTE.

Eh bien, voici la première question sur laquelle je desire une réponse : perdre sa patrie, est-ce un grand mal ?

[1] RACINE, *les Frères ennemis*, act. III, sc. VI :

> Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
> Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
> Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
> L'on hait avec excès, lorsque l'on hait un frère.

[2] Cette expression, *voir les ténèbres*, est déja dans l'*OEdipe-roi*, vers 409. C'est Tirésias qui l'applique à Œdipe.

POLYNICE.

Très grand, et plus grand à l'épreuve qu'on ne peut l'exprimer.

JOCASTE.

En quoi consiste-t-il? que souffrent les exilés?

POLYNICE.

Une souffrance horrible ; ils n'ont plus la liberté de parler[1].

JOCASTE.

Ne pouvoir dire ce que l'on pense! c'est la condition d'un esclave.

POLYNICE.

Il faut supporter l'impéritie de ceux qui ont le pouvoir.

JOCASTE.

C'est encore un autre mal, d'être forcé d'errer avec ceux qui s'égarent.

POLYNICE.

Mais l'intérêt nous condamne alors à cette servitude contre nature.

JOCASTE.

L'espérance, dit-on, nourrit l'exilé.

POLYNICE.

Son œil souriant fait des promesses, mais elle les fait attendre.

JOCASTE.

Est-ce que le temps n'en dévoile pas la vanité?

POLYNICE.

Elle mêle au malheur je ne sais quel charme.

JOCASTE.

Mais comment vivais-tu avant d'avoir trouvé des ressources dans ton mariage?

[1] La même pensée et les mêmes expressions se retrouvent dans l'*Ion*, vers 677.

POLYNICE.

Quelquefois j'en avais pour un jour, et ensuite j'en manquais.

JOCASTE.

Les amis et les hôtes de ton père ne t'ont-ils pas secouru?

POLYNICE.

Soyons heureux; il n'y a plus d'amis, dès qu'on est malheureux.

JOCASTE.

Est-ce que ta noblesse ne te porta pas à un rang élevé?

POLYNICE.

Ne rien avoir est un grand mal, et ma naissance ne me faisait pas vivre.

JOCASTE.

La patrie, je le vois, est chère à tous les cœurs.

POLYNICE.

Plus chère que tu ne pourrais l'exprimer.

JOCASTE.

Mais comment es-tu venu à Argos? quelle était ton intention?

POLYNICE[1].

Apollon avait rendu à Adraste un certain oracle.

JOCASTE.

Quel oracle? que me dis-tu là? je ne comprends pas.

POLYNICE.

Qui lui ordonnait de marier ses filles à un sanglier et à un lion[2].

[1] M. Jacobs, trouvant les liaisons des idées peu satisfaisantes, prend plus bas deux vers qu'il transpose ici. Nous les avons marqués d'un astérisque. Cette transposition a été suivie dans plusieurs éditions récentes. M. Boissonade, qui l'avait adoptée dans la sienne, est revenu depuis à un autre avis.

[2] Voyez la *Thébaïde* de Stace, l. I.

JOCASTE.

Et qu'avais-tu de commun, mon fils, avec ces animaux sauvages?

POLYNICE.

* Je ne sais : le dieu me jetait dans cette aventure.

JOCASTE.

* Le dieu est sage : et comment obtins-tu une épouse?

POLYNICE.

Il était nuit; j'arrivais au vestibule du palais d'Adraste.

JOCASTE.

Cherchant un asile, comme un fugitif égaré?

POLYNICE.

Tu l'as dit : ensuite arriva un autre fugitif.

JOCASTE.

Quel était-il? sans doute aussi quelque malheureux?

POLYNICE.

C'était Tydée, fils d'Œnéus.

JOCASTE.

Quelle ressemblance Adraste trouva-t-il entre vous et ces bêtes sauvages?

POLYNICE.

Parceque nous en vînmes aux coups au sujet de nos gîtes.

JOCASTE.

Alors le fils de Talaüs comprit le sens de l'oracle?

POLYNICE.

Et il nous donna ses deux filles en mariage.

JOCASTE.

Ce mariage a-t-il fait ton bonheur, ou ton malheur?

POLYNICE.

Jusqu'à ce jour nous n'avons pas de reproche à faire à l'hymen.

JOCASTE.

Et comment as-tu engagé une armée à te suivre en ces lieux?

POLYNICE.

Adraste jura à Tydée et à moi de nous ramener tous deux dans notre patrie, et moi le premier. Les chefs des habitants d'Argos et de Mycènes me suivent, et me prêtent un secours nécessaire, mais cruel; car je porte la guerre au sein de ma patrie. Mais je jure, par les dieux, que j'ai pris malgré moi les armes contre des parents que je chéris. C'est à toi, ma mère, qu'il appartient de mettre un terme à ces calamités, de réconcilier deux frères nés pour s'aimer, et de terminer mes malheurs, les tiens, et ceux de la ville entière. Il est une maxime ancienne et rebattue; je la dirai pourtant: La richesse est ce que les hommes respectent le plus, rien n'en égale le pouvoir: je viens la conquérir à la tête d'une nombreuse armée; car, dans la misère, l'homme le plus noble n'est rien.

LE CHOEUR.

Voici Étéocle qui se rend à la conférence demandée: Jocaste, c'est à toi, leur mère, de trouver le langage propre à réconcilier tes enfants.

ÉTÉOCLE.

Ma mère, me voici; j'arrive pour te complaire: que faut-il faire? commençons l'entretien. Occupé à ranger les habitants autour des remparts et des bataillons que j'oppose à l'ennemi, je me suis arrêté afin d'entendre les propositions que tu dois nous faire, et pour lesquelles j'ai autorisé la trève qui a fait recevoir Polynice dans ces murs.

JOCASTE.

Un moment : la promptitude ne fait pas la justice, non; c'est dans les lentes discussions que mûrissent les sages desseins. Adoucis ce regard farouche, et le courroux qui t'anime. Tu n'as pas devant les yeux la tête sanglante de la Gorgone, mais ton frère qui vient à toi ; et, en fixant tes yeux sur lui, tu parleras mieux, et tu l'entendras aussi. Je veux vous donner à tous deux un sage conseil : quand un ami se réunit dans un entretien à l'ami contre lequel il est irrité, il doit penser seulement au sujet qui l'amène, et non à la querelle passée. C'est à toi de parler le premier, Polynice, puisque c'est toi qui nous amènes cette armée d'Argiens, et que tu te plains d'être victime de l'injustice. Puisse quelque dieu se faire votre juge, et mettre un terme à ces malheurs !

POLYNICE.

Simple est le langage de la vérité, et la justice n'a pas besoin de subtiles explications ; elle se suffit à elle seule : au lieu que l'injustice a besoin de remèdes pour corriger sa nature vicieuse. Effrayé des menaces [1] de mon père, et voulant échapper, ainsi que mon frère, aux imprécations qu'Œdipe avait lancées contre nous, je quittai volontairement le pays, laissant à Étéocle le gouvernement de ma patrie pendant la révolution d'une année, et me réservant de reprendre l'empire à mon tour : nous évitions ainsi d'être conduits de la haine à des mesures sanglantes, et de nous causer à tous deux des malheurs réciproques, ce qui arrive pourtant. Après avoir approuvé cette convention, et fait devant les dieux le serment de l'observer, il n'a tenu aucune de ses pro-

[1] J'adopte la leçon de M. Boissonade, qui donne δειμάτων, au lieu de δωμάτων.

messes ; il usurpe la royauté et ma place dans ce palais. Maintenant, si ce qui m'appartient m'est rendu, si je puis à mon tour reprendre ma part d'autorité, je suis prêt à le lui rendre ensuite pour un temps égal, à éloigner mon armée de ce pays, à ne point saccager ma patrie, et à ne pas faire avancer les échelles destinées à escalader ces remparts. Si je n'obtiens justice, voilà ce que je m'efforcerai d'accomplir. J'en prends les dieux à témoin, la justice a dirigé tous mes actes ; et, contre toute justice, une violence impie m'a privé de ma patrie. Tel est, ma mère, l'exposé fidèle de nos différends ; et, quoique dénué de la parure du langage, il suffit, je pense, pour montrer mes droits à tous les esprits, éclairés ou non.

LE CHOEUR.

Quoique je n'aie pas été nourri sur la terre des Grecs, la raison cependant me semble s'exprimer par ta bouche.

ÉTÉOCLE.

Si les mêmes choses pouvaient paraître à tous belles et sages, il n'y aurait pas lieu aux malentendus et aux querelles parmi les hommes. Mais en ce monde il n'y a de commun que les noms ; bien différente est la réalité. Je parlerai, ma mère, sans rien dissimuler. Je monterais, si je le pouvais, jusqu'aux lieux où se lèvent les astres, je descendrais dans les abîmes de la terre, pour posséder la royauté, la plus puissante des déesses. Je ne veux donc pas, ma mère, céder ce bien à un autre ; je veux le garder pour moi. C'est une lâcheté de déchoir[1] ; mais de plus, j'aurais à rougir si celui qui vient en ennemi, et qui ravage cette contrée, obtenait ce qu'il demande. Quel opprobre pour Thèbes, si, par crainte des armes de My-

[1] Littéralement : « Perdre le plus pour prendre le moins. »

cènes, je cédais un sceptre qui m'appartient! Ce n'était pas les armes à la main qu'il devait négocier cet accommodement; car la parole peut faire tout ce que ferait le glaive ennemi. Si à d'autres conditions il veut habiter en ces lieux, j'y consens; mais quand je puis régner, jamais je ne me ferai volontairement son esclave. Ainsi, que les flammes s'allument, qu'on tire l'épée du fourreau, attelez vos coursiers, et de vos chars inondez la campagne, je ne lui céderai point ma couronne. Et s'il faut être injuste, l'injustice est belle quand le trône en est le prix : en tout le reste, soyons soumis à la vertu [1].

LE CHOEUR.

On ne doit point parer par le langage les actions qui ne sont point honnêtes : il n'est pas beau d'agir ainsi, c'est blesser la justice.

JOCASTE.

La vieillesse, mon fils, n'a pas seulement des maux en partage : mais l'expérience peut donner de plus sages conseils que la jeunesse. Pourquoi être épris de l'ambition, la plus méchante des déesses? garde-t'en, mon fils; c'est une divinité injuste : elle est entrée dans bien des familles et des cités heureuses, et elle en est sortie toujours pour la perte de ceux qui l'ont connue. C'est elle qui t'inspire ces transports frénétiques. Il est une chose plus belle, mon fils, c'est d'honorer l'égalité qui unit étroitement les amis aux amis, les villes aux villes, les alliés aux alliés : oui, l'égalité est pour les mortels une

[1] Dans les *Offices* de Cicéron, l. III, on dit que César citait volontiers ces deux vers d'Euripide. Voici le passage : « Ipse autem socer in ore « semper græcos versus de *Phœnissis* habebat, quos dicam ut potero, in- « condite fortasse, sed tamen ut res possit intelligi :

« Nam si violandum est jus, regnandi gratia,
« Violandum est : aliis rebus pietatem colas. »

nature; il y a entre le plus et le moins une éternelle guerre, et c'est pour l'avenir un principe de haine. N'est-ce pas l'égalité qui a donné au genre humain les poids et les mesures, et qui a déterminé le nombre? La nuit au front obscur, et le brillant soleil parcourent, d'un pas égal, le cercle de l'année; et le vainqueur n'excite pas l'envie du vaincu. Eh quoi! le soleil et la nuit sont asservis aux besoins des mortels; et toi, tu ne consentirais pas à partager ce palais, et à y faire une place à ton frère! Où est donc la justice? — Enfin, la royauté, cette injustice heureuse, qu'a-t-elle de si digne de ce culte, et du prix excessif que tu y attaches? Est-il si beau d'attirer les regards? c'est un honneur bien vide. Veux-tu avoir des honneurs dans ton palais et des soucis dans le cœur? Qu'est-ce que l'abondance? un nom, et rien de plus. Le nécessaire suffit au sage : non, les mortels ne possèdent point en propre les richesses; elles appartiennent aux dieux, et nous en sommes les dépositaires; et quand ils le veulent, ils les reprennent. L'opulence n'a donc rien de solide, c'est un bien éphémère. Si je t'offrais le choix, si je te demandais, Veux-tu régner, ou sauver ton pays? tu me dirais donc : Je veux régner? Mais si ton frère est vainqueur, si les armes d'Argos l'emportent sur celles de Thèbes, tu verras cette ville tomber sous le joug; tu verras nos vierges, captives, livrées à la violence de la soldatesque ennemie. Ainsi ce pouvoir que tu convoites deviendra le fléau de Thèbes, et toi tu n'auras que le nom d'ambitieux. Tu m'entends. — Et toi, Polynice, Adraste t'a lié par un service imprudemment accepté : c'est un projet insensé, de livrer notre ville au pillage. Mais si tu te rendais maître de ce pays (puisse un tel malheur n'arriver jamais!), au nom des dieux, comment

élèverais-tu un trophée de ta victoire? Vainqueur de ta patrie, comment présiderais-tu aux sacrifices? comment inscrirais-tu sur les dépouilles, aux bords de l'Inachus : « Polynice, après avoir livré Thèbes aux « flammes, a consacré ces boucliers aux dieux. » Ah! puisses-tu, mon fils, ne jamais remporter ce triomphe odieux sur les Grecs! Mais si tu es vaincu, si ton rival l'emporte, de quel front retourneras-tu dans Argos, laissant des milliers de morts sur le champ de bataille? Tu entendras dire près de toi: « Fatal hymen! O Adraste! » Et l'on ajoutera : « C'est pour les noces d'une seule « femme que nous sommes sacrifiés. » Mon fils, tu cours au-devant d'un double péril, de perdre le bien que tu souhaites, et de tomber au milieu des guerriers qui te suivent. Renoncez, renoncez à cette ambition excessive: quand des deux côtés c'est la démence qui combat, il n'en sort que malheur et infamie.

LE CHOEUR.

O dieux, détournez ces calamités, et ramenez la paix parmi les fils d'Œdipe.

ÉTÉOCLE.

Ma mère, ce n'est point ici un combat d'éloquence : le temps se consume en vain, et ton dévouement est inutile; car je n'accepte d'arrangement qu'aux conditions que j'ai posées : je veux garder le sceptre, et régner sur ce pays. Ainsi, tiens-moi quitte de tes longs avis. — Et toi, sors de ces murs, ou tu mourras[1].

POLYNICE.

De quelle main? Où est le mortel assez invulnérable pour diriger contre moi un fer meurtrier, sans recevoir lui-même la mort?

[1] Fragment de l'imitation latine des *Phéniciennes*, par Accius :
Egredere, exi, effer te, urbe elimina.

ÉTÉOCLE.

Il est là, près de toi... Vois-tu mes mains?

POLYNICE.

Je les vois; mais l'opulence est lâche, et tient à la vie.

ÉTÉOCLE.

Et pourtant, c'est avec une nombreuse armée que tu viens combattre un si faible guerrier!

POLYNICE.

Un chef prudent vaut mieux qu'un chef téméraire.

ÉTÉOCLE.

Arrogant que tu es, tu te fies à la trêve, qui te sauve de la mort.

POLYNICE.

Pour la seconde fois, je te demande le sceptre et ma part de l'empire.

ÉTÉOCLE.

On n'a rien à me demander; je resterai dans mon palais.

POLYNICE.

Et tu gardes plus que ta part légitime?

ÉTÉOCLE.

Oui; mais débarrasse-moi de ta présence.

POLYNICE.

Autels des dieux de mes pères.

ÉTÉOCLE.

Que tu viens renverser.

POLYNICE.

Écoutez-moi!

ÉTÉOCLE.

Quel dieu t'écoutera, toi qui t'armes contre ta patrie?

POLYNICE.

O temples des dieux aux blancs coursiers [1] !

ÉTÉOCLE.

Ils te détestent.

POLYNICE.

On me chasse de ma patrie.

ÉTÉOCLE.

N'es-tu pas venu pour en chasser les citoyens ?

POLYNICE.

Et par une injuste violence, grands dieux !

ÉTÉOCLE.

C'est à Mycènes, et non ici, que tu dois invoquer les dieux.

POLYNICE.

Tu es un impie.

ÉTÉOCLE.

Mais je ne suis pas, comme toi, ennemi de ma patrie.

POLYNICE.

Toi qui me chasses et me dépouilles.

ÉTÉOCLE.

Et de plus je te tuerai.

POLYNICE.

O mon père ! entends-tu ce que je souffre ?

ÉTÉOCLE.

Oui, car il sait ce que tu fais.

POLYNICE.

Et toi, ma mère ?

ÉTÉOCLE.

Il ne t'est pas permis de nommer ta mère.

[1] Il est probable qu'il s'agit ici de Zéthus et Amphion, protecteurs de Thèbes. Dans l'*Hercule furieux*, v. 29, on retrouve la même expression : « Amphion et Zéthus aux blancs coursiers. » Voyez plus haut, v. 145.

POLYNICE.

O ma patrie !

ÉTÉOCLE.

Va dans Argos invoquer les eaux de Lerne.

POLYNICE.

J'y vais, ne t'inquiète pas. Ma mère, je te remercie.

ÉTÉOCLE.

Pars de ce pays.

POLYNICE.

J'en partirai; mais que du moins je puisse voir mon père !

ÉTÉOCLE.

Tu ne l'obtiendras pas.

POLYNICE.

Mes jeunes sœurs.

ÉTÉOCLE.

Tu ne les verras plus.

POLYNICE.

O mes sœurs !

ÉTÉOCLE.

Pourquoi les appelles-tu, toi leur plus grand ennemi?

POLYNICE.

Adieu, ma mère; sois heureuse !

JOCASTE.

Heureuse !... vraiment je le suis beaucoup, mon fils !

POLYNICE.

Ton fils! je ne le suis plus.

JOCASTE.

Que d'infortunes fondent sur moi !

POLYNICE.

Car il m'accable d'outrages.

ÉTÉOCLE.

Et moi je suis outragé à mon tour.

POLYNICE.

Où sera ton poste au-devant des tours?

ÉTÉOCLE.

Pourquoi me fais-tu cette question?

POLYNICE.

Je me placerai en face de toi, pour te tuer

ÉTÉOCLE.

C'est aussi mon desir.

JOCASTE.

Infortunée que je suis! Qu'allez-vous faire, mes fils?

ÉTÉOCLE.

L'événement te l'apprendra.

JOCASTE.

Vous n'échapperez donc pas aux imprécations que votre père a appelées sur vous?

ÉTÉOCLE.

Périsse toute notre maison!

POLYNICE.

Ah! bientôt mon glaive ensanglanté cessera d'être oisif. Je prends à témoin la terre qui m'a nourri et les dieux, qu'on me chasse du pays, sans pitié, avec ignominie, comme un vil esclave, et comme si je n'étais pas fils d'Œdipe. O Thèbes, s'il t'arrive quelque calamité, ce n'est pas moi, c'est lui qu'il faut accuser : c'est contre mon gré que je suis venu, et c'est contre mon gré qu'on me chasse. Et toi, Apollon, qui veilles à l'entrée de cette demeure, et vous mes amis, palais, statues des dieux, honorées par nos sacrifices, recevez mes adieux; car je ne sais s'il me sera jamais permis de vous saluer une autre fois. Mon espoir pourtant ne sommeille point encore; oui, j'espère, avec l'aide des dieux, tuer le perfide et régner sur Thèbes.

ÉTÉOCLE.

Sors de ce pays : c'est vraiment par une prévision divine que ton père te donna le nom de Polynice, emblème de ton caractère querelleur.

LE CHOEUR.

Quand, de Tyr, Cadmus vint en cette contrée, une génisse [1], accomplissant les oracles, s'arrêta d'elle-même et se laissa tomber au milieu des fertiles campagnes d'Aonie, des guérets féconds et verdoyants qu'arrosent les eaux pures de Dircé, beaux lieux où l'oracle divin lui ordonna de fixer son séjour. Là une épouse de Jupiter donna la vie à Bromius [2] : à peine avait-il vu le jour, que déja le lierre l'entourait, et le protégeait de l'ombre de ses verts rameaux, arme joyeuse des vierges et des mères thébaines, lorsque aux danses bachiques elles mêlent les saintes acclamations.

Là un serpent sanguinaire, gardien cruel envoyé par Mars, les yeux incessamment ouverts, veillait sur les ondes limpides et sur les fraîches prairies confiées à sa garde. Allant puiser l'eau lustrale, Cadmus, d'un roc meurtrier lancé par son bras terrible, écrasa la tête du monstre; et par les conseils de Pallas, vierge divine, née sans mère, il sema les dents du serpent dans des sillons profonds, et du sein de la terre sortit une moisson armée, que bientôt la guerre et le glaive rendirent à la terre maternelle, et son sang arrosa le sein qui l'avait produite à la clarté du jour.

Et toi, fils de Jupiter et d'Io notre aïeule, Épaphus [3], que j'ai invoqué dans mon langage barbare, et de mes

[1] On dérive le nom de la Béotie du mot βοῦς, *bœuf*.

[2] Bacchus.

[3] Il est à présumer, d'après ce passage, que cet Épaphus, fils d'Io, avait un culte en Phénicie, ou à Thèbes.

supplications étrangères, viens, viens en cette contrée, que tes descendants ont fondée, et qu'ont possédée les déesses adorées sous deux noms, Proserpine souveraine de l'univers, et Cérès la terre nourricière : envoie au secours de ce pays les déesses dont les mains portent des flambeaux. Tout est facile aux dieux.

ÉTÉOCLE[1].

Va, et amène en ces lieux le frère de Jocaste ma mère, Créon, fils de Ménécée; dis-lui que je veux lui communiquer des projets qui intéressent et moi-même et le pays entier, avant de ranger mes soldats en bataille. Mais sa présence épargne cette fatigue à tes pieds, car je le vois qui s'avance vers mon palais.

CRÉON.

Étéocle, dans le desir de te voir, j'ai couru en bien des endroits ; j'ai, en te cherchant, fait le tour des portes et visité les sentinelles.

ÉTÉOCLE.

Moi aussi, Créon, j'avais le desir de te voir ; en effet, dans l'entretien que j'ai eu avec Polynice, j'ai trouvé ses propositions de paix bien insuffisantes.

CRÉON.

J'ai entendu dire qu'il se met bien au-dessus de Thèbes, dans la présomption que lui inspire l'alliance d'Adraste et son armée. C'est un point qu'il faut laisser à la décision des dieux : mais il est des choses très pressantes dont je viens t'entretenir.

ÉTÉOCLE.

Qu'est-ce donc ? je ne te comprends pas.

CRÉON.

Il nous est arrivé un prisonnier du camp des Argiens

[1] Il s'adresse à un soldat.

ÉTÉOCLE.

Dit-il quelque nouvelle de ce qui s'y passe?

CRÉON.

Il dit que l'armée des Argiens doit à l'instant envelopper de bataillons nombreux la ville de Cadmus.

ÉTÉOCLE.

Eh bien ! il faut que la ville de Cadmus présente aussi des bataillons.

CRÉON.

Où donc? Est-ce que, emporté par l'ardeur de la jeunesse, tu ne vois pas ce que tu dois voir?

ÉTÉOCLE.

Devant ces fossés, pour engager l'action aussitôt.

CRÉON.

Nous avons peu de monde, et leur armée est innombrable.

ÉTÉOCLE.

Ils sont hardis, je le sais, mais en paroles.

CRÉON.

Chez les Grecs, Argos a pourtant une certaine importance.

ÉTÉOCLE.

Rassure-toi; bientôt j'inonderai la plaine de leur sang.

CRÉON.

Je le souhaite; mais ce ne sera pas, je le vois, un ouvrage facile.

ÉTÉOCLE.

Non, je ne retiendrai pas mes soldats derrière les murailles.

CRÉON.

Cependant la victoire appartient toujours à la prudence.

ÉTÉOCLE.

Veux-tu donc que je prenne quelque autre voie?

CRÉON.

Oui, toutes les voies possibles, plutôt que de te livrer au hasard d'un combat.

ÉTÉOCLE.

Si nous les attaquions la nuit, à la faveur d'un stratagème?

CRÉON.

Oui, pourvu que, dans le cas d'un échec, ta retraite soit bien assurée.

ÉTÉOCLE.

La nuit donne à tous des chances égales, mais de plus favorables à ceux qui osent.

CRÉON.

Une défaite est terrible, dans les ténèbres de la nuit.

ÉTÉOCLE.

Les attaquerai-je au moment de leur repas du soir?

CRÉON.

Tu pourrais les surprendre; mais il faut les vaincre.

ÉTÉOCLE.

Les eaux de Dircé sont profondes, et difficiles à traverser..

CRÉON.

Se bien garder vaut mieux que tout le reste.

ÉTÉOCLE.

Mais quoi! si nous lancions notre cavalerie sur l'armée argienne?

CRÉON.

Elle est protégée de tous côtés par un rempart de chariots.

ÉTÉOCLE.

Que faut-il faire? dois-je livrer la ville?

CRÉON.

Non certes; il faut prendre conseil de ta sagesse.

ÉTÉOCLE.

Quelle est donc la précaution la plus sage?

CRÉON.

On assure, et je l'ai entendu dire, qu'ils ont sept guerriers.

ÉTÉOCLE.

Chargés de quoi? Ce n'est pas là une force imposante.

CRÉON.

De commander autant de bataillons, et d'investir chacune des sept portes.

ÉTÉOCLE.

Que ferons-nous donc? car je n'attendrai pas à ne savoir quel parti prendre.

CRÉON.

Toi aussi choisis sept guerriers, que tu placeras à chacune des sept portes.

ÉTÉOCLE.

Pour commander les bataillons à la tête de nos troupes, ou pour les défendre seuls?

CRÉON.

Pour commander : et choisis les plus braves.

ÉTÉOCLE.

Je comprends; pour repousser l'escalade des murailles.

CRÉON.

Adjoins-leur d'autres chefs; car un seul homme ne peut tout voir.

ÉTÉOCLE.

La bravoure décidera-t-elle mon choix, ou la prudence?

CRÉON.

Toutes deux ensemble; car l'une sans l'autre n'est rien.

ÉTÉOCLE.

Cela s'exécutera. Je vais à la ville, et je posterai, comme tu le conseilles, des chefs aux portes, et je les opposerai en nombre égal aux chefs ennemis. Dire le nom de chacun, lorsque l'ennemi campe au pied même des murailles, ce serait perdre trop de temps[1]; mais je pars, pour ne pas laisser languir mon bras dans l'inaction. Et puissé-je me trouver en face de mon frère, le combattre corps à corps, et percer de ma lance le traître qui est venu dévaster ma patrie! Mais si la fortune m'est contraire, c'est à toi d'unir ma sœur Antigone avec Hémon ton fils: au moment où je m'éloigne de ces lieux, je ratifie le consentement que j'ai donné à cette alliance. Tu es le frère de ma mère : qu'ai-je besoin de te faire de longs discours? et pour toi, et pour moi, traite-la d'une manière digne d'elle. Quant à mon père, qui, victime de sa propre erreur, s'est privé de la vue, je l'ai peu approuvé; et si les dieux exaucent ses malédictions, il nous fera périr. Mais il est une chose que j'ai négligée: c'est de savoir de Tirésias, à qui les oiseaux révèlent l'avenir, s'il a quelque prédiction à faire. Créon, j'enverrai ton fils Ménécée, qui porte le même nom que ton père, pour qu'il amène ici Tirésias. Il viendra volontiers s'entretenir avec toi; mais pour moi, qui naguère attaquai devant lui l'art des devins, je crains de l'avoir offensé. Mais j'enjoins à la ville, et à toi aussi, Créon, si je suis

[1] Euripide critique ici Eschyle, qui, dans *les Sept chefs*, décrit longuement chacun des sept guerriers argiens, et ceux qu'Étéocle leur oppose. Une critique de même nature se trouve encore dans les *Suppliantes* d'Euripide, v. 856.

vainqueur, de n'ensevelir jamais le cadavre de Polynice sur la terre de Thèbes, et de condamner à la mort quiconque l'aurait enseveli, fût-il même de nos amis. Voilà ce que j'avais à te dire. Vous maintenant, fidèles serviteurs, apportez-moi mon bouclier, apportez toute mon armure ; je veux enfin courir à ce combat, où la justice m'attend avec la victoire. Nous supplierons la Précaution, de toutes les déesses la plus secourable, de sauver notre patrie.

LE CHOEUR.

Dieu des rudes fatigues, Mars, pourquoi respires-tu le sang et le meurtre, terribles dissonances dans les fêtes de Bacchus ? Jamais on ne te voit, dans un chœur joyeux, couronner des fleurs de la saison nouvelle ta chevelure flottante, ni entonner au doux son de la flûte des chansons gracieuses qui animent la danse : mais, suivi de tes guerriers, tu lances l'armée d'Argos contre les enfants de Thèbes, et tu donnes le signal d'ébats terribles et désordonnés : la fureur de Bacchus ne te fait pas tourbillonner, le thyrse en main et paré de la peau de faon ; mais, au bruit des chars et des freins retentissants, tu excites l'élan des coursiers rapides, et sur les bords de l'Isménus tu lances des troupes ardentes de cavaliers, déchaînant les Argiens contre la race issue des sillons de la terre, et opposant à nos solides remparts leurs bataillons armés de toutes pièces. C'est une divinité redoutable, c'est la Discorde, qui a déchaîné ces maux contre les rois de cette terre, contre les infortunés Labdacides.

Forêt aux épais ombrages, peuplée de farouches habitants ; mont chéri de Diane, Cithéron au sommet couvert de neiges, plût au ciel que tu n'eusses jamais nourri l'enfance du fils de Jocaste, exposé sur tes rochers pour mourir ; de cet Œdipe rejeté de la maison paternelle, et

qui portait la marque des agrafes d'or dont ses pieds furent percés. Plût aux dieux que jamais la vierge ailée, le sphinx, fléau de cette contrée, ne se fût approché de nos murs, avec ses énigmes redoutables! monstre sauvage, que Pluton, roi des enfers, envoya contre Thèbes, et qui, dans ses griffes acérées, emportait jusqu'aux régions inaccessibles de l'air les enfants de Cadmus. Une nouvelle querelle s'élève entre les fils d'Œdipe, et divise le palais et la cité. Non, ce qui est honteux ne sera jamais honorable; des enfants nés d'un commerce impur sont une souillure pour leur père, et un opprobre pour la mère qui est entrée dans un lit incestueux.

O terre de Cadmus, tu enfantas jadis (ainsi l'ai-je entendu raconter dans ma patrie barbare), tu enfantas la race issue des dents du dragon à la crête sanglante, glorieux honneur pour Thèbes. Jadis les habitants des cieux vinrent assister aux noces d'Harmonie[1]; les murs de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre; aux accords du luth d'Amphion surgit la tour qui s'élève entre les deux fleuves, sur la verte prairie qu'arrosent les eaux de Dircé, et celles de l'Isménus. D'Io, au front de génisse, sont issus les rois des Cadméens; et cette ville, après avoir passé par une longue suite de prospérités, est maintenant investie par une enceinte de guerriers.

TIRÉSIAS.

Conduis-moi, ma fille, car tu es l'œil qui guide mes pas aveugle[2], comme l'étoile qui guide le nautonnier;

[1] Épouse de Cadmus. Elle était fille de Mars et de Vénus.

[2] Sénèque a traduit mot à mot l'expression τυφλὸν πόδα, *Phœn.*, II. Antigone dit à Œdipe :

Et patere *cæcum*, qua volet, ferri *pedem*.

avance, et pose mon pied sur un terrain uni, pour éviter les faux pas; car ton père est bien faible. Garde dans tes mains pures ces sorts que j'ai recueillis, lorsque assis sur le siége sacré où je prophétise, je t'écoutais me décrire le vol des oiseaux. Dis-moi, Ménécée, fils de Créon, quel chemin nous reste-t-il à faire dans la ville pour trouver ton père? car mes genoux tremblants sont déja fatigués, et, après le long voyage que j'ai fait, je puis à peine marcher.

CRÉON.

Prends courage, Tirésias, te voilà arrivé près de tes amis. Soutiens-le, mon fils; car le pied d'un vieillard, comme la personne qui descend d'un char, a besoin de l'appui d'une main étrangère [1].

TIRÉSIAS.

Bien! nous voici arrivés. Pour quel sujet, Créon, m'as-tu fait appeler avec tant d'empressement?

CRÉON.

Je vais te le dire; mais rassemble tes forces, reprends haleine, et repose-toi de la fatigue du chemin.

TIRÉSIAS.

Je suis fatigué, il est vrai, étant arrivé hier du pays des enfants d'Érechthée; ils étaient en guerre contre Eumolpe, et j'ai procuré une glorieuse victoire aux descendants de Cécrops; et j'ai rapporté cette couronne d'or que tu vois, comme les prémices des dépouilles.

[1] Ce passage a beaucoup tourmenté les érudits, qui ont proposé une foule de corrections, au lieu du mot ἀπήνη, *char*, qui, employé ainsi tout seul, ne laisse pas d'être obscur. Pour autoriser le sens que nous avons adopté, M. Boissonade cite un passage de Pindare, *Pyth.*, IX, 16, où Vénus présente la main à Apollon descendant de son char, et un autre de l'*Iphigénie en Aulide*, v. 603, sq., où Clytemnestre dit aux femmes qui l'entourent d'aider Iphigénie et elle-même à descendre du char sur lequel elles arrivent.

CRÉON.

Je regarde ta couronne comme un augure de victoire. Car tu sais que nous sommes livrés aux orages de la guerre contre les enfants de Danaüs, et Thèbes court un grand péril. Étéocle, notre roi, marche déja, couvert de ses armes, contre les guerriers de Mycènes; mais il m'a chargé d'apprendre de toi ce qu'il faut faire pour sauver la ville.

TIRÉSIAS.

Pour Étéocle ma bouche resterait close, et je renfermerais mes oracles ; mais pour toi, puisque tu le desires, je parlerai. Ce pays souffre depuis longtemps, Créon, depuis que Laïus a engendré, contre la volonté des dieux, et a fait naître le malheureux Œdipe, qui devait être l'époux de sa mère; et depuis que lui-même arracha ses yeux sanglants de leurs orbites : terrible enseignement donné par les dieux, en spectacle à la Grèce. Les fils d'Œdipe ont voulu cacher ces souvenirs dans l'oubli, comme pour échapper aux dieux, et ils se sont étrangement trompés. En refusant à leur père les respects qui lui sont dus, et la liberté de sortir du palais, ils ont aigri l'infortuné, et il a lancé contre eux d'affreuses imprécations, arrachées par la souffrance et par d'indignes traitements [1]. Que n'ai-je point tenté? que n'ai-je point dit? Je n'ai fait que m'attirer leur haine. Mais, Créon, la mort est proche, et elle les frappera par la main l'un de l'autre : les morts tombant sur les morts, et confondant les armes argiennes et thébaines, rempliront d'amers gémissements la terre de Cadmus. Ah ! ville malheu-

[1] Fragment des *Phéniciennes* d'Accius :

> Incusant ultro a fortuna opibusque omnibus desertum,
> Abjectum, afflictum, ex animo expectorant.

reuse, tu seras saccagée jusque dans tes fondements, si quelqu'un n'obéit à mes paroles. La première règle à observer devait être de n'admettre les fils d'Œdipe ni comme rois, ni comme citoyens de ce pays ; car le mauvais génie qui les poursuit devait devenir fatal à la ville. Mais puisque le mal a prévalu sur le bien, une seule voie de salut reste encore : mais comme il y a peu de sûreté même pour moi à m'expliquer ; et comme le remède qui peut sauver la ville serait trop amer pour ceux que le sort a marqués, je m'en vais ; adieu. Je partagerai le sort du grand nombre, et, s'il le faut, je subirai le sort que nous garde l'avenir. Car que faire à cela ?

CRÉON.

Arrête, vieillard !

TIRÉSIAS.

Ne me retiens pas.

CRÉON.

Reste : pourquoi me fuir ?

TIRÉSIAS.

Ce n'est pas moi qui te fuis, c'est la fortune.

CRÉON.

Apprends-moi le moyen de sauver la ville et les citoyens.

TIRÉSIAS.

Tu le veux à présent, et bientôt tu ne le voudras plus.

CRÉON.

Et comment ne voudrais-je pas le salut de ma patrie ?

TIRÉSIAS.

Veux-tu donc le savoir ? le veux-tu sérieusement ?

CRÉON.

Eh ! quel autre soin pourrait m'occuper davantage ?

TIRÉSIAS.

Eh bien! écoute mes oracles. Mais que je sache d'abord où est Ménécée, qui a conduit ici mes pas.

CRÉON.

Il n'est pas loin, il est près de toi.

TIRÉSIAS.

Qu'il s'écarte : il ne doit pas entendre mes paroles prophétiques.

CRÉON.

Il est mon fils; il saura taire ce qu'on ne doit pas révéler.

TIRÉSIAS.

Tu veux donc que je parle en sa présence?

CRÉON.

Il sera heureux de connaître notre moyen de salut.

TIRÉSIAS.

Écoute donc mes oracles; écoute par quel moyen vous sauverez la ville de Cadmus. Il faut que tu immoles ton fils Ménécée à la patrie, puisque tu provoques toi-même la fortune.

CRÉON.

Que dis-tu, vieillard? quelle parole est sortie de ta bouche?

TIRÉSIAS.

J'ai dit ce qui est, et ce qu'il faut que tu fasses.

CRÉON.

O que de malheurs tu as enfermés dans ce peu de paroles!

TIRÉSIAS.

Oui, pour toi; mais pour ta patrie une glorieuse délivrance.

CRÉON.

Je n'entends rien, je n'écoute rien : que Thèbes s'en tire comme elle pourra.

TIRÉSIAS.

Ce n'est plus le même homme; le voilà qui se rétracte.

CRÉON.

Va-t'en, je n'ai que faire de tes divinations.

TIRÉSIAS.

La vérité est-elle détruite, parceque tu es malheureux?

CRÉON.

Oh ! je t'en conjure par tes genoux que j'embrasse, par ces vénérables cheveux blancs.

TIRÉSIAS.

Pourquoi me supplier? tu m'implores pour des maux inévitables.

CRÉON.

Garde le silence; ne révèle à personne ces oracles.

TIRÉSIAS.

Tu me demandes une injustice. Je ne me tairai point.

CRÉON.

Que feras-tu donc? Feras-tu périr mon fils?

TIRÉSIAS.

Que d'autres s'en mettent en peine; moi je parlerai.

CRÉON.

Mais qui a pu attirer cette calamité sur moi et sur mon fils?

TIRÉSIAS.

Ta question est naturelle, et tu as raison de vouloir la résoudre. Il faut que ton fils soit immolé dans la caverne même où le dragon, fils de la Terre, veillait sur

les sources de Dircé, et qu'il verse son sang en offrande à la Terre, pour apaiser l'antique colère de Mars contre Cadmus, meurtrier du dragon, et prévenir sa vengeance. Par là vous mériterez que Mars combatte pour vous. Si elle reçoit fruit pour fruit, sang pour sang, la Terre vous sera propice, elle qui a fait germer dans ses sillons une moisson de guerriers couverts de leurs casques d'or. Il faut qu'un descendant de cette race, issue des dents du dragon[1], reçoive la mort. Toi et tes fils, vous êtes ce qui nous reste de cette race ; en vous elle s'est conservée sans mélange par ta mère et par tes aïeux paternels. Les noces d'Hémon ne permettent pas de l'immoler, car il n'a plus sa pureté virginale ; et, s'il n'est pas encore entré dans la couche nuptiale, du moins il est fiancé. Mais ce jeune homme, sacrifié pour Thèbes, peut, par sa mort, sauver sa patrie, préparer un amer retour à Adraste et aux Argiens, en couvrant leurs yeux des ombres de la mort, et illustrer la ville de Thèbes. Choisis l'un de ces deux sorts, de sauver ton fils ou ton pays. Tout ce que je pouvais t'apprendre, tu le sais maintenant : ma fille, ramène-moi dans ma demeure. O insensé le mortel qui exerce l'art des devins! S'il annonce des choses fâcheuses, il est odieux à ceux qui le consultent : si la pitié le force à falsifier ses oracles, il est coupable envers les dieux. Phébus seul devrait prédire l'avenir aux hommes, lui qui ne craint personne.

LE CHOEUR.

Créon, tu gardes le silence, tu restes sans voix? Ah! moi-même je ne suis pas moins saisie que toi.

[1] Fragment des *Phéniciennes*, d'Accius :

Ab dracontis stirpe armata exortus, genere antiquior.

CRÉON.

Eh ! que pourrait-on dire? Ce que j'éprouve n'est que trop manifeste. Non, jamais je n'en viendrai à cette horrible extrémité, de livrer mon fils pour victime à l'état. La tendresse paternelle est gravée dans tous les cœurs, et il n'est point d'homme qui voulût donner son fils à égorger. Non, je n'accepte point des louanges achetées par la mort de mes enfants. Pour moi, dont l'âge mûr s'achève, je suis prêt à mourir en victime expiatoire pour ma patrie. Mon fils, avant que toute la ville n'en soit informée, laisse là les oracles de ces méchants devins, et fuis au plus vite loin de cette terre ; car il ira bientôt aux sept portes instruire les magistrats, les généraux, et les chefs de cohortes. Si nous le prévenons, ta vie est sauvée ; il en est temps encore : mais si tu tardes, nous sommes perdus, tu mourras.

MÉNÉCÉE.

Où fuir? en quelle ville? chez quel hôte?

CRÉON.

Aux lieux les plus éloignés de cette terre.

MÉNÉCÉE.

C'est à toi d'ordonner, et à moi d'obéir.

CRÉON.

Traverse Delphes.

MÉNÉCÉE.

Où irai-je ensuite?

CRÉON.

Dans le pays des Étoliens.

MÉNÉCÉE.

Et de là où me retirerai-je?

CRÉON.

Dans la Thesprotide.

MÉNÉCÉE.

Aux retraites sacrées de Dodone?

CRÉON.

Tu l'as dit.

MÉNÉCÉE.

Quelle sûreté y trouverai-je?

CRÉON.

Le dieu[1] te guidera.

MÉNÉCÉE.

Comment pourvoirai-je à mes besoins?

CRÉON.

Je te fournirai de l'or.

MÉNÉCÉE.

C'est fort bien, mon père. Va donc. Pour moi, je vais auprès de ta sœur Jocaste, qui m'a nourri de son sein, et qui m'a tenu lieu de la mère que j'avais perdue; je lui ferai mes adieux, puis je prendrai soin de ma vie. Pars donc, et ne sois pas toi-même un obstacle à nos projets. (*Créon sort.*) — Femmes, que j'ai bien dissipé les craintes de mon père, en l'abusant par mes paroles, pour obtenir ce que je voulais! Cédant à la crainte, il veut que je parte; il prive ma patrie de la chance qui lui reste, et fait de moi un lâche. Il faut pardonner à un vieillard; mais moi je serais indigne de pardon, si je trahissais la patrie qui m'a donné le jour. Sachez donc que je pars pour la sauver; pour elle je cours donner ma vie. Ah! tandis que ces guerriers, libres du joug des oracles et de la nécessité du destin, demeurent fermes sous leurs boucliers, et vont affronter la mort au pied de nos murailles, en combattant pour la patrie, quel opprobre pour moi si, trahissant mon père, mon frère,

[1] Jupiter, qui rendait des oracles à Dodone.

mon pays, je fuyais comme un lâche pour conserver ma vie, que partout je traînerais dans le mépris ! Non, j'en atteste Jupiter, qui règne dans les astres, et le sanguinaire Mars, qui donna pour maîtres à ce pays les hommes sortis des dents semées dans la terre, je vais sur le haut du rempart, dans l'antre noir du dragon désigné par le devin ; là je me frapperai moi-même, et je délivrerai ma patrie. Ma résolution est prise : partons ; ma mort sera une offrande honorable à ma patrie, et l'affranchira du danger qui la menace. Ah ! si chaque citoyen, réalisant tous les avantages qui sont en son pouvoir, les faisait partager à son pays, de moindres calamités affligeraient les cités, désormais florissantes.

LE CHOEUR, *seul*.

Sphinx ailé, enfanté par la Terre et par l'infernale Échidna [1], c'est ici que tu vins exercer tes rapines contre les fils de Cadmus, portant avec toi le ravage et la désolation, vierge aux formes équivoques, monstre sanguinaire, aux ailes furieuses et aux serres voraces : des lieux qu'arrosent les eaux de Dircé, tu enlevais dans les airs de jeunes enfants, avec des cris sauvages, déchaînant sur leur patrie une funeste Érinnys, et de sanglantes douleurs. Ce fut un dieu avide de sang qui t'envoya contre nous. Les cris lugubres des mères, les cris lugubres des vierges retentissaient dans les maisons ; des voix douloureuses, des plaintes douloureuses, tristement répétées de l'un à l'autre, se succédaient à travers la ville. Mais les cris et les gémissements devenaient semblables au bruit du tonnerre, lorsque la vierge

[1] Échidna, monstre moitié femme et moitié serpent, qui enfanta beaucoup d'autres monstres, tels que Cerbère, l'hydre de Lerne, le sphinx, etc. Voyez la *Théogonie* d'Hésiode.

ailée faisait disparaître quelque homme de la ville. Le malheureux Œdipe vint enfin, envoyé par Apollon sur la terre de Thèbes, dont il fit alors la joie, et depuis la douleur. Glorieux interprète de l'énigme, il contracte avec sa mère un hymen sacrilége, et il souille la ville ; il la fait nager dans le sang, et par ses malédictions précipite ses fils dans un exécrable combat. Nous admirons, oui, nous admirons le héros qui va à la mort pour sa patrie, laissant à Créon un sujet de douleur, mais assurant à la ville aux sept tours une glorieuse victoire ! Puissions-nous ainsi devenir mères ! puissions-nous mettre au jour de nobles enfants, ô divine Pallas, qui écrasas le dragon sous le poids d'un rocher lancé par la main de Cadmus, que tu excitas à frapper ce coup, origine du fléau dévastateur envoyé par les dieux pour envahir cette contrée !

LE MESSAGER.

Holà ! y a-t-il quelqu'un aux portes du palais ? Ouvrez, engagez Jocaste à sortir. Eh bien ! m'entendez-vous ? Enfin, il est temps : viens, sors, illustre épouse d'Œdipe ! cesse tes gémissements et tes larmes.

JOCASTE.

Ami, est-ce quelque catastrophe, est-ce la mort d'Étéocle que tu viens m'annoncer, toi qui te tiens toujours à ses côtés, pour écarter les traits des ennemis ? Quelle nouvelle m'apportes-tu ? Mon fils est-il mort, ou vit-il encore ? Réponds-moi.

LE MESSAGER.

Il vit ; calmez vos craintes.

JOCASTE.

Et comment notre enceinte aux sept tours soutient-elle l'attaque ?

LE MESSAGER.

Nos murs sont intacts, la ville n'est pas prise.

JOCASTE.

Ont-ils subi les assauts de la lance argienne?

LE MESSAGER.

On en est venu aux mains, et la valeur des fils de Cadmus l'emporte sur les armes de Mycènes.

JOCASTE.

Au nom des dieux, dis-moi encore, sais-tu quelque chose de Polynice? car je suis aussi inquiète de savoir s'il respire.

LE MESSAGER.

Tes deux fils vivent encore jusqu'à ce moment.

JOCASTE.

Ah! je te rends graces! Mais comment avez-vous du haut des tours repoussé les lances argiennes? Dis-le-moi, pour que j'aille dans le palais réjouir le vieillard aveugle, par le récit de notre délivrance.

LE MESSAGER.

Après que sur une des tours le fils de Créon, se dévouant au salut de sa patrie, s'est percé le sein de son épée, ton fils a rangé ses bataillons avec leurs chefs à chacune des sept portes, pour les défendre contre l'armée argienne, opposant les cavaliers aux cavaliers et les fantassins aux fantassins, afin que nos forces pussent se porter promptement vers la partie menacée des remparts. Du haut de la citadelle nous voyons l'armée d'Argos, couverte de ses boucliers blancs, quitter le Teumèse[1]: arrivée près du fossé, elle franchit d'un pas rapide l'in-

[1] Le Teumèse, montagne de la Béotie, à cent stades de Thèbes, disent les scholiastes, ce qui fait un peu plus de dix-huit kilomètres, ou quatre lieues et demie. Mais l'armée ennemie devait être plus rapprochée, la pente de la montagne pouvant s'étendre assez loin.

tervalle qui la sépare des murs. Le pæan[1] et les trompettes retentirent à la fois dans leur armée sur nos tours. D'abord s'avance contre la porte Néitienne, guidant les rangs pressés de sa cohorte hérissée de boucliers, Parthénopée, fils de l'intrépide chasseresse, portant pour emblème de sa famille, au milieu de son bouclier, l'image d'Atalante perçant de ses flèches rapides le sanglier d'Étolie. Vers la porte Prétide marchait le devin Amphiaraüs, portant des victimes sur son char; il n'avait point de devises insultantes; ses armes étaient modestes et sans emblème. Le roi Hippomédon marche à la porte Ogygienne; au milieu de son bouclier est la figure d'Argus, dont le corps est couvert d'yeux, comme d'autant de taches; les uns s'ouvrent avec le lever des étoiles, les autres se ferment quand elles se couchent. Plus tard, la mort d'Hippomédon me permit de le voir. Tydée avait son poste à la porte Homoloïde; son bouclier était couvert de la peau d'un lion aux crins hérissés; dans sa main droite il portait une torche, comme le Titan Prométhée, pour embraser la ville. Ton fils Polynice commandait l'attaque contre la porte Crénéenne : son bouclier portait pour emblème les rapides cavales potniades[2], qui se cabraient de frayeur, mises en mouvement par un ressort ingénieux, et semblaient respirer la rage. Non moins ardent au combat que Mars lui-même, Capanée guide son bataillon à la porte Électre : les figures en fer de son bouclier représentent un Géant fils de la Terre, portant sur ses épaules une ville entière, arrachée de ses bases à force de leviers; emblème

[1] Le pæan, hymne en l'honneur d'Apollon, se prend ici pour un chant de guerre. Ce passage signifie qu'on sonne la charge.

[2] Les cavales que Glaucus, de Potnie, ville de la Magnésie, nourrissait de chair humaine. Voy. *Géorgie*, III, 266.

de la ruine qu'il nous prépare. Adraste attaque la septième porte : son bras gauche est armé d'un bouclier que couvrent cent vipères, images de l'hydre, monument de la jactance argienne ; du milieu des remparts, ces reptiles enlèvent dans leurs gueules les enfants de Cadmus. Tous ces objets ont frappé mes regards, quand je portais l'ordre aux chefs des cohortes. D'abord le combat s'engage avec l'arc et le trait, avec la fronde qui frappe au loin, avec des fragments de roc ; la victoire penchait pour nous ; tout à coup Tydée s'écrie, et ton fils avec lui : « Enfants de Danaüs, au lieu de vous laisser tailler en « pièces, que tardez-vous à vous ruer en masse contre « les portes, cavaliers, fantassins[1], conducteurs de chars? » A sa voix, nul ne reste oisif ; plusieurs tombent la tête ensanglantée : les nôtres en grand nombre, précipités du haut des murailles, expirent en arrosant la terre, altérée des flots de leur sang. L'Arcadien, fils d'Atalante, s'élance contre la porte tel qu'un ouragan furieux, demandant à grands cris une hache et du feu, comme pour ruiner la ville de fond en comble. Mais Périclymène, fils du dieu de la mer, réprime sa fureur en lançant sur lui un roc détaché des murailles, et capable de remplir un chariot ; il fracasse sa tête blonde, brise la jointure des os, et fait ruisseler le sang sur ses joues de roses : sa mère, la nymphe du Ménale, habile à lancer les traits, ne le reverra pas vivant. Étéocle, voyant nos succès à cette porte, en va visiter d'autres ; je le suis. Là, j'aperçois Tydée et ses soldats, pressés et couverts de leurs boucliers, qui font pleuvoir sur le faîte de nos tours une grêle de javelots étoliens : les nôtres se mettent à fuir, et abandonnent le haut des remparts ; mais, comme un habile chasseur, ton fils les rallie, et les ramène à leur poste. Après avoir réparé

[1] Grec : « Armés à la légère. »

cet échec, nous volons aux autres portes. Comment peindre les fureurs de Capanée? Il s'avançait chargé d'une longue échelle, se vantant orgueilleusement que même le feu sacré de Jupiter ne l'empêcherait pas de prendre la ville d'assaut : tout en proférant ces paroles, malgré les pierres qui pleuvaient sur lui, il grimpait, le corps replié sous son bouclier, et gravissant les degrés glissants de l'échelle. Déja il franchissait les créneaux des murailles, quand Jupiter le frappe de sa foudre : la terre retentit au loin, et nous restons saisis de frayeur. Ses membres volent çà et là, comme la pierre échappée à la fronde ; sa chevelure est emportée vers le ciel, et son sang arrose le sol ; ses jambes et ses mains tournent comme la roue d'Ixion, et le tronc consumé retombe sur la terre. Adraste, voyant Jupiter se déclarer contre lui, fait retirer son armée au delà du fossé ; et les nôtres, voyant ce prodige qui leur annonce la faveur du dieu, font sortir les chars ; fantassins et cavaliers s'élancent en armes au milieu des bataillons argiens : là règnent à la fois toutes les horreurs de la guerre ; ils tombent mourants de leurs chars, les roues fracassées volent en éclats, les essieux brisés sont confusément entassés avec les monceaux de cadavres. Ainsi nous avons pour aujourd'hui empêché la ruine de nos remparts : cette terre peut-elle espérer le même succès pour l'avenir ? C'est ce qui dépend des dieux.

LE CHOEUR.

Il est beau de vaincre ; mais si les dieux avaient donné mieux que la victoire, je serais heureuse.

JOCASTE.

Les dieux et la fortune nous favorisent. Mes fils sont vivants, et ce pays a échappé au péril. Mais il semble que Créon partage la malédiction de mon hymen et les

infortunes d'Œdipe ; il a perdu son fils, et le salut de la ville fait son propre malheur. Mais apprends-moi encore ce que, depuis, mes fils ont résolu de faire.

LE MESSAGER.

Ne t'inquiète pas du reste : jusqu'ici tout va bien pour toi.

JOCASTE.

Ce que tu dis me donne à penser : je veux l'éclaircir.

LE MESSAGER.

Que desires-tu de mieux que la vie de tes fils?

JOCASTE.

Je veux savoir si l'avenir me doit être également favorable.

LE MESSAGER.

Laisse-moi : ton fils n'a point d'écuyer auprès de lui.

JOCASTE.

Il y a quelque malheur que tu caches, et que tu veux ensevelir dans l'obscurité.

LE MESSAGER.

Non ; après ce qui a causé ta joie, je ne dirai point le mal.

JOCASTE.

A moins de fuir dans les airs, ne pense pas m'échapper.

LE MESSAGER.

Hélas! que ne me laisses-tu partir, après cette heureuse nouvelle? pourquoi faut-il que je t'annonce des malheurs? Oui, tes fils se disposent à un acte odieux : ils vont se battre en combat singulier, à l'écart de l'armée : ils l'ont déclaré publiquement aux Argiens et aux Thébains, paroles qui n'auraient jamais dû sortir de leur bouche. Étéocle, le premier, du haut d'une tour, a

fait faire silence, et a dit : « Illustres chefs de la Grèce, « vaillants Argiens que la guerre attire en ces lieux, et « vous, peuple de Cadmus, ne prodiguez plus vos vies « pour Polynice et pour moi. Je combattrai mon frère « seul à seul, et vous ne braverez plus les dangers. Si je « le tue, je gouvernerai seul ce pays ; si je suis vaincu, « je lui cède l'empire. Laissez donc les combats, retour- « nez dans Argos, et ne cherchez plus la mort : du côté « des Thébains assez d'hommes ont perdu la vie. » Il dit : Polynice s'élance des rangs, et applaudit à ce discours. Tous les Argiens et le peuple de Cadmus font entendre un murmure d'approbation, comme pour en reconnaître la justice. Un traité fut conclu sur ces conditions, et, entre les deux armées, les chefs firent serment de les observer. Déja les deux jeunes fils du vieil Œdipe couvrent leur corps de leurs armes d'airain. Les principaux d'entre les Thébains arment le roi, les chefs argiens arment Polynice. Tous deux paraissent resplendissants ; leur visage n'est point altéré, ils brûlent de plonger leur fer dans le sein l'un de l'autre. Leurs amis les entourent, enflamment leur audace par ces discours : « Polynice, c'est à toi d'ériger une statue en trophée à « Jupiter, et de couvrir Argos de gloire » Et à Étéocle : « Tu combats pour ta patrie : une glorieuse victoire va « t'assurer la couronne. » C'est ainsi que, des deux côtés, on les anime au combat. Les devins immolent des brebis, consultent les présages du feu et les ruptures ; ils observent avec effroi la flamme qui se partage et forme un point brillant au sommet, double augure qui annonce tout à la fois la victoire et la défaite. — S'il est dans ta prudence ou dans les enchantements quelque moyen d'empêcher cet affreux combat, hâte-toi de séparer tes fils ; le danger est pressant, et le prix du combat ne peut être

pour toi que des larmes, si ce jour doit te priver de tes deux fils.

JOCASTE.

Antigone, ma fille, sors du palais : ce n'est plus parmi les chœurs de danses et les plaisirs des jeunes filles que ta fortune présente te permet de vivre. Deux vaillants guerriers, tes deux frères, courent à la mort : c'est à toi de t'unir à ta mère pour les empêcher de s'entr'égorger.

ANTIGONE.

O ma mère, quel nouveau malheur te fait pousser ces cris devant le palais ?

JOCASTE.

Ma fille, tes frères sont au moment d'expirer.

ANTIGONE.

Que dis-tu ?

JOCASTE.

Ils vont se battre en combat singulier.

ANTIGONE.

Grands dieux ! se peut-il, ma mère ?

JOCASTE.

Il n'est que trop vrai : suis-moi.

ANTIGONE.

Où ? Dois-je quitter l'appartement des jeunes filles ?

JOCASTE.

Vers l'armée.

ANTIGONE.

La pudeur me permet-elle de paraître devant la foule ?

JOCASTE.

Il ne s'agit pas de pudeur en cet instant.

ANTIGONE.

Que ferai-je donc ?

JOCASTE.

Tu réconcilieras tes deux frères.

ANTIGONE.

Par quel moyen?

JOCASTE.

En tombant avec moi à leurs genoux.

ANTIGONE.

Conduisez-moi au milieu des deux armées; ne perdons pas de temps.

JOCASTE.

Viens, cours, ma fille; car si nous prévenons cet affreux combat, je vis encore; mais s'ils meurent, je ne leur survivrai pas.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! mon cœur tremble d'effroi; dans tous mes sens se glisse la pitié pour cette malheureuse mère. De ses deux fils lequel fera couler le sang de son frère?... O douleur! ô Jupiter! ô terre! lequel percera le sein fraternel, dans l'ardeur des armes et du carnage? Malheureuse! ah malheureuse! lequel dois-je pleurer dans mes chants de deuil?

O terre! ô terre! deux bêtes féroces, deux âmes sanguinaires, armées de la lance, vont bientôt tomber dans le sang. Malheureux, que n'a point révoltés l'idée d'un combat corps à corps! Ma voix étrangère fera retentir des gémissements agréables aux morts, et poussera des cris mêlés de larmes. Le moment fatal approche, la mort s'avance: ce jour décidera de l'avenir. O meurtre déplorable, inspiré par les Furies!

Mais j'aperçois Créon, qui, les yeux couverts d'un

sombre nuage, s'avance vers le palais : cessons nos gémissements.

CRÉON.

Hélas ! que faire ? Est-ce sur moi-même que je dois verser des larmes, ou sur cette ville qu'enveloppe une nuée de combattants, qui semblent devoir la précipiter dans l'Achéron ? Mon fils est mort pour son pays, en laissant un nom glorieux, et à moi d'amers regrets. Je viens de l'antre du dragon, où lui-même s'est immolé, et je le rapporte dans mes bras. Tout le palais retentit de cris lamentables, et moi je cherche Jocaste, ma sœur, non moins vieille que moi, pour laver ce corps et rendre les honneurs funèbres à mon fils qui n'est plus : car les vivants doivent honorer les morts, et rendre hommage au dieu des enfers.

LE CHOEUR.

Créon, ta sœur est sortie du palais, et la jeune Antigone accompagne sa mère.

CRÉON.

En quels lieux ? quel accident l'appelle ? Dites-moi.

LE CHOEUR.

Elle a su que ses deux fils allaient se livrer un combat singulier pour la possession du trône.

CRÉON.

Que dites-vous ?... Le soin des restes chéris de mon fils m'a empêché d'apprendre ces tristes nouvelles.

LE CHOEUR.

Il y a déja longtemps que ta sœur est partie, et je pense que le combat à mort entre les fils d'Œdipe doit être terminé.

CRÉON.

Hélas ! j'en vois la preuve dans l'air sombre de ce messager, qui va nous dire ce qui s'est passé.

LE MESSAGER.

Malheureux ! quelle nouvelle viens-je annoncer ? que vais-je dire ? Tout est perdu.

CRÉON.

Ton début ne nous promet rien d'heureux.

LE MESSAGER.

Malheureux que je suis, je le répète encore, d'annoncer de telles catastrophes !

CRÉON.

As-tu de nouvelles infortunes à ajouter à toutes les autres ?

LE MESSAGER.

Créon, les fils de ta sœur ne voient plus le jour.

CRÉON.

Hélas ! quelle douleur pour la ville et pour moi !

LE MESSAGER.

Palais d'Œdipe, entends-tu ? d'un même coup la mort a frappé les deux frères.

LE CHOEUR.

Ces murs verseraient des larmes, s'ils étaient doués de sentiment.

CRÉON.

O calamité lamentable ! Que de maux fondent sur moi, malheureux !

LE MESSAGER.

Ah ! si tu les connaissais tous !

CRÉON.

Et que pourrait-il arriver de plus triste que ceux qui me sont connus ?

LE MESSAGER.

Ta sœur a suivi ses enfants dans la tombe.

LE CHOEUR.

Faisons entendre des chants de deuil ; frappons, frappons nos têtes dans notre douleur.

CRÉON.

Malheureuse Jocaste ! quelle funeste issue de ta vie, de ton hymen, et de l'énigme du sphinx ! Mais comment s'est passé le combat des deux frères, et comment se sont accomplies les imprécations d'Œdipe ?

LE MESSAGER.

Tu sais nos succès sur les remparts ; les murs ne sont pas assez éloignés pour que tu ignores ce qui s'y passe. Après avoir couvert leur corps d'armes d'airain, les deux fils d'Œdipe s'avancèrent entre les deux armées, prêts à se percer l'un l'autre de leurs lances. Polynice se tourne vers Argos, et fait cette prière : « Vénérable Junon (car « je t'appartiens par l'hymen qui m'unit à la fille d'A- « draste, et parceque j'habite la terre que tu protéges), « accorde-moi de tuer mon frère, et de tremper dans son « sang cette main victorieuse ! Je te demande une cou- « ronne bien honteuse, achetée par la mort d'un frère. » Bien des larmes coulaient à la vue d'une telle destinée, et l'on échangeait de tristes regards[1]. Étéocle, se tournant vers le temple de Pallas au bouclier d'or, s'écrie : « Fille de Jupiter, accorde-moi d'enfoncer de ma main « cette lance victorieuse dans le sein de mon frère, et de « tuer celui qui est venu pour saccager ma patrie ! » Quand la trompette tyrrhénienne[2] eut retenti et donné le signal du sanglant combat, ils s'élancent avec une impétuo-

[1] Valckenaër, Brunck, Porson, et d'autres éditeurs, retranchent ces trois derniers vers, comme interpolés.

[2] Le texte ajoute : « Comme un flambeau. » Le Scholiaste observe que l'usage de la trompette n'était pas encore connu dans les temps héroïques, et que le signal du combat se donnait au moyen d'un flambeau allumé ; ce qui avait lieu aussi dans les jeux de la course.

sité terrible, et, comme deux sangliers qui aiguisent leurs cruelles défenses, ils fondent l'un sur l'autre, la bouche écumante : ils s'attaquent avec la lance; mais ils se couvrent de leurs boucliers, et le fer retombe en vain : si l'un voit l'œil de son adversaire dépasser le bouclier, il vise aussitôt au visage, pour le prévenir; mais ils couvraient habilement leurs yeux derrière leur bouclier, pour ne pas laisser prise à la lance. Les spectateurs étaient plus inondés de sueur que les combattants eux-mêmes, par l'effroi qu'ils éprouvaient pour leur parti. Étéocle, ayant heurté du pied contre un caillou, découvre une jambe : Polynice voyant cette partie du corps s'offrir à l'atteinte du fer, la frappe et la perce de sa lance; aussitôt toute l'armée d'Argos pousse un cri de joie. Mais, sur le coup même, Polynice ayant laissé voir son épaule nue, Étéocle, tout blessé qu'il est, enfonce sa lance dans sa poitrine, et relève les espérances des enfants de Cadmus. Cependant il a brisé le fer de sa lance : alors, pour suppléer à son arme, il fait un pas en arrière, et, saisissant un rocher énorme, il brise celle de son ennemi par le milieu. Le combat étant ainsi devenu égal, et tous deux ayant la main désarmée, ils saisissent leurs épées et s'attaquent de près; bouclier contre bouclier, ils tournent à grand bruit autour l'un de l'autre. Étéocle emploie alors un stratagème thessalien, qu'il avait appris de ce pays : cessant tout à coup de serrer de près son adversaire, il ramène le pied gauche en arrière, en couvrant son propre corps; puis avançant la jambe droite, il plonge son glaive dans les flancs de son frère, et l'enfonce jusqu'aux vertèbres. Le malheureux Polynice, affaissé sur lui-même, tombe en répandant des flots de sang. Fier de la victoire dont il se croit assuré, son rival jette son épée et s'avance pour le dépouiller, sans son-

ger à lui-même. Fatale sécurité ! avec le souffle de vie qui lui reste encore, Polynice soulève à grand'peine son épée qu'il avait conservée dans sa chute déplorable, et l'enfonce dans le cœur d'Étéocle : tous deux mordent la poussière, et roulent à côté l'un de l'autre, en laissant la victoire indécise.

LE CHOEUR.

Hélas ! Œdipe, je gémis sur les malheurs de ta race ; un dieu accomplit tes funestes imprécations.

LE MESSAGER.

Écoutez maintenant les malheurs qui suivirent. Au moment où les deux guerriers exhalaient leur vie, leur mère infortunée accourt avec sa fille ; elle voit leurs blessures mortelles : « O mes enfants ! s'écrie-t-elle dou« loureusement, j'arrive trop tard pour vous secourir ! » Et, se jetant sur eux tour à tour, elle pleure les malheureux fils que son sein avait nourris ; elle gémit amèrement, et leur sœur mêla ses larmes à celles de sa mère : « O soutiens de la vieillesse de ma mère, frères chéris, « qui me laissez sans époux et sans appui ! » Exhalant de sa poitrine un souffle pénible, Étéocle entend la voix de sa mère ; il lui tend une main humide, sans pouvoir articuler un son ; mais ses yeux mouillés de larmes lui font un dernier adieu, pour exprimer sa tendresse. Polynice respirait encore ; à la vue de sa sœur et de sa vieille mère : « Ma mère, dit-il, je meurs ; mais je suis saisi de pitié « pour toi, pour ma sœur, et pour mon malheureux « frère. Il fut mon ennemi, mais il m'est encore cher. O « ma mère, et toi ma sœur, ensevelissez-moi sur la terre « de ma patrie ; apaisez la ville irritée contre moi ; que « du moins j'obtienne d'elle un peu de poussière. Ma « mère, que ta main ferme mes yeux ! (En même temps il « la porte à ses paupières). Adieu ; déja les ténèbres m'en-

« vironnent. » Et tous deux exhalent ensemble leur vie infortunée. A ce spectacle affreux, leur mère, dans l'excès de sa douleur, arrache l'épée du cadavre, et, la plongeant dans son propre sein, tombe entre ces corps chéris, et meurt en les serrant l'un et l'autre dans ses bras. Aussitôt une contestation s'élève entre les deux armées : nous nous écrions que la victoire est à notre roi ; les ennemis la réclament pour Polynice ; la discorde divise les chefs. Polynice, disent les uns, a frappé le premier coup ; par cette double mort, disent les autres, nul n'est vainqueur. Au milieu de ces débats, Antigone s'éloigne de l'armée, et l'on en vient aux mains : par une heureuse prévoyance, les Thébains étaient restés sous les armes ; nous tombons subitement sur l'armée d'Argos, encore sans défense. Rien ne résiste, tout fuit et se disperse dans la campagne, et le sang coule à grands flots, et des milliers de morts tombent sous nos lances. Après cette victoire, les uns élèvent une statue en trophée à Jupiter, les autres dépouillent les corps des Argiens, et font entrer le butin dans l'enceinte des murs ; d'autres avec Antigone transportent ici les trois malheureux corps, afin que leurs amis les arrosent de leurs larmes. Telle est l'issue de ce combat, qui est à la fois pour Thèbes un sujet de triomphe et de deuil.

LE CHOEUR.

Ce n'est plus par un récit que nous apprenons les malheurs de la maison royale : nous avons sous les yeux, devant le palais, les cadavres de ces trois infortunés, qu'une mort commune a précipités dans le séjour ténébreux.

ANTIGONE.

Je ne voile plus mon visage délicat, paré de boucles

flottantes ; ma pudeur virginale ne craint plus de montrer la rougeur qui colore mes joues : telle qu'une bacchante vouée au service des morts, je rejette les liens qui retiennent ma chevelure, et la parure de cette tunique précieuse, pour accompagner la pompe funèbre de mes longs gémissements.

Hélas ! ô Polynice, tu t'es montré bien digne de ton nom[1] ! O Thèbes ! ta querelle fatale, mais que dis-je ? le meurtre enfanté par le meurtre, a englouti la maison d'Œdipe dans des flots de sang. Quel chant lugubre, quelle poétique lamentation joindrai-je à mes larmes, pour pleurer ta ruine, ô noble maison ? J'apporte ici trois cadavres qu'animait le même sang, la mère et ses fils, triomphe de la Furie qui anéantit la maison d'Œdipe, lorsque son esprit pénétrant devina l'énigme obscure du phinx cruel auquel il donna la mort. O mon père, quel mortel, Grec ou barbares, quel homme illustre par sa naissance, a été en proie à des calamités pareilles aux tiennes ? O mère infortunée, combien je gémis sur toi ! Quel oiseau plaintif, posé sur les branches élevées d'un chêne ou d'un sapin, mêlera ses tristes accents aux lamentations que je répands sur la perte d'une mère ? triste accompagnement de la douleur à laquelle je me livre, seule et délaissée, destinée à passer ma vie dans les larmes. Par qui commencer ? auquel d'abord offrirai-je les prémices de ma chevelure lacérée ? sera-ce sur le sein de la mère qui m'a nourrie, ou sur les cruelles blessures de mes frères ? Hélas ! sors de ta retraite, avec tes yeux privés de la lumière, Œdipe infortuné ; expose à tous les regards ta triste vieillesse, toi qui, après t'être condamné à d'é-

[1] On sait qu'en décomposant le nom de Polynice, on trouve : *nombreuses querelles*. Les anciens aimaient à jouer ainsi sur les mots ; le même exemple se trouve dans *les Sept chefs* d'Eschyle.

ternelles ténèbres, traînes en ces lieux une vie languissante ! M'entends-tu, toi qui erres dans ce palais, où tu caches ta vieillesse ?

OEDIPE.

Pourquoi, ma fille, tes plaintes déchirantes me font-elles quitter la retraite obscure où je reposais, pour exposer à la lumière ce corps chancelant, cette tête aveugle et chenue, vain fantôme de l'air, ombre habitante des enfers, songe qui s'évanouit?

ANTIGONE.

C'est une triste nouvelle que je t'annonce, mon père : tes deux fils ne sont plus, ton épouse n'est plus, elle dont les soins constants guidaient tes pas mal assurés, ô mon père !

OEDIPE.

O douleur ! il ne me reste qu'à gémir et à faire éclater mon désespoir. Mais dis-moi, ma fille, comment, par quel destin ces trois êtres chéris ont perdu la vie.

ANTIGONE.

Ce n'est point un reproche ni un outrage que je t'adresse ; mais je le dis avec douleur, c'est ton mauvais génie, mon père, portant avec lui le fer, la flamme et les cruels combats, qui a fondu sur tes fils.

OEDIPE.

Hélas !... malheur !

ANTIGONE.

Pourquoi gémir ?...

OEDIPE.

O mes enfants !

ANTIGONE.

Tu te lamenterais bien autrement, si, voyant le char

rapide du soleil, tu pouvais contempler de tes yeux ces corps privés de vie !

OEDIPE.

Quant au sort de mes fils, la cause en est bien évidente ; mais ma malheureuse épouse, quel destin me l'a ravie ?

ANTIGONE.

Exposant à tous les regards ses larmes et sa douleur, elle venait offrir en suppliante son sein à ses fils, pour les désarmer. Arrivée à la porte Électre, sur le pré couvert de lotos, elle trouve ses enfants, qui, tels que deux lions nourris dans le même antre, viennent de livrer le sanglant combat, et meurent à ses yeux de leurs blessures ; froides et sanglantes victimes que Mars immole à Pluton. Alors, saisissant le glaive qui perça l'un des cadavres, elle le plonge dans son sein, et tombe expirante sur le corps de ses enfants. O mon père, le dieu qui accomplit ces événements a dans ce jour accumulé tous les maux sur notre maison.

LE CHOEUR.

Ce jour a été fatal à la maison d'Œdipe : puisse l'avenir lui être plus favorable !

CRÉON.

Cessez ces lamentations ; il est temps de penser aux funérailles. Œdipe, entends ma voix : ton fils Étéocle m'a laissé le gouvernement de ce pays ; c'est la dot qu'il a donnée à Hémon, en lui accordant la main de ta fille Antigone. Je ne puis te permettre d'habiter plus longtemps ces lieux ; Tirésias a déclaré que, tant que tu l'habiterais, jamais Thèbes ne pourrait prospérer. Pars donc : ce que je dis n'est pas pour t'outrager, et je ne suis pas ton ennemi ; mais je crains que ton mauvais génie n'attire quelque calamité sur cette contrée.

OEDIPE.

O destin, tu m'as fait naître, plus qu'aucun autre mortel, pour l'infortune et la douleur! Avant même que je fusse sorti du sein de ma mère pour voir le jour, l'oracle d'Apollon annonça à Laïus que je serais le meurtrier de mon père. Malheureux! à peine suis-je né, que le père qui m'a engendré ordonne ma mort, me regardant comme son ennemi-né; c'était de ma main qu'il devait mourir; et, tandis que je cherchais les mamelles qui devaient m'allaiter, il me livre aux bêtes sauvages, pour leur servir de pâture. J'échappe à ce péril. Puisse le Tartare engloutir dans ses profonds abîmes le Cithéron, qui n'a pu me détruire! Mais la fortune me livre en esclave à Polybe : mon malheureux sort me fait tuer mon père, et entrer dans le lit de ma mère infortunée; je donne le jour à des enfants qui sont mes frères, et je cause leur perte en transportant sur eux les malédictions lancées contre moi par Laïus : car je ne suis pas naturellement assez insensé pour avoir exercé une telle fureur contre mes propres yeux et contre la vie de mes fils, si un dieu ne m'y avait poussé. Et maintenant que vais-je faire, infortuné? qui conduira mes pas dans les ténèbres? Sera-ce celle qui n'est plus? vivante, elle l'eût fait, je le sais; ou mes fils, ce couple si beau? ils ne sont plus. Est-ce mon âge qui me permet de pourvoir à mes besoins? eh! par quel moyen? — O Créon! pourquoi me tuer ainsi? car tu me tues, si tu me chasses de cette terre. Cependant tu ne me verras pas tomber à tes genoux comme un lâche; non, je ne démentirai point la noblesse de mon caractère, quel que soit l'excès de mon infortune.

CRÉON.

Tu fais bien de ne vouloir pas embrasser mes genoux,

car je ne te permettrai pas d'habiter cette contrée. Quant à ces deux morts, l'un doit être sur-le-champ porté dans le palais; mais le corps de Polynice, qui est venu pour saccager sa patrie, qu'il soit exposé sans sépulture hors des confins de ce pays. Voici la loi que je vais faire proclamer à tous les Thébains : Quiconque sera surpris à lui rendre quelque honneur funèbre, ou à l'inhumer, le paiera de sa vie. Privé de larmes et de sépulture, qu'il soit la proie des vautours[1]. Antigone, cesse de pleurer ces morts, et rentre dans le palais; reste fidèle aux mœurs des jeunes filles, en attendant le jour prochain, où l'hymen doit t'unir à Hémon.

ANTIGONE.

O mon père, en quel abîme de maux sommes-nous plongés? Hélas! je pleure sur toi bien plus que sur les morts : car, entre tous les maux qui t'affligent, il n'en est point de plus supportables que les autres; mais rien ne manque à ton malheur. Et toi, nouveau tyran, ose ici me répondre : de quel droit chasses-tu ignominieusement mon père de sa patrie? pourquoi cet arrêt que tu portes contre un mort infortuné?

CRÉON.

Ce sont les volontés d'Étéocle, et non pas les miennes.

ANTIGONE.

Volontés insensées! et toi qui t'y soumets, tu n'es pas moins en délire.

CRÉON.

Quoi! n'est-il pas juste d'exécuter des ordres suprêmes?

[1] Le même vers se retrouve dans l'*Antigone* de Sophocle, v. 29.

ANTIGONE.

Non, quand ils sont contraires aux lois et à la justice.

CRÉON.

N'est-ce donc pas avec justice qu'il sera livré aux chiens dévorants?

ANTIGONE.

Le châtiment que vous lui infligez viole les lois.

CRÉON.

Non, car il fut l'ennemi de cette ville qu'il devait défendre.

ANTIGONE.

Le sort n'a-t-il pas tiré de lui une vengeance assez fatale?

CRÉON.

La privation du tombeau doit être aussi son châtiment.

ANTIGONE.

Quel est son crime? il réclamait sa part de l'empire.

CRÉON.

Sache-le bien, il restera sans sépulture.

ANTIGONE.

Et moi je l'ensevelirai, malgré les défenses de Thèbes.

CRÉON.

Tu t'enseveliras donc avec lui?

ANTIGONE.

Il est glorieux à deux cœurs qui s'aiment de reposer ensemble dans le même tombeau.

CRÉON.

Emparez-vous d'elle, et qu'on l'emporte dans le palais.

ANTIGONE.

Non, jamais je ne me séparerai de ce cadavre.

CRÉON.

Jeune fille, ce sont les dieux qui ordonnent cette mesure à laquelle tu résistes.

ANTIGONE.

Ils ordonnent aussi de ne pas outrager les morts.

CRÉON.

Que personne n'apporte de terre pour couvrir ce cadavre.

ANTIGONE.

Créon, au nom de Jocaste ma mère, dont tu vois ici les restes!

CRÉON.

Tes efforts sont superflus; n'espère pas me fléchir.

ANTIGONE.

Permets-moi du moins de le laver dans une eau pure.

CRÉON.

C'est là une des choses interdites à tous les citoyens.

ANTIGONE.

Laisse-moi du moins envelopper ces plaies cruelles.

CRÉON.

Je ne te laisserai rendre aucun honneur à ce mort.

ANTIGONE.

Frère chéri, j'appliquerai du moins mes lèvres sur les tiennes.

CRÉON.

Ne trouble pas par ta désolation la joie de ton hymen.

ANTIGONE.

Crois-tu donc que, vivante, j'épouse jamais ton fils?

CRÉON.

La nécessité t'y contraint : comment l'éviteras-tu?

ANTIGONE.

Eh bien, cette nuit-là fera de moi une des Danaïdes.

CRÉON.

Voyez à quelles audacieuses menaces elle s'emporte !

ANTIGONE.

Oui, j'en jure par ce fer, par ce glaive vengeur.

CRÉON.

Pourquoi desires-tu si fort te soustraire à cet hymen ?

ANTIGONE.

Pour suivre dans son exil un père infortuné.

CRÉON.

Ton cœur est généreux, mais non exempt de folie.

ANTIGONE.

Et pour mourir avec lui, afin que tu saches tout.

CRÉON.

Va, tu ne tueras pas mon fils ; quitte cette terre.

OEDIPE.

Ma fille, j'admire ton zèle.

ANTIGONE.

Mais si je prenais un époux, si je te laissais seul dans l'exil, mon père ?

OEDIPE.

Reste, et sois heureuse : pour moi, je saurai supporter mes maux.

ANTIGONE.

Et qui prendra soin de toi, privé que tu es de la vue ?

OEDIPE.

Ma cendre reposera aux lieux fixés par le destin.

ANTIGONE.

Qu'est devenu Œdipe, avec sa célèbre énigme ?

OEDIPE.

Il n'est plus : un seul jour a fait ma gloire, un seul jour a fait ma ruine.

ANTIGONE.

Ne faut-il donc pas que je partage aussi tes malheurs?

OEDIPE.

L'exil avec un père aveugle est bien humiliant pour une jeune fille.

ANTIGONE.

Non, pour une fille modeste ; il est bien plutôt glorieux.

OEDIPE.

Guide-moi, que je touche le corps de ta mère.

ANTIGONE.

La voilà : porte ta main sur ces restes chéris.

OEDIPE.

O ma mère, ô mon épouse infortunée !

ANTIGONE.

Digne objet de pitié, tous les maux ont à la fois fondu sur elle.

OEDIPE.

Où est le corps d'Étéocle, et celui de Polynice ?

ANTIGONE.

Les voici étendus tout à côté l'un de l'autre.

OEDIPE.

Pose ma main tremblante sur leurs visages glacés.

ANTIGONE.

Tiens, touche de tes mains le corps de tes enfants.

OEDIPE.

Chers et malheureux fils d'un trop malheureux père !

ANTIGONE.

O Polynice, nom cher à mon cœur !

OEDIPE.

Maintenant, ma fille, l'oracle d'Apollon s'accomplit.

ANTIGONE.

Quel est-il ? Annonce-t-il de nouvelles infortunes ?

OEDIPE.

C'est à Athènes que je dois mourir dans l'exil.

ANTIGONE.

Où? quelle forteresse de l'Attique te recevra?

OEDIPE.

Le bourg sacré de Colone, séjour du dieu qui a donné le coursier aux mortels. Viens, ma fille, sers de guide à ton père aveugle, puisque tu veux être la compagne de son exil.

ANTIGONE.

Partons pour ce triste exil ; donne-moi ta main chérie, mon père. Je dirigerai ta marche, comme le vent qui donne l'impulsion au navire.

OEDIPE.

Je te suis, mon enfant ; infortunée, sois mon guide.

ANTIGONE.

Entre toutes les vierges thébaines, en est-il de plus misérable ?

OEDIPE.

Où poserai-je mon pied chancelant?... Donne-moi mon bâton, ma fille.

ANTIGONE.

Ici, ici... pose ici ton pied, toi dont la force est comme un songe !

OEDIPE.

O cruel exil ! Chasser un vieillard de sa patrie, ah ! quel indigne traitement !

ANTIGONE.

A quoi bon te plaindre de ce traitement? La Justice n'a pas les yeux ouverts sur les méchants, et ne punit pas les fautes des mortels.

OEDIPE.

Voilà celui qu'inspirait une muse céleste et victorieuse,

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR HIPPOLYTE.

Une recommandation qu'il est à propos de faire à ceux qui commencent la lecture de l'*Hippolyte* d'Euripide, c'est de ne pas se laisser trop préoccuper par les souvenirs du chef-d'œuvre de Racine. Malgré la filiation directe et légitime qui rattache le second au premier, il y a entre l'un et l'autre des diversités profondes, non-seulement dans les mœurs retracées par les deux poëtes, mais même dans les sujets.

Une première différence essentielle et fondamentale, c'est que dans la pièce grecque Hippolyte est le héros, c'est sur lui que roule tout l'intérêt; Phèdre n'est là qu'un personnage accessoire. Dans la pièce française, Phèdre est le personnage principal, elle efface tout le reste; la peinture de sa passion et de ses remords est précisément ce qui nous attache avec le plus de force.

De plus, le caractère d'Hippolyte, tel que nous le voyons dans Racine, ressemble fort peu à l'Hippolyte d'Euripide : celui-ci, avec sa fierté pudique et sauvage, est assez difficile à comprendre pour les modernes. Ce jeune chasseur a voué un culte exclusif à Diane et à la chasteté; il dédaigne les autels de Vénus et ses plaisirs : sentiments qu'il exhale dans une longue déclamation contre les femmes, satire peut-être la plus complète qu'on ait faite du mariage, quoi qu'aient pu ajouter après lui Juvénal et Boileau. Sa pudeur virginale, son orgueil, sa rudesse même, lui donnent une physionomie originale, tout à fait inconnue sur notre théâtre.

L'Hippolyte de Racine se ressent trop du voisinage de la cour de Louis XIV; les aspérités de sa nature sauvage ont été soigneusement polies par notre civilisation : le poëte français, n'osant déroger à l'usage de son temps, l'a fait amoureux; et la délicate élégance avec laquelle s'exprime sa tendresse trahit un adepte de la galanterie du dix-septième siècle.

La Phèdre moderne et la Phèdre antique ne sont pas moins dissemblables : celle d'Euripide est en proie à une fureur adultère, incestueuse, envoyée par la vengeance de Vénus. Mais l'amour, chez les anciens, était un épanouissement de la vie sensuelle,

beaucoup plus qu'une aspiration idéale de l'âme; il n'avait pas encore été épuré par l'alliance des sentiments moraux, par cette délicatesse du cœur, qu'a développée chez nous la vie domestique et le commerce des femmes. Aussi le poëte grec décrit-il admirablement la langueur secrète qui la consume, l'abattement du corps, le délire des sens, et le trouble intime qui l'agite à la seule pensée de celui qu'elle aime : et toutefois il n'y en a pas moins une vérité profonde et un vif instinct de la passion, dans l'art merveilleux avec lequel elle laisse échapper un aveu si péniblement arraché. Les beautés que Racine a su tirer de son modèle suffiraient presque à la gloire d'Euripide. Celui-ci néanmoins a laissé Phèdre sur le second plan; elle a résisté aux coupables conseils de sa nourrice, qui n'en révèle pas moins sa passion à Hippolyte : mais quand elle voit son amour méprisé, elle prend la résolution de se donner la mort, pour sauver son honneur et l'avenir de ses enfants; et en mourant, elle laisse un écrit où elle accuse Hippolyte d'avoir voulu souiller la couche de son père.

Dans Racine, le sujet a été modifié par les idées du christianisme et par les mœurs de son temps, surtout par le spectacle assez fréquent, à la cour de Versailles, de ces pécheresses repentantes qui, après avoir violé les devoirs les plus saints de la famille, finissaient par obtenir la pitié et l'intérêt du monde, par leur repentir et par une éclatante pénitence. C'est ce combat du devoir et de la passion, c'est cette alliance des remords et d'idées toutes modernes, mêlés aux égarements de l'amour le plus violent, qui font de la Phèdre de Racine une épouse chrétienne, comme l'appelle M. de Chateaubriand.

Enfin, l'intervention de la Divinité est encore un trait qui différencie les deux ouvrages. La pièce d'Euripide commence par un prologue, où Vénus annonce son desir de vengeance contre Hippolyte, qui dédaigne son culte; vengeance à laquelle elle sacrifiera Phèdre, sans le moindre scrupule. Au dénoûment, Diane vient reprocher à Thésée l'erreur fatale dont Hippolyte a été victime, et elle finit par le réconcilier avec son fils.

La marche de la pièce est simple et rapide, quoiqu'on y trouve (ce qui est rare dans la tragédie grecque) une intrigue assez fortement nouée, et surtout un développement de passion qui est le triomphe d'Euripide.

L'*Hippolyte*, après avoir été représenté une première fois, fut corrigé par l'auteur : ainsi les anciens en ont connu deux édi-

tions : la première, désignée sous le nom d'Hippolyte *voilé*, καλυπτόμενος, ce qui vient sans doute du vers 1456, où Hippolyte mourant dit : « Voile mon visage; » — la seconde, appelée Hippolyte *couronné*, ou plutôt *porte-couronne*, στεφανηφόρος, par allusion à la première scène, où Hippolyte offre une couronne à Diane (v. 72). Ces désignations, qui ne sont point du fait de l'auteur, sont dues aux grammairiens.

La seconde rédaction, celle qui nous est parvenue, fut représentée, au dire de l'argument grec, la 4e année de la 87e olympiade, sous l'archonte Aminon ou Aminias, 429 avant J.-C. Euripide avait alors cinquante-un ans. Cette date semble confirmée par un passage de la pièce (v. 1451, 1455-7), où l'on peut voir une allusion à la mort récente de Périclès, arrivée, en effet, la 2e année de la guerre du Péloponnèse. Voici ce passage : « Quel homme vous perdez !... Cette douleur, commune à tous les citoyens, est venue les « affliger inopinément : elle fera couler bien des larmes ; car les « regrets que laisse la mémoire des grands hommes vont toujours « croissant. »

———

HIPPOLYTE.

PERSONNAGES.

VÉNUS.
HIPPOLYTE.
SUIVANTS d'Hippolyte.
Un Serviteur.
LA NOURRICE de Phèdre.
LE CHOEUR, composé de femmes de Trézène.
THÉSÉE.
Un Messager.
DIANE.

La scène est aux portes du palais de Thésée, à Trézène.

VÉNUS.

Je suis Vénus, renommée entre les déesses, et souvent invoquée par les mortels : je règne dans les cieux, sur tous les êtres qui voient la clarté du soleil, ou qui peuplent la mer jusqu'aux bornes atlantiques ; je favorise ceux qui respectent ma puissance, et je renverse les orgueilleux qui me bravent : car il est aussi dans la nature des dieux, de se plaire aux hommages que leur rendent les hommes. Je montrerai bientôt la vérité de mes paroles. Le fils de Thésée, Hippolyte, né d'une Amazone, élève du chaste Pitthée [1], seul ici entre les citoyens de Trézène, m'appelle la plus malfaisante des divinités; il dédaigne l'amour et fuit le mariage. La sœur de Phébus, Diane, fille de Jupiter, est l'objet de son culte, il la regarde comme la plus grande des déesses : accompagnant toujours la vierge divine à travers les vertes forêts, il détruit les animaux sauvages avec ses chiens agiles, et en-

[1] Pitthée était aïeul de Thésée, comme père d'Ethra, épouse d'Égée.

tretient un commerce [1] plus élevé qu'il n'appartient à un mortel. Je n'envie point ces plaisirs ; eh ! que m'importe ? mais les outrages d'Hippolyte envers moi, je les punirai aujourd'hui même. J'ai dès longtemps préparé ma vengeance, il m'en coûtera peu pour l'accomplir.

Il était sorti de la demeure de Pitthée, pour aller, sur la terre de Pandion [2], assister à la célébration des augustes mystères. La noble épouse de son père, Phèdre, le vit, et fut éprise d'un violent amour, que j'insinuai moi-même dans son cœur. Avant de venir ici à Trézène, elle éleva sur la roche même de Pallas, d'où l'on découvre ce pays [3], un temple magnifique à Vénus, pour consoler son cœur de l'absence de celui qu'elle aimait ; et elle le consacra à la déesse, pour laisser aux siècles futurs un monument de son amour pour Hippolyte. Et depuis que Thésée a quitté la terre de Cécrops, souillée du sang des Pallantides [4], pour venir en ces lieux, avec son épouse, passer l'année de son exil expiatoire [5], la malheureuse Phèdre gémit, et, frappée des traits de l'amour, elle dépérit en silence. Aucun de ses serviteurs ne connaît son mal. Mais il ne faut pas que cet amour reste ainsi stérile : j'instruirai Thésée de cette passion, elle sera dévoilée ; et celui qui me montre une ame ennemie périra par les imprécations de son père : car le dieu des mers, Neptune, a

[1] Le même mot, ὁμιλία, désignant le commerce d'Hippolyte avec Diane, se retrouve encore vers la fin de la pièce, v. 1432.

[2] Athènes.

[3] C'est la hauteur sur laquelle était la citadelle d'Athènes, d'où la vue s'étendait au loin, et d'où l'on découvrait Trézène.

[4] Après la mort d'Égée, Pallas, roi d'une partie de l'Attique, avait voulu étendre sa domination sur le pays entier ; mais Thésée le fit périr avec tous ses enfants. Pour expier ce meurtre, Thésée fut forcé de s'exiler d'Athènes pendant une année.

[5] On retrouve le même usage dans *Iphigénie en Tauride*, dans *Oreste*, etc.

promis à Thésée de ne laisser sans effet aucune de ses prières, trois fois répétée. Phèdre, malgré l'éclat qui l'environne, n'en doit pas moins périr : car je ne puis préférer son intérêt au plaisir de tirer vengeance de mes ennemis. Mais je vois le fils de Thésée qui s'avance, et qui se repose des fatigues de la chasse ; je vais sortir de ces lieux. Une suite nombreuse de serviteurs qui l'accompagne chante des hymnes en l'honneur de la déesse Diane ; car il ne sait pas que les portes de l'enfer s'ouvrent pour lui, et que ce jour est le dernier qu'il doit voir.

HIPPOLYTE [1].

Suivez-moi, suivez-moi, en chantant la fille de Jupiter, la céleste Diane, Diane notre protectrice.

LES SUIVANTS D'HIPPOLYTE.

Auguste et vénérable enfant de Jupiter, salut : salut, fille de Jupiter et de Latone, ô la plus belle des vierges immortelles qui habitent la vaste étendue des cieux, et les lambris dorés où règne le maître des dieux!

HIPPOLYTE.

Salut, ô Diane, la plus belle des vierges qui habitent l'Olympe! O ma souveraine, je t'offre cette couronne [2],

[1] C'est ici le seul exemple que nous trouvions, dans les pièces qui nous restent d'Euripide, d'un chant lyrique précédant l'entrée du Chœur ; car les suivants d'Hippolyte ne forment pas le Chœur, qui paraîtra plus tard, et qui se compose de femmes de Trézène. — Ce premier chant lyrique finit à ces mots d'Hippolyte : « O ma souveraine, je t'offre cette couronne. »

[2] C'est de là que les grammairiens ont ajouté à l'*Hippolyte* le nom de στεφανηφόρος, *porte-couronne*. La première édition fut distinguée par le nom d'Hippolyte *voilé*, καλυπτόμενος, ce qui vient du voile dont on lui couvre le visage au dénoûment. — Cette couronne, qu'Hippolyte offre à Diane, a été entendue par les commentateurs dans un sens mys-

tressée par mes mains dans une fraîche prairie que jamais le pied des troupeaux, ni le tranchant du fer, n'ont osé violer, et où l'abeille seule voltige au printemps. La Pudeur l'arrose d'une eau pure, pour ceux qui ne doivent rien à l'étude[1], et à qui la nature inspire la sagesse ; ceux-là seuls ont droit d'en cueillir les fleurs, interdites aux méchants. O souveraine chérie, reçois donc d'une main pure cette couronne pour ta chevelure dorée ! Seul en effet parmi les mortels, je jouis de ce privilége : je suis admis dans ta familiarité, je converse avec toi, entendant ta voix, mais sans voir ton visage. Ah ! puisse la fin de mes jours répondre à leur commencement !

UN SERVITEUR.

Prince (car c'est aux dieux qu'est réservé le nom de maître), veux-tu recevoir de moi un bon conseil ?

HIPPOLYTE.

Très volontiers ; autrement je ne me montrerais point sage.

LE SERVITEUR.

Connais-tu une loi à laquelle les mortels sont soumis ?

HIPPOLYTE.

Je ne sais : mais à quoi se rapporte ta question ?

LE SERVITEUR.

C'est de haïr l'arrogance et ce qui déplaît à autrui.

HIPPOLYTE.

Sans doute je la connais ; et quel est l'homme arrogant qui ne soit détesté ?

tique ou allégorique, c'est-à-dire comme l'hymne même dans lequel il chante ses louanges.

[1] La question de savoir si la vertu peut s'apprendre était alors agitée dans les écoles : elle est traitée dans le *Ménon* de Platon.

LE SERVITEUR.

Ceux qui sont affables n'ont-ils pas le don de plaire?

HIPPOLYTE.

Assurément, et ils en profitent sans prendre beaucoup de peine.

LE SERVITEUR.

Penses-tu que les dieux aussi adoptent ces maximes?

HIPPOLYTE.

Oui, puisque les lois que suivent les mortels leur viennent des dieux.

LE SERVITEUR.

Pourquoi donc ne rends-tu pas hommage à une vénérable déesse?

HIPPOLYTE.

Laquelle? Prends garde que ta bouche ne s'égare.

LE SERVITEUR.

A celle qui préside aux portes de ton palais, à Vénus[1]?

HIPPOLYTE.

Je l'adore de loin, pour conserver ma pureté.

LE SERVITEUR.

C'est pourtant une déesse auguste, et en honneur chez les mortels.

HIPPOLYTE.

Parmi les dieux comme parmi les hommes, chacun a ceux qu'il préfère.

LE SERVITEUR.

Heureux si tu étais sage autant qu'il le faut!

HIPPOLYTE.

Je n'aime pas les divinités dont le culte a besoin des ombres de la nuit.

[1] Nous avons déja vu plus d'un exemple de ces statues des dieux placées devant le vestibule des maisons, en qualité de divinités tutélaires.

LE SERVITEUR.

Mon fils, il faut rendre aux dieux les honneurs qui leur sont dus.

HIPPOLYTE.

Allez, compagnons, entrez dans le palais, et préparez le repas : au retour de la chasse, on aime une table bien servie. Il faut aussi prendre soin [1] de mes coursiers, afin qu'après avoir satisfait ma faim, je les attelle à mon char et les exerce à mon aise. Quant à ta Vénus, qu'elle cherche un adorateur [2].

LE SERVITEUR.

Pour moi, qui ne dois pas imiter la jeunesse, animé des sentiments que doit exprimer un esclave, j'adore ton image, puissante Vénus. Pardonne à la fougue de la jeunesse des paroles téméraires; oublie-les, et feins de ne les avoir pas entendues : les dieux doivent être plus sages que les mortels.

LE CHOEUR.

Il est une roche d'où s'échappe une eau pure [3], source abondante où puisent les urnes: là, une de mes compagnes lavait dans le courant du ruisseau des vêtements de pourpre, qu'elle étendait ensuite sur le penchant du rocher aux rayons du soleil : c'est d'elle que j'ai appris d'abord la maladie de notre reine.

[1] Littéralement : *étriller*.

[2] Πολλ' ἐγὼ χαίρειν λέγω, locution familière, dont l'équivalent serait : « Je lui fais bien mes compliments, je suis son très humble serviteur. » La même expression se retrouve plus bas, v. 1056; dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, v. 583; dans les *Acharniens* d'Aristophane, v. 200; etc.

[3] Le texte dit : « L'eau de l'Océan, » ce qui ne signifie pas ici l'eau de la mer; mais l'Océan était appelé le père des eaux.

Phèdre, consumée sur un lit de douleur, se renferme dans son palais, et un voile léger couvre sa tête blonde. Voici le troisième jour, m'a-t-on dit, que son corps n'a pris aucune nourriture. Atteinte d'un mal caché[1], elle veut mettre fin à sa triste destinée.

O jeune femme ! tu es poursuivie par quelque divinité, soit Pan, soit Hécate, soit les Corybantes, ou Cybèle, qui erre en délire sur les montagnes. Peut-être est-ce pour quelque offense envers Diane[2] chasseresse, pour quelque faute commise dans l'accomplissement des sacrifices, que tu es en proie à ce mal? car elle parcourt les terres et les mers; rien n'échappe à son empire.

Peut-être une rivale a séduit ton époux, le noble chef des enfants d'Érechthée, qui abandonne ta couche pour une union clandestine; ou bien quelque nautonnier, arrivant de la Crète, a abordé dans ce port hospitalier, apportant des nouvelles à la reine; et l'affliction qu'elles lui ont causée la retient enchaînée dans son lit.

Le caractère capricieux des femmes est d'ordinaire le jouet d'une humeur chagrine, dans les douleurs de l'enfantement ou dans les desirs impudiques. J'ai senti moi-même autrefois ces vapeurs courir dans mes entrailles, et j'invoquais alors la déesse qui préside aux enfantements, Diane, qui lance les flèches rapides : elle fut toujours pour moi vénérable entre toutes les divinités.

Voici la vieille nourrice de Phèdre qui porte sa maîtresse devant les portes du palais : un sombre nuage obscurcit son front. Mon cœur est impatient d'en apprendre la cause, et de savoir quelle blessure a flétri la beauté de la reine.

[1] Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire...

RACINE.

[2] Grec : *Dictuna*, nom crétois de Diane : de δίκτυον, filet.

LA NOURRICE.

O souffrances des mortels ! cruelles maladies ! (*A Phèdre.*) Que dois-je faire ou ne pas faire pour toi ? Voici cette lumière brillante, voici ce grand air que tu demandais : ta couche de douleur est maintenant hors du palais, puisque venir en ces lieux était ton vœu continuel. Mais bientôt tu auras hâte de retourner dans ton appartement, car tu changes sans cesse, et rien ne peut te réjouir. Ce que tu as te déplaît, et ce que tu n'as pas te paraît préférable. La maladie vaut mieux que l'art de guérir : la première est une chose toute simple, mais l'autre réunit l'inquiétude de l'esprit et la fatigue des mains. Toute la vie des hommes est remplie de douleurs ; il n'est point de relâche à leurs souffrances. Mais s'il est un autre bien plus précieux que la vie, un obscur nuage le couvre et le dérobe à nos regards. Nous nous montrons éperdument épris de cette lumière qui brille sur la terre, par inexpérience d'une autre vie et par ignorance de ce qui se passe aux enfers, et nous nous laissons abuser par de vaines fables.

PHÈDRE.

Soulevez mon corps, redressez ma tête languissante. Chères amies, mes membres affaiblis sont prêts à se dissoudre. Esclaves fidèles, soutenez mes mains défaillantes. Que ce vain ornement pèse à ma tête [1] ! Détache-le ; laisse flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE.

Prends courage, ma fille, et n'agite pas péniblement ton corps. Tu supporteras plus facilement ton mal, avec

[1] Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
RACINE.

du calme et une noble résolution. Souffrir est la condition nécessaire des mortels.

PHÈDRE.

Hélas ! hélas ! que ne puis-je, au bord d'une source limpide, puiser une eau pure pour me désaltérer ! que ne puis-je, couchée à l'ombre des peupliers, me reposer sur une verte prairie [1] !

LA NOURRICE.

Que dis-tu, ma fille ? Ne parle pas ainsi devant la foule ; ne tiens pas ces discours insensés.

PHÈDRE.

Conduisez-moi sur la montagne ; je veux aller dans la forêt, à travers les pins, où les meutes cruelles poursuivent les bêtes sauvages et s'élancent sur les cerfs tachetés. O dieux ! que je voudrais animer les chiens par ma voix, approcher de ma blonde chevelure le javelot thessalien [2], et lancer le trait d'une main sûre !

LA NOURRICE.

Ma fille, où s'égare ta pensée ? qu'a de commun la

[1] Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

RACINE.

[2] Pour lancer le javelot, on tenait la main levée vers la tête.
Virgile, *Æneid.*, IX, 417 :

Summa telum librabat ab aure.

Ovide, *Met.*, II, 512 :

Et dextra libratum fulmen ab aure
Misit.

Les poëtes latins ont fait de nombreuses imitations de ce passage entier.
Ovide, *Heroïd.* de PHÈDRE, v. 41 :

In nemus ire libet, pressisque in retia cervis,
Hortari celeres per juga summa canes ;
Aut tremulum excusso jaculum vibrare lacerto,
Aut in graminea ponere corpus humo.

Tibulle, IV, 3, 11 :

Sed tamen, ut tecum liceat, Cerinthe, vagari,
Ipsa ego per montes retia torta feram.
Ipsa ego velocis quæram vestigia cervæ,
Et demam celeri ferrea vincla cani.

chasse avec ce qui te touche? d'où te vient ce desir de claires fontaines, quand près du palais coule une source d'eau vive, où tu peux te désaltérer?

PHÈDRE.

Diane, souveraine de Limné[1], qui présides aux exercices équestres, que ne suis-je dans les plaines où tu règnes, occupée à dompter des coursiers vénètes[2]!

LA NOURRICE.

Pourquoi encore cette parole insensée qui vient de t'échapper? Naguère tu t'élançais sur la montagne, poursuivant le plaisir de la chasse; et maintenant c'est sur le sable du rivage que tu veux guider tes coursiers. Ah! ma fille, c'est aux devins qu'il faut demander quel est le dieu qui agite et qui fait délirer ton esprit.

PHÈDRE.

Malheureuse, qu'ai-je fait? où ai-je laissé égarer ma raison? je suis en proie au délire, un dieu malveillant m'y a plongée. Infortunée que je suis! Chère nourrice, remets ce voile sur ma tête; j'ai honte de ce que j'ai dit. Cache-moi; des larmes s'échappent de mes yeux, et mon visage se couvre de honte[3]. Le retour de ma raison est pour moi un supplice : le délire est un malheur sans doute; mais il vaut mieux périr sans connaître son mal.

LA NOURRICE.

Je voile ton visage : quand la mort voilera-t-elle ainsi

[1] Plage voisine de Trézène, autrefois couverte de marais, d'où elle avait pris son nom.

[2] Les Vénètes, peuplade originaire de la Paphlagonie, et transportée sur les bords de l'Adriatique.

[3] Insensée, où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
OEnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs. RACINE.

mon corps [1]? ma longue vie m'a instruite. Oui, il vaut mieux pour les mortels former des amitiés modérées, et non qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme [2]; il vaut mieux pour le cœur des affections faciles à rompre, qu'on puisse resserrer ou lâcher à son gré. Mais être seule à souffrir pour deux, comme je souffre pour elle, c'est un lourd fardeau. Il est bien vrai de dire que les passions excessives sont plus funestes qu'agréables dans la vie, et qu'elles nuisent au bien-être. Aussi, à tout excès je préfère la maxime, Rien de trop; et les sages seront d'accord avec moi.

LE CHOEUR.

Vieille et fidèle nourrice de notre reine, nous sommes témoins des infortunes de Phèdre; mais nous ignorons quel est son mal, et nous voudrions l'apprendre de toi.

LA NOURRICE.

Je l'ignore, malgré mes questions; elle refuse de le dire.

LE CHOEUR.

Tu ignores aussi la cause de ce mal?

LA NOURRICE.

Je n'en sais pas plus que toi; elle garde sur tout cela un profond silence.

LE CHOEUR.

Comme son corps est affaibli, et consumé de langueur!

LA NOURRICE.

Et comment ne le serait-il pas, depuis trois jours qu'elle n'a pris de nourriture?

LE CHOEUR.

Est-ce l'effet de la maladie, ou dessein formé de mourir?

[1] Allusion à l'ancien usage de jeter un voile sur le visage des mourants.
[2] Grec: « Jusqu'à la moelle de l'âme. »

LA NOURRICE.

De mourir : elle s'abstient de nourriture pour terminer sa vie.

LE CHOEUR.

Ce serait une chose étrange, que cette résolution plût à son époux.

LA NOURRICE.

Elle dissimule son mal, et n'avoue point qu'elle soit malade.

LE CHOEUR.

Mais n'en a-t-il pas la preuve, en voyant son visage?

LA NOURRICE.

Il est absent, et loin de ces lieux.

LE CHOEUR.

Mais toi, que n'emploies-tu la violence, pour connaître sa maladie et la cause de son égarement?

LA NOURRICE.

J'ai tout essayé, et je n'ai avancé à rien. Mais à présent encore mon zèle ne se ralentira point, et tu pourras juger par toi-même de ce que je suis pour mes maîtres dans leurs malheurs.

(La nourrice, après s'être entretenue avec le Chœur, qui est sur le devant de la scène, revient auprès de Phèdre, dont le lit est étendu au-devant du palais.)

LA NOURRICE.

Allons, ma chère enfant, oublions toutes deux notre premier entretien ; reprends ta douceur naturelle, éclaircis ton front soucieux et tes sombres pensées : et moi, si j'ai eu des torts en suivant ton exemple, je les désavoue, et je veux prendre un autre langage pour te plaire. Et si tu es atteinte d'un mal secret, ces femmes m'aideront à soulager ta souffrance : mais si ton mal peut être révélé à des hommes, parle, pour qu'on en instruise les

médecins. Bien. Pourquoi ce silence? Il ne faut pas te taire, ma fille, mais me reprendre si je me trompe, ou suivre mes avis s'ils sont bons. Dis un mot, tourne un regard vers moi. O que je suis malheureuse! Femmes, vous le voyez, toutes mes peines sont vaines; je n'ai avancé en rien : tout à l'heure mes paroles n'ont pu la toucher, et maintenant elles ne peuvent la fléchir. Mais sache-le bien, dusses-tu te montrer plus farouche que la mer, si tu meurs, tu trahis tes enfants, ils n'auront point part aux biens de leur père : j'en atteste cette fière Amazone qui a donné un maître à tes fils, un bâtard dont les sentiments sont plus hauts que la naissance. Tu le connais bien, Hippolyte.

PHÈDRE.

Ah dieux!

LA NOURRICE.

Ce reproche te touche?

PHÈDRE.

Tu me fais mourir, nourrice; au nom des dieux, à l'avenir garde le silence sur cet homme.

LA NOURRICE.

Vois donc! ta haine est juste, et cependant tu refuses de sauver tes fils et de prendre soin de tes jours.

PHÈDRE.

Je chéris mes enfants; mais ce sont d'autres orages qui m'agitent.

LA NOURRICE.

Ma fille, tes mains sont pures de sang.

PHÈDRE.

Mes mains sont pures, mais mon cœur est souillé[1].

[1] Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.
— Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles :
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

RACINE.

LA NOURRICE.

Est-ce l'effet de quelque maléfice envoyé par un ennemi?

PHÈDRE.

C'est un ami qui me perd malgré lui et malgré moi.

LA NOURRICE.

Thésée t'a-t-il fait quelque offense?

PHÈDRE.

Puissé-je ne l'avoir point offensé moi-même!

LA NOURRICE.

Quelle est donc cette chose terrible qui te pousse à mourir?

PHÈDRE.

Laisse là mes fautes: ce n'est pas envers toi que je suis coupable.

LA NOURRICE.

Non, je ne te laisserai pas; je ne céderai qu'à ton obstination.

PHÈDRE.

Que fais-tu? Tu me fais violence en t'attachant à mes pas.

LA NOURRICE.

Je ne lâcherai point tes genoux que je tiens embrassés.

PHÈDRE.

Malheur à toi si tu apprends ce malheureux secret!

LA NOURRICE.

Est-il un malheur plus grand pour moi que de te perdre?

PHÈDRE.

Tu me perds : le silence faisait du moins mon honneur.

LA NOURRICE.

Et cependant tu caches ce qui t'honore, malgré mes supplications.

PHÈDRE.

Pour couvrir ma honte, j'ai recours à la vertu.

LA NOURRICE.

Si tu parles, tu en seras donc plus honorée.

PHÈDRE.

Va-t'en, au nom des dieux! et laisse mes mains.

LA NOURRICE.

Non, certes, puisque tu me refuses le prix de ma fidélité[1].

PHÈDRE.

Eh bien! tu seras satisfaite: je respecte ton caractère de suppliante[2].

LA NOURRICE.

Je me tais, car c'est à toi de parler.

PHÈDRE.

O ma mère infortunée, quel funeste amour égara ton cœur[3]!

LA NOURRICE.

Celui dont elle fut éprise pour un taureau? Pourquoi rappeler ce souvenir?

PHÈDRE.

Et toi, sœur malheureuse, épouse de Bacchus[4]!

[1] Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

RACINE.

[2] Grec: « Le caractère vénérable de ta main. »

[3] Pasiphaé, fille du Soleil et épouse de Minos, roi de Crète. Vénus, pour se venger du Soleil, qui avait révélé aux dieux ses amours avec Mars, inspira à Pasiphaé une passion monstrueuse pour un taureau.

Dans quel égarement l'amour jeta ma mère!

RACINE.

[4] Ariane, séduite et abandonnée par Thésée, et aimée de Bacchus.

LA NOURRICE.

Qu'as-tu donc, ma fille? Tu insultes tes proches.

PHÈDRE.

Et moi, je meurs la dernière et la plus misérable!

LA NOURRICE.

Je suis saisie de stupeur. Où tend ce discours?

PHÈDRE.

De là vient mon malheur; il n'est pas récent.

LA NOURRICE.

Je n'en sais pas plus ce que je veux apprendre.

PHÈDRE.

Hélas! que ne peux-tu dire toi-même ce qu'il faut que je dise!

LA NOURRICE.

Je n'ai pas l'art des devins, pour pénétrer de pareilles obscurités.

PHÈDRE.

Qu'est-ce donc que l'on appelle aimer?

LA NOURRICE.

C'est à la fois, ma fille, ce qu'il y a de plus doux et de plus cruel.

PHÈDRE.

Je n'en ai éprouvé que les peines.

LA NOURRICE.

Que dis-tu? O mon enfant, aimes-tu quelqu'un?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone?

LA NOURRICE.

Hippolyte, dis-tu?

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

LA NOURRICE.

Grands dieux! qu'as-tu dit? je suis perdue! Mes amies,

cela peut-il s'entendre? Après cela je ne saurais plus vivre : le jour m'est odieux, la lumière m'est odieuse! J'abandonne mon corps, je le sacrifie; je me délivrerai de la vie en mourant. Adieu, c'est fait de moi. Les plus sages sont donc entraînées au crime malgré elles! Vénus n'est donc pas une déesse, mais plus qu'une déesse, s'il est possible, elle qui a perdu Phèdre, et sa famille, et moi-même !

LE CHOEUR.

Avez-vous entendu la reine dévoiler sa passion funeste, inouïe? Puissé-je mourir, chère amie, avant que ta raison t'abandonne ! Hélas ! hélas! quelles souffrances! O douleur, aliment des mortels! Tu es perdue, tu as révélé de tristes secrets. Quelle longue suite de misère t'attend désormais! Quelque chose de nouveau va se passer dans ce palais. Il n'y a plus à chercher sur qui tombe la persécution de Vénus, ô malheureuse fille de la Crète!

PHÈDRE.

Femmes de Trézène, qui habitez cette extrémité de la terre de Pélops[1], souvent, dans la longue durée des nuits, je me suis demandé ce qui corrompt la vie des mortels. Selon moi, ce n'est pas en vertu de leur nature qu'ils font le mal, car un grand nombre ont le sens droit; mais voici ce qu'il faut considérer : nous savons ce qui est bien, nous le connaissons, mais nous ne le faisons pas; les uns par paresse, les autres parcequ'ils préfèrent le plaisir à ce qui est honnête. Or, il y a bien des plaisirs dans la vie : les longs entretiens frivoles, l'oisiveté, plaisir si attrayant, et la honte; il y en a de deux

[1] Il y a dans le grec : « Vestibule de la terre de Pélops. » Trézène, située à la pointe orientale du Péloponnèse, était en effet la première ville qui se présentait, quand on abordait de l'Attique dans la péninsule.

espèces, l'une qui n'a rien de mauvais, l'autre qui est le fléau des familles; et si les caractères propres à chacun étaient bien clairs, elles n'auraient pas toutes deux le même nom. Après avoir reconnu d'avance ces vérités, il n'est sans doute aucun breuvage capable de me corrompre au point de me jeter dans des sentiments contraires. Mais je vais vous exposer la route que mon esprit a suivie. Après que l'amour m'eut blessée, je considérai les meilleurs moyens de le supporter. Je commençai donc dès lors par taire mon mal et par le cacher; car on ne peut en rien se fier à la langue, qui sait fort bien donner des conseils aux autres, mais qui est victime des maux qu'elle s'attire elle-même. Ensuite je résolus de résister au délire de ma passion, et de la vaincre par la chasteté. Mais enfin, ne pouvant, par ces moyens, triompher de Vénus, mourir me parut être le meilleur parti : personne ne condamnera ces résolutions. Puisse, en effet, ma vertu ne pas rester cachée, et mon déshonneur ne point avoir de témoins! Je ne m'abusais pas, je connaissais l'infamie de ma passion; je savais d'ailleurs que j'étais femme, objet de haine pour tous. Périsse misérablement la femme qui, la première, souilla le lit conjugal par l'adultère! C'est des nobles familles que cette corruption commença à se répandre parmi les femmes; car quand le crime est en honneur auprès des gens de bien, certes il doit l'être bien plus auprès des méchants. Je hais aussi ces femmes qui, chastes en paroles, se livrent en secret à des désordres audacieux. De quel front, ô Vénus! osent-elles lever les yeux sur leurs époux? Ne redoutent-elles point les ténèbres, complices de leurs crimes? ne craignent-elles pas que les voûtes de leurs maisons ne prennent la parole pour les accu-

ser[1] ? Voilà, chères amies, voilà ce qui me décide à mourir; je ne veux point déshonorer mon époux et les enfants dont je suis mère : qu'ils puissent habiter la noble Athènes, libres, florissants, parlant sans crainte, et glorieux de leur mère; car l'homme, même le plus intrépide, devient esclave dès qu'il a à rougir de sa mère ou de son père. On le dit avec raison, le seul bien préférable à la vie[2], c'est un cœur juste et honnête. Le temps dévoile les méchants, lorsque le moment est venu, comme un miroir reproduit les traits de la jeune fille qui s'y contemple[3] : que jamais on ne m'associe à leur nombre !

LE CHOEUR.

Ciel ! que la vertu est belle, et quels glorieux hommages elle obtient parmi les mortels !

LA NOURRICE.

O ma maîtresse, tout à l'heure, il est vrai, ton malheur m'a inspiré soudain un effroi terrible : mais à présent je reconnais mon erreur; et, chez les hommes, la réflexion est plus sage d'ordinaire que le premier mouvement. Ce qui t'arrive n'a en effet rien d'extraordinaire, ni qui surpasse la raison; la colère d'une déesse s'est appesantie sur toi. Tu aimes : qu'y a-t-il d'étonnant? c'est le partage de bien des mortels. Et faut-il que l'amour te fasse renoncer à la vie? Malheur à ceux qui aiment ou qui aimeront désormais, si la mort est le prix qui leur

[1] Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

RACINE.

[2] Le grec, ἁμιλλᾶσθαι βίῳ, est une expression très obscure. M. Boissonade propose de le traduire par *défendre la vie*.

[3] Térence a imité cette pensée, *Adelphes*, act. III, sc. 4, 60 :

Inspicere, tanquam in speculum, in vitas omnium
Jubeo.

est réservé ! Vénus est irrésistible, lorsqu'elle déchaîne toute sa violence : ceux qui lui cèdent, elle les traite avec douceur ; mais quand elle rencontre un cœur fier et rebelle, avec quelle hauteur pensez-vous qu'elle s'en empare et se plaise à l'humilier? Vénus s'élance dans les airs, elle pénètre au sein des mers ; tout est né d'elle ; c'est elle qui fait germer et qui nourrit l'amour, auquel tous sur la terre nous devons la vie. Tous ceux qui possèdent les écrits des anciens, ceux qui jouissent du commerce des Muses, savent comment Jupiter fut épris de Sémélé ; ils savent que la brillante Aurore enleva parmi les dieux Céphale, par amour pour lui. Cependant ces divinités habitent toujours le ciel, et ne se dérobent pas aux regards des autres dieux ; elles se résignent sans doute à la destinée qui les a vaincues : et toi, tu ne céderais pas à la tienne? Il fallait que ton père te mît au monde à certaines conditions, et sous l'empire d'autres dieux, si tu ne te résignes pas à ces lois. Combien crois-tu qu'il y ait d'époux sensés qui voient leur couche souillée, et feignent de ne pas voir? combien est-il de pères qui favorisent les amours de leurs enfants coupables? car l'habileté parmi les hommes consiste à cacher le mal. Les mortels ne doivent pas chercher dans leur vie une perfection trop rigide ; on ne prend pas non plus la peine de décorer le toit d'un vaste édifice. Dans l'abîme où tu es tombée, comment espérerais-tu échapper? Mais si, pour toi, le bien l'emporte sur le mal, malgré ta condition mortelle, tu dois t'estimer bien heureuse. Ainsi, ma chère fille, renonce à de mauvaises pensées, et cesse tes outrages ; car c'est un véritable outrage, que de vouloir s'élever au-dessus des dieux. Ose aimer, c'est une déesse qui l'a voulu ; et ce mal qui te dévore, fais tout pour t'en délivrer. Il est des enchantements et des

paroles propres à calmer les fureurs amoureuses : on trouvera un remède pour ton mal. Certes, les hommes seraient bien lents dans leurs découvertes, si nous autres femmes ne trouvions pas de tels secrets.

LE CHOEUR.

Phèdre, les avis qu'elle te donne sont les plus utiles dans ton malheur présent ; mais tes sentiments sont ceux que j'approuve. Cependant cet éloge t'est plus odieux et plus pénible à entendre que les discours de ta nourrice.

PHÈDRE.

Voilà ce qui ruine les familles et les états les mieux constitués : ce sont les discours artificieux. Il faut dire, non ce qui flatte l'oreille, mais ce qui doit conduire à la gloire.

LA NOURRICE.

A quoi bon ce magnifique langage ? ce ne sont pas de belles paroles qu'il te faut, c'est l'homme que tu aimes. Il faut reconnaître au plus vite ceux qui s'expliquent directement sur ta passion. Si ta vie n'était livrée à de telles calamités, si tu n'étais une femme modeste, jamais, pour favoriser tes voluptés et tes desirs coupables, je ne t'encouragerais à cette démarche : mais maintenant il s'agit de sauver ta vie, et pour cela rien ne doit coûter.

PHÈDRE.

O exécrables conseils ! Tais-toi, malheureuse, et ne répète pas des paroles qui me font rougir.

LA NOURRICE.

Elles font rougir, mais elles sont meilleures pour toi que ta vertu ; et la chose vaudra mieux, pourvu qu'elle te sauve, qu'un nom pour lequel tu es fière de mourir.

PHÈDRE.

Au nom des dieux (tes paroles sont flatteuses mais infames), ne va pas plus loin ! ne dis pas que je fais bien de soumettre mon cœur à l'amour. Si tu persistes à parer l'infamie, je tomberai dans l'abîme que je veux éviter.

LA NOURRICE.

S'il te semble ainsi, il fallait ne pas tomber en faute ; cependant, si les choses sont ce qu'elles sont, écoute-moi : ce sera le second service. Je possède un philtre propre à apaiser les fureurs de l'amour ; le souvenir vient de m'en revenir à l'esprit : sans t'induire à des actions honteuses, ni sans porter atteinte à ta raison, il fera cesser ton mal, pourvu que tu ne sois pas pusillanime. Mais il faut que je me procure quelque signe de celui que tu aimes, ou quelque parole, ou un morceau de ses vêtements, pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÈDRE.

Ce philtre s'emploie-t-il comme breuvage, ou doit-on s'en oindre le corps ?

LA NOURRICE.

Je ne sais : souffre qu'on te serve, ma fille, et n'exige pas qu'on t'instruise.

PHÈDRE.

Je crains que tu ne sois trop habile.

LA NOURRICE.

Tout est pour toi sujet d'alarmes. Que crains-tu encore ?

PHÈDRE.

Que tu ne révèles quelque chose au fils de Thésée.

LA NOURRICE.

Sois tranquille, ma fille, et laisse-moi tout diriger. Toi seulement, puissante Vénus, viens à mon aide. Pour

le reste de mes desseins, il suffira d'en faire part aux amis qui sont dans le palais.

LE CHOEUR, *seul.*

Amour, Amour, qui verses par les yeux le poison du desir et de la volupté dans les cœurs que tu poursuis, ne me sois point hostile, et ne déchaîne pas contre moi ta fureur. Ni la flamme dévorante, ni les traits lancés par les astres[1], ne sont plus terribles que les traits de Vénus, lancés par les mains de l'Amour, fils de Jupiter.

En vain, en vain la Grèce immole des hécatombes de taureaux à Jupiter Olympien sur les bords de l'Alphée, et à Apollon Pythien dans le sanctuaire de Delphes, si nous négligions le culte de l'Amour tyran des hommes, gardien des plaisirs de Vénus, et auteur de la ruine des mortels, qu'il précipite dans tous les malheurs, lorsqu'il fond sur eux.

Dans Œchalie Vénus ravit une jeune fille[2], chaste vierge qui n'avait point connu l'hymen, et l'unit au sort du fils d'Alcmène, comme une bacchante de l'enfer, au milieu du sang, du carnage et des flammes : funeste hymen qui fit son malheur !

O murs sacrés de Thèbes, eaux de Dircé, vous pourriez nous dire les maux que Vénus traîne à sa suite. C'est elle qui embrasa des feux de la foudre la mère de Bacchus[3], fils de Jupiter, auquel un hymen fatal l'avait unie. De son souffle terrible elle dessèche tout, et comme l'abeille elle s'envole.

---

[1] Les anciens attribuaient les morts subites à l'influence des astres.

[2] Iole. Voyez *les Trachiniennes*, de Sophocle.

[3] Sémélé.

PHÈDRE.

Femmes, faites silence : je suis perdue.

LE CHOEUR.

Phèdre, que se passe-t-il donc d'étrange dans ton palais?

PHÈDRE.

Tenez-vous tranquilles, que j'entende ce qu'on dit au dedans [1].

LE CHOEUR.

Je me tais; mais c'est là un début sinistre.

PHÈDRE.

Hélas! hélas! malheureuse que je suis! cruelles souffrances!

LE CHOEUR.

Pourquoi ces cris? quelles paroles profères-tu? Qu'as-tu entendu de nouveau, qui épouvante ton cœur?

PHÈDRE.

Je suis perdue. Approchez vous-mêmes des portes du palais, et écoutez le bruit qui s'y fait entendre.

LE CHOEUR.

Tu es près de l'entrée; les paroles qu'on prononce au dedans arrivent aisément jusqu'à toi. Dis-moi, dis-moi, quel malheur est-il arrivé?

PHÈDRE.

Le fils de l'Amazone, Hippolyte, profère des menaces terribles contre ma nourrice.

LE CHOEUR.

J'entends un bruit confus, mais je ne puis rien saisir clairement : à travers la porte, tu dois distinguer les paroles.

[1] Nous avons déja vu que le Chœur se tient sur le devant de la scène, dans la partie inférieure, appelée l'orchestre; tandis que Phèdre, vers le fond du théâtre, près du palais, entend les paroles qui s'y disent.

PHÈDRE.

Il l'appelle bien clairement une infame entremetteuse, qui trahit l'honneur [1] de son maître.

LE CHOEUR.

Hélas ! quel malheur ! Tu es trahie, ma chère. Quel conseil te donner? Le secret est divulgué, tu es perdue...

PHÈDRE.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Trahie par tes amis.

PHÈDRE.

Elle m'a perdue, en racontant ma misère, à bonne intention, pour guérir mon mal, mais en blessant l'honneur.

LE CHOEUR.

Quoi donc ! que feras-tu? les maux que tu souffres sont sans remède.

PHÈDRE.

Je ne sais qu'une ressource, c'est de mourir au plus vite, seul remède aux maux qui m'accablent.

HIPPOLYTE.

O terre, ô lumière du soleil, quelles abominables paroles viens-je d'entendre ?

LA NOURRICE.

Fais silence, mon fils, avant qu'on entende ta voix.

HIPPOLYTE.

Non, après les choses indignes que j'ai entendues, je ne saurais me taire.

LA NOURRICE.

Je t'en conjure, par ta main que je touche.

[1] Grec : « Le lit. »

HIPPOLYTE.

Ne porte pas les mains sur moi ; garde-toi de me toucher.

LA NOURRICE.

J'embrasse tes genoux, ne me perds pas.

HIPPOLYTE.

Comment puis-je te perdre ? Tes discours, disais-tu, n'ont rien de criminel.

LA NOURRICE.

Ces paroles, mon fils, n'étaient pas faites pour être divulguées.

HIPPOLYTE.

Ce qui est honnête n'en est que plus honorable à dire à tous.

LA NOURRICE.

Mon fils, ne viole pas tes serments.

HIPPOLYTE.

Ma bouche a juré, mais non mon cœur [1].

LA NOURRICE.

Que fais-tu, mon fils ? tu vas perdre tes amis.

HIPPOLYTE.

Je les ai en horreur ; nulle ame coupable n'est mon amie.

LA NOURRICE.

Pardonne ; il est dans la nature de l'homme de faire des fautes.

HIPPOLYTE.

O Jupiter, pourquoi as-tu mis au monde les femmes, cette race de mauvais aloi ? Si tu voulais donner l'existence au genre humain, il ne fallait pas le faire naître des

[1] Vers si souvent reproché à Euripide, notamment par Aristophane. C'est, dit-on, sur ce vers qu'Hygiénon fonda l'accusation d'impiété qu'il intenta à Euripide.

femmes [1] : mais les hommes, déposant dans tes temples des offrandes d'or, de fer ou d'airain, auraient acheté des enfants, chacun en raison de la valeur de ses dons; et ils auraient vécu dans leurs maisons, libres et sans femmes. Mais à présent, dès que nous pensons à introduire ce fléau dans nos maisons, nous épuisons toute notre fortune. Une chose prouve combien la femme est un fléau funeste : le père qui l'a mise au monde et l'a élevée y joint une dot, pour la faire entrer dans une autre famille, et s'en débarrasser. L'époux qui reçoit dans sa maison cette plante parasite se réjouit ; il couvre de riches parures sa méprisable idole, il la charge de robes, le malheureux, et épuise toutes les ressources de son patrimoine. Il est réduit à cette extrémité : s'il s'est allié à une illustre famille, il lui faut se complaire dans un hymen plein d'amertume ; ou s'il a rencontré une bonne épouse et des parents incommodes, il faut couvrir le mal sous le bien apparent. Plus aisément on supporte dans sa maison une femme nulle, et inutile par sa simplicité. Mais je hais surtout la savante : que jamais du moins ma maison n'en reçoive qui sache plus qu'il ne convient à une femme de savoir ; car ce sont les savantes que Vénus rend fécondes en fraudes, tandis que la femme simple, par l'insuffisance de son esprit, est exempte d'impudicité. Il faudrait que les femmes n'eussent point auprès d'elles de servantes, mais qu'elles fussent servies par de muets animaux, pour qu'elles n'eussent personne à qui

[1] Ce passage a été imité par Milton, *Paradis perdu*, X, 888 : « Oh, « pourquoi Dieu, sage créateur, qui peupla les cieux d'esprits mâles, « créa-t-il ensuite cette nouveauté sur la terre, ce beau défaut de la na- « ture? Pourquoi n'a-t-il pas tout d'un coup rempli le monde d'hommes, « comme il a rempli le ciel d'anges, sans femmes? Pourquoi n'a-t-il pas « imaginé une autre voie pour perpétuer la race humaine? » — La même pensée se retrouve aussi dans la *Cymbeline* de Shakspeare.

parler, ni qui pût à son tour leur adresser la parole. Mais à présent les femmes perverses forment au dedans de la maison des projets pervers, que leurs servantes vont réaliser au dehors. C'est ainsi, ame dépravée, que tu es venue à moi, pour négocier l'opprobre du lit de mon père; souillure dont je me purifierai dans une eau courante [1]. Comment livrerais-je mon cœur au crime, moi qui me crois moins pur pour t'avoir entendue? Sache-le bien, malheureuse, c'est ma piété qui te sauve; car si tu ne m'avais arraché par surprise un serment sacré, jamais je n'aurais pu me défendre de révéler ce crime à mon père. Mais maintenant, tant que Thésée sera absent de ce palais et de cette contrée, je m'éloigne, et ma bouche gardera le silence. Je verrai, en revenant au retour de mon père, de quel front vous le recevrez, toi et ta maîtresse. Je serai témoin de ton audace, qui m'est déja connue. Malédiction sur vous! Jamais je ne me lasserai de haïr les femmes, dût-on dire que je me répète toujours : c'est qu'en effet elles sont toujours méchantes. Ou qu'on leur enseigne enfin la modestie, ou qu'on souffre que je les attaque toujours.

LE CHOEUR.

Infortunées! malheureuse destinée des femmes! quel moyen, quelle ressource avons-nous pour dénouer le nœud fatal dans lequel Phèdre est enlacée?

PHÈDRE.

Je subis un juste châtiment. O terre, ô lumière, où fuir pour échapper à mon sort? Comment cacher ma honte? Quel dieu viendrait à mon aide, quel mortel voudrait être complice de mes crimes? Les malheurs de ma

[1] Le grec ajoute : « En l'injectant dans mes oreilles. »

vie sont arrivés à leur comble; je suis la plus misérable des femmes.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! c'en est fait : ô ma maîtresse, les artifices de ta servante ont mal réussi; tu es perdue.

PHÈDRE.

O monstre, ô corruptrice d'une trop crédule amitié! qu'as-tu fait de moi? Puisse Jupiter mon père t'écraser de ses foudres! N'avais-je pas prévu ce qui arrive? Ne t'avais-je pas dit d'ensevelir dans le silence ce qui cause aujourd'hui ma honte et ma misère? Tu n'as pu te taire, et je meurs déshonorée. Il faut que j'aie recours à de nouveaux artifices. En effet, celui-ci, le cœur enflammé de colère, m'accusera devant son père de tes crimes; il dira mon aventure au vieux Pitthée, et remplira la terre de Trézène du bruit de mon infamie. Va, puisses-tu périr, toi et tous ceux qui, prompts à servir un penchant coupable, entraînent leurs amis au crime malgré eux!

LA NOURRICE.

O ma maîtresse, il est vrai, tu as droit de me reprocher mes torts; ce que tu souffres est en effet plus fort que ton jugement. Mais si tu veux m'écouter, je pourrai aussi te répondre : c'est moi qui t'ai élevée, et je te suis dévouée; en cherchant à te guérir, j'ai aigri tes douleurs. Si j'avais réussi, on vanterait ma sagesse; car c'est d'après l'événement qu'on juge de notre prudence.

PHÈDRE.

Est-il donc juste, et suffit-il, après m'avoir percé le cœur, de m'apaiser par de douces paroles?

LA NOURRICE.

Voilà trop de discours : j'ai eu tort, je l'avoue; mais, ma fille, même après ce qui s'est passé, on peut encore te sauver.

PHÈDRE.

Tais-toi; tu m'as donné jusqu'ici de trop funestes conseils, et tu m'as induite au mal. Fuis donc loin de moi, et songe à toi-même : pour moi, je saurai pourvoir à ce qui me regarde. Quant à vous, nobles filles de Trézène, accordez-moi la seule grace que je vous demande : c'est d'ensevelir dans le silence tout ce que vous avez entendu ici.

LE CHOEUR.

Je jure par l'auguste Diane, fille de Jupiter, de ne jamais rien dévoiler de tes tristes secrets.

PHÈDRE.

Cette parole me rassure. Maintenant je ne vois qu'un seul remède à mon malheur pour laisser à mes enfants une vie honorée, et me sauver moi-même, dans la situation critique où je me trouve. Non, jamais je ne déshonorerai ma noble famille [1], jamais, pour sauver ma vie, je ne reparaîtrai, chargée de honte, aux yeux de Thésée.

LE CHOEUR.

Veux-tu donc consommer un mal sans remède?

PHÈDRE.

Je veux mourir : quant au moyen, j'y aviserai.

LE CHOEUR.

Écarte ces propos funestes.

PHÈDRE.

Et toi, donne-moi de sages conseils. Je vais réjouir Vénus, auteur de ma ruine, en me délivrant aujourd'hui de la vie : je succombe sous les traits cruels de l'amour. Mais ma mort deviendra aussi funeste à un autre : qu'il apprenne à ne pas s'enorgueillir de mes maux ; en partageant à son tour ma souffrance, qu'il s'instruise à la modestie.

[1] Grec : « Crétoise. »

LE CHOEUR.

Que ne suis-je sous les cavernes profondes, portée sur des ailes, et mêlée par un dieu aux troupes errantes des oiseaux ! Je m'élèverais au-dessus des flots de la mer Adriatique et des eaux de l'Éridan, où les trois sœurs infortunées de Phaéton, pleurant son imprudence, versent des larmes d'ambre transparent, dans les ondes pourprées de leur père !

J'irais aux bords fertiles des Hespérides aux chants mélodieux, où le dieu des mers ne livre plus passage aux nautonniers, et fait respecter l'infranchissable barrière du ciel, que soutient Atlas ; là où des sources d'ambrosie coulent dans le palais de Jupiter, et où la terre, féconde en délices, dispense la félicité aux gens de bien [1].

O navire crétois aux blanches ailes, qui à travers les flots de la mer retentissante transportas ma souveraine, d'une maison fortunée vers les délices d'un hymen malheureux ; sans doute de l'un et de l'autre rivage, ou du moins de la terre de Crète, un sinistre augure vola vers l'illustre Athènes ; mais ils attachèrent les câbles sur le rivage de Munychium [2], et descendirent sur la terre continentale.

Pour accomplir ces tristes présages, Vénus blessa son cœur par la funeste atteinte d'un amour criminel : accablée sous ce coup terrible, elle va suspendre aux lambris de la chambre nuptiale un fatal lacet, destiné à finir ses jours [3] ; témoignant ainsi son respect pour une déesse implacable, sa sollicitude pour une honnête renommée, et délivrant son cœur d'un amour dont elle a tant souffert.

[1] Je lis ἐσθλοῖς, avec M. Boissonade.

[2] Port de l'Attique, où aborda Phèdre, en venant de la Crète.

[3] Le texte dit : « Auquel elle attachera son cou blanc. »

LA NOURRICE, *dans l'intérieur du palais.*

Accourez, vous tous qui êtes près du palais ! ma maîtresse, l'épouse de Thésée, s'est donné la mort[1].

LE CHOEUR.

Hélas! hélas ! c'en est fait! la royale épouse n'est plus : un nœud fatal a terminé sa vie[2].

LA NOURRICE.

Hâtez-vous donc ! apportez vite un fer pour trancher le nœud qui retient son cou.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Mes amies, que faisons-nous? Entrerons-nous dans le palais, pour délivrer la reine des liens qui la suffoquent?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Pourquoi les jeunes serviteurs ne sont-ils pas là? Il est dangereux, dans la vie, de se mêler de ce qui ne nous regarde pas.

LA NOURRICE.

Étendez ce malheureux corps, triste gardien de la maison pour mon maître.

LE CHOEUR.

Elle n'est plus, l'infortunée, si j'en crois mes oreilles. Déja l'on étend son corps privé de vie[3].

THÉSÉE.

Femmes, savez-vous quels sont ces cris qui s'élèvent dans le palais? Ces voix bruyantes d'esclaves sont venues jusqu'à moi. Quand je reviens de consulter l'oracle, ma famille ne juge pas à propos d'ouvrir les portes et de me faire un joyeux accueil. Est-il arrivé quelque chose au vieux Pitthée? Quoiqu'il soit bien avancé en

[1] Ἐν ἀγχόναις, *est dans le lacet*, vient de se pendre.
[2] Le grec dit : « Suspendue à une corde pendante.
[3] C'était le premier devoir que les anciens rendaient aux morts.

âge, j'éprouverais cependant beaucoup de regret s'il avait quitté la vie.

LE CHOEUR.

Thésée, ce n'est pas un vieillard que ce coup a frappé ; c'est une victime plus jeune que tu as à pleurer.

THÉSÉE.

Dieux ! est-ce la vie de mes enfants qui m'est ravie?

LE CHOEUR.

Ils vivent ; mais leur mère a péri de la mort la plus cruelle.

THÉSÉE.

Que dis-tu? mon épouse n'est plus? Par quel événement?

LE CHOEUR.

Elle-même a formé le lacet auquel elle s'est suspendue.

THÉSÉE.

A-t-elle succombé au chagrin, ou à une catastrophe soudaine?

LE CHOEUR.

Elle n'est plus, c'est tout ce que je sais : j'arrive moi-même au palais pour prendre part à ton infortune.

THÉSÉE.

Hélas ! hélas ! pourquoi cette couronne de feuillages sur ma tête? Que m'a servi de consulter l'oracle? Esclaves, ouvrez les portes du palais ; que je voie le cruel spectacle d'une épouse dont la mort m'accable. (*On ouvre, et l'on voit le corps de Phèdre.*)[1] Infortunée, que de malheurs! Ton supplice et ton acte de désespoir jettent la confusion dans ce palais. O résolution funeste ! ô mort

[1] D'après M. Boissonade, qui suit Elmsley, je conserve à Thésée cette partie du chant lyrique, que les anciennes éditions attribuaient au Chœur.

violente ! par un attentat coupable tu n'as pas craint de porter sur toi-même une main meurtrière. Quelle divinité t'a donc conduite à ta perte ? O douleur ! ô supplice plus cruel que tous ceux que mon cœur a soufferts ! O fortune ! ton bras s'est appesanti sur ma famille et sur moi. Tache inattendue, imprimée sur ma maison par quelque génie malfaisant, désastre qui fait pour moi de la vie un insupportable fardeau ! Je vois devant moi une mer de malheurs si immense, que je ne saurais jamais y échapper, ni surmonter les flots de l'adversité. Malheureuse femme, quelle funeste destinée ! quelle réponse je reçois de toi en t'abordant ! Tel qu'un oiseau qui s'échappe des mains, tu fuis d'un vol rapide vers la demeure des morts. Hélas ! que je suis à plaindre ! C'est dans le passé que remonte l'origine de cette colère des dieux qui fond sur moi, pour punir les fautes d'un de mes ancêtres.

LE CHOEUR.

O roi, tu n'es pas le seul à qui arrive un pareil malheur ! bien d'autres que toi ont aussi perdu une digne épouse.

THÉSÉE.

Je veux descendre aux enfers, privé de ta douce présence ; je veux mourir, pour habiter avec toi le séjour ténébreux. C'est moi, plus que toi-même, que tu as perdu. Mais qui m'apprendra la cause qui a porté le coup mortel à ton cœur ? M'apprendra-t-on ce qui s'est passé ? ou est-ce en vain que mon palais réunit une foule de serviteurs ? Ah ! quelles douleurs tu me causes ! quel deuil je retrouve dans mon palais ! Qui pourrait le supporter ? qui pourrait l'exprimer ? Ah ! je suis perdu ! ma maison est déserte, et mes enfants sont orphelins. Tu m'as quitté, tu m'as quitté, ô la plus chère et la meil-

leure des épouses qu'éclaire la lumière du soleil, et la lune, flambeau de la nuit étoilée.

LE CHOEUR.

Ah! malheureux époux! quel désastre est venu fondre sur ta maison! Mes yeux se remplissent de larmes qui coulent sur ton sort. Mais je frémis aussi des suites que peut avoir ce premier malheur.

THÉSÉE.

Mais qu'est-ce que ces tablettes de sa main chérie, que je vois suspendues? Nous annoncent-elles quelque chose de funeste? L'infortunée m'aurait-elle écrit ses dernières prières touchant notre union et ses enfants? Sois sans crainte, chère épouse; nulle femme n'entrera désormais dans la couche et dans la maison de Thésée. Oh! que l'empreinte de l'anneau d'or que portait celle qui n'est plus charme mon cœur! Brisons les liens du cachet, et voyons ce que me disent ces tablettes.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! voici encore une nouvelle calamité envoyée par les dieux. Pour moi, la vie ne sera plus supportable, après ce qui s'est passé. La maison de nos rois n'est plus : elle est anéantie. O dieu! s'il est possible, ne détruis pas cette maison; écoute ma prière; car, comme un devin, je vois dans les regards de quelqu'un [1] un augure sinistre.

THÉSÉE.

Grands dieux! quel est cet autre malheur intolérable, inouï, qui s'ajoute à mon premier malheur! Oh! quelle est mon infortune!

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il? Dis-le-moi, si l'on peut m'en instruire.

[1] De Thésée.

THÉSÉE.

Elles crient, elles crient d'horribles attentats, ces tablettes ! Où fuir les maux qui m'accablent ? car je tombe anéanti sous les terribles paroles que profère ce funeste écrit.

LE CHOEUR.

Hélas ! hélas ! voilà un langage précurseur de calamités.

THÉSÉE.

Non, ma bouche ne peut plus le taire, cet horrible attentat, quoiqu'il m'en coûte à le dire. O Trézène ! ô citoyens ! Hippolyte a osé souiller mon lit par la violence, au mépris des regards augustes de Jupiter. Mais, ô Neptune, mon père, des trois vœux que jadis tu m'as promis d'accomplir, exauce-s-en un contre mon fils ! que ce jour ne se passe pas sans qu'il soit puni, si les promesses que tu m'as faites sont efficaces.

LE CHOEUR.

O roi, rétracte ces vœux ! je t'en conjure au nom des dieux : car tu reconnaîtras bientôt ton erreur, crois-moi.

THÉSÉE.

Non ; je veux en outre le bannir de ce pays. De ces deux fatalités l'une ou l'autre le frappera : ou Neptune, exauçant mes imprécations, le fera périr et l'enverra chez Pluton, ou, banni de cette contrée, errant sur la terre étrangère, il traînera une vie misérable.

LE CHOEUR.

Voici ton fils lui-même, Hippolyte, qui vient à propos. Thésée, calme ta colère, et prends des sentiments favorables pour ta famille.

HIPPOLYTE.

En entendant tes cris, mon père, je suis venu à la hâte. Cependant j'ignore la cause de tes gémissements, et je voudrais l'apprendre de toi. Mais que vois-je? ton épouse sans vie? Voilà qui est bien surprenant : je viens de la quitter vivante, il y a peu de temps. Que lui est-il arrivé? comment est-elle morte, mon père? Je desire l'entendre de ta bouche. Mon cœur, impatient de tout apprendre, est avide de détails, même dans le malheur. Tu te tais? Mais le silence ne sert à rien dans la douleur. Non, il n'est pas juste, mon père, de cacher tes souffrances à tes amis, et plus encore qu'à tes amis[1].

THÉSÉE.

O mortels sujets à tant d'erreurs, à quoi bon enseigner tant d'arts divers? pourquoi tant d'inventions et de découvertes, tandis que vous ignorez et que vous négligez toujours l'art d'enseigner la sagesse aux pervers?

HIPPOLYTE.

Ce serait sans doute un maître habile, celui qui saurait contraindre les insensés à écouter la voix de la sagesse. Mais, mon père, ce n'est pas le moment de se livrer à ces discussions subtiles[2]; et je crains que le désespoir ne t'égare.

THÉSÉE.

Hélas! pourquoi les hommes n'ont-ils aucun signe certain pour connaître les cœurs et distinguer les vrais amis? Il faudrait du moins que tous eussent deux voix, dont l'une, sincère, servit à démentir les impostures de

[1] C'est-à-dire à ton fils.

[2] Il semble qu'ici Euripide se critique lui-même, comme nous l'avons déja remarqué dans l'*Hécube*, v. 599, p. 23. Il a très bien compris ce que les subtilités philosophiques de Thésée peuvent avoir de déplacé dans la situation.

l'autre, et pût nous garantir des artifices des méchants.

HIPPOLYTE.

Quelqu'un de tes amis m'aurait-il calomnié auprès de toi? je souffrirais sans être coupable. En vérité, je suis saisi de stupeur : le délire et l'égarement de tes discours me troublent moi-même.

THÉSÉE.

Ciel ! où aboutiront les excès de l'esprit humain? Quel sera le terme de son audace et de sa témérité? Si en effet sa perversité s'accroît à chaque génération, si les vices des enfants surpassent toujours ceux du père, il faudra que les dieux ajoutent à cette terre un autre monde, qui puisse contenir les méchants et les pervers. Voyez ce monstre, né de mon sang, qui a souillé ma couche, à qui ce corps inanimé reproche trop clairement sa scélératesse ! Souillé d'un tel crime, ose regarder ton père en face. C'est donc toi qui, supérieur aux autres mortels, jouis du commerce des dieux? toi qui es chaste, et pur de toute corruption? Non, je ne crois plus à tes jactances; je ne suppose pas les dieux jouets de l'ignorance et de l'erreur. Vante-toi désormais, abuse les hommes en t'abstenant de manger de la chair des animaux, suis la trace d'Orphée, fréquente les mystères de Bacchus, et repais-toi des fumées de la science : te voilà démasqué. Je le dis hautement, fuyez ces hypocrites : sous de nobles paroles, ils cachent la bassesse de leurs intrigues. Phèdre n'est plus : crois-tu que sa mort te dérobe au châtiment? mais, misérable, cette mort même dépose contre toi. Eh ! quels serments, quels discours pourraient démentir cet irrécusable témoin, et te justifier du crime dont il t'accuse? Diras-tu qu'elle te haïssait, et que le fils d'une étrangère[1] est odieux aux enfants légitimes? Il fal-

[1] Le bâtard.

lait donc qu'elle connût bien peu le prix de la vie, si par haine pour toi, elle a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher[1]. Mais peut-être l'impudicité naturelle aux femmes n'est pas un défaut des hommes? — Ah! je connais des jeunes gens qui ne sont pas plus invulnérables que les femmes, lorsque Vénus trouble leur jeune cœur; mais ils se couvrent du manteau de la fierté virile. Maintenant à quoi bon discuter tes paroles, quand ce cadavre est contre toi le témoin le plus irrécusable? Fuis au plus tôt de cette terre, et ne porte point tes pas vers Athènes fondée par une main divine, ni dans les limites de la contrée soumise à mon empire. Car si je laissais une telle offense impunie, le brigand Sinis, qui infestait l'isthme de Corinthe, ne s'avouerait plus mis à mort par moi, et m'accuserait d'une vaine jactance; et les rochers que la mer vit naître des ossements de Sciron ne témoigneraient plus que je suis le fléau des méchants.

LE CHŒUR.

Comment pourrais-je appeler aucun mortel heureux, quand la destinée des rois est sujette à de telles révolutions?

HIPPOLYTE.

Mon père, ta colère et les transports de ton ame sont terribles: cette accusation, dont les apparences me sont contraires, si on l'examinait de près, n'aurait plus la même force. Je suis peu fait à parler devant la foule; devant un petit nombre d'auditeurs et d'hommes de mon âge, je serais plus habile. Et ce n'est pas sans raison; car ceux qui sont méprisés des sages sont ceux dont la parole charme le mieux la multitude. Cependant quand le malheur fond sur moi, il me faut rompre le silence.

[1] Valckenaër entend τὰ φίλτατα, sa propre vie.

Et d'abord je commence par le premier reproche que tu as dirigé contre moi, comme pour m'accabler, sans que j'aie rien à répondre. Tu vois l'astre du jour, et la terre? entre tous ceux qu'elle porte, il n'est point, malgré tes accusations, d'homme plus pur que moi. Je sais avant tout honorer les dieux; j'ai des amis incapables de faire le mal, et dont l'honneur rougirait de demander de honteux services, ou d'en rendre d'également honteux. Je ne tourne pas mes amis en ridicule, mais je suis le même pour eux, absents ou présents. Enfin, s'il est un crime dont je sois innocent, c'est celui dont tu me crois convaincu. Jusqu'à ce jour, mon corps est resté pur du commerce des femmes; je ne connais les plaisirs de l'amour que de nom, et par les peintures que j'en ai vues; et je n'ai aucun goût pour ces spectacles, car j'ai encore la virginité de l'ame. Peut être ma chasteté ne peut te convaincre; mais c'est à toi de montrer comment je me suis corrompu. Serait-ce que sa beauté surpassait celle de toutes les femmes? ou bien espérais-je hériter de ton trône, et te remplacer dans ton lit? J'aurais été fou, et complétement dépourvu de sens. Diras-tu que la royauté a des charmes? Nullement pour les sages; et le pouvoir des rois ne plaît qu'à ceux dont il a corrompu le cœur. Je voudrais vaincre et occuper le premier rang dans les combats de la Grèce; dans la cité, le second rang me suffit, avec l'amitié des gens de bien, pour être heureux. Ce bonheur est en ma puissance, et l'absence du danger me donne plus de joie que le souverain pouvoir. Sur un seul point j'ai gardé le silence : je t'ai dit tout le reste. Si j'avais un témoin qui pût dire ce que je suis, si je me défendais en présence de Phèdre encore vivante, les faits feraient paraître les coupables à tes recherches. Mais j'en jure par Jupiter, gardien des serments, et par cette terre

qui me porte, jamais je n'attentai sur le lit paternel, jamais je n'en eus le desir, jamais je n'en conçus la pensée. Que je meure obscur et sans nom, sans patrie, sans famille, errant, proscrit de ma terre natale; que la terre et la mer rejettent de leur sein mon corps privé de sépulture, si j'ai commis le forfait qu'on m'impute. Quant à Phèdre, si la crainte l'a portée à se donner la mort, c'est ce que j'ignore; il ne m'est pas permis d'en dire davantage. Elle a été avisée, ne pouvant être chaste : mais moi qui ai la chasteté, j'ai manqué de prudence[1].

LE CHOEUR.

Tu t'es suffisamment justifié d'une odieuse accusation, en prenant les dieux à témoin de tes serments.

THÉSÉE.

N'est-ce pas un enchanteur et un faiseur de prodiges, pour espérer fléchir mon ame à force de soumission, après m'avoir indignement outragé?

HIPPOLYTE.

De ta part, mon père, une chose m'étonne : si tu étais mon fils, et moi ton père, je t'aurais donné la mort, au lieu de te punir de l'exil, si tu avais osé porter sur mon épouse une main criminelle.

THÉSÉE.

Combien cet arrêt est juste! Mais tu ne mourras pas en vertu de la loi que tu t'imposes toi-même : une prompte mort doit en effet plaire au malheureux. Mais, errant exilé de ta patrie, tu traîneras une vie misérable sur une terre étrangère : voilà le prix réservé à l'homme impie.

HIPPOLYTE.

O dieux! que vas-tu faire? N'attendras-tu pas les ré-

[1] Le même mot σωφρονεῖν est ici pris dans un double sens : *être chaste*, et *être prudent*. Ce jeu de mots ne peut se reproduire en français.

vélations du temps contre moi ? Tu me bannis de ma patrie ?

THÉSÉE.

Et au delà des mers, au delà des bornes atlantiques, si je le pouvais ; tant je te hais !

HIPPOLYTE.

Sans écouter ni mes serments, ni ma foi, ni les paroles des devins, me proscriras-tu sans jugement ?

THÉSÉE.

Ces tablettes, sans avoir besoin des sorts[1], t'accusent suffisamment : quant aux oiseaux qui volent au-dessus de nos têtes, peu m'importent leurs vains présages.

HIPPOLYTE.

O dieux, pourquoi me taire plus longtemps, lorsque je meurs victime de mon respect pour vous ? Mais non ; je ne persuaderais pas ceux que je dois convaincre, et je violerais mes serments en vain.

THÉSÉE.

Ah ! que ta vertu affectée me fait mourir ! Sors au plus tôt de cette contrée.

HIPPOLYTE.

Infortuné, de quel côté tourner mes pas ? De qui recevrai-je l'hospitalité dans mon exil, chargé d'une telle accusation ?

THÉSÉE.

De ceux qui se plaisent à accueillir pour hôtes les corrupteurs de femmes, et à vivre avec les méchants.

HIPPOLYTE.

Hélas ! mon cœur est atteint d'une douleur mortelle, et

[1] Ces sorts, κλήροι, étaient les observations faites d'après le vol des oiseaux, comme nous l'avons vu déja dans les *Phéniciennes*, v. 852, où Tirésias les fait recueillir sur des tablettes.

je verse des larmes, de penser que tu m'accuses et que je suis coupable à tes yeux.

THÉSÉE.

Il fallait gémir et te désespérer, alors que tu outrageais l'épouse de ton père.

HIPPOLYTE.

O murs de ce palais, que n'élevez-vous la voix, pour témoigner si je suis un criminel !

THÉSÉE.

Tu invoques des témoins muets? mais celui-ci, tout muet qu'il est[1], prouve clairement que tu es coupable.

HIPPOLYTE.

Ah ! que ne puis-je me contempler moi-même en face, et voir les larmes que je verse sur mon sort[2] !

THÉSÉE.

Tu es en effet beaucoup plus habitué au culte de toi-même, qu'à témoigner à tes parents le pieux respect que tu leur dois.

HIPPOLYTE.

O ma mère infortunée ! ô funeste naissance ! puisse aucun de mes amis n'être fils d'une étrangère[3] !

THÉSÉE.

Esclaves, que ne l'entraînez-vous de ces lieux ? N'avez-vous pas entendu la sentence d'exil que j'ai portée contre lui ?

HIPPOLYTE.

Malheur à celui d'entre eux qui portera la main sur moi ! Mais chasse-moi toi-même, si ton cœur est si irrité.

[1] En montrant les tablettes, ou le corps de Phèdre.

[2] Selon Brunck, ceci est une comparaison tirée de la peinture, comme dans *Hécube*, v. 795.

[3] Grec : « Bâtard. »

THÉSÉE.

Je le ferai, si tu n'obéis à mes ordres ; car je n'ai aucune pitié pour ton exil. (*Il sort.*)

HIPPOLYTE.

L'arrêt est irrévocable, je le vois. Malheureux que je suis, je sais la preuve de mon innocence, et je n'ose la révéler ! O la plus chère des déesses, fille de Latone, ô ma divine protectrice, avec qui je partageais les plaisirs de la chasse, il me faut donc fuir la glorieuse Athènes ! Adieu, cité illustre, adieu, terre d'Érechthée. O sol de Trézène, lieux fortunés où s'est passée ma jeunesse, adieu ; c'est la dernière fois que je vous adresse la parole. Et vous, mes jeunes compagnons, de même âge que moi, venez, que vos vœux me suivent, conduisez mes pas hors de cette contrée. Jamais vous ne trouverez un cœur plus chaste que le mien, malgré l'injuste opinion de mon père.

LE CHOEUR, *seul.*

La sollicitude des dieux, lorsqu'elle revient à mon esprit, me délivre de bien des inquiétudes : mais quand je crois comprendre leur providence, cet espoir m'abandonne, aussitôt que j'envisage le sort et les actions des mortels ; car ils sont le jouet de continuelles vicissitudes, et la vie humaine est en proie à une éternelle instabilité.

Que la divine destinée accorde à mes prières une fortune qui suffise au bonheur, un cœur exempt de soucis, une renommée qui ne soit ni trop éclatante, ni trop obscure ; changeant chaque jour mes mœurs faciles,

puissé-je passer une vie heureuse avec ceux qui m'entourent !

Mais cette sérénité ne règne plus dans mon cœur, et mes espérances sont déçues, depuis que nous avons vu l'astre brillant d'Athènes exilé par l'ordre d'un père irrité. O rivages de Trézène, ô forêts, ô montagnes, où, avec ses chiens agiles, il poursuivait les animaux sauvages, à la suite de la chaste Diane !

On ne te verra plus sur un char, attelé de coursiers vénètes [1], diriger dans la carrière de Limné tes chevaux exercés à la course. Ta lyre aux sons harmonieux se reposera, désormais inutile, dans la maison paternelle ; les retraites de la fille de Latone sous l'épaisseur du feuillage resteront sans couronnes ; ton exil met fin aux rivalités des jeunes filles qui se disputaient ton hymen.

Et moi, témoin de tes maux, je verserai des larmes sur ton triste destin. O mère infortunée, tu as enfanté en vain. Ah ! ma fureur éclate contre les dieux. Graces, qui présidez aux tendres unions, pourquoi laissez-vous bannir de sa patrie et de sa famille ce malheureux, qui n'a commis aucun crime ?

LE CHOEUR.

Mais je vois un compagnon d'Hippolyte, qui, l'air affligé, court en hâte vers le palais.

UN MESSAGER.

Où pourrai-je trouver le roi de ce pays, Thésée ? Femmes, si vous le savez, indiquez-le-moi ; est-il dans ce palais ?

LE CHOEUR.

Le voici lui-même qui en sort.

[1] Voyez plus haut la note sur le vers 231, page 288.

LE MESSAGER.

Thésée, j'apporte une nouvelle affligeante pour toi, pour les citoyens d'Athènes, et pour les habitants de la terre de Trézène.

THÉSÉE.

Qu'y a-t-il ? quelque nouvelle calamité fond-elle sur ces deux villes voisines ?

LE MESSAGER.

Hippolyte n'est plus ; ou du moins il n'a plus que peu d'instants à voir encore la lumière.

THÉSÉE.

Quelle main l'a frappé ? est-il tombé sous les coups d'un étranger dont il a violé l'épouse, comme celle de son père ?

LE MESSAGER.

La cause de sa mort est son propre char, et les imprécations que ta bouche a lancées contre ton fils, en invoquant ton père, le souverain des mers.

THÉSÉE.

O dieux, ô Neptune, oui, tu es vraiment mon père [1], puisque tu as exaucé mes imprécations. — Dis-moi comment il a péri, comment le bras [2] de la Justice vengeresse a frappé celui qui m'a déshonoré ?

LE MESSAGER.

Près du rivage battu par les flots, nous étions occupés à peigner les crins [3] de ses coursiers, et nous pleurions ; car déja on nous avait annoncé qu'Hippolyte ne reverrait plus cette terre, et qu'il était condamné par toi aux rigueurs de l'exil. Bientôt il arrive sur le rivage, s'unissant lui-même à ce concert de larmes : à sa suite mar-

[1] Thésée était fils de Neptune, et d'Ethra, femme d'Égée.
[2] Grec : « La massue. »
[3] Grec : « A étriller. »

chait une foule nombreuse d'amis de son âge. Enfin, après avoir calmé ses gémissements, « Pourquoi, dit-il, « me désoler de cet exil? il faut obéir aux ordres d'un « père. Attelez ces coursiers à mon char; cette ville « n'existe plus pour moi. » Aussitôt chacun s'empresse, et, plus vite que la parole, nous amenons à notre maître ses chevaux attelés. Il saisit les rênes sur le cercle placé au-devant du char, et il monte lui-même [1]. Puis s'adressant aux dieux, les mains étendues : « O Jupiter, s'é-« crie-t-il, fais-moi périr si je suis coupable; mais, soit « après ma mort, soit pendant que je vois encore le jour, « que mon père sache avec quelle indignité il me traite. » En même temps il saisit l'aiguillon, et en presse ses coursiers. Pour nous, ses serviteurs, derrière le char, et non loin des rênes, nous suivions notre maître, sur la route directe d'Argos et d'Épidaure. A peine étions-nous entrés dans la partie déserte, hors des limites de ce pays, s'offre à nous un rivage, à l'entrée même du golfe Saronique. Là, tout à coup un bruit comme un tonnerre souterrain de Jupiter éclate avec un fracas terrible, et à faire frissonner. Les chevaux dressent la tête et les oreilles; une vive frayeur nous saisit, ignorant d'où venait ce bruit : mais, en regardant vers le rivage de la mer, nous voyons s'élever jusqu'au ciel une vague immense, qui dérobe à nos yeux la vue des plages de Sci-

[1] Le texte ajoute : « Avec des bottes aux pieds. » Valckenaër, s'appuyant sur des passages d'Eustathe et du Scholiaste, a cru que ἀρβύλαισιν désignait ici une partie du char où se tient le cocher, signification que les anciens ne paraissent pas avoir connue. Nous avons suivi l'opinion de Monk, qui cite un passage d'Euripide, *Bacchantes*, v. 1135, où les mêmes mots αὐταῖς ἀρβύλαις se retrouvent, sans préposition, et dans le sens de *chaussure*.

ron[1]; elle cache l'isthme et le rocher d'Esculape : puis elle se gonfle, et lance à l'entour avec fracas des flots d'écume poussés par le souffle de la mer; elle s'abat sur le rivage où était le char d'Hippolyte, et, se brisant et crevant comme un orage, elle vomit un taureau, monstre sauvage dont les affreux mugissements font retentir tous les lieux d'alentour; spectacle dont les yeux ne pouvaient supporter l'horreur. Soudain un effroi terrible s'empare des coursiers : leur maître, si exercé à les conduire, saisit les rênes, les tire à lui comme un matelot qui meut la rame, et les entrelace à son propre corps; mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent, et ne connaissent plus ni la main de leur conducteur, ni les rênes, ni le char. Si, les guides en main, il s'efforçait de diriger leur course dans des chemins unis, le monstre apparaissait au-devant d'eux pour faire reculer le char, en jetant l'épouvante au milieu de l'attelage : s'élançaient-ils furieux à travers les rochers, il se glissait le long du char, et suivait les chevaux en silence; jusqu'à ce qu'enfin la roue heurte contre le roc, le char se brise, et Hippolyte est renversé. Tout est dans la confusion; les rayons des roues et les chevilles des essieux volent en éclats. Cependant l'infortuné, embarrassé dans les rênes, sans pouvoir se dégager de ces liens funestes, était traîné à travers les rochers, qui lui brisaient la tête et déchiraient son corps. « Arrêtez, criait-il d'une « voix lamentable, coursiers que j'ai nourris avec tant de « soin ! épargnez votre maître. Terribles imprécations de « mon père ! Qui viendra délivrer un innocent du sup- « plice? » Nous voulions voler à son secours, mais nous restions en arrière. Enfin les rênes se brisent, je ne sais

[1] Sur les roches Scironides.

comment; dégagé de ses liens, il tombe, près de rendre le dernier soupir. A l'instant les chevaux et le monstre ont disparu je ne sais où, derrière les montagnes. Pour moi, ô roi, je suis un esclave de ta maison ; mais je ne pourrai jamais croire que ton fils est un méchant ; non, quand toutes les femmes se pendraient, quand on ferait des pins du mont Ida autant de tablettes accusatrices, je resterais convaincu de son innocence.

LE CHOEUR.

Hélas! voilà ces nouveaux malheurs qui devaient combler tous les autres. Contre le destin et la nécessité, il n'est pas de refuge.

THÉSÉE.

Ma haine pour ce perfide m'a fait d'abord entendre ce récit avec quelque joie ; mais par respect pour les dieux, et par égard pour celui-ci, qui est né de moi, je ne puis ni me réjouir ni m'affliger de ce malheur.

LE MESSAGER.

Eh bien donc, faut-il le transporter ici? ou comment devons-nous le traiter pour te plaire? Songe-s-y. Mais si tu veux m'en croire, tu ne te montreras pas cruel envers ton fils dans le malheur.

THÉSÉE.

Qu'on le transporte en ces lieux; je veux le voir en face : lui qui niait avoir souillé mon lit, je veux le confondre et par mes paroles, et par le châtiment que les dieux lui ont envoyé.

LE CHOEUR.

C'est toi, Vénus, qui gouvernes à ton gré le cœur inflexible des dieux et celui des mortels; et, à ta suite, l'enfant ailé parcourt l'univers d'un vol rapide : il plane

sur la terre et sur la mer retentissante; l'Amour, quand, le cœur en délire, il s'élance dans les airs, brillant de l'éclat de l'or, adoucit la nature sauvage des animaux des montagnes, de ceux qui peuplent la mer, ou que nourrit la terre, que l'ardent soleil éclaire de ses rayons; il adoucit aussi les hommes. Entre tous ces êtres, Vénus, tu possèdes seule les honneurs de la royauté.

DIANE.

Noble fils d'Égée, je t'ordonne d'entendre ton fils; c'est la fille de Latone, c'est Diane qui te parle. Thésée, ô malheureux, pourquoi te réjouir des maux dont tu es l'auteur? Après avoir fait mourir injustement ton fils, et t'être laissé abuser par les calomnies de ton épouse, après avoir causé des malheurs trop certains pour des soupçons imaginaires, pourquoi ne caches-tu pas ta honte avec toi dans les profonds abîmes du Tartare? ou que ne t'élances-tu dans les airs, sur des ailes, loin du désastre qui est ton ouvrage? car il ne t'est plus permis de vivre parmi les hommes justes.

Écoute, Thésée, contemple le tableau de tes infortunes; et quoique ce soit sans profit, je te laisserai du moins des regrets. Je suis venue en ces lieux pour faire connaître l'innocence de ton fils, et la gloire qui entoure sa mort, et les fureurs de ton épouse, et aussi ses généreux combats. Phèdre, blessée par les traits de la déesse qui m'est le plus odieuse, ainsi qu'à tous les cœurs amis de la virginité, s'est éprise d'amour pour ton fils. Tout en s'efforçant de vaincre Vénus par la raison, elle a succombé malgré elle par les artifices de sa nourrice, qui révéla à ton fils sa passion, sous la foi du serment. Hippolyte, comme cela devait être, ne se laissa pas séduire à

ses paroles; et cependant, quand il portait le poids de tes malédictions, il ne voulut pas manquer à son serment, car il était pieux. Pour Phèdre, craignant de se voir trahie, elle a écrit ces lettres calomnieuses qui ont perdu ton fils, et auxquelles tu as ajouté foi.

THÉSÉE.

Hélas!

DIANE.

Thésée, ce récit te déchire; mais reste tranquille, écoute la suite, et tu gémiras bien plus encore. N'avais-tu pas à réclamer de ton père l'accomplissement de trois vœux? tu en as fait tomber un sur ton fils, cruel, quand tu pouvais le faire tomber sur un ennemi. Ton père, Neptune, guidé par la justice, t'a accordé ce qu'il devait, puisqu'il t'avait promis: mais tu t'es montré coupable envers lui et envers moi, toi qui n'as attendu ni les preuves, ni les paroles des devins; toi qui, au lieu de laisser au temps le soin d'éclaircir tes soupçons, as précipité ta vengeance, et lancé contre ton fils des imprécations qui ont causé sa mort.

THÉSÉE.

Ah! déesse, que je meure!

DIANE.

Ton crime est affreux; toutefois, tu peux encore en obtenir le pardon. C'est Vénus qui l'a voulu ainsi, pour satisfaire son ressentiment. Telle est la loi des dieux; aucun d'eux n'ose s'opposer aux desirs et aux volontés d'un autre, mais nous nous cédons mutuellement. Car, sache-le bien, sans la crainte que j'ai de Jupiter, jamais je n'en serais venue à ce degré de honte, de laisser mourir celui de tous les mortels qui m'est le plus cher. Cependant ta faute a pour excuse d'abord l'ignorance, et ensuite la mort de ton épouse, qui a fait disparaître les

preuves orales propres à manifester la vérité. Maintenant c'est sur toi que ces maux retombent; mais l'affliction est aussi pour moi, car la mort des gens de bien ne saurait plaire aux dieux; ce sont les méchants, avec leurs enfants et toute leur race, que nous aimons à abattre.

LE CHOEUR.

Le voilà, l'infortuné ! on l'apporte; son jeune corps et sa tête blonde sont horriblement défigurés. O maison déplorable ! Quel double coup a plongé ce palais dans le deuil ? C'est la main des dieux.

HIPPOLYTE, *poussant des cris de douleur.*

Ah ! ah ! hélas ! Malheureuse victime des injustes arrêts d'un injuste père ! Je meurs. O dieux !..... les douleurs ravagent ma tête; les convulsions ébranlent mon cerveau. Arrête ! que mon corps épuisé se repose un instant. Ah ! ah !... O char funeste, coursiers que j'ai nourris, élevés de mes mains, c'est vous qui m'avez déchiré, qui m'avez arraché la vie. Hélas ! hélas ! Amis, au nom des dieux, maniez avec précaution les plaies de mon corps. Qui se tient à droite près de mes flancs ? Soulevez doucement mon corps; portez avec des mouvements doux et réguliers un malheureux voué à la vengeance des dieux par l'erreur d'un père. Jupiter, Jupiter, vois-tu ce spectacle ? Moi, dont le cœur pur respecta toujours les dieux, moi, qui me distinguai entre tous par ma chasteté, une mort cruelle me précipite au séjour de Pluton. C'est en vain que j'ai pratiqué envers les hommes les pénibles devoirs de la vertu. Ah ! ah ! hélas !... la douleur, la cruelle douleur redouble. — Laissez un infortuné, et que la mort vienne me guérir. Tuez-moi, frappez-moi ! Qui me donnera un glaive pour trancher le

fil de mes jours et endormir ma vie? O fatale imprécation de mon père! les crimes de mes aïeux, les meurtres commis par mes ancêtres viennent s'accumuler sur ma tête. Pourquoi donc fondent-ils sur moi, qui n'en suis point coupable? Hélas! que dire? Comment délivrer ma vie de cette souffrance implacable? Puissent mes maux s'endormir dans la nuit de l'enfer, où règne la sombre nécessité!

DIANE.

Infortuné, à quel sort funeste as-tu été attaché? c'est ton cœur généreux qui t'a perdu.

HIPPOLYTE.

O souffle divin! malgré mes douleurs, je t'ai senti, et je suis soulagé. Oui, la déesse Diane est en ces lieux.

DIANE.

Infortuné, c'est elle, la divinité que tu chéris.

HIPPOLYTE.

Vois-tu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis?

DIANE.

Je le vois, mais il n'est pas permis à mes yeux de verser des larmes.

HIPPOLYTE.

Ton chasseur, ton serviteur fidèle n'est plus.

DIANE.

Hélas! non; toi qui m'es si cher, tu péris.

HIPPOLYTE.

Il n'est plus, le guide de tes coursiers, le gardien de tes statues.

DIANE.

La perfide Vénus a ourdi cette trame.

HIPPOLYTE.

Hélas! je reconnais la divinité qui m'a perdu.

DIANE.

Tes dédains l'ont blessée, et ta sagesse l'indignait.

HIPPOLYTE.

Nous sommes trois, je le comprends, qu'elle a perdus à elle seule.

DIANE.

Toi, ton père, et son épouse.

HIPPOLYTE.

J'ai donc à pleurer aussi sur le malheur d'un père?

DIANE.

J'ai été trompé par les artifices d'une déesse.

HIPPOLYTE.

Que cette catastrophe te rend malheureux, ô mon père!

THÉSÉE.

Je suis perdu, mon fils : la vie n'a plus de charme pour moi.

HIPPOLYTE.

Je gémis sur toi et sur ton erreur, bien plus que sur moi-même.

THÉSÉE.

Que ne puis-je mourir au lieu de toi, mon fils!

HIPPOLYTE.

O dons amers de ton père Neptune!

THÉSÉE.

Ah! jamais ma bouche n'aurait dû les demander.

HIPPOLYTE.

Mais quoi! tu m'aurais donné la mort, tant tu étais alors irrité.

THÉSÉE.

C'est que les dieux avaient égaré mon jugement.

HIPPOLYTE.

Hélas! pourquoi la race des mortels ne peut-elle aussi maudire les dieux?

DIANE.

Arrête, Hippolyte ; ce ne sera pas impunément que le ressentiment de Vénus t'aura pris pour victime, en récompense de ta piété et de tes vertus : cette main saura punir un autre mortel qu'elle chérit entre tous, en le perçant de mes traits inévitables. Pour toi, infortuné, en dédommagement de tes souffrances, je te ferai rendre les plus grands honneurs dans la ville de Trézène. Les jeunes filles, avant d'avoir subi le joug de l'hymen, couperont leur chevelure en ton honneur, et te paieront, pendant une longue suite de siècles, un tribut de deuil et de larmes. Toujours les poétiques regrets des jeunes vierges garderont ta mémoire, et jamais l'amour de Phèdre pour toi ne tombera dans le silence et dans l'oubli. Et toi, fils du vieil Égée, prends ton fils dans tes bras, et presse-le sur ton sein; car c'est sans le vouloir que tu l'as perdu. Il est naturel aux hommes de s'égarer, quand les dieux les y poussent. Je t'exhorte, Hippolyte, à ne point haïr ton père, car tu as une destinée qui te fait périr. Adieu ; il ne m'est pas permis de voir les morts, ou de souiller mes regards par les derniers soupirs d'un mourant; et déja je te vois approcher du moment fatal.

HIPPOLYTE.

Toi aussi reçois mes adieux, vierge bienheureuse ; puisses-tu quitter sans peine notre longue intimité ! Je me réconcilie avec mon père, puisque tu le desires ; car jusqu'ici j'ai toujours obéi à tes ordres. Mais, hélas! les ténèbres s'étendent sur mes yeux ; reçois-moi dans tes bras, mon père, et soutiens mon corps brisé.

THÉSÉE.

Ah! mon fils! que fais-tu de ton malheureux père ?

HIPPOLYTE.

Je me meurs, et déja je vois les portes des enfers.

THÉSÉE.

Me laisseras-tu l'ame souillée?

HIPPOLYTE.

Non ; je t'absous de ce meurtre.

THÉSÉE.

Que dis-tu? Tu m'absous du sang versé?

HIPPOLYTE.

J'en atteste Diane et son arc redoutable.

THÉSÉE.

O fils chéri! que tu te montres généreux pour ton père!

HIPPOLYTE.

Adieu, mon père, mille fois adieu.

THÉSÉE.

Oh! que ton cœur est bon et pieux!

HIPPOLYTE.

Demande aux dieux des fils qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ne m'abandonne pas encore, mon fils; retiens tes forces.

HIPPOLYTE.

Mes forces m'abandonnent; je me meurs, mon père: voile au plus tôt mon visage.

THÉSÉE.

O terre illustre d'Athènes et de Pallas! quel homme vous perdez [1]! Malheureux que je suis!... Ah! Vénus, que je me souviendrai de ta vengeance!

[1] On a conjecturé que ce mot pouvait faire allusion à la mort récente de Périclès. Ce serait une indication pour la date de la représentation de l'*Hippolyte*, qui aurait eu lieu alors vers la deuxième année de la guerre du Péloponnese, quatrième année de la quatre-vingt-septième olympiade, 430 ans avant J.-C., Euripide étant âgé de cinquante ans.

LE CHOEUR.

Cette douleur commune à tous les citoyens est venue les affliger inopinément : elle fera couler bien des larmes; car les regrets que laisse la mémoire des grands hommes vont toujours croissant.

FIN D'HIPPOLYTE.

ALCESTE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR ALCESTE.

Le passage suivant du *Banquet* de Platon expose fort bien le sujet de la tragédie d'Euripide :

« Non-seulement des hommes, mais des femmes même ont « donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimaient ; témoin Alceste, « fille de Pélias : dans toute la Grèce, il ne se trouva qu'elle qui « voulût mourir pour son époux, quoiqu'il eût son père et sa « mère. L'amour de l'amante surpassa de si loin leur amitié, « qu'elle les déclara, pour ainsi dire, des étrangers à l'égard de « leur fils ; il semblait qu'ils ne fussent ses proches que de nom. « Aussi, quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de « belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux dieux et aux « hommes, qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée « qu'à un très-petit nombre. Les dieux, charmés de son courage, « lui rendirent avec l'ame de son époux la sienne propre : tant il « est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux « mêmes. »

Dans Alceste nous voyons donc l'héroïsme de l'amour conjugal, et en même temps Admète représente ce qu'on peut appeler l'héroïsme de l'hospitalité. Il se fait violence pour cacher sa douleur, il retient ses larmes, il défend même à ses serviteurs de pleurer, pour empêcher Hercule de deviner que la mort d'Alceste est la cause du deuil qui règne dans sa maison; car alors le héros se ferait scrupule de prendre place à son foyer et de s'asseoir à sa table : et quelle tache pour l'honneur d'Admète, si l'on pouvait dire que jamais un hôte ait frappé en vain à sa porte ! Il faut se transporter dans ces temps où régnaient des mœurs et des idées bien différentes des nôtres, pour comprendre l'antique vertu de l'hospitalité, et le respect religieux avec lequel ses lois étaient observées.

Le rôle d'Hercule, dont le poëte a fait d'abord une espèce de bouffon, et dont les serviteurs d'Admète nous peignent sous un jour ridicule la voracité, les instincts sensuels et vulgaires, devient noble, généreux et grand, dans la dernière partie de la pièce, apprend que c'est Alceste quilorsqu'il est morte, et qu'il prend la

résolution de la ravir au tombeau, et de la disputer à la Mort même.

Parmi les scènes qui peuvent offrir quelque chose de choquant pour nos mœurs modernes, il faut citer la dispute entre Admète et son père, qui, malgré son grand âge, n'a pas voulu sacrifier un reste de vie pour sauver les jours de son fils. Les reproches d'Admète sont bien violents, il faut l'avouer; il accuse son père de lâcheté, et, comme dit Phérès, *ses outrages passent les bornes*. D'un autre côté, cette peur de mourir si naïvement avouée, cet amour de la vie exprimé avec un entêtement opiniâtre, ont quelque chose *de bas et d'indigne d'un homme*, ainsi que le dit Admète. Mais les anciens ne reculaient pas devant l'expression d'un sentiment vrai, fût-il vulgaire.

La pièce s'ouvre par un prologue, où Apollon, devenu berger chez Admète, fait connaître qu'il l'a déja sauvé de la mort en trompant les Parques; mais un autre a dû prendre sa place, et Alceste s'est dévouée. La Mort vient réclamer sa proie. Quelque étrange que soit ce dialogue de la Mort et d'Apollon, il est du moins dramatique et saisissant. L'action réelle, le drame humain commence quand le Chœur, c'est-à-dire le peuple, vient devant le palais s'informer de l'état d'Alceste, cette femme que sa tendresse pour son époux rend l'objet de l'admiration publique. C'est là une scène tout à fait prise dans le vrai et dans la nature.

Les derniers adieux d'Alceste et d'Admète sont d'une beauté incomparable : la peinture de cet amour mutuel s'élève jusqu'au sublime. En nous retraçant cette affection qui suit une épouse bien-aimée par delà le tombeau, Euripide a fait entendre les accents les plus vrais que la poésie ait jamais trouvés pour exprimer la tendresse conjugale.

La simplicité même de l'action est ici une preuve de tact de la part du poëte, qui n'a pas voulu mêler d'incidents étrangers au dévouement de son héroïne.

On sait que Racine regardait le sujet d'Alceste comme un des plus beaux du théâtre grec; on assure même qu'il avait entrepris de le traiter, et qu'avant de mourir il détruisit par scrupule religieux les parties qu'il avait achevées. Perte à jamais regrettable, quand on pense à l'admirable transformation que l'auteur de *Phèdre* et d'*Iphigénie* avait fait subir aux beautés dramatiques d'Euripide.

ALCESTE.

PERSONNAGES.

APOLLON.
LA MORT.
LE CHOEUR, composé de vieillards de Phère.
UNE SERVANTE.
ALCESTE.
ADMÈTE.
EUMÉLUS.
HERCULE.
PHÉRÈS.
Un Serviteur.

La scène est devant le palais d'Admète, dans la ville de Phère en Thessalie.

APOLLON.

O palais d'Admète, où j'ai dû me contenter de la table des mercenaires, tout dieu que je suis! Jupiter en fut cause, en tuant mon fils Esculape, contre lequel il lança la foudre : dans mon ressentiment, je tue les Cyclopes, qui fabriquaient le feu céleste; et, pour m'en punir, mon père me força de me mettre au service d'un mortel. Arrivé dans ce pays, je fis paître les troupeaux pour un maître, et je fus le protecteur de cette maison jusqu'à ce jour; car ce fut un homme pieux que je rencontrai, le fils de Phérès, et je le sauvai de la mort, en trompant les Parques : ces déesses m'accordèrent qu'Admète échapperait à Pluton, prêt à le saisir, en faisant descendre à sa place un autre mort dans les enfers. Mais après avoir tout essayé, après s'être adressé à tous ses amis, à son père, à la vieille mère qui l'a enfanté, il n'a trouvé que sa femme qui voulût mourir pour lui, et ne plus

voir la lumière : et maintenant dans le palais, entre les bras de son époux, elle lutte contre la mort; car c'est aujourd'hui que le destin veut qu'elle meure et qu'elle quitte la vie. Et moi, pour ne pas contracter de souillure dans le palais, je quitte ce toit chéri. Mais déja je vois la Mort[1] qui s'approche, cette prêtresse des enfers, qui doit entraîner Alceste dans le séjour de Pluton : elle est arrivée tout juste au moment fatal, elle guettait le jour où Alceste doit mourir.

LA MORT.

Ah! ah! ah! que fais-tu auprès de ce palais? pourquoi rôdes-tu ici, Apollon? tu violes encore la justice, en dérobant et en ravissant aux dieux infernaux leurs prérogatives. Ne te suffit-il pas d'avoir empêché la mort d'Admète, en trompant les Parques par tes artifices? Et maintenant, la main armée de ton arc, tu veilles encore sur la fille de Pélias, qui a promis, en délivrant son époux, de mourir elle-même à sa place.

APOLLON.

Rassure-toi; je ne demande rien que de juste et de raisonnable.

LA MORT.

A quoi bon cet arc, si tu ne veux que la justice?

APOLLON.

C'est toujours mon habitude de le porter.

LA MORT.

Et de prêter à cette maison un injuste secours.

APOLLON.

Je souffre en effet des malheurs d'un homme que j'aime.

[1] On sait qu'en grec le nom de la Mort est masculin. — Macrobe le traduit en latin par *Orcus* (*Saturnal.*, V, 19).

LA MORT.

Et tu veux me dérober ce second mort?

APOLLON.

Mais je ne t'ai pas même enlevé l'autre de force.

LA MORT.

Pourquoi donc Admète est-il encore sur la terre, et non dans les enfers?

APOLLON.

Il a donné en échange son épouse, que tu viens chercher à présent.

LA MORT.

Et je l'emmènerai au fond des enfers.

APOLLON.

Prends-la donc, et va-t'en; car je ne sais si je te persuaderais....

LA MORT.

De tuer celui qui m'appartenait? Pour cela, je suis prête.

APOLLON.

Non; mais d'enlever ceux qui tardent à mourir [1].

LA MORT.

Je comprends ta pensée et ton desir.

APOLLON.

Eh bien! y a-t-il moyen qu'Alceste parvienne à la vieillesse?

LA MORT.

Non : je veux aussi jouir de mes prérogatives.

APOLLON.

Du moins, tu ne pourras toujours disposer que d'une seule vie.

[1] Le père et la mère d'Admète.

LA MORT.

Quand les morts sont jeunes, ma gloire en est plus grande.

APOLLON.

Si elle meurt vieille, elle sera ensevelie avec plus de magnificence.

LA MORT.

Apollon, cela n'est bon que pour les riches.

APOLLON.

Que dis-tu? serais-tu devenue subtile[1] sans t'en douter?

LA MORT.

Les riches achèteraient le privilége de mourir vieux.

APOLLON.

Ne te plaît-il pas de m'accorder cette faveur?

LA MORT.

Non certes; tu connais mon caractère.

APOLLON.

Haï des mortels, et détesté des dieux.

LA MORT.

Tu n'obtiendras rien de ce que tu ne dois pas obtenir.

APOLLON.

Tu t'adouciras, tout impitoyable que tu es. Déja s'avance vers le séjour de Phérès le héros qu'Eurysthée a envoyé ravir les coursiers de Diomède, dans les contrées glacées de la Thrace; bientôt il recevra l'hospitalité dans le palais d'Admète, et il t'enlèvera son épouse de force. Tu n'auras aucune reconnaissance à attendre de moi, tout en faisant ce que je desire, et tu ne m'en seras pas moins odieuse.

LA MORT.

Malgré toutes tes paroles, tu ne gagneras rien: cette

[1] Σοφὸς, dans le sens de σοφιστὴς, raisonneur subtil.

femme descendra au séjour de Pluton. Je marche sur elle pour l'initier de mon glaive[1]; car ceux dont ce glaive a consacré la chevelure sont dévoués dès lors aux dieux infernaux[2].

LE CHOEUR, *composé de vieillards, habitants de Phère.*

PREMIER DEMI-CHOEUR.

D'où vient ce calme funeste devant le palais? Pourquoi ce silence dans la maison d'Admète?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Eh quoi! il n'y a pas même un ami qui puisse nous dire s'il faut pleurer la mort de la reine, ou si la fille de Pélias vit encore, si elle voit encore le jour, cette Alceste dont j'admire, comme le peuple entier, le dévouement pour son époux?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Entend-on dans l'intérieur les gémissements et les sanglots? entend-on résonner les coups qui annoncent que tout est fini? Aucun même des serviteurs ne se tient

[1] Il était usité dans les sacrifices, chez les Grecs, de couper d'abord des poils sur le front de la victime, et de les faire brûler sur l'autel. Ainsi dans l'*Enéide*, VI, 245:

Et summas carpens media inter cornua setas,
Ignibus imponit sacris, libamina prima.

[2] Virgile, *Énéide*, IV, 698, dit de Proserpine ce qu'Euripide applique ici à la Mort:

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.
Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores,
Devolat, et supra caput adstitit: Hunc ego Di
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, et dextra crinem secat; omnis et una
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

aux portes. O Apollon ! viens repousser les flots de l'adversité qui nous envahissent !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Si elle était morte, on ne garderait pas le silence ; et le corps n'a pas encore été enlevé du palais.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

D'où te vient cet espoir ? qui t'inspire cette confiance ?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Comment Admète aurait-il fait sans pompe les funérailles d'une épouse si digne d'amour ?

LE CHOEUR.

Je ne vois point devant les portes le bassin d'eau lustrale qu'on place, selon l'usage, à la porte des morts ; je ne vois personne couper, devant le vestibule, les chevelures qu'on fait tomber en signe de deuil, ni les jeunes femmes se meurtrir le corps de leurs mains.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Voici cependant le jour fatal....

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Que dis-tu ?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Où elle doit descendre sous la terre.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Tu as touché mon âme, tu as compris ma pensée. Quand les cœurs honnêtes sont déchirés, tous les gens de bien doivent partager leur souffrance.

LE CHOEUR.

En quelque lieu de la terre qu'on envoie des navires, soit en Lycie [1], ou vers l'aride séjour de Jupiter Ammon,

[1] Il y avait un temple d'Apollon, où l'on rendait des oracles, à Patare, ville de Lycie. Virgile, *Én.*, IV, 143 :

> Qualis ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
> Deserit, et Delum maternam invisit Apollo.

il n'est aucun moyen de sauver cette ame infortunée. L'inévitable destin s'approche ; je ne sais aux autels de quels dieux ni à quel sacrificateur m'adresser.

Ah ! si seulement le fils d'Apollon[1] voyait encore la lumière, Alceste reviendrait bientôt du séjour ténébreux et des portes de l'enfer. Il ressuscitait les morts, avant que la foudre lancée par Jupiter ne l'eût frappé ; mais à présent quelle espérance puis-je encore concevoir ?

Car tout a été mis en usage par nos rois : sur les autels de tous les dieux, de sanglants sacrifices ont été accomplis, et il n'est aucun remède à nos maux.

Mais voici une des servantes d'Alceste qui sort du palais, en versant des larmes. Quel événement va-t-elle nous apprendre ? Pleurer est bien pardonnable, lorsque les maîtres sont dans l'affliction. Mais Alceste vit-elle encore, ou a-t-elle perdu la vie ? Nous desirons bien le savoir.

LA SERVANTE.

Tu peux la dire également ou vivante ou morte.

LE CHOEUR.

Comment la même personne peut-elle être à la fois morte et vivante ?

LA SERVANTE.

Elle est expirante et à l'agonie.

LE CHOEUR.

Malheureux Admète, quelle épouse tu perds, toi, son digne époux !

LA SERVANTE.

Il ne connaîtra pas tout son malheur, avant qu'il ne soit accompli.

LE CHOEUR.

Il n'est donc plus d'espoir de la sauver ?

[1] Esculape.

LA SERVANTE.

L'ascendant du jour fatal est irrésistible.

LE CHOEUR.

Prend-on les dispositions convenables en ce triste accident?

LA SERVANTE.

Les apprêts funèbres sont faits, son époux va l'ensevelir.

LE CHOEUR.

Qu'elle le sache bien, sa mort est glorieuse, et elle est de beaucoup la plus noble des femmes qui existent sous le soleil.

LA SERVANTE.

Comment ne serait-elle pas la plus noble des femmes? Qui dira le contraire? Que serait donc celle qui la surpasserait? Comment témoigner plus de tendresse à un époux, qu'en voulant mourir pour lui? Toute la ville le sait. Mais ce qu'elle a fait dans le palais, tu l'apprendras avec admiration. Lorsqu'elle s'aperçut que le jour fatal était venu, elle lava son beau corps dans une eau courante, et, tirant de ses coffres de cèdre une robe et ses ornements, elle se para avec élégance; et, debout devant le foyer, elle fait entendre sa prière : « Déesse, dit-« elle, puisque je vais descendre aux enfers, prosternée, « pour la dernière fois, devant toi, je te supplie de veil-« ler sur mes enfants orphelins : donne à l'un une tendre « épouse qu'il aime, et à l'autre un généreux époux. « Qu'ils ne meurent pas, comme leur mère, d'une mort « prématurée; mais qu'ils remplissent des jours fortu-« nés sur la terre de la patrie. » Puis elle se rend à tous les autels qui étaient dans le palais d'Admète; elle les couronne, et y prie, en arrachant les feuilles des branches de myrte, sans pousser ni sanglots, ni gémisse-

ments : l'approche même de la mort n'avait pas terni la fraîcheur de son teint. Ensuite elle court à son appartement, et, tombant sur sa couche, elle se mit à pleurer, en disant : « O lit nuptial, sur lequel j'ai dénoué ma « ceinture virginale par la main de l'homme pour qui « je meurs, adieu; je ne puis te haïr; mais tu m'as « perdue : c'est pour ne pas te trahir, toi et mon époux, « que je meurs. Une autre épouse te possédera, non plus « chaste, mais peut-être plus heureuse[1]. » Et, se laissant aller sur sa couche, elle la baise, et l'arrose d'un torrent de larmes. Après s'être rassasiée de pleurs, elle s'éloigne du lit, la tête penchée, sort de l'appartement, y rentre à plusieurs reprises, et se jette autant de fois sur sa couche. Cependant ses enfants, suspendus aux vêtements de leur mère, pleuraient; et elle, les prenant dans ses bras, les embrassait l'un après l'autre, comme au moment de mourir. Tous les esclaves pleuraient aussi dans le palais, émus de pitié pour leur maîtresse. Elle tendait la main à chacun d'eux, et il n'en est aucun, si humble qu'il fût, auquel elle n'adressât la parole, et dont elle ne reçût les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète. En mourant, il n'aurait perdu que la vie; mais, en échappant à la mort, il lui reste une douleur telle qu'il ne l'oubliera jamais.

LE CHOEUR.

Sans doute Admète gémit sur son malheur, s'il lui faut perdre une femme si bonne.

LA SERVANTE.

Oui, il pleure, tenant dans ses bras son épouse chérie, et il la conjure de ne pas l'abandonner : vœu impossible! car déja le mal la dévore et la consume. Son corps dé-

[1] Ceci a été parodié par Aristophane, dans *les Chevaliers*, v. 124, page 93 de ma traduction.

faillant pèse tristement sur les bras d'Admète; mais, quoique respirant à peine, elle veut contempler encore la lumière du soleil, qu'elle ne doit plus revoir; car c'est pour la dernière fois que les rayons de l'astre du jour vont frapper ses yeux. Mais je vais annoncer ton arrivée; car tous ne sont pas assez attachés à leurs chefs, pour se montrer dévoués dans leurs afflictions. Mais toi, tu es pour mes maîtres un vieil ami.

LE CHOEUR.

O Jupiter, quelle issue trouver à ces maux? comment délivrer mes maîtres du sort qui les poursuit? quelqu'un viendra-t-il m'annoncer ce qui se passe? faut-il nous couper la chevelure, et revêtir des habits de deuil?

LA SERVANTE.

C'en est fait, mes amis, c'en est fait : cependant prions les dieux ; la puissance des dieux est grande. O Apollon, trouve un remède aux maux d'Admète! viens, viens à notre aide : déja tu as su le sauver; maintenant encore délivre Alceste de la mort ; arrête l'homicide Pluton.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! fils de Phérès, que vas-tu devenir, privé de ton épouse? En présence d'un tel malheur, il n'y a plus qu'à se percer du glaive, ou à se suspendre à un lien dans les airs : car tu verras mourir aujourd'hui une femme bien aimée, que dis-je? tendrement chérie. La voici, la voici qui sort du palais avec son époux. O terre de Phère, pleure, regrette cette femme excellente, que le mal consume et entraîne dans le séjour souterrain où règne Pluton. Jamais je ne dirai que l'hymen apporte plus de joie que de souffrances ; j'en juge et par le

passé, et par le spectacle de la destinée de ce roi, qui, après avoir perdu la meilleure des épouses, traînera désormais une vie languissante et décolorée.

ALCESTE.

Soleil, lumière du jour, nuages du ciel, emportés par un tourbillon rapide !

ADMÈTE.

Ce soleil te voit ainsi que moi, tous deux éprouvés par le malheur, sans avoir rien fait aux dieux qui ait pu te mériter la mort.

ALCESTE.

O terre, ô palais, ô lit nuptial d'Iolcos [1] ma patrie !

ADMÈTE.

Ranime-toi, infortunée, ne m'abandonne pas ; prie les dieux tout-puissants d'avoir pitié de nous.

ALCESTE.

Je vois la double rame, je vois la barque fatale. Le nocher des morts, Caron, la main sur la rame, m'appelle déja : « Qui t'arrête ? hâte-toi : tu me retardes. » C'est ainsi qu'il me presse dans sa colère [2].

ADMÈTE.

Hélas ! tu parles là d'un funeste trajet. O cruelle souffrance !

ALCESTE.

On m'entraîne, ne le vois-tu pas ? on m'entraîne à la

[1] Iolcos, ville de Thessalie, où avait régné Pélias, père d'Alceste.
[2] Racine, dans la préface de son *Iphigénie*, a traduit ainsi ce passage :

> Je vois déja la rame, et la barque fatale ;
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale ;
> Impatient, il crie : On t'attend ici-bas,
> Tout est prêt ; descends, viens, ne me retarde pas.

cour des morts : c'est Pluton lui-même; il vole autour de moi, lançant de terribles regards de ses sombres sourcils. Que fais-tu? laisse-moi.— Ah! malheureuse, quelle est cette route inconnue dans laquelle je m'avance?

ADMÈTE.

Route déplorable pour ceux qui t'aiment, mais surtout pour moi, et pour tes enfants, qui partagent ma désolation.

ALCESTE, *aux femmes.*

Vous, laissez-moi à présent, étendez-moi. Cher époux, les forces m'abandonnent; la mort est proche; les ténèbres de la nuit se répandent sur mes yeux : mes enfants, mes chers enfants, c'en est fait, vous n'avez plus de mère. Soyez heureux, mes enfants, et jouissez de la lumière du jour!

ADMÈTE.

Hélas! il me faut entendre ces paroles funestes, plus cruelles pour moi que la mort! Ne m'abandonne pas, au nom des dieux, au nom de tes enfants, que tu vas rendre orphelins : allons, reprends tes esprits. Si tu meurs, je ne saurais plus vivre : de toi dépend ma vie ou ma mort; car ta tendresse est pour moi l'objet d'un culte inviolable.

ALCESTE.

Admète, tu vois en quel état je suis réduite : je veux te dire, avant de mourir, mes dernières volontés. Animée d'un tendre respect, et sacrifiant ma vie pour que tu jouisses de la lumière, je meurs pour toi, quand je pouvais vivre, choisir un époux parmi les Thessaliens, et passer des jours heureux sur le trône. Je n'ai pas voulu vivre séparée de toi, avec des enfants orphelins; je ne me suis point épargnée moi-même, malgré les dons brillants de la jeunesse dont je pouvais jouir. Cependant

ton père et ta mère t'ont abandonné, quand la mort convenait à leur âge, quand il était beau pour eux de sauver leur fils, en mourant avec honneur. Car tu étais leur unique enfant, et toi mort, ils n'avaient pas l'espoir de donner le jour à d'autres. Je vivrais, ainsi que toi, pour longtemps, et tu n'aurais pas à pleurer la perte d'une épouse, et à élever des enfants orphelins. Mais un dieu a voulu qu'il en fût ainsi. Résignons-nous. Maintenant montre-toi reconnaissant de ce bienfait ; je t'en demanderai un prix, non pas égal, car rien n'est plus précieux que la vie, mais juste, comme tu l'avoueras toi-même. En effet, non moins que moi tu aimes ces enfants, puisque tu as le cœur bon ; laisse-les maîtres dans ce palais, et ne leur donne point une marâtre ; ne prends pas une femme qui ne me vaudrait point, et qui, dans sa jalousie, porterait la main sur tes enfants et les miens. Ne fais pas cela, je t'en conjure : une marâtre est l'ennemie des enfants du premier lit, et non moins cruelle qu'une vipère. Mon fils a du moins son père pour défenseur ; il peut s'adresser à lui et recevoir ses conseils. Mais toi, ma fille, qui formera dignement ta jeunesse, si tu rencontres une telle compagne auprès de ton père ? Crains qu'elle n'imprime sur toi quelque tache honteuse, et ne flétrisse ton hymen dans la fleur même de ton âge ; car ta mère ne te choisira pas un époux ; elle ne sera pas là, ma fille, pour t'encourager dans les douleurs de l'enfantement, où la présence d'une mère est si consolante. Il faut que je meure ; et ce n'est pas demain, ce n'est pas le troisième jour du mois que le terme fatal doit venir[1], c'est à l'instant même que je vais compter

[1] Brumoy pensait que ceci se rapporte au délai d'un ou deux jours que les créanciers laissaient à leurs débiteurs pour s'acquitter. Il est plus probable que cela faisait allusion à l'usage établi, dans les condamnations

parmi ceux qui ne sont plus. Adieu, vivez heureux : toi, cher époux, tu peux te glorifier d'avoir eu la meilleure des femmes, et vous, mes enfants, la meilleure des mères.

LE CHOEUR.

Rassure-toi ; je ne crains pas de répondre pour lui : il fera ce que tu desires, à moins qu'il ne perde la raison.

ADMÈTE.

Je le ferai, oui, je le ferai ; ne crains rien. Puisque vivante tu fus mon épouse, tu le seras seule encore après ta mort, et nulle autre femme thessalienne, à ta place, ne m'appellera son époux ; non jamais, quelle que soit la noblesse de sa naissance, quel que soit l'éclat de sa beauté. J'ai assez d'enfants, et je prie les dieux de me les conserver, puisque je n'ai pu te conserver toi-même. Mon deuil durera non pas seulement une année, mais autant que ma vie, chère épouse, autant que ma haine pour une mère et pour un père qui m'aimaient en paroles, et non en réalité. C'est toi qui, donnant ta vie en échange de la mienne, m'as sauvé. Pourrais-je ne pas gémir en perdant une telle épouse? Je renonce désormais aux fêtes, aux joyeux festins, aux couronnes, et aux chants qui retentissaient dans mon palais. Je ne toucherai plus de la lyre ; ma voix ne s'animera plus à chanter au son de la flûte libyenne ; car tu emportes avec toi toute la joie de ma vie. Mais ton image, reproduite par la main habile des artistes, reposera sur ma couche; prosterné à ses côtés, je l'entourerai de mes bras, et, l'appelant par ton nom, je croirai presser contre mon sein mon épouse chérie, quoique absente : froide conso-

capitales, de laisser au condamné un délai de trois jours pour l'exécution de la sentence.

lation, mais qui du moins soulagera le poids de mon cœur ; et, en me visitant dans mes songes, tu me rendras quelque joie. Il est toujours doux de voir ce qu'on aime, même la nuit, ou en quelque moment que ce soit. Si j'avais la voix et les accents d'Orphée, pour fléchir par mes chants la fille de Cérès ou son époux, et te ravir aux enfers, j'y descendrais. Ni le chien de Pluton, ni le conducteur des ames, Caron, avec sa rame, ne m'empêcheraient de te ramener à la lumière du jour. Du moins attends-moi là-bas, quand je mourrai; prépare-s-y ma demeure pour l'habiter avec moi ; car j'ordonnerai qu'on me place dans le même cercueil de cèdre, pour que mes flancs reposent auprès de tes flancs. Que la mort même ne me sépare jamais de toi, qui seule m'as été fidèle !

LE CHOEUR.

Et moi je partagerai avec toi, comme ton ami, les tristes regrets qu'elle t'inspire, et dont elle est si digne.

ALCESTE.

Mes enfants, vous avez entendu votre père s'engager à ne pas vous donner une seconde mère, et à ne pas déshonorer ma couche.

ADMÈTE.

Je le promets encore, et je tiendrai ma promesse.

ALCESTE.

A cette condition, reçois nos enfants de ma main.

ADMÈTE.

Je reçois ce don précieux d'une main chérie.

ALCESTE.

Remplace-moi, et sers-leur de mère.

ADMÈTE.

Il le faut bien, puisqu'ils t'ont perdue.

ALCESTE.

Chers enfants, quand je devrais vivre, il me faut mourir.

ADMÈTE.

Hélas! que ferai-je sans toi ?

ALCESTE.

Le temps adoucira ta douleur : les morts ne sont plus rien.

ADMÈTE.

Emmène-moi avec toi, au nom des dieux! emmène-moi aux enfers.

ALCESTE.

C'est assez de moi, qui meurs pour toi.

ADMÈTE.

O destin! quelle épouse tu me ravis!

ALCESTE.

Déja mes yeux s'appesantissent, et se voilent d'un nuage.

ADMÈTE.

Je meurs, Alceste, si tu m'abandonnes.

ALCESTE.

Je n'existe plus, je ne suis plus rien.

ADMÈTE.

Lève les yeux; n'abandonne pas tes enfants.

ALCESTE.

C'est malgré moi; adieu, mes enfants.

ADMÈTE.

Tourne un dernier regard sur eux. Hélas!

ALCESTE.

C'en est fait.

ADMÈTE.

Que fais-tu? Tu nous quittes?

ALCESTE, *expirant.*

Adieu.

ADMÈTE.

Je suis perdu !

LE CHOEUR.

Elle n'est plus; Admète n'a plus d'épouse.

EUMÉLUS.

O quel est mon malheur ! ma mère est descendue aux enfers, elle ne jouit plus de la lumière du soleil, et en nous quittant, elle me laisse orphelin. Vois, mon père, vois ses paupières fixes et ses mains défaillantes. Écoute, écoute-moi, ma mère, je t'en supplie. C'est moi, ma mère, c'est moi qui t'appelle ; c'est ton petit enfant qui reste attaché à tes lèvres.

ADMÈTE.

Elle ne t'entend plus, elle ne te voit plus. Vous et moi, un coup terrible nous a frappés.

EUMÉLUS.

Encore tout jeune, ô mon père, me voilà seul, abandonné par une mère chérie. Victime infortunée [1]... Et toi, chère petite sœur, tu partages mon sort. O mon père, en vain, en vain tu as pris une épouse; tu n'es pas parvenu avec elle au terme de la vieillesse, elle t'a précédé au tombeau. Mais, ô ma mère, avec toi périt toute notre maison.

LE CHOEUR.

Admète, c'est une nécessité de supporter ces malheurs. Tu n'es ni le premier ni le dernier des mortels qui ait

[1] Il y a ici une lacune de quelques mots dans le texte. Barnès a essayé de la restituer, pour compléter la strophe.

perdu une épouse vertueuse : sache que mourir est notre lot à tous.

ADMÈTE.

Oui, je le sais, et ce malheur n'est pas venu fondre à l'improviste ; je le prévoyais, et depuis longtemps j'étais en proie à la douleur. Mais je dois rendre à ce corps les funèbres devoirs : secondez-moi, et chantez alternativement l'hymne de l'inexorable dieu des enfers. Que tous les Thessaliens, sur lesquels je règne, prennent part au deuil de cette noble femme, la chevelure rasée et les vêtements sombres. Aux chevaux des quadriges, comme aux coursiers seuls, que le fer coupe les crinières [1]. Que le son des flûtes et de la lyre ne se fasse plus entendre dans la ville, avant douze lunes accomplies. Jamais je n'ensevelirai une personne plus chère, et qui ait mieux mérité de moi. Elle est bien digne que je l'honore, elle qui seule a consenti à mourir pour moi.

LE CHOEUR.

O fille de Pélias, sois heureuse dans le séjour des enfers, ténébreux empire de Pluton ! que ce dieu à la noire chevelure, que le vieux conducteur des morts, assis au gouvernail, et qui tient l'aviron en main, sachent que la plus vertueuse des femmes a traversé le marais de l'Achéron sur la barque à double rame.

Les poëtes te célébreront à l'envi, et sur le luth aux sept cordes, et dans des hymnes que n'accompagnera pas la lyre, à Sparte, quand revient la saison périodique du mois carnéen [2], et que la lune brille au ciel toute la nuit,

[1] C'était un usage de couper les crins des chevaux en signe de deuil. Voir Hérodote, IX, 24 ; Plutarque, Vies de Pélopidas et d'Alexandre.

[2] Le mois appelé à Sparte *carnéen* répondait au mois *thargélion* des

et dans la brillante et fortunée Athènes. Tel est le sujet de chants que ta mort a laissé aux poëtes.

Que ne puis-je te rendre à la lumière ! que ne puis-je te tirer du sombre séjour de Pluton, et te faire repasser le Cocyte dans la barque infernale ! Car, ô femme unique, femme chérie, tu n'as pas craint de donner ta vie, pour racheter ton époux des enfers : que la terre te soit légère ! Mais si jamais ton époux formait un nouvel hymen, il me deviendrait odieux, ainsi qu'à tes enfants.

Ni la mère d'Admète, ni son vieux père, n'ont voulu donner leur vie pour leur fils ; ils laissaient en proie à Pluton[1] celui qu'ils ont mis au monde ; ils refusaient de le sauver, les cruels, eux dont les cheveux sont tout blanchis ! Mais toi, dans la fleur de l'âge, tu meurs pour ton jeune époux. Puissent les dieux m'accorder une femme semblable pour compagne ! une telle rencontre est rare dans la vie. Mes jours se passeraient sans nuages auprès d'elle.

HERCULE.

O habitants de Phère, trouverai-je Admète dans ce palais ?

LE CHOEUR.

Oui, Hercule, le fils de Phérès est dans ce palais. Mais

Athéniens, et au mois d'avril des Romains. Les fêtes dont parle ici le Chœur étaient des jeux et des combats de musique qui se célébraient à Sparte et à Athènes le septième jour de ce mois jusqu'au seizième, lorsque la lune était dans son plein. Comme ces combats poétiques se faisaient en l'honneur d'Apollon, on les appelait *carnéens*, du nom de Carnus, fameux poëte et musicien, fils de Jupiter et d'Europe, favori d'Apollon.

[1] Il y a ici dans le texte une lacune de trois mots, que M. Boissonade a suppléés.

dis-moi, quel sujet t'amène dans le pays des Thessaliens, et te fait entrer dans notre ville ?

HERCULE.

J'accomplis un des travaux que m'impose Eurysthée.

LE CHOEUR.

Et où vas-tu ? A quel voyage es-tu condamné ?

HERCULE.

Je vais enlever les coursiers du Thrace Diomède.

LE CHOEUR.

Comment le pourras-tu ? ne connais-tu pas cet étranger ?

HERCULE.

Je ne le connais pas ; je ne suis pas encore venu dans le pays des Bistoniens [1].

LE CHOEUR.

Tu ne pourrais t'emparer de ses coursiers sans combat.

HERCULE.

Mais il ne m'est pas possible de refuser ces travaux.

LE CHOEUR.

Il faut le tuer et revenir, ou mourir et rester.

HERCULE.

Ce n'est pas le premier combat que je livrerai.

LE CHOEUR.

Et que gagneras-tu, si tu remportes la victoire ?

HERCULE.

J'amènerai les coursiers au roi de Tirynthe [2].

LE CHOEUR.

Il n'est pas facile de leur mettre un frein.

[1] Bistonie, contrée de la Thrace, entre l'Hèbre et le fleuve Nésius.
[2] Eurysthée.

HERCULE.

A moins que leurs naseaux ne lancent des flammes.

LE CHOEUR.

Mais ils déchirent les hommes de leurs dents voraces.

HERCULE.

Cette pâture est celle des bêtes féroces, mais non des chevaux.

LE CHOEUR.

Tu verras leurs étables toutes dégouttantes de sang.

HERCULE.

Celui qui les nourrit, de quel père tire-t-il son origine?

LE CHOEUR.

De Mars; il est roi de la Thrace riche et belliqueuse.

HERCULE.

Voilà une entreprise digne de ma destinée; celle-ci est laborieuse, et tend toujours à un but élevé; elle me donne à combattre des fils de Mars: d'abord Lycaon, puis Cycnus; enfin pour cette troisième lutte, Diomède et ses coursiers. Mais personne ne verra jamais le fils d'Alcmène trembler devant des ennemis.

LE CHOEUR.

Mais voici le roi de cette contrée, Admète lui-même, qui sort du palais.

ADMÈTE.

Salut, fils de Jupiter issu du sang de Persée [1]! sois heureux [2].

[1] Jupiter eut Persée de Danaé; Persée fut père d'Alcée, qui eut pour fils Amphitryon, mari d'Alcmène. Ce fut d'elle et de Jupiter que naquit Hercule.

[2] Il faut exprimer ici le double sens du mot χαῖρε, à cause des vers suivants.

HERCULE.

Sois heureux aussi, Admète, roi des Thessaliens.

ADMÈTE.

Je le voudrais; je connais ta bienveillance pour moi.

HERCULE.

Pourquoi ces cheveux coupés, et ces signes de deuil?

ADMÈTE.

Je dois aujourd'hui ensevelir un mort.

HERCULE.

Qu'un dieu écarte ce malheur de tes enfants!

ADMÈTE.

Mes enfants sont vivants dans ma maison.

HERCULE.

Ton père est avancé en âge, peut-être est-il mort?

ADMÈTE.

Il vit aussi, Hercule, ainsi que ma mère.

HERCULE.

Ce n'est pas ton épouse Alceste qui est morte?

ADMÈTE.

Sur elle je puis faire deux réponses.

HERCULE.

Est-elle morte ou vivante?

ADMÈTE.

Elle est, et n'est plus : mais elle me désole.

HERCULE.

Je n'en suis pas plus instruit; car tes paroles ne sont pas claires.

ADMÈTE.

Ne sais-tu pas la destinée qu'elle doit subir?

HERCULE.

Je sais qu'elle a consenti à mourir pour toi.

ADMÈTE.

Comment donc existe-t-elle encore, si elle a pris cet engagement?

HERCULE.

Ah! ne pleure pas ton épouse d'avance; attends le moment fatal.

ADMÈTE.

Être sur le point de mourir, c'est être mort; et celui qui est mort n'est plus.

HERCULE.

Être et n'être pas sont cependant des choses différentes.

ADMÈTE.

Tu en juges ainsi, Hercule, et moi autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc pleures-tu? Lequel de tes amis est mort?

ADMÈTE.

Une femme : c'est d'une femme que je parlais tout à l'heure.

HERCULE.

Est-elle étrangère, ou tient-elle à ta famille?

ADMÈTE.

Étrangère; cependant elle appartenait à ma maison.

HERCULE.

Comment donc est-elle morte dans ton palais?

ADMÈTE.

Après la mort de son père, elle y fut élevée comme orpheline.

HERCULE.

Hélas! je voudrais, Admète, ne t'avoir pas trouvé dans l'affliction.

ADMÈTE.

Dans quelle intention dis-tu ces paroles?

HERCULE.

Je vais chercher l'hospitalité ailleurs.

ADMÈTE.

Cela ne se peut, Hercule : ne m'accable pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

Au sein de l'affliction, la présence d'un étranger est importune.

ADMÈTE.

Les morts sont morts. Entre dans ma maison.

HERCULE.

Mais il est honteux de faire des festins chez des amis qui sont dans la douleur.

ADMÈTE.

La chambre des hôtes, où je te ferai entrer, est séparée du reste de la maison.

HERCULE.

Laisse-moi partir, et je t'en aurai une grande reconnaissance.

ADMÈTE.

Il ne t'est pas permis d'aller au foyer d'un autre. (*A un de ses esclaves.*) Toi, prends les devants, et va ouvrir la chambre des hôtes, séparée de ces appartements ; et dis à ceux qui en ont le soin, de préparer un festin abondant. — Vous, fermez la porte intérieure[1] : il ne convient pas de troubler la joie du festin par des gémissements, ni d'attrister nos hôtes par des larmes.

(Hercule entre dans le palais.)

---

[1] Θύρας μεσαύλους, la porte qui séparait les deux corps de logis des maisons, et qui conduisait de la cour à l'appartement des femmes. La porte extérieure, qui ouvrait sur la rue, s'appelait αὔλειος.

LE CHOEUR.

Que fais-tu, Admète? Dans le malheur qui t'accable, comment peux-tu recevoir un hôte? As-tu perdu le sens?

ADMÈTE.

Mais si j'avais repoussé cet hôte de mon palais et de la ville, m'approuverais-tu davantage? Non certes. Mon malheur n'en serait pas moindre, et j'aurais manqué aux lois de l'hospitalité. A mes maux se joindrait cet autre mal, de voir ma maison appelée inhospitalière. Mais moi, j'ai en lui un hôte dévoué, quand je vais dans l'aride contrée d'Argos.

LE CHOEUR.

Comment donc lui as-tu caché le malheur qui t'arrive, si, comme tu le dis, c'est un ami qui vient chez toi?

ADMÈTE.

Jamais il n'aurait voulu entrer dans ma maison, s'il avait su quelque chose de mes malheurs. Il en est peut-être à qui je ne parais pas raisonnable en agissant ainsi, et qui ne m'approuveront pas. Mais ma maison ne sait ni repousser ni mal accueillir les étrangers.

(Il quitte la scène.)

LE CHOEUR.

O maison hospitalière et libérale d'Admète, Apollon Pythien, à la lyre harmonieuse, daigna t'habiter; il ne rougit pas de devenir berger sous ton toit, et, conduisant tes troupeaux sur le penchant des collines, il leur sifflait, sur sa flûte champêtre, les airs par lesquels les pâtres les invitent à l'amour.

Attirés par ses accents, on vit paître auprès d'eux les lynx tachetés; on vit accourir des bocages du mont

Othrys [1] la troupe fauve des lions; autour de ta lyre, ô Phébus, bondissait le faon à la peau nuancée, s'élançant, d'un pied léger, au delà des sapins à la haute chevelure, pour venir entendre tes doux accords.

Grâce à toi, Admète habite un domaine riche en troupeaux, qui errent sur les bords riants du lac de Bœbé [2]; et, par ses champs cultivés et ses vastes plaines, il marque ses limites, du côté du soleil couchant, sous le ciel des Molosses; et vers les bords orageux de la mer Égée, il est maître du Pélion.

Et maintenant, ouvrant sa maison, il y reçoit un hôte, l'œil encore humide, et pleurant une tendre épouse, morte récemment dans ce palais; car les naturels généreux sont portés à respecter autrui. Tous les dons de la nature sont le partage des gens de bien; et mon cœur a la ferme confiance que le mortel pieux doit prospérer.

ADMÈTE.

Citoyens de Phères, dont la présence témoigne l'affection, déja mes serviteurs portent le corps d'Alceste, paré de tous ses ornements, à sa sépulture et au bûcher. Vous, selon la coutume, adressez vos adieux à l'infortunée qui fait son dernier voyage.

LE CHOEUR.

Je vois ton père qui s'avance d'un pas appesanti par la vieillesse, et les serviteurs portant dans leurs mains des ornements pour ton épouse, présents agréables aux morts.

[1] Montagne de la Thessalie.

[2] Voici un passage de l'*Iliade*, II, 711-715, qui n'est pas étranger à notre sujet: « Ceux qui possédaient Phères, près du lac Bœbéis, et Bœbé, et « Glaphyre, et la riche Iolcos, ont suivi sur onze vaisseaux le fils chéri « d'Admète, Eumèle, qu'enfanta l'épouse d'Admète, Alceste, la plus noble « des femmes, elle qui par sa beauté l'emportait sur toutes les filles de « Pélias. »

PHÉRÈS.

Je partage tes peines, mon fils ; tu as perdu une épouse vertueuse et chaste, personne ne le niera ; mais il faut supporter ce malheur, tout accablant qu'il est. Reçois ces vêtements précieux, et dépose-les dans la tombe. C'est un devoir d'honorer celle qui est morte pour te sauver la vie, qui m'a conservé un fils, et qui n'a pas permis que ma vieillesse abandonnée se consumât dans le deuil. Par cette action généreuse, elle a laissé à toutes les femmes une vie glorieuse à imiter. O toi qui as sauvé mon fils et relevé ma vieillesse abattue, adieu : sois heureuse dans le séjour de Pluton. Voilà les mariages profitables aux mortels ; autrement, se marier est inutile.

ADMÈTE.

Ce n'est point appelé par moi que tu es venu à ces funérailles ; et, je le dis, ta présence ne m'est pas agréable. Jamais Alceste ne revêtira les ornements que tu lui offres ; elle n'a besoin de rien qui vienne de toi, pour être ensevelie. Il fallait pleurer, alors que j'allais mourir. Mais tu te tins à l'écart, laissant mourir une autre plus jeune, vieux comme tu es ; et maintenant tu viens gémir sur ce cadavre. Non, tu n'es pas réellement mon père, et celle qui dit m'avoir enfanté, et qu'on appelle ma mère, ne m'a pas enfanté ; mais, issu d'un sang esclave, j'ai été furtivement attaché au sein de ta femme. Par les effets tu as prouvé qui tu es, et je crois fermement que je ne suis pas ton fils. Certes, il faut que tu sois le plus lâche des hommes, toi qui, si avancé en âge, et touchant au terme de la vie, n'as pas voulu, n'as pas osé mourir pour ton fils, mais as laissé cet honneur à une femme, à une étrangère, que seule aujourd'hui j'ai droit de regarder comme ma mère et comme mon père. Certes, c'eût été pour toi une glorieuse épreuve, de mou-

rir pour ton fils : le temps qui te restait à vivre était bien court ; [Alceste et moi nous aurions passé sans crainte le reste de nos jours, et je n'aurais pas à pleurer mon veuvage. Cependant tu avais eu en partage tout le bonheur permis à un homme ; ta jeunesse s'est passée sur le trône ; tu avais en moi un fils, héritier de tes états ; tu n'avais donc pas à craindre de mourir sans enfants, et de laisser ta maison en proie à des étrangers. Et ne me dis pas que, méprisant ta vieillesse, je t'ai livré à la mort, moi qui eus toujours tant de respect pour toi ; et telle est la reconnaissance que toi et ma mère vous m'en avez témoignée ! Aussi tu ne peux trop te hâter d'engendrer des enfants qui nourrissent ta vieillesse, et qui, à ta mort, t'ensevelissent et prennent soin de tes funérailles ; car, pour moi, ma main ne t'ensevelira pas ; je suis mort pour toi ; et si j'ai rencontré un autre sauveur à qui je dois la lumière, je suis son fils, et je dois être le soutien de sa vieillesse. C'est donc faussement que les vieillards invoquent la mort, se plaignent de la vieillesse et de la longue durée de la vie ; si la mort approche, aucun d'eux ne veut plus mourir, et la vieillesse n'est plus pour eux un si pesant fardeau.

LE CHOEUR.

Cessez vos débats : il suffit du malheur présent, mon fils ; n'aigris pas le cœur de ton père.

PHÉRÈS.

Mon fils, qui prétends-tu invectiver ainsi ? Est-ce quelque esclave lydien ou phrygien acheté à prix d'argent ? Ne sais-tu pas que je suis Thessalien, fils d'un père thessalien, et né libre ? Tes outrages passent les bornes ; tu lances contre moi d'insolents propos de jeune homme ; mais ce ne sera pas impunément. Je t'ai donné le jour et je t'ai élevé, pour être après moi le maître de

ma maison; mais rien ne m'oblige à mourir pour toi. Ni les coutumes de nos ancêtres, ni les lois de la Grèce, n'imposent aux pères de mourir pour leurs enfants : chacun vit pour soi, heureux ou malheureux. Tout ce que je devais te donner, tu l'as reçu de moi : tu commandes à un grand nombre d'hommes, et je te laisserai de vastes domaines : je les ai reçus de mon père. En quoi t'ai-je fait tort? de quoi t'ai-je privé? Ne meurs pas pour moi, ni moi pour toi. Tu aimes à jouir de la lumière; et crois-tu que ton père ne l'aime pas? Je songe que le temps de notre séjour dans les enfers sera long, et que cette vie est courte, mais douce. Toi-même tu as bataillé sans honte pour ne pas mourir, et tu vis, tu as franchi le terme fatal, en sacrifiant ton épouse. Et tu me reproches ma lâcheté, infâme, vaincu par une femme qui est morte pour toi, beau jeune homme! Tu as trouvé là un heureux moyen de ne jamais mourir, si tu peux toujours persuader à l'épouse que tu auras, de mourir pour toi. Et ensuite tu fais un reproche à tes amis qui se refusent à le faire, quand toi-même tu n'en as pas le courage. Tais-toi : songe que si tu tiens à la vie, les autres y tiennent de même; et si tu m'outrages, tu entendras de moi des vérités peu agréables.

LE CHOEUR.

C'est trop d'outrages de part et d'autre : cesse, vieillard, d'injurier ton fils.

ADMÈTE.

Dis tes griefs, puisque j'ai dit les miens; mais, si la vérité te blesse, il ne fallait pas avoir de tort envers moi.

PHÉRÈS.

Si j'étais mort pour toi, mon tort eût été plus grand.

ADMÈTE.

Est-ce donc la même chose, de mourir jeune ou vieux ?

PHÉRÈS.

Nous n'avons qu'une vie, et non deux.

ADMÈTE.

Puisses-tu donc vivre plus que Jupiter !

PHÉRÈS.

Quoi ! tu lances des imprécations contre des parents qui ne t'ont fait aucun mal !

ADMÈTE.

Ne sais-je pas que tu désires une longue vie ?

PHÉRÈS.

Et toi, n'as-tu pas livré au tombeau ce cadavre à ta place ?

ADMÈTE.

Méchant, c'est une preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Du moins ce n'est pas pour moi qu'elle est morte ; tu ne pourras pas le dire.

ADMÈTE.

Ah ! puisses-tu avoir un jour besoin de moi !

PHÉRÈS.

Prends plusieurs épouses, afin qu'un plus grand nombre meurent pour toi.

ADMÈTE.

Sur toi tombe le reproche, car tu as refusé de mourir.

PHÉRÈS.

Il est doux de voir la lumière du soleil ; oui, c'est bien doux.

ADMÈTE.

Sentiments bas, et indignes d'un homme !

PHÉRÈS.

Tu n'as pas la joie de porter un vieillard au tombeau.

ADMÈTE.

Tu n'en mourras pas moins, mais sans gloire.

PHÉRÈS.

Qu'on parle mal de moi, peu m'importe après ma mort.

ADMÈTE.

Hélas! hélas! que la vieillesse a d'impudence!

PHÉRÈS.

Alceste ne fut pas impudente, mais elle fut insensée.

ADMÈTE.

Va-t'en, et laisse-moi ensevelir ce corps.

PHÉRÈS.

Je m'en vais : ensevelis-la, toi qui es son meurtrier. Mais tu seras puni par les parents de ta femme ; certes, Acaste ne comptera plus pour un homme, s'il ne venge sur toi le sang de sa sœur.

ADMÈTE.

Va donc, toi et ta femme ; vieillissez comme vous le méritez, sans enfants, quoique je vive encore. Car vous n'habiterez plus avec moi sous le même toit ; et s'il m'était possible de déclarer publiquement par des hérauts que je renonce à mes droits sur la maison paternelle, je le ferais. Mais nous (puisqu'il faut supporter le malheur), allons porter ce corps sur le bûcher.

LE CHOEUR.

O victime de ton courage, ô la plus généreuse et la meilleure des épouses, adieu. Que Mercure infernal et Pluton t'accueillent avec bienveillance ; et, s'il y a là-bas des

récompenses pour les justes, puisses-tu y participer, et prendre place à côté de l'épouse de Pluton[1] !

UN SERVITEUR D'ADMÈTE.

J'ai déja vu bien des hôtes venir de tous les pays dans le palais d'Admète, et je leur ai servi à manger ; mais je n'ai pas encore reçu à ce foyer d'hôte plus grossier que celui-ci. D'abord il voit mon maître en pleurs, et il entre, il ne craint pas de franchir le seuil : ensuite, au lieu d'user avec modération des dons de l'hospitalité, lui qui sait le malheur de la famille, il demande avec exigence ce qu'on tarde à lui offrir ; et, prenant en main une coupe entourée de lierre, il boit à longs traits un vin pur et noir, jusqu'à ce que la flamme de cette liqueur l'ait embrasé ; il couronne sa tête de branches de myrte, et il hurle des chants grossiers. C'était un double concert ; car lui il chantait, sans tenir aucun compte de la tristesse d'Admète, et nous autres serviteurs nous pleurions notre maîtresse : et cependant nous cachions nos yeux mouillés de larmes à l'étranger, car tel était l'ordre d'Admète. Et maintenant je suis à la maison, à servir le festin d'un étranger, qui est sans doute quelque rusé voleur, quelque brigand, tandis que ma maîtresse sort pour toujours du palais, sans que j'aie pu la suivre, lui tendre la main, en pleurant celle qui était une mère pour tous ses serviteurs ; car elle nous épargnait bien des maux, en calmant la colère de son époux. N'ai-je donc pas sujet de haïr cet hôte, qui est survenu dans notre affliction ?

HERCULE.

Holà ! pourquoi cet air grave et soucieux ? un serviteur

[1] La cérémonie des funérailles d'Alceste s'accomplissait sans doute avec une pompe théâtrale de nature à occuper la curiosité des spectateurs.

ne doit pas montrer aux hôtes un visage chagrin ; il doit les accueillir d'une manière affable. Mais toi, en voyant en ces lieux un ami de ton maître, tu le reçois avec un visage farouche, les sourcils froncés, et préoccupé d'un malheur étranger. Viens ici, je veux te rendre plus sage. Sais-tu quelle est la nature des choses humaines? Tu l'ignores, je suppose; car d'où l'aurais-tu appris? Écoute-moi donc : tous les hommes sont condamnés à mourir, et il n'est aucun d'eux qui sache s'il vivra le lendemain. Ce qui dépend de la fortune nous est caché ; rien ne peut nous en instruire, l'art même est impuissant à le découvrir. En vertu de ces maximes, et instruit par moi, livre-toi à la joie, au plaisir de boire ; regarde comme à toi la vie de chaque jour, et le reste comme dépendant de la fortune. Honore aussi Vénus, qui donne aux mortels les plaisirs les plus doux, car c'est une aimable déesse. Laisse là tes autres soins, et crois-en mes conseils s'ils te paraissent bons, comme je les crois : ainsi, fais trêve à cette excessive tristesse, bois avec moi, franchis cette porte, et couronne-toi de fleurs. Je suis certain que le bruit des coupes te tirera de ce noir chagrin qui resserre ton cœur. Mortels, nous devons prendre les sentiments de notre condition mortelle ; car pour les caractères tristes et austères, la vie, à mon jugement, est moins une vie qu'une misère.

LE SERVITEUR.

Je sais tout cela ; mais ce qui m'occupe à présent s'accorde peu avec les festins et les rires.

HERCULE.

Celle qui est morte est une femme étrangère. Ne t'afflige pas à l'excès, quand les maîtres de ce palais sont pleins de vie.

LE SERVITEUR.

Comment, pleins de vie? tu ne connais donc pas les malheurs de cette maison?

HERCULE.

A moins que ton maître ne m'ait pas dit la vérité.

LE SERVITEUR.

Il poussait trop loin, oui trop loin, le respect de l'hospitalité.

HERCULE.

Quoi! pour la mort d'une étrangère, fallait-il me mal recevoir?

LE SERVITEUR.

Mais vraiment elle n'était que trop de la famille!

HERCULE.

Y a-t-il donc quelque malheur dont il ne m'ait pas parlé?

LE SERVITEUR.

Va-t'en en joie; c'est à nous de pleurer les maux de nos maîtres.

HERCULE.

Ce n'est pas d'un malheur étranger qu'il s'agit, si j'en crois ce langage.

LE SERVITEUR.

Autrement je ne me serais pas attristé, quand tu te livrais à la joie du festin.

HERCULE.

Ah! mes hôtes ne m'ont-ils pas fait injure?

LE SERVITEUR.

Tu n'es pas venu à propos demander asile, car nous sommes dans le deuil: tu vois ces cheveux coupés et ces vêtements lugubres.

HERCULE.

Qui donc est mort? Est-ce un de ses enfants? est-ce son père?

LE SERVITEUR.

C'est l'épouse même d'Admète qui est morte, étranger.

HERCULE.

Que dis-tu? Et cependant vous m'avez donné l'hospitalité?

LE SERVITEUR.

Admète craignait de te repousser de sa maison.

HERCULE.

Infortuné, quelle épouse tu as perdue !

LE SERVITEUR.

Avec elle nous périssons tous.

HERCULE.

Je l'avais pressenti à son air, à ses yeux mouillés de larmes, à sa chevelure coupée : mais il a dissipé mes soupçons, en disant qu'il allait ensevelir une étrangère. C'est contre mon gré que j'ai franchi ce seuil; j'ai bu dans la maison d'un hôte généreux en proie à l'affliction, je me suis livré à la joie du festin, et j'ai couronné ma tête de fleurs. C'est ta faute de ne m'avoir rien dit, quand un si grand malheur afflige votre maison. Où est sa sépulture? où dois-je aller pour la trouver?

LE SERVITEUR.

Sur les bords de la route qui conduit à Larisse, tu verras un tombeau hors du faubourg [1].

HERCULE.

O mon cœur éprouvé par tant de travaux, ô mon ame, c'est maintenant qu'il faut montrer quel fils la Tirynthienne Alcmène, fille d'Électryon, a donné à Jupiter. Il faut en effet que je sauve cette femme qui vient

[1] C'était toujours hors des villes, et près de leur enceinte, que les Grecs plaçaient les tombeaux. On en voit un grand nombre d'exemples dans les tragédies anciennes. Pollux en fait la remarque.

de mourir, que je ramène Alceste dans cette maison, et que je prouve ma reconnaissance à Admète. J'irai trouver la Mort, noire souveraine des ombres ; je l'épierai, et j'espère la rencontrer près du tombeau, buvant le sang des victimes. Je me mettrai en embuscade, je fondrai sur elle ; et si je puis la saisir et l'envelopper dans le cercle de mes bras, il ne sera au pouvoir de personne de me l'arracher, les flancs tout meurtris, avant qu'elle ne m'ait rendu Alceste. Mais si je manque ma proie, si elle ne vient pas aux gâteaux arrosés de sang, j'irai aux enfers, dans la sombre demeure de Proserpine et de Pluton ; je redemanderai Alceste, et je compte bien la ramener au jour, et la remettre aux mains de l'hôte généreux qui m'a reçu dans sa maison, qui ne m'a pas repoussé, quoique sous le coup d'un malheur accablant, et dont la générosité me cachait ce malheur, par égard pour moi. Est-il dans la Thessalie, est-il dans toute la Grèce un plus religieux observateur de l'hospitalité ? aussi ne dira-t-il pas qu'il a obligé un ingrat, lui qui s'est montré si généreux.

ADMÈTE.

Ah ! triste retour, triste aspect d'un palais désert ! Hélas ! hélas ! où aller ? où m'arrêter ? que dire ou ne pas dire ? Que ne puis-je mourir ! Quel infortuné ma mère a enfanté ! Heureux les morts ! je leur porte envie, je veux habiter leur séjour. Je n'aime plus à voir la lumière, ni à fouler la terre sous mes pas. Quel ôtage la mort m'a ravi, pour le livrer à Pluton !

LE CHOEUR.

Avance, avance ; cache-toi dans les retraites du palais.

ADMÈTE.

Ah ! ah !

LE CHOEUR.

Ton sort est bien digne de lamentations.

ADMÈTE.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

Je connais l'excès de ta douleur.

ADMÈTE.

Oh ! oh !

LE CHOEUR.

Cependant tu ne soulages en rien celle qui n'est plus.

ADMÈTE.

Ah malheureux !

LE CHOEUR.

Ne plus voir en face une épouse chérie, c'est bien cruel.

ADMÈTE.

Tu rappelles un souvenir qui déchire mon cœur ; car quel plus grand malheur pour un époux que de perdre une épouse chérie ! Plût au ciel que, jamais lié par l'hymen, je n'eusse habité ce palais avec Alceste ! J'envie le sort des mortels qui n'ont ni épouses, ni enfants ; ils n'ont qu'une ame, et souffrir pour elle est un fardeau supportable. Mais voir les souffrances de ses enfants, et le lit nuptial dévasté par la mort, c'est là un spectacle insupportable, quand on pouvait passer toute sa vie sans enfants et sans compagne.

LE CHOEUR.

Le destin, l'inévitable destin t'a frappé...

ADMÈTE.

Ah ! ah !

LE CHOEUR.

Et ne met point de terme à ta douleur.

ADMÈTE.

Hélas ! hélas !

LE CHOEUR.

C'est un fardeau bien lourd ; cependant...

ADMÈTE.

Oh ! oh !

LE CHOEUR.

Il faut le supporter : tu n'es pas le premier...

ADMÈTE.

Ah ! malheureux !

LE CHOEUR.

Qui ait perdu une épouse. Des malheurs divers viennent fondre sur chacun des mortels.

ADMÈTE.

O deuil éternel ! ô cruels regrets d'un être chéri qui n'est plus ! Pourquoi m'avoir empêché de me précipiter dans la tombe et de reposer dans la mort, auprès de cette femme incomparable ? Au lieu d'une ame, Pluton aurait reçu deux ames fidèles, traversant ensemble le fleuve infernal.

LE CHOEUR.

J'avais dans ma famille un homme, dont le fils unique, bien digne de regrets, mourut[1]. Cependant il supporta avec modération ce malheur, qui le laissait sans enfant, dans un âge avancé, et les cheveux blanchis.

ADMÈTE.

O palais, comment pourrai-je rentrer dans ton enceinte ? comment pourrai-je t'habiter, après ce change-

[1] Ceci ne peut s'appliquer à Périclès, comme on l'avait cru d'abord ; car il eut, non pas un fils unique, mais deux fils, Xanthippe et Paralus, qu'il perdit en même temps. Jacobs conjecture, avec assez de probabilité, qu'il s'agit d'Anaxagore, qui, à la nouvelle de la mort de son fils, répondit : « Je savais qu'il était mortel. » Cicéron, *Tuscul.*, III, 14.

ment de fortune ? Hélas ! quelle différence ! Alors j'entrai dans ce palais, éclairé par des torches coupées sur le Pélion, au bruit des chants d'hymen, conduisant par la main mon épouse chérie. A notre suite marchait une troupe joyeuse d'amis, célébrant l'heureuse union qui alliait deux époux de noble naissance. Maintenant aux chants d'allégresse succèdent de tristes lamentations ; au lieu des voiles blancs, c'est le deuil avec ses habits lugubres, qui me ramène dans la demeure où s'élève la couche nuptiale, vide désormais.

LE CHOEUR.

A ton heureuse fortune tu vois succéder cette affliction, toi qui n'avais pas connu le malheur ; mais tu conserves la vie. Ton épouse est morte, et elle t'a laissé sa tendresse. Qu'y a-t-il là de nouveau ? A bien d'autres avant toi la mort a ravi leur femme.

ADMÈTE.

Amis, le sort de mon épouse est, selon moi, plus heureux que le mien, quoiqu'on n'en juge pas ainsi. La douleur ne saurait plus l'atteindre, et elle s'est dérobée, pleine de gloire, à bien des épreuves : mais moi, qui devais ne plus vivre, j'ai franchi le terme fatal, et je traînerai une vie misérable ; je commence à le sentir. Comment aurai-je la force de rentrer dans ce palais ? A qui m'adresser ? Quelle voix entendrai-je, qui me rende ce retour moins pénible ? Où tourner mes pas ? La solitude qui y règne me tuera, quand je verrai vide la couche d'Alceste et les siéges où elle prenait place, le désordre et l'état négligé du palais ; quand mes enfants, tombant à mes genoux, pleureront leur mère, et que les serviteurs gémiront sur la perte de leur maîtresse. Voilà ce qui m'attend au dedans du palais : au dehors, la vue des épouses thessaliennes, les nombreuses assemblées des

femmes, seront un tourment pour moi ; car je ne pourrai supporter l'aspect des femmes de même âge qu'Alceste. Tous mes ennemis diront de moi : « Voyez cet homme « qui vit honteusement, et qui n'a pas eu le courage de « mourir : à sa place il a livré son épouse, pour se dé- « rober lâchement à Pluton ; et il prétend être un « homme ! Il déteste ses parents, tout en refusant lui- « même de mourir. » Telle est la réputation qui viendra se joindre à mes malheurs. Quel prix la vie peut-elle avoir pour moi, mes amis, avec une mauvaise renommée et une mauvaise fortune ?

LE CHOEUR.

Je me suis livré au commerce des Muses ; mon esprit s'est élevé dans les cieux et s'est appliqué à bien des études diverses, et je n'ai trouvé rien de puissant que la Nécessité : il n'est de préservatif contre elle ni dans les tablettes conservées en Thrace et dictées par la voix d'Orphée, ni dans les remèdes que Phébus a donnés aux enfants d'Esculape, pour soulager les mortels souffrants.

Seule divinité dont les autels et la statue soient inaccessibles, elle est insensible aux sacrifices. Divinité redoutable, ne te montre pas plus terrible pour moi que tu ne l'as été jusqu'ici. C'est par toi que Jupiter accomplit ses volontés ; ta force dompte le fer même des Chalybes [1], et ta volonté intraitable n'est susceptible d'aucune honte.

Cette déesse t'a enlacé dans les liens indissolubles de ses mains ; mais arme-toi de constance, car tes pleurs ne ramèneront jamais les morts des enfers. Les enfants

[1] Les Chalybes, peuplade du Pont, dit le Scholiaste.

illégitimes des dieux sont eux-mêmes sujets au trépas. Alceste nous était chère, lorsqu'elle était avec nous ; elle nous est chère encore après sa mort : c'est la plus généreuse des femmes que tu avais choisie pour compagne.

Qu'on ne regarde pas le tombeau de ton épouse comme la sépulture vulgaire des autres morts ; objet de vénération pour les voyageurs, qu'il soit honoré à l'égal des dieux. Le passant se détournera de sa route, et dira : « Celle-là mourut jadis pour son époux, et « maintenant c'est une divinité bienheureuse. Salut, « femme vénérable ! sois-nous propice. » Telles seront les paroles dont on la saluera.

Mais, Admète, voici, ce me semble, le fils d'Alcmène qui se dirige vers ta demeure.

HERCULE.

Avec un ami on doit parler librement, Admète, et ne pas renfermer silencieusement ses reproches au fond de son cœur. Me trouvant près de toi dans ton malheur, je croyais mériter que tu misses mon amitié à l'épreuve. Cependant tu ne m'as pas dit que c'était le corps de ta femme qu'on allait inhumer, et tu m'as donné l'hospitalité dans ton palais, comme s'il ne s'agissait que de la mort d'une étrangère. J'ai couronné ma tête, et j'ai fait des libations aux dieux dans ta maison, en proie à la désolation. Aussi je me plains de toi, je me plains de ta conduite à mon égard : je ne veux pourtant pas ajouter à ton affliction ; mais je vais te dire le motif qui me ramène ici.

Prends cette femme, et garde-la-moi jusqu'à ce que je revienne ici avec les chevaux thraces, après avoir tué

le roi des Bistoniens. Si je succombe (puissent les dieux écarter ce présage, et m'accorder un heureux retour!), je te la donne pour esclave. C'est après un long combat qu'elle est tombée en mon pouvoir. Je me trouvais à des jeux publics, où l'on proposait aux athlètes des prix dignes de tous leurs efforts; j'en ai ramené cette femme, comme prix de la victoire. Le vainqueur dans les petits combats recevait des coursiers; le vainqueur dans les combats plus sérieux, tels que le pugilat et la lutte, recevait des troupeaux, et de plus on y avait joint cette femme. Me trouvant là, il eût été honteux pour moi de laisser échapper un prix si glorieux. Mais, je le répète, il faut que tu prennes soin de cette femme; car je ne l'ai point dérobée par ruse, mais je l'ai conquise en combattant; et peut-être, avec le temps, tu m'en rendras grâce.

ADMÈTE.

Ce n'est ni par mépris pour toi, ni par un sentiment d'inimitié, que je t'ai caché le triste sort de mon épouse; mais c'eût été pour moi un surcroît de douleur, si tu étais allé dans la maison d'un autre hôte. C'était assez pour moi d'avoir à pleurer mon malheur. Quant à cette femme, je te prie, Hercule, s'il est possible, de charger de sa garde quelque autre Thessalien, qui n'ait pas éprouvé le même malheur que moi : tu as bien des amis dans la ville de Phères. Ne me rappelle pas une perte cruelle : je ne pourrais, en voyant cette femme dans mes foyers, retenir mes larmes. N'ajoute pas à ma douleur une nouvelle douleur : c'est assez du coup qui m'accable. En quelle partie du palais veux-tu que s'élève cette jeune femme? car elle est jeune, à en juger à ses vêtements et à sa parure. Habitera-t-elle dans la partie accessible aux hommes? et comment restera-t-elle pure, en vivant au milieu des jeunes gens? Il n'est pas facile,

Hercule, de contenir la jeunesse; et c'est par intérêt pour toi que je parle ainsi. La recueillerai-je dans l'appartement de celle qui n'est plus? Et comment la ferais-je entrer dans le lit d'Alceste? Je craindrais un double reproche : d'abord des citoyens qui pourraient m'accuser de trahir ma bienfaitrice pour partager la couche d'une autre jeune fille; et je dois aussi garder la mémoire de l'épouse que j'ai perdue, car elle a droit à ma vénération. Mais toi, ô femme, qui que tu sois, combien tu ressembles à Alceste et par le port et par la taille! Au nom des dieux, éloigne-la de mes yeux; ne me fais pas mourir de douleur; car, en la voyant, je crois voir mon épouse : mon cœur en est troublé, et les larmes coulent de mes yeux. Malheureux que je suis, c'est à présent que je goûte toute l'amertume de ma douleur.

LE CHOEUR.

Je ne saurais, il est vrai, te féliciter de ta destinée; mais, qui que tu sois, il faut supporter ce qu'un dieu t'envoie.

HERCULE.

Que n'ai-je assez de puissance pour ramener ton épouse des demeures infernales à la lumière, et te rendre ce service!

ADMÈTE.

Tu le voudrais, je n'en doute pas; mais comment cela serait-il? il n'est pas possible aux morts de revenir à la lumière.

HERCULE.

Ne passe donc pas les bornes, et modère ta douleur.

ADMÈTE.

Il est plus facile de donner des conseils, que de supporter le malheur.

HERCULE.

Que gagneras-tu à vouloir gémir toujours?

ADMÈTE.

Je le sais bien; mais un certain attrait m'y entraîne.

HERCULE.

L'amour pour les morts ne produit que des larmes.

ADMÈTE.

Sa perte m'a tué, et plus encore, s'il est possible.

HERCULE.

Tu as perdu une vertueuse épouse : qui peut dire le contraire?

ADMÈTE.

Aussi la vie n'a-t-elle plus de charme pour moi.

HERCULE.

Le temps calmera ta douleur; maintenant elle est encore récente.

ADMÈTE.

Tu peux dire le temps, si le temps c'est la mort.

HERCULE.

Une femme, et le desir d'un nouvel hymen, te guériront.

ADMÈTE.

Tais-toi : qu'as-tu dit? je ne l'aurais pas cru.

HERCULE.

Quoi! tu ne reprendras plus de femmes? tu resteras toujours veuf?

ADMÈTE.

Nulle femme désormais ne partagera ma couche.

HERCULE.

Crois-tu plaire ainsi aux mânes d'Alceste?

ADMÈTE.

Quelque part qu'elle soit, c'est un devoir de l'honorer.

HERCULE.

J'approuve tes sentiments, je les approuve ; mais tu encours le reproche de folie.

ADMÈTE.

Jamais tu ne me donneras le nom d'époux.

HERCULE.

Je t'approuve de rester fidèle à ton épouse.

ADMÈTE.

Je mourrais plutôt que de la trahir, toute morte qu'elle est.

HERCULE.

Cependant, reçois cette femme dans ta noble maison.

ADMÈTE.

Non, je t'en conjure, au nom de ton père Jupiter.

HERCULE.

Tu auras tort, si tu refuses de le faire.

ADMÈTE.

Et si je le fais, mon cœur sera déchiré de douleur.

HERCULE.

Suis mon conseil; peut-être tu m'en sauras gré.

ADMÈTE.

Ah! je voudrais que tu ne l'eusses jamais reçue comme prix du combat!

HERCULE.

Cependant tu partages aussi ma victoire.

ADMÈTE.

C'est bien dit; mais que cette femme se retire.

HERCULE.

Elle se retirera, s'il le faut; mais vois d'abord s'il le faut.

ADMÈTE.

Il le faut, à moins que tu ne doives t'en irriter.

HERCULE.

Je sais bien ce que je fais quand je te presse avec tant d'instance.

ADMÈTE.

Eh bien, sois content ; mais ce que tu fais ne m'est pas agréable.

HERCULE.

Le moment viendra où tu m'en sauras gré : fais seulement ce que je te dis.

ADMÈTE, *à ses serviteurs.*

Conduisez-la, puisqu'il faut la recevoir dans ce palais.

HERCULE.

Je ne confierai pas cette femme à tes serviteurs.

ADMÈTE.

Introduis-la toi-même dans le palais, si tu veux.

HERCULE.

C'est dans tes mains que je veux la remettre.

ADMÈTE.

Je ne la toucherai pas ; mais elle peut entrer dans la maison.

HERCULE.

C'est à ta main seule que je la confie.

ADMÈTE.

Tu me fais violence, c'est tout à fait contre mon gré.

HERCULE.

Allons, tends la main, et touche l'étrangère.

ADMÈTE.

Eh bien, voilà ma main. Mais je frémis comme à l'aspect de la Gorgone.

HERCULE.

La tiens-tu ?

ADMÈTE.

Je la tiens.

HERCULE.

Garde-la maintenant, et tu pourras dire que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant. (*Il lève le voile dont la femme est couverte.*) Regarde-la, et vois si elle n'a pas quelque ressemblance avec Alceste. Te voilà heureux; plus de regrets.

ADMÈTE.

O dieux, que dire? quel prodige inespéré! Est-ce vraiment Alceste que je vois? ou quelque dieu m'abuse-t-il par une joie trompeuse?

HERCULE.

Non. C'est vraiment ton épouse que tu vois.

ADMÈTE.

Prends garde, ne serait-ce point un fantôme sorti des enfers?

HERCULE.

Ton hôte n'est pas devenu un magicien [1].

ADMÈTE.

Quoi! je vois réellement l'épouse que j'ensevelissais tout à l'heure?

HERCULE.

C'est elle-même; mais je ne m'étonne pas que tu n'oses croire à ton bonheur.

ADMÈTE.

Puis-je donc lui parler, la toucher, comme mon épouse vivante?

HERCULE.

Parle-lui; tu vois tous tes vœux réalisés.

ADMÈTE.

C'est donc toi, épouse chérie! c'est ton visage, c'est

[1] Ψυχαγωγὸς, évocateur d'âmes.

ton corps! Contre tout espoir, je te possède, moi qui croyais ne plus te revoir!

HERCULE.

Oui, tu la possèdes : puisse la jalousie des dieux t'épargner!

ADMÈTE.

O noble fils du grand Jupiter, sois heureux, et que ton père veille sur toi. Toi seul m'as rendu le bonheur. Mais comment l'as-tu ramenée des enfers à la lumière?

HERCULE.

J'ai livré un combat au tyran des morts.

ADMÈTE.

Où donc as-tu engagé cette lutte avec la Mort?

HERCULE.

Sur le tombeau même, où je l'ai saisie entre mes bras, au moyen d'une embuscade.

ADMÈTE.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile et sans voix?

HERCULE.

Il ne te sera pas permis d'entendre sa voix avant qu'elle ne soit purifiée de sa consécration aux divinités infernales, et que le troisième jour n'ait paru. Mais fais entrer Alceste; et conserve toujours, Admète, ce religieux respect pour l'hospitalité. Adieu. Pour moi, je vais de ce pas accomplir le travail qui m'est commandé par le fils de Sthénélus.

ADMÈTE.

Reste parmi nous, et prends place à notre foyer.

HERCULE.

Une autre fois; mais aujourd'hui je dois me hâter.

ADMÈTE.

Puisses-tu prospérer, et qu'un heureux retour te ramène! Que les citoyens de Phères, et tous les habitants de

la Thessalie[1] célèbrent cet heureux événement par des danses; que sur les autels la fumée des sacrifices monte avec les prières. Les épreuves passées de ma vie ont fait place au bonheur; oui, je suis heureux.

LE CHOEUR.

Les événements ordonnés par les dieux prennent bien des formes; les dieux accomplissent beaucoup de choses contre notre attente, et celles que nous attendions n'arrivent pas. Mais Dieu fraie la voie aux événements imprévus. Telle est l'issue des faits qui viennent de se passer[2].

[1] Grec : « Toutes les tétrarchies. » Les tétrarchies étaient les quatre gouvernements dans lesquels la Thessalie était autrefois divisée. C'étaient, au rapport de Photius, la Thessaliotide, la Phthiotide, la Pélasgiotide, et l'Hesticéotide. Voyez aussi Suidas et Harpocration.

[2] Nous avons déja vu cette conclusion dans la *Médée*, page 196, à une légère différence près. Nous la retrouverons encore dans *Andromaque*, *les Bacchantes*, et *Hélène*.

FIN D'ALCESTE.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR ANDROMAQUE.

L'*Andromaque* d'Euripide a subi, dans la tragédie de Racine, une transformation analogue à celle que nous avons déja remarquée dans le personnage de Phèdre. Il ne faut pas s'attendre à retrouver dans la pièce grecque cet idéal de délicatesse, ces scrupules, ce raffinement de fidélité, même au delà du tombeau, que le dix-septième siècle, avec son esprit de galanterie perfectionnée, regardait comme parfaitement naturels de la part de la veuve d'Hector. Dans la tragédie grecque, Andromaque est captive de Pyrrhus, et de plus sa concubine, et elle en a un fils. Hermione, son épouse légitime, est animée d'une violente jalousie contre l'esclave troyenne, qu'elle accuse de causer sa stérilité par des sortiléges. Aidée de son père Ménélas, elle veut faire périr Andromaque et son fils Molosse, pendant l'absence de Pyrrhus. Tout l'intérêt de la pièce roule sur leur danger. Andromaque a caché son fils dans une retraite ignorée, et elle-même s'est retirée dans l'asile inviolable du temple de Thétis. Mais Ménélas découvre la retraite de l'enfant, et amène, par des promesses trompeuses, la mère à quitter son asile. Tous deux sont au moment d'être immolés, lorsque survient Pélée, aïeul de Pyrrhus, qui prend la défense des opprimés, et les arrache à la mort. Hermione, craignant le ressentiment de son époux, s'échappe de la demeure conjugale, et s'enfuit avec Oreste, à qui sa main avait été promise autrefois. Enfin, un messager vient annoncer à Pélée que Pyrrhus a été massacré à Delphes, par suite d'un complot dont Oreste est l'auteur.

Le souvenir des amours de Thétis avec Pélée, père d'Achille, plane sur toute la pièce, et c'est encore cette déesse qui vient au dénouement consoler Pélée, et lui ordonner de rendre les derniers devoirs à son petit-fils.

Un passage de cette tragédie prouve que les Grecs n'observaient pas la règle de l'unité de temps, du moins dans le sens strict des vingt-quatre heures, auxquelles on a voulu la restreindre. En effet, nous venons de voir sur la scène Oreste avec Hermione, qu'il décide à partir avec lui. Le Chœur chante un hymne assez court; et immédiatement arrive le messager qui annonce l'assassi-

nat de Pyrrhus à Delphes. Or, il a fallu le temps nécessaire pour qu'Oreste allât de Phthie à Delphes, pour que le messager revînt de Delphes à Phthie, et de plus l'intervalle nécessaire pour tramer le complot; car le messager dit qu'Oreste animait les habitants contre eux. Nous voulons seulement conclure de ceci, que l'intervalle d'une scène suffisait au spectateur pour concevoir le laps de temps indéterminé, plus ou moins étendu selon les besoins de l'événement, sans le mesurer rigoureusement sur le lever ou le coucher du soleil.

Divers traits d'animosité lancés contre Lacédémone prouvent que la guerre était flagrante entre cette république et Athènes, lorsque cette pièce fut représentée. Quand Ménélas vient d'avouer à Andromaque qu'il l'a trompée, elle s'écrie : « Voilà donc la sa« gesse qu'on estime sur les bords de l'Eurotas ! » (V. 438.) Un peu après, elle fait cette violente sortie : « O de tous les mortels les plus « odieux au genre humain, habitants de Sparte, conciliabule de « perfidies, rois du mensonge, artisans de fraudes, pleins de pen« sées tortueuses, perverses et fallacieuses, votre prospérité dans « la Grèce blesse la justice. Quel crime est inconnu parmi vous? où « voit-on plus de meurtres? N'êtes-vous pas avides de gains hon« teux? ne vous surprend-on pas toujours à dire une chose et à en « penser une autre? » Barnès suppose que ce passage fait allusion à la cruauté des Lacédémoniens envers les Platéens, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier, après qu'ils se furent rendus. V. Thucydide, l. III, 5e année de la guerre du Péloponnèse, 2e année de la quatre-vingt-huitième olympiade.

Un autre passage a servi à déterminer la date de cette tragédie d'une manière plus précise. Ménélas dit (v. 724-727) : « Une ville « voisine, et jusqu'ici notre alliée, se montre aujourd'hui notre en« nemie; je vais marcher contre elle à la tête d'une armée, et la « soumettre à ma puissance. » Samuel Petit (*Miscell.*, l. III, c. 16) rapporte ces paroles à la guerre de Lacédémone contre les Argiens, à l'occasion des violences de ceux-ci contre les Trézéniens, alliés de Sparte; et il en conclut que l'*Andromaque* fut jouée la 2e année de la quatre-vingt-dixième olympiade, sous l'archonte Archias, 420 avant J.-C. Euripide avait alors soixante ans.

Une phrase de l'argument grec donne à penser que cette pièce remporta le second prix.

ANDROMAQUE.

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE.
Une ESCLAVE troyenne.
Le CHŒUR, composé de femmes phthiotes.
HERMIONE.
MÉNÉLAS.
La NOURRICE d'Hermione.
MOLOSSE, jeune enfant, fils d'Andromaque et de Néoptolème.
PÉLÉE, fils d'Achille, et grand-père de Néoptolème.
ORESTE.
Un MESSAGER.
THÉTIS.

La scène est à Phthie, à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptolème.

ANDROMAQUE.

Ornement de l'Asie, ville de Thèbes[1], d'où je partis jadis avec une dot opulente, pour venir au foyer du roi Priam, donnée en épouse[2] à Hector, moi, Andromaque, autrefois objet d'envie ; et maintenant il n'est point de femme plus malheureuse que moi, et il n'y en aura jamais. J'ai vu mourir Hector mon époux, par la main d'Achille ; j'ai vu le fils que je lui avais enfanté, Astyanax, précipité du haut d'une tour, quand les Grecs se furent rendus maîtres du sol de Troie. Et moi, issue d'une noble famille, j'ai été envoyée esclave en Grèce, donnée à l'insulaire Néoptolème comme prix de la guerre, et

[1] Andromaque était fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie.
[2] Le texte ajoute παιδοποιὸς, *pour faire des enfants.*

comme sa part des dépouilles de Troie. J'habite les champs qui séparent cet état de Phthie, de la ville de Pharsale ; c'est là que Thétis, divinité marine, vécut avec Pélée, loin du commerce des hommes : en mémoire de son hymen, le peuple thessalien appelle ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possède ce palais ; mais il laisse Pélée régner sur la terre de Pharsale, ne voulant pas reprendre le sceptre à ce vieillard tant qu'il vit. Unie au fils d'Achille mon maître, je lui ai donné dans ce palais un enfant mâle. Et d'abord, malgré mon malheur, je me flattais de l'espoir que, tant que mon fils vivrait, je trouverais en lui un appui et une consolation : mais depuis que mon maître, dédaignant ma couche d'esclave, a épousé la Lacédémonienne Hermione, je suis accablée par elle de mauvais traitements. Elle dit que par de secrets maléfices je la rends stérile, et odieuse à son époux ; que je veux être maîtresse à sa place dans cette maison, et la chasser violemment de son lit, moi qui n'y pris place qu'à regret, et qui en suis sortie pour toujours. Le grand Jupiter le sait, c'est malgré moi que je suis entrée dans cette couche. Mais je ne puis la persuader ; elle veut me faire mourir, et Ménélas, son père, seconde ses projets. Il arrive de Sparte en ces lieux, dans cette intention même. Saisie de crainte, je suis venue chercher un asile contre la mort dans ce sanctuaire consacré à Thétis, et qui touche aux murs du palais. Pélée et sa famille le révèrent comme un monument de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison étrangère, de peur qu'on n'attente à sa vie ; car son père n'est pas là pour me défendre, et pour secourir son fils. Il est allé à Delphes expier une offense faite à Apollon, dans un moment de délire, où il vint demander au dieu vengeance du meur-

tre de son père[1]. Il tâche aujourd'hui d'obtenir le pardon de sa faute, et de se rendre Apollon propice à l'avenir.

L'ESCLAVE.

O ma maîtresse,... car je ne crains pas de t'appeler de ce nom, que je te donnais dans ton palais, quand nous habitions la terre troyenne, je te servis toujours avec zèle, ainsi que ton époux lorsqu'il vivait; et maintenant je viens t'apporter des nouvelles, non sans crainte d'être découverte par quelqu'un de nos maîtres, mais pleine de compassion pour ton sort; car Ménélas et sa fille trament contre toi des complots dont il faut te garder.

ANDROMAQUE.

Chère compagne de mon esclavage, car tu es l'égale de celle qui fut ta reine, et qui à présent partage ta misère, que font-ils? Quels piéges dressent-ils, pour ajouter la mort à toutes mes infortunes?

L'ESCLAVE.

Malheureuse, ils vont donner la mort à ton fils, que tu avais mis en sûreté hors du palais.

ANDROMAQUE.

Ah! dieux! la retraite de mon fils est découverte? Qui m'a trahie? Ah! malheureuse, je meurs!

L'ESCLAVE.

Je ne sais; mais j'ai entendu le fait de leur propre bouche. Ménélas est sorti du palais pour chercher sa proie.

ANDROMAQUE.

Je suis perdue! ô mon fils, deux vautours vont te sai-

[1] Le meurtrier était Apollon lui-même.

sir et te tuer. Et celui que tu appelles ton père s'arrête encore à Delphes, loin de toi!

L'ESCLAVE.

Je pense bien que tu ne serais pas si malheureuse, s'il était ici; mais maintenant tu es sans défenseur.

ANDROMAQUE.

N'a-t-on pas de nouvelles de Pélée? dit-on s'il doit venir?

L'ESCLAVE.

Il est trop vieux pour que sa présence pût te protéger.

ANDROMAQUE.

J'ai envoyé vers lui à plusieurs reprises.

L'ESCLAVE.

Crois-tu donc qu'aucuns de ces messagers se soucient de toi?

ANDROMAQUE.

D'où vient? Veux-tu donc te charger toi-même de mon message?

L'ESCLAVE.

Que dirai-je pour excuser ma longue absence?

ANDROMAQUE.

Tu trouveras bien des prétextes; car tu es femme.

L'ESCLAVE.

Il y va de ma vie; car Hermione est vigilante.

ANDROMAQUE

Abandonnes-tu tes amis dans la détresse?

L'ESCLAVE.

Non certes; ne me fais point de reproche. Je pars; la vie d'une pauvre esclave n'est pas si précieuse, dût-il m'arriver malheur.

ANDROMAQUE.

Va donc : pour moi, toujours baignée de larmes, je

ferai retentir les airs de mes gémissements et de mes sanglots ; car c'est pour les femmes une consolation dans leurs maux, de les avoir toujours à la bouche. Et j'ai plus d'un sujet de gémir : la ruine de ma patrie, la mort d'Hector, et la cruelle destinée qui m'enchaîne, et m'a fait tomber dans une indigne servitude. Il ne faut jamais appeler aucun mortel heureux, avant d'avoir vu comment, à son dernier jour, il descendra aux enfers [1].

[2] Ce n'était pas une épouse, mais une furie, que Pâris conduisit à Ilion, lorsqu'il emmena Hélène pour partager sa couche. C'est à cause d'elle, ô Troie, que le terrible Mars vint de la Grèce, avec mille vaisseaux, porter le fer et la flamme dans tes murs ; c'est à cause d'elle qu'il fit périr Hector, que le fils de Thétis traîna attaché à son char, autour des murailles [3] ; et que du lit de mon époux je fus conduite sur le rivage, couverte du voile odieux des captives. Bien des larmes coulèrent de mes yeux, quand il fallut quitter et la ville, et ma couche nuptiale, et mon époux étendu sur la poussière ! Infortunée ! que me servait de voir encore le jour, pour devenir l'esclave d'Hermione ? Victime de sa cruauté, j'entoure de mes mains suppliantes la statue de la déesse,

[1] Voir, dans Sophocle, le début des *Trachiniennes*. Ovide, *Métam.*, III, 135 :

> Scilicet ultima semper
> Expectanda dies homini ; dicique beatus
> Ante obitum nemo, supremaque funera debet.

[2] Ce morceau est écrit en vers élégiaques.

[3] Virgile a suivi la donnée d'Euripide, *Æneid.*, I, 487 :

> Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros.

Mais Homère ne dit pas qu'Achille ait traîné trois fois le corps d'Hector autour des murs ; il dit seulement qu'il le traîna des murs de Troie au camp des Grecs. L'erreur est venue sans doute de ce qu'Homère dit ailleurs qu'Hector, en fuyant Achille, fit trois fois le tour des murs.

consumée par la douleur, comme la source qui coule goutte à goutte d'un rocher.

LE CHOEUR.

O femme, réfugiée sur le sol consacré à Thétis, et dans ce temple que tu ne quittes pas depuis longtemps, quoique Phthie m'ait vu naître, je viens vers toi, malheureuse fille de l'Asie, pour chercher quelque remède aux maux irréparables qui ont suscité entre Hermione et toi une discorde haineuse, au sujet du lit de Pyrrhus, que tu partages avec elle.

Songe au triste sort auquel tu es réduite. Combattras-tu contre tes maîtres, une captive troyenne contre les filles de Lacédémone? Abandonne ce temple, où nous offrons nos sacrifices à la déesse. Que sert de te consumer dans la douleur, et de t'exposer aux violences des maîtres? La force te soumettra. Pourquoi vouloir lutter, toi qui n'es rien?

Allons, quitte la brillante demeure de la fille de Nérée; songe que tu es esclave sur une terre étrangère, dans une ville étrangère, où tu ne vois aucun de tes amis, ô infortunée, ô déplorable épouse!

Je me sens émue de pitié, ô Troyenne, en te voyant parmi nous; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres m'arrête; et je me borne à plaindre ton sort, dans la crainte que la fille d'Hélène ne découvre l'affection que tu m'inspires.

HERMIONE.

Ces parures d'or qui brillent sur ma tête, ces riches vêtements, ces tissus précieux dont je suis couverte, ne sont point les richesses de la maison d'Achille ou de Pé-

lée ; mais je les ai apportés de la terre de Sparte ; Ménélas, mon père, me les a donnés avec une dot magnifique : j'ai donc le droit de parler librement. Telle est donc la réponse que j'ai à vous faire [1]. Et toi, esclave et captive, tu voudrais me chasser de ce palais, pour y être maîtresse ; tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein de stérilité. L'esprit des femmes de l'Asie est habile dans ces arts funestes ; mais je réprimerai ton audace. Ni la demeure de la Néréide, ni ce temple, ni cet autel, ne te protégeront ; mais tu mourras. Et si quelqu'un des mortels ou des dieux veut sauver tes jours, il te faudra, au lieu de cet ancien orgueil si hautain, prendre des sentiments plus humbles, trembler, tomber à mes genoux, balayer ma maison, répandre des vases d'or la rosée d'Achéloüs [2], et connaître où tu es : car il n'y a plus ici ni Hector, ni Priam, ni opulence, mais une ville grecque. Malheureuse, tu en viens à ce point d'égarement, d'oser entrer dans le lit de celui dont le père a tué ton époux, et avoir des enfants d'un meurtrier ! Telles sont les mœurs des Barbares : le père couche avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la sœur ; les plus chers amis s'entre-égorgent ; la loi ne défend aucun de ces crimes. Mais ne t'avise pas de les introduire chez nous : il n'est pas honnête qu'un seul homme tienne deux femmes sous ses lois [3] ; mais celui-là doit se contenter d'une seule compagne, qui veut avoir une maison bien gouvernée.

[1] Ceci semble indiquer qu'il y a une lacune et qu'il manque quelques vers. Sans doute le Chœur avait dit quelques mots, qui amenaient la réponse d'Hermione.

[2] C'est-à-dire de l'eau. Cette périphrase pompeuse, pour dire *arroser les appartements*, peut sembler assez étrange, immédiatement après un mot des plus vulgaires, *balayer*.

[3] Littéralement : « Tienne les rênes de deux femmes. »

LE CHOEUR.

La jalousie est la passion des femmes : toujours elles haïssent celles qui partagent avec elles le lit de leur époux.

ANDROMAQUE.

Hélas! hélas! la jeunesse est un mal pour les mortels, et dans la jeunesse l'injustice. Pour moi, je crains que ma qualité d'esclave ne fasse tort à mes raisons, quoique j'en aie beaucoup de bonnes à dire, et que si, au contraire, j'ai raison, je n'en sois que plus maltraitée ; car l'orgueil des grands supporte impatiemment la supériorité des petits. Mais je n'aurai pas la faiblesse de me trahir moi-même. Dis-moi, jeune femme, à quel titre pourrais-je te disputer les droits d'un hymen légitime? Serait-ce que la ville de Lacédémone est inférieure à celle des Phrygiens, ou que ma fortune efface la tienne, et que ma liberté te fait envie? Est-ce l'éclat de ma jeunesse et de ma beauté? est-ce la grandeur de ma patrie et le crédit de mes nombreux amis, qui m'enfle le cœur, et m'inspire le desir de régner à ta place? Serait-ce pour donner le jour à des enfants esclaves, nouveau surcroît de misère pour moi? Ou bien souffrira-t-on que mes fils soient rois de Phthie, à défaut des tiens? En effet, les Grecs me chérissent! et par le nom d'Hector, et par moi-même, je leur suis inconnue ; ils ignorent qu'Andromaque fut reine des Phrygiens. Ce ne sont pas mes maléfices qui te font haïr de ton époux ; mais tu ne sais pas lui rendre ton commerce agréable. Le véritable philtre, le voici : ce n'est pas la beauté, ce sont les vertus qui plaisent aux maris. Mais toi, si quelque chose te blesse, tu parles avec emphase de la grandeur de Lacédémone, et de Scyros avec dédain ; tu

étales ta richesse parmi des pauvres ; Ménélas est à tes yeux plus grand qu'Achille : voilà ce qui te rend odieuse à ton époux. Une femme, fût-elle unie à un méchant époux, doit chercher à lui plaire, et ne pas lutter avec lui d'arrogance. Si tu avais eu pour époux quelque roi de la Thrace, pays couvert de neige, où le même homme fait tour à tour partager sa couche à plusieurs femmes, tu les aurais donc tuées ? et, par les excès d'une passion insatiable, tu aurais déshonoré toutes les femmes ? Si cette passion fermente en nous avec plus de violence que chez les hommes, du moins nous la réglons avec décence. O cher Hector, si Vénus t'inspira quelque faiblesse, j'aimais, à cause de toi, les femmes que tu aimais ; souvent même je présentai mon sein aux enfants qu'une autre mère t'avait donnés, pour ne te faire sentir aucune amertume. En agissant ainsi, je gagnais, par ma douceur, le cœur de mon époux. Mais toi, dans ta crainte jalouse, tu ne souffres pas même qu'une goutte de rosée céleste approche de ton époux. Femme, prends garde de surpasser en impudicité celle qui t'a donné le jour : les enfants sensés doivent fuir l'exemple d'une mère vicieuse.

LE CHOEUR.

Reine, autant que la chose t'est possible, suis mes conseils, et réconcilie-toi avec Andromaque.

HERMIONE.

D'où vient ce langage arrogant ? Oses-tu te mesurer en paroles avec moi, comme si toi seule étais chaste et que je ne le fusse pas ?

ANDROMAQUE.

Ce n'est pas du moins dans le langage que tu viens de tenir.

HERMIONE.

Que jamais, femme, ton esprit n'habite en moi[1] !

ANDROMAQUE.

Tu es jeune, et tu offenses la pudeur dans tes paroles !

HERMIONE.

Pour toi, ce n'est pas dans tes paroles, mais dans tes actions, qui me blessent autant qu'il est en toi.

ANDROMAQUE.

Ne peux-tu souffrir en silence les douleurs que te cause l'amour ?

HERMIONE.

Eh quoi ! n'est-ce pas là le plus précieux des biens pour les femmes ?

ANDROMAQUE.

Oui, lorsque la pudeur le règle ; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE.

Notre ville ne se gouverne pas par les lois des Barbares.

ANDROMAQUE.

Ce qui est une honte chez les Barbares n'est pas moins honteux chez les Grecs.

HERMIONE.

Tu raisonnes bien, oh ! très bien ; mais tu n'en mourras pas moins.

ANDROMAQUE.

Vois-tu la statue de Thétis qui tourne sur toi ses regards ?

[1] Ce vers a été parodié par Aristophane, dans *les Grenouilles*, v. 103 ; cependant le vers cité par le Scholiaste est assez différent de celui qu'offre à présent le texte d'Euripide. Voyez page 416 de ma seconde édition.

HERMIONE.

Elle déteste ta patrie, à cause du meurtre d'Achille.

ANDROMAQUE.

C'est Hélène, c'est ta mère qui a causé sa mort, et non pas moi.

HERMIONE.

Pousseras-tu plus loin tes outrages contre moi?

ANDROMAQUE.

Je me tais, je tiens ma bouche fermée.

HERMIONE.

Réponds enfin sur l'objet qui m'amène.

ANDROMAQUE.

Je dis que tes sentiments ne sont pas ce qu'ils devraient être.

HERMIONE.

Enfin, quitteras-tu ce temple saint de la déesse de la mer?

ANDROMAQUE.

La mort seule pourra m'en arracher.

HERMIONE.

La résolution en est prise, je n'attendrai pas le retour de mon époux.

ANDROMAQUE.

Ni moi non plus, jusque-là, je ne me livrerai pas à toi.

HERMIONE.

Je t'y contraindrai, en employant le feu [1], sans m'inquiéter de toi.

ANDROMAQUE.

Allume donc l'incendie : les dieux en seront témoins.

[1] Chez les anciens, pour faire périr les suppliants sans violer l'asile on les entourait de feu. V. *Hercule furieux*, v. 242. Plaute, *Rudens*, act. III, sc. 4, et *Mostellaria*, act. V, sc. 1.

HERMIONE.

Et je laisserai sur ton corps de cuisantes blessures.

ANDROMAQUE.

Immole-moi, ensanglante l'autel de la déesse; elle saura t'en punir.

HERMIONE.

O race barbare, audace intraitable, tu veux braver la mort? Va, je sais le moyen de te faire quitter de bon gré ton asile : je possède un appât puissant sur toi : mais couvrons mes paroles ; les faits parleront bientôt. Demeure ferme à ton poste; quand tu serais attachée de toutes parts avec du plomb fondu [1], je saurai t'en arracher avant le retour du fils d'Achille, en qui tu mets ta confiance.

ANDROMAQUE.

Oui, je mets en lui ma confiance. Chose étrange ! les dieux ont donné aux mortels des remèdes contre la morsure des serpents, et personne n'en a encore trouvé contre une méchante femme, pire que la vipère et que le feu, tant nous sommes un fléau pour les hommes !

LE CHOEUR.

Certes, le fils de Jupiter et de Maïa fut l'auteur de bien des maux, lorsqu'il vint dans le bois de l'Ida, conduisant le char brillant des trois déesses, armées pour le funeste combat de la beauté, vers un jeune berger solitaire, dans sa retraite déserte.

Arrivées dans le bocage touffu, les déesses lavèrent leurs beaux corps dans l'eau des sources des montagnes ;

[1] Selon le Scholiaste, on affermissait la base des statues par un ciment de plomb fondu. V. aussi Plutarque, *De Orac. def.* Vitruve parle également de cet usage pour fixer les attaches de fer dans les édifices.

et elles allèrent trouver le fils de Priam, en se lançant tour à tour des paroles blessantes. Vénus vainquit par son langage artificieux, qui charme les oreilles, mais amer à la malheureuse ville des Phrygiens, qui en fut victime, et vit ses tours détruites.

Plût au ciel qu'elle eût jeté ce fléau par-dessus sa tête [1], celle qui jadis enfanta Pâris, avant qu'il pût habiter les riants coteaux de l'Ida, lorsque Cassandre, auprès du laurier prophétique, s'écriait qu'il fallait faire périr le destructeur de la ville de Priam! A qui ne s'adressa-t-elle pas? auquel des chefs du peuple ne demanda-t-elle pas la mort de l'enfant fatal?

Les malheureuses Troyennes n'auraient pas subi le joug de la servitude ; et toi, femme, tu n'habiterais pas la maison d'un maître ; la Grèce n'aurait pas eu à souffrir les pénibles travaux que, pendant dix années, ses jeunes guerriers errants affrontèrent sous les murs d'Ilion ; tant d'épouses ne seraient pas restées abandonnées, ni tant de vieillards privés de leurs enfants.

MÉNÉLAS, *portant le jeune Molosse.*

Je ramène ce fils, que tu avais caché dans une maison étrangère, à l'insu de ma fille ; tu croyais tes jours en sûreté, à l'abri de cette image de la déesse, et ceux de ton fils dans l'asile qui l'avait reçu : mais tu t'es trouvée moins prudente que Ménélas. Si tu ne quittes cette retraite, nous l'immolerons à ta place : choisis donc de

[1] Une des superstitions antiques était de jeter derrière soi, par-dessus la tête, les objets expiatoires, sans les regarder. V. Virgile, *Eclog.*, VIII, 102 :

Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti
Transque caput jace ; nec respexeris.

mourir toi-même, ou de voir la mort de ton fils expier tes offenses envers moi et envers ma fille.

ANDROMAQUE.

O opinion, opinion, à une foule de mortels, qui réellement ne sont rien, tu donnes une brillante apparence. Ceux dont la bonne renommée repose sur la vérité, je les estime heureux ; mais ceux dont la renommée repose sur le mensonge, je ne leur reconnais d'autre mérite que de devoir au hasard la réputation de sages. Est-ce donc toi qui, jadis commandant l'élite des Grecs, as enlevé la ville de Troie à Priam, tout lâche que tu es? toi qui, sur les discours de ta fille, encore presque enfant, étales des sentiments si fiers, et qui entres en lutte avec une malheureuse femme, avec une esclave ! Non, tu n'étais pas un ennemi digne de Troie ; et Troie méritait un autre vainqueur que toi. Tels, avec une apparence de sagesse, sont brillants au dehors, mais au dedans ils ressemblent au vulgaire des hommes, si ce n'est par la fortune, dont la puissance est grande. Voyons, Ménélas, terminons cet entretien. Que je périsse victime de ta fille, elle n'échappera pas à l'expiation du sang versé. Toi-même, aux yeux de la foule, tu partageras avec elle l'infamie de cette action, pour la part que tu y auras prise. Et si je me dérobe à la mort, ferez-vous périr mon enfant? Mais son père supportera-t-il patiemment la mort de son fils? Troie ne lui a pas donné, comme à toi, le nom de lâche. Mais il va où le devoir l'appelle ; il se montrera, par ses actions, digne de Pélée et de son père Achille. Il chassera ta fille de sa maison ; et toi, en la donnant à un nouvel époux, que diras-tu? que sa pudeur s'est soustraite à un indigne mari? ou bien la garderas-tu chez toi, où elle vieillira dans le veuvage? Malheureux, qui ne vois pas les maux prêts à fondre sur

toi ! Ne préférerais-tu pas pour ta fille les persécutions d'une foule de rivales, au sort qui la menace? Il ne faut pas pour un petit mal attirer de grandes calamités ; et si les femmes sont des êtres si malfaisants, les hommes ne doivent pas les imiter. Pour moi, si j'ai employé des maléfices contre ta fille pour frapper son sein de stérilité, comme elle le prétend, de mon plein gré j'abandonne aussitôt cet autel, et je me soumets au jugement de ton gendre : il n'est pas moins offensé que toi, si je le frappe dans sa postérité. Tels sont mes sentiments. Mais il y a dans ton cœur une chose qui m'effraye : c'est pour une querelle de femme, que tu as ruiné la malheureuse ville des Phrygiens.

LE CHOEUR.

Tu parles aux hommes avec plus d'audace qu'il ne convient à une femme, et ta modestie naturelle t'a abandonnée.

MÉNÉLAS.

Femme, c'est là une bien faible victoire, peu digne de ma puissance, comme tu le dis, et de la Grèce ; mais sache-le, pour chaque homme, obtenir ce qu'il desire, est un bien plus précieux que la prise même de Troie. Je viens en aide à ma fille ; car c'est un cruel outrage d'être bannie de la couche nuptiale. Il en est d'autres moins graves, qu'une femme peut supporter ; mais perdre son époux, c'est perdre la vie. L'époux de ma fille a droit de commander à mes esclaves, comme elle et moi nous avons droit de commander aux siens : les vrais amis n'ont rien en propre, tous les biens sont communs entre eux. Si pendant son absence je ne veille pas sur mes biens, c'est de ma part lâcheté, et non sagesse. Sors donc au plus tôt du temple de la déesse ; si tu meurs, ton fils échappera à la mort ; mais si tu re-

fuses de mourir, je le tuerai. L'un de vous deux doit perdre la vie.

ANDROMAQUE.

Hélas! cruelle alternative, choix affreux! Malheureuse si je choisis, non moins malheureuse si je ne choisis pas! Toi qui, pour une légère offense, déploies tant de rigueur, écoute-moi : pour quelle raison veux-tu ma mort? Ai-je trahi ta patrie? ai-je fait mourir tes enfants? ai-je incendié ton palais? La violence m'a fait entrer dans le lit de mon maître ; et c'est moi que tu veux tuer, et non l'auteur de la faute! Tu oublies le principe, pour tomber sur l'effet qui l'a suivi[1]. Ah! malheureuse Andromaque! ô ma déplorable patrie! ô cruelles souffrances! fallait-il devenir mère, et ajouter ce double fardeau au poids de mes infortunes? Mais pourquoi déplorer ces malheurs passés, et ne pas m'occuper de ceux qui me frappent à présent? moi qui ai vu le corps sanglant d'Hector traîné à un char, Ilion devenue la proie des flammes, moi-même réduite à l'esclavage, et traînée par les cheveux dans les vaisseaux des Grecs ; et à peine arrivée à Phthie, contrainte d'épouser le meurtrier d'Hector. En quoi donc la vie peut-elle me plaire? Où tourner mes regards? sur ma fortune présente, ou sur ma fortune passée? Il me restait un fils, l'œil de ma vie : ils vont le tuer, pour satisfaire leur caprice. Non, je ne sauverai pas ma vie misérable aux dépens de la sienne : le seul espoir qui me reste est de le conserver : ce serait une honte à moi de ne pas mourir pour mon fils. Venez, je quitte cet autel, je me livre à vous, frappez, égorgez, chargez-moi de chaînes, livrez-moi au dernier supplice[2]. Ta mère, ô mon fils, descend

[1] Les précédents traducteurs ont omis ce vers si froid, si ridicule même. Mais le traducteur a-t-il le droit de corriger l'auteur qu'il traduit?

[2] Grec : « Suspendez mon cou. »

dans le tombeau pour racheter tes jours. Si tu échappes à la mort, souviens-toi de ta mère et de ses souffrances ; et en recevant les baisers de ton père, dis-lui, en versant des larmes et en l'entourant de tes bras, dis-lui ce que j'ai fait pour toi. Oui, nos enfants sont notre vie : celui qui me blâme, parcequ'il ne fut jamais père, a sans doute moins de souffrances ; mais son bonheur n'est qu'un malheur.

LE CHOEUR.

Ses paroles m'ont émue ; les malheurs de tous les mortels, fussent-ils même étrangers, sont dignes de pitié. Tu aurais dû, Ménélas, réconcilier cette infortunée avec ta fille, et mettre fin à ses douleurs.

MÉNÉLAS.

Esclaves, saisissez cette femme, et chargez-la de chaînes : ce qu'elle va entendre n'est pas fait pour lui plaire. Pour te faire quitter l'autel sacré de la déesse, je t'ai menacée de la mort de ton fils, je t'ai menée ainsi à te livrer entre mes mains pour mourir. Pour ce qui te regarde, sache que l'arrêt est irrévocable ; pour ce qui regarde ton fils, ma fille décidera si elle veut ou non le faire périr. Allons, rentre, et apprends, vile esclave, à ne pas outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE.

O ciel ! tu m'as trompée, tu t'es joué de ma crédulité !

MÉNÉLAS.

Proclame-le à tout le monde ; je ne m'en défends pas.

ANDROMAQUE.

Voilà donc la sagesse qu'on estime sur les bords de l'Eurotas [1] !

[1] Fleuve de Laconie.

MÉNÉLAS.

A Troie aussi, on aime à venger une offense.

ANDROMAQUE.

Les dieux ne sont-ils plus des dieux? Ne crois-tu pas à la justice vengeresse?

MÉNÉLAS.

Quand elle viendra, je la subirai; mais toi, je te tuerai.

ANDROMAQUE.

Et tu arracheras ce pauvre petit de dessous l'aile de sa mère?

MÉNÉLAS.

Non; mais je le livrerai à ma fille, pour le faire mourir, si elle veut.

ANDROMAQUE.

Hélas! ne pourrai-je donc te pleurer, mon enfant?

MÉNÉLAS.

N'a-t-il pas lieu de compter sur un espoir bien fondé?

ANDROMAQUE.

O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, conciliabule de perfidies, rois du mensonge, artisans de fraudes, pleins de pensées tortueuses, perverses et fallacieuses, votre prospérité dans la Grèce blesse la justice [1]. Quel crime est inconnu parmi vous? où voit-on plus de meurtres? N'êtes-vous pas avides de gains honteux? ne vous surprend-on pas

[1] Barnès suppose que ce passage fait allusion à la cruauté des Lacédémoniens envers les Platéens, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier, après qu'ils se furent rendus, cinquième année de la guerre du Péloponnèse, Ol. 88, 3. Voyez Thucydide, l. III. Voyez aussi plus bas la note sur le vers 523.

toujours à dire une chose, et à en penser une autre? Malheur à vous! pour moi la mort n'est pas si redoutable que tu le crois. Je ne vis plus, depuis le jour où je vis périr la malheureuse ville des Phrygiens et mon illustre époux, dont la lance te força plus d'une fois à chercher un asile sur tes vaisseaux [1]. Guerrier aujourd'hui, terrible contre une femme, tu me tues. Frappe, car jamais ma langue ne s'abaissera à vous flatter, toi et ta fille. Si tu es grand à Sparte, je fus puissante aussi à Troie : et si je suis dans le malheur, n'en triomphe pas trop, car tu peux y tomber à ton tour.

LE CHOEUR.

Jamais je n'approuverai le mortel qui forme un double hymen, et qui a des enfants de plusieurs mères, source de discorde et d'amers chagrins dans les familles. Puisse mon époux se contenter de mon seul amour, et ne jamais admettre de rivales dans ma couche!

Dans les états, deux autorités ne sont pas plus faciles à supporter qu'une seule : c'est un fardeau ajouté à un autre, et une cause de sédition parmi les citoyens. Les Muses mêmes allument la discorde entre deux poëtes qui travaillent au même ouvrage.

Quand les vents rapides poussent les navires, deux pilotes assis au gouvernail et une foule de sages ont moins de force qu'un seul moins habile, mais seul maître absolu. Le pouvoir d'un seul est nécessaire dans les cités comme dans les familles, quand on veut saisir l'à-propos.

La fille du roi de Sparte le prouve par son exemple :

[1] Littéralement : « Dont la lance fit souvent de toi un lâche matelot, au « lieu d'un soldat de terre ferme. »

elle a porté le feu dans un autre ménage ; elle immole à la triste discorde la Troyenne infortunée, avec son enfant. Meurtre sacrilége, injuste, dénaturé ! Un jour, Hermione, tu seras en proie au repentir de ces attentats.

Mais je vois s'avancer devant le palais ce couple si étroitement uni, frappé par une sentence de mort. O femme infortunée, et toi, malheureux enfant qui meurs pour expier l'hymen de ta mère, innocent de toute faute et irréprochable devant tes maîtres !

ANDROMAQUE.

Je descends au tombeau, les mains ensanglantées par d'indignes liens.

MOLOSSE.

Ah ! ma mère, ma mère, j'y descends avec toi, sous ton aile, victime dévouée à la mort. O maîtres du pays de Phthie ! ô mon père ! viens au secours de ta famille.

ANDROMAQUE.

O cher enfant ! tu seras donc couché dans la terre sur le sein de ta malheureuse mère ; ton corps, privé de vie, reposera sur son corps glacé.

MOLOSSE.

Hélas ! hélas ! que va-t-on me faire, ainsi qu'à toi, ma mère ?

MÉNÉLAS.

Descendez dans le séjour des ombres, vous qui venez d'une ville ennemie. Vous mourez tous deux par deux arrêts différents : toi, c'est ma sentence qui te condamne ; et ton fils, c'est ma fille Hermione. De la part d'un ennemi, c'est une grande démence d'épargner

ses ennemis, lorsqu'on peut les tuer, et délivrer sa maison de toute crainte.

ANDROMAQUE.

Cher époux, cher époux, que n'ai-je ton bras et ta lance pour me défendre, fils de Priam !

MOLOSSE.

Infortuné ! quels chants magiques trouverai je pour me garantir de la mort ?

ANDROMAQUE.

Jette-toi aux pieds de ton maître, mon fils, et adresse-lui tes supplications.

MOLOSSE.

O ami, ami, ne me livre pas à la mort !

ANDROMAQUE.

Malheureuse ! je fonds en larmes ; mes yeux se mouillent sans relâche, comme la source qui, dans l'ombre, s'échappe d'un rocher.

MOLOSSE

Hélas ! quel remède trouver à mes maux ?

MÉNÉLAS.

Pourquoi tombes-tu à mes pieds en suppliant, comme devant un rocher battu par les flots de la mer ? Je suis le protecteur naturel de ma famille : mais je n'ai aucune affection pour toi ; car j'ai employé une grande partie de ma vie à m'emparer de Troie et de ta mère. Puisque tu as le bonheur d'être son fils, tu descendras avec elle chez Pluton.

LE CHOEUR.

Mais je vois Pélée qui s'approche ; il hâte vers nous ses pas appesantis par l'âge.

PÉLÉE.

Répondez-moi, femmes, et toi qui présides à cette

immolation, qu'est-il arrivé? quelle cause jette le trouble dans le palais? que signifie cette exécution sans jugement? Arrête, Ménélas; ne te presse pas d'agir sans forme de procès. Hâtons-nous[1], car, à ce qu'il me semble, cette affaire ne souffre pas de retard: c'est ici ou jamais que je voudrais retrouver la vigueur de ma jeunesse. Et d'abord dirigeons vers cette infortunée un vent propice, comme celui qui enfle les voiles. Dis-moi, je te prie, en vertu de quel jugement on te charge ainsi de liens et l'on te traîne au supplice avec ton fils? car, telle qu'une brebis qui allaite son agneau, tu succombes, pendant mon absence et celle de ton maître.

ANDROMAQUE.

O vieillard, ces gens, comme tu le vois, me conduisent à la mort avec mon fils. Ce n'est pas une fois, c'est par mille messages que mon impatience t'a fait appeler. Tu connais peut-être la discorde qui divise cette famille, et qui anime la fille de Ménélas; elle est la cause de ma mort. Et maintenant on m'arrache à l'autel de Thétis, qui a donné le jour à ton noble fils, et qui est l'objet de ton culte; on m'entraîne sans jugement, sans attendre le retour d'un maître absent; on profite de l'abandon où je me trouve, ainsi que cet enfant, qu'ils veulent, malgré son innocence, livrer à la mort avec moi. Je t'en conjure, vieillard, en tombant à tes genoux (hélas! mes mains ne peuvent toucher ton visage chéri), sauve-moi, au nom des dieux! autrement nous mourrons, et mon malheur sera une honte pour vous.

PÉLÉE.

Brisez ses liens, ou craignez ma colère; laissez ses mains en liberté.

[1] Le grec dit: « Toi, conduis-moi plus vite. » Il s'adresse au serviteur qui guide ses pas.

MÉNÉLAS.

Et moi je le défends, moi qui ne suis pas moins que toi, et qui ai bien plus de droits que toi sur cette femme.

PÉLÉE.

Comment ! Es-tu venu ici faire la loi dans mon palais ? Ne te suffit-il pas de commander à Sparte ?

MÉNÉLAS.

Elle est ma captive, je l'ai prise à Troie.

PÉLÉE.

Le fils de mon fils l'a reçue comme prix de la victoire.

MÉNÉLAS.

Ses biens ne sont-ils pas à moi, comme les miens sont à lui ?

PÉLÉE.

Pour en faire un bon usage et non un mauvais, non pour tuer violemment.

MÉNÉLAS.

Jamais tu ne l'arracheras de mes mains.

PÉLÉE.

J'ensanglanterai ta tête avec ce sceptre.

MÉNÉLAS.

Touche-moi, ose m'approcher, afin d'apprendre à me connaître.

PÉLÉE.

Lâche que tu es, fils de lâches, as-tu droit d'élever la voix parmi des hommes ? mérites-tu d'être compté parmi les hommes, toi à qui un vil Phrygien osa ravir son épouse ; toi qui laissas ta maison ouverte aux ravisseurs, et qui livras à elle-même la plus perfide des femmes ? Quand elle le voudrait, comment une jeune Lacédémonienne pourrait-elle se conserver chaste, accoutumée

qu'elle est à quitter la maison maternelle, pour se mêler aux exercices de la course et de la lutte avec les jeunes gens, les cuisses nues, et sans autre vêtement qu'une tunique courte et flottante [1]? Faut-il ensuite s'étonner si vous ne formez pas de femmes chastes? Demandez-le à Hélène, qu'on vit abandonner la couche nuptiale, et suivre, sans pudeur, un jeune amant dans une terre étrangère. Voilà donc le digne objet qui t'a fait rassembler et conduire à Troie toutes les forces de la Grèce! Ah! loin de vouloir reprendre, les armes à la main, une femme si méprisable, tu devais la rejeter loin de toi, l'abandonner à son ravisseur, la payer même, pour ne la plus recevoir dans ta maison. Mais ton esprit ne s'est point arrêté à cette heureuse idée: tu as sacrifié une foule d'ames généreuses; tu as plongé les mères dans le deuil; tu as ravi aux pères leurs courageux enfants, l'espoir de leur vieillesse. Moi-même je suis un de ces pères infortunés, et je vois en toi comme un mauvais génie, comme le meurtrier d'Achille. Seul tu es revenu de Troie sans blessure, et tu as rapporté tes armes magnifiques, enfermées dans de riches étuis, et dans le même état qu'au jour où tu quittas la Grèce. Plus d'une fois j'ai dit au fils d'Achille, avant son mariage, de se garder de ton alliance, et de ne point recevoir dans sa maison la fille d'une mère coupable; car les filles reproduisent les vices maternels. Vous donc qui cherchez une épouse, attachez-vous surtout à choisir celles qui sont nées de mères vertueuses. A tous ces torts ajoute tes crimes envers ton frère, l'ordre insensé d'immoler sa fille, tant tu craignais de ne pas recouvrer une méchante femme;

[1] Sur ces exercices gymnastiques des jeunes filles lacédémoniennes, voyez Aristophane, *Lysistrata*, v. 81, page 322 de ma seconde édition.

et, une fois maître de Troie (car j'en viens à tes derniers exploits), quand cette femme est retombée entre tes mains, tu ne l'as pas fait mourir. A peine a-t-elle découvert son sein à ta vue, le glaive vengeur est tombé de tes mains, tu as reçu ses baisers, tu as comblé de caresses un monstre souillé de vices[1], ô le plus lâche des hommes, vil esclave de l'amour! et tu viens dans la maison de mes enfants exercer tes fureurs en leur absence, et tu viens égorger lâchement une femme infortunée et un faible enfant! Mais sache que, sa naissance fût-elle encore plus illégitime[2], il te prépare de cruels repentirs à toi et à ta fille. Souvent un sol aride l'emporte sur une terre bien engraissée, et bien des bâtards valent mieux que les enfants légitimes. Emmène ta fille. Il vaut mieux s'allier à l'homme pauvre et vertueux, qu'à celui qui unit le vice à l'opulence. Pour toi, je te méprise.

LE CHOEUR.

Les contestations d'abord les plus modérées engendrent de violentes disputes parmi les hommes; aussi le sage évite d'entrer en discussion avec ses amis.

MÉNÉLAS.

Que penser de la sagesse des vieillards, et de ceux dont la Grèce estime le jugement? Quoi! Pélée, toi, fils d'un héros illustre, allié à ma famille, tu profères des paroles déshonorantes pour toi-même et injurieuses pour moi; et cela pour une esclave barbare, que tu aurais dû renvoyer par delà le Nil, par delà le Phase: et moi, je devais t'y exhorter sans cesse, car c'est une femme de l'Asie, terre jonchée des cadavres des Grecs; et elle est complice

[1] Grec: « Une chienne qui t'avait trahi. »
[2] Grec: « Fût-il trois fois bâtard. »

de la mort de ton fils. Pâris, en effet, le meurtrier d'Achille, était frère d'Hector; Hector était son époux; et tu habites sous le même toit, et tu souffres qu'elle prenne place à ta table, et qu'elle enfante chez toi une race odieuse! et lorsque, dans ton intérêt comme dans le mien, je veux l'immoler, tu l'arraches à mes mains! Cependant voyons (car il n'y a pas de honte à discuter), si ma fille n'a pas d'enfants, et que cette esclave en mette au monde, les placeras-tu sur le trône de la Phthiotide? Issus d'un sang barbare, les verra-t-on régner sur les Grecs? Est-ce encore moi qui suis insensé, qui foule aux pieds la justice, et toi seul qui aies raison? Considère encore ceci: si après avoir marié ta fille à un citoyen, elle éprouvait un pareil outrage, le supporterais-tu en silence? Non sans doute; et cependant, pour une étrangère, tu lances de telles injures contre tes amis naturels! Cependant le mari et la femme ont les mêmes droits, celle-ci lorsqu'elle est outragée par son mari, et le mari lorsqu'il a dans sa maison une femme infidèle. Celui-ci se confie dans la force de son bras; celle-là a pour appui sa famille et ses amis. Il est donc juste que je prête mon secours à ma fille. Tu es vieux, tu es vieux : ce que tu dis de moi comme général des Grecs m'est plus honorable que le silence. Quant à Hélène, son malheur ne fut pas volontaire, mais il fut envoyé par les dieux; et il a eu les suites les plus heureuses pour la Grèce. Ses peuples, inexpérimentés dans les armes et les combats, se sont formés aux vertus guerrières[1]; la pratique en toutes choses est l'école des mortels. Si, quand je revis mon épouse, je retins mon bras prêt à l'immoler, ma modé-

[1] Isocrate a fait usage de cette idée, dans son *Éloge d'Hélène*, vers la fin.

ration fut digne d'éloges. Je voudrais aussi pour ton honneur que tu n'eusses pas tué Phocus [1]. C'est par intérêt pour toi que j'en ai tant dit, et non par colère : si tu t'irrites, c'est que chez toi l'intempérance de langue est plus forte : moi, j'aurai l'avantage de la prudence.

LE CHOEUR.

Ah ! mettez fin à ces vaines paroles, pour ne pas avoir tort l'un et l'autre.

PÉLÉE.

Oh ! quel mauvais usage règne en Grèce [2] ! Lorsqu'une armée érige des trophées sur les ennemis vaincus, on ne regarde pas cette victoire comme l'ouvrage des soldats ; mais le général en remporte toute la gloire, lui qui, sans avoir fait plus que les autres avec sa lance, recueille cependant toute la renommée. Ils siégent avec gravité dans les magistratures de l'état, et écrasent le peuple de leur orgueil, tout méprisables qu'ils sont ; à côté d'eux pourtant on en voit d'infiniment plus habiles, auxquels il ne manque que d'oser et de vouloir. Ainsi ton frère et toi vous êtes enflés d'orgueil pour la prise de Troie et pour avoir commandé nos armées, tout fiers ainsi des peines et des travaux d'autrui. Mais je t'apprendrai à ne pas regarder le berger Pâris comme un ennemi plus redoutable que Pélée, si tu ne disparais au plus tôt de ce palais avec ta fille stérile ; autrement le héros issu de mon sang l'en chassera, en la traînant par les cheveux. Cette génisse stérile, parcequ'elle n'a pas d'enfants, ne veut pas souffrir que d'autres enfantent. Mais parcequ'elle est malheureuse dans sa postérité, faut-il que nous en soyons

[1] Phocus, frère de Pélée ; l'un et l'autre étaient fils d'Éaque.

[2] Ce furent ces vers que Clytus prononça devant Alexandre, et qui causèrent sa mort. Voyez Plutarque, *Vie d'Alexandre*, et Quinte-Curce, l. VIII.

privés nous-mêmes? Laissez cette femme, esclaves; voyons si quelqu'un m'empêchera de lui délier les mains. Lève-toi, infortunée, pour que je détache, en tremblant, les nœuds qui te retiennent. Barbare, as-tu osé meurtrir ainsi ces mains délicates? Croyais-tu donc avoir à enchaîner un taureau ou un lion? Craignais-tu qu'elle ne s'armât d'un glaive pour te repousser? Viens dans mes bras, jeune enfant; aide-moi à détacher les liens de ta mère. Je t'élèverai dans Phthie, pour être leur ennemi. Si la gloire des armes et la valeur dans les combats manquaient aux Spartiates, dans le reste ils n'ont aucune supériorité.

LE CHOEUR.

Les vieillards sont des êtres violents; l'irascibilité les rend intraitables.

MÉNÉLAS.

Tu te laisses trop aller à ton goût pour les injures. Je suis venu à Phthie contre mon gré; je n'y ferai et je n'y souffrirai rien d'indigne. Et maintenant, car j'ai peu de loisir, je retourne dans ma patrie; une ville voisine, et jusqu'ici notre alliée, se montre aujourd'hui notre ennemie: je vais marcher contre elle à la tête d'une armée, et la soumettre à ma puissance [1]. Quand j'aurai terminé cette expédition à mon gré, je reviendrai, et en présence de mon gendre je m'expliquerai, et j'écouterai à mon tour ses raisons. S'il punit cette esclave, et qu'il se montre à l'avenir honnête à mon égard, il me trouvera à son tour honnête pour lui; mais s'il s'emporte, il éprouvera

[1] Samuel Petit (*Miscell.*, l. III, c. 16) pense que ceci fait allusion à la guerre des Lacédémoniens contre les Argiens, à cause des violences commises par ceux-ci contre Trézène, alliée de Lacédémone : ce qui lui sert à fixer la date de l'*Andromaque* à la deuxième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, sous l'archonte Archias.

mon emportement, et sera traité comme il me traitera. Quant à tes outrages, je les supporte sans peine ; car, semblable à une ombre, tu n'as plus que la voix, incapable d'autre chose que de parler.

(Il sort.)

PÉLÉE.

Marche devant moi, mon enfant, sous l'égide de mon bras ; et toi aussi, infortunée. Après une cruelle tempête, tu as enfin trouvé un port tranquille.

ANDROMAQUE.

O vieillard, que les dieux accordent toutes les prospérités aux tiens et à toi-même, qui as sauvé mon fils ainsi que moi ! Mais prends garde que, cachés dans quelque endroit écarté de la route, ils ne m'enlèvent de force, en voyant un vieillard, une faible femme, et un enfant. Vois donc si, en échappant à présent, nous ne risquons pas d'être repris plus tard.

PÉLÉE.

Ne fais pas entendre le timide langage des femmes. Va, qui oserait porter la main sur toi, certes il ne le ferait pas impunément. Grâce aux dieux, à ma cavalerie, et à mes nombreux fantassins, je commande dans Phthie. J'ai encore de la vigueur, et ne suis pas si vieux que tu le penses. Avec un tel homme, il me suffirait d'un regard pour triompher de lui, quel que soit mon âge. Un vieillard, s'il a du cœur, vaut plus que bien des jeunes gens. Que sert la force, unie à la lâcheté ?

(Il emmène Andromaque et Molosse.)

LE CHOEUR.

Souhaitons ou de n'être pas nées, ou d'appartenir à de nobles parents et à une famille puissante : car, dans les

situations critiques, les nobles ne manquent pas de se cours. C'est dans les grandes maisons que brillent sur tout l'honneur et la gloire. Le temps n'efface pas la trac des grands hommes, et la vertu brille même parmi le morts.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire souillé d'opprobre, que de violer la justice par une puissanc odieuse. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur mais avec le temps il se change en amertume, et couvr les maisons d'infamie. La vie que j'honore, la vie que je pratique, est celle où nulle puissance n'existe hors de la justice, ni dans la famille, ni dans l'état.

O vieillard fils d'Éaque, oui, je le crois, tu signalas ta vaillance contre les Lapithes et les Centaures ; sur le navire Argo, dans une expédition célèbre, tu franchis les Symplégades sauvages, marécageuses, inhospitalières ; et lorsque pour la première fois l'illustre fils de Jupiter porta le carnage sous les murs d'Ilion, tu partageas ses exploits, et l'Europe te revit couvert de gloire.

LA NOURRICE *d'Hermione.*

O chères amies, quelle succession de maux fond sur nous aujourd'hui ! Hermione, ma maîtresse, abandonnée de son père, et troublée par la conscience du crime qu'elle a voulu commettre en faisant périr Andromaque et son fils, veut mourir ; elle craint que son époux ne la chasse ignominieusement, ou ne la punisse de mort, pour avoir attenté à des jours qu'elle devait respecter. A peine les esclaves qui la gardent peuvent-ils l'empêcher d'attacher à son cou le cordon fatal, et arracher de ses mains le glaive dont elle veut se percer : tant sa douleur est profonde, tant elle se sent coupable, en pensant

à ce qu'elle a fait ! Pour moi, je lutte pour empêcher ma maîtresse de se perdre ; mais vous, entrez dans le palais, et détournez-la de mourir : des amis nouveaux sont plus persuasifs que ceux qu'on voit tous les jours.

LE CHOEUR.

Nous entendons dans le palais les cris des serviteurs, excités par les scènes que tu nous annonces. L'infortunée ! elle montre bien le désespoir que lui cause son crime ; elle s'élance hors du palais, elle s'échappe des mains de ses serviteurs, pour se donner la mort.

HERMIONE.

Hélas ! hélas ! laissez mes mains arracher mes cheveux ; laissez-les déchirer mon visage.

LA NOURRICE.

Ma fille, que veux-tu faire ? pourquoi défigurer ton corps ?

HERMIONE.

Ah ! hélas !... vole dans les airs, loin de ma tête, voile léger.

LA NOURRICE.

Ma fille, cache ta poitrine, couvre-la de ton péplus.

HERMIONE.

Pourquoi cacher ma poitrine ? mes torts envers mon époux ne sont-ils pas à découvert, visibles à tous les yeux ? Rien n'est caché.

LA NOURRICE.

Te désoles-tu d'avoir tramé la mort de ta rivale ?

HERMIONE.

Je déplore les attentats odieux qui me rendent un objet d'horreur, oui d'horreur pour tous les hommes

LA NOURRICE.

Ton époux te pardonnera cette faute.

HERMIONE.

Pourquoi m'arracher ce poignard? rends-le-moi, chère amie, rends-le-moi, que je perce mon sein. Pourquoi m'éloigner du lacet fatal?

LA NOURRICE.

Puis-je t'abandonner dans ton délire, pour te laisser mourir?

HERMIONE.

O destinée! où trouverai-je des flammes amies pour me dévorer? où pourrai-je gravir des rochers voisins de la mer, ou dans les montagnes couvertes de forêts, pour mourir et appartenir aux enfers?

LA NOURRICE.

Pourquoi te tourmenter ainsi? Les calamités envoyées par les dieux n'épargnent aucun mortel, soit dans un temps, soit dans un autre.

HERMIONE.

Tu m'as abandonnée, mon père, tu m'as abandonnée, comme un vaisseau sans rames et sans gouvernail sur un rivage désert. Mon époux me tuera, il me tuera : je n'habiterai plus sous ce toit conjugal. De quelle divinité irai-je en suppliante embrasser la statue? Tomberai-je en esclave aux pieds d'une esclave? Que ne puis-je m'élancer loin de la terre de Phthie, sur des ailes rapides, comme un oiseau! ou que ne suis-je le navire qui, le premier poussé par la rame agile, franchit les îles Cyanées[1]!

LA NOURRICE.

Ma fille, je n'ai pas approuvé l'excès de tes torts envers cette Troyenne; et maintenant je n'approuve pas

[1] Les îles Cyanées ou Symplégades, près du Bosphore de Thrace. Allusion au voyage des Argonautes. V. le début de *Médée*.

non plus l'excès de tes craintes. Ton époux ne rejettera pas ainsi ton alliance, en cédant aux instigations d'une femme barbare. Tu n'es pas une captive qu'il ait ramenée de Troie, mais la fille d'un illustre père, qu'il a reçue avec une riche dot, et dans une ville florissante. Ton père ne te trahira pas comme tu le crains, et ne te laissera pas chasser de cette maison. Rentre donc, et ne te montre pas au devant du palais, de peur qu'il ne fût malséant pour toi d'être vue dehors.

LE CHOEUR.

Voici un étranger, comme son extérieur l'annonce, qui s'avance vers vous à pas précipités.

ORESTE.

Étrangères, est-ce ici la demeure royale du fils d'Achille?

LE CHOEUR.

Tu l'as dit; mais qui es-tu, toi qui nous fais cette question?

ORESTE.

Je suis le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre; Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Jupiter à Dodone. En passant par le pays de Phthie, j'ai jugé à propos de m'informer d'une parente. Hermione, de Sparte, est-elle vivante et heureuse? Malgré la distance qui la sépare de nous, elle ne m'est pas moins chère.

HERMIONE.

Fils d'Agamemnon, qui m'apparais comme le port au nautonnier dans la tempête, prends pitié de nous, dont tu vois l'infortune. Si je n'ai pas le rameau des suppliants, mes mains embrassent tes genoux.

ORESTE.

Eh quoi ! me trompé-je ? Est-ce la fille de Ménélas que je vois, la maîtresse de ce palais ?

HERMIONE.

C'est elle-même, celle qu'Hélène fille de Tyndare donna à son père.

ORESTE.

O Apollon secourable, délivre-la de ses maux. Qu'y a-t-il ? qui des dieux ou des mortels te persécute ?

HERMIONE.

Moi-même, mon époux, les dieux enfin, tout s'unit pour me perdre.

ORESTE.

Pour une femme, lorsqu'elle n'a pas encore d'enfant, peut-il y avoir d'autre peine que l'amour outragé ?

HERMIONE.

C'est là mon mal ; tu l'as bien deviné.

ORESTE.

Ton époux en aime-t-il une autre que toi ?

HERMIONE.

Sa captive, la veuve d'Hector.

ORESTE.

C'est une chose mauvaise, qu'un homme ait deux épouses.

HERMIONE.

Il en est ainsi : j'ai voulu me venger.

ORESTE.

Tu lui as sans doute tendu quelque piége, tel qu'une femme en dresse à sa rivale ?

HERMIONE.

J'ai voulu la faire périr avec son fils bâtard.

ORESTE.

L'as-tu tuée ? ou quelque accident te l'a-t-il ravie ?

HERMIONE.

Le vieillard Pélée a protégé les méchants.

ORESTE.

Avais-tu quelque complice de ce meurtre?

HERMIONE.

Mon père, venu de Sparte dans ce dessein même.

ORESTE.

Aurait-il ensuite été vaincu par la main d'un vieillard?

HERMIONE.

Non, mais par la honte : il est parti, et m'a laissée seule.

ORESTE.

Je comprends; tu crains la colère de ton époux, quand il saura ce que tu as fait.

HERMIONE.

Tu l'as dit. Il me tuera, et je le mérite : à quoi bon le nier? Mais je t'en conjure par Jupiter protecteur des liens du sang, emmène-moi le plus loin possible de ce pays, ou dans la maison paternelle; envoie-moi aux extrémités de la terre. Ces murs me semblent prêts à me chasser, s'ils pouvaient prendre la parole; la terre de Phthie m'a en horreur. Si mon époux, laissant l'oracle d'Apollon, arrive avant que tu ne m'aies délivrée, la mort punira mon forfait; ou je deviendrai l'esclave de cette concubine, dont j'étais naguère la maîtresse.

ORESTE.

Comment donc as-tu commis une pareille faute?

HERMIONE.

De méchantes femmes m'ont perdue par leurs conseils; elles m'ont enflé le cœur par un langage tel que celui-ci : «Souffriras-tu dans ta maison une vile captive, «une esclave qui partage ta couche? J'en jure par notre

« souveraine, chez moi du moins celle qui m'outrage-
« rait ainsi ne jouirait pas longtemps de la lumière. » Je prêtai l'oreille aux discours de ces artificieuses sirènes ; leur langage insinuant et dangereux m'égara jusqu'à la folie : car enfin pourquoi voulais-je garder un époux à vue ? Que manquait-il à mes desirs ? je nageais dans l'opulence, je régnais dans ce palais. J'aurais mis au jour des enfants légitimes, et ceux de ma rivale étaient des bâtards à moitié esclaves des miens. Oh ! que jamais, je le répète, que jamais les hommes sensés ne permettent aux femmes d'entrer dans leurs maisons, de s'introduire auprès de leurs épouses ! ce sont elles qui leur enseignent le vice. L'une est payée pour la corrompre ; une autre. qui se sent coupable, cherche à l'entraîner avec elle ; un grand nombre, par le libertinage. Voilà comment le désordre trouble les familles. Fermez les portes avec des grilles et des verroux. Les visites des femmes du dehors ne produisent rien de bon ; au contraire, elles font beaucoup de mal.

LE CHOEUR.

Ta langue se déchaîne à l'excès contre ton sexe. Il faut te le pardonner : cependant il convient aux femmes de parer les défauts des femmes.

ORESTE.

Celui-là était sage, qui a donné le précepte d'entendre les discours des hommes de leur propre bouche. Car moi, connaissant le trouble qui règne dans ce palais, et tes querelles avec la veuve d'Hector, j'aurais pu attendre pour savoir si tu restes en ces lieux, ou si la crainte de la captive t'obligera d'en sortir. Mais je me suis décidé à venir, sans attendre tes ordres, et si tu pensais

[1] Junon ou Diane.

comme je vois que tu le fais, pour t'emmener de cette maison. Car tu m'appartenais ; et si un autre est devenu ton époux, c'est par le manque de foi de ton père, qui, avant son départ pour Troie, t'avait donnée à moi pour femme, et qui ensuite te promit à celui qui te possède, s'il renversait les murs de Troie. Mais lorsque le fils d'Achille fut de retour ici, je pardonnai à ton père, et je priai Néoptolème de renoncer à ton hymen, en lui disant mes infortunes et le mauvais génie qui me poursuit ; que je pourrais trouver une épouse dans ma famille, mais difficilement ailleurs, dans l'exil qui m'éloignait de ma patrie. Il répondit par des outrages, et me reprocha durement le meurtre de ma mère, et les Furies vengeresses. Humilié par mes calamités domestiques, je souffrais, oui je souffrais ; mais je supportai mon malheur, et, forcé de renoncer à ta main, je partis à regret. Maintenant que ta fortune a changé de face, et que, tombée dans l'adversité, tu ne sais que résoudre, je te tirerai de ces lieux, et te remettrai aux mains de ton père. Telle est la force des liens du sang ; et dans le malheur il n'est rien de meilleur que les affections de la famille.

HERMIONE.

Pour ce qui est de mon hymen, ce soin regarde mon père, et ce n'est pas à moi d'en décider. Mais éloigne-moi au plus tôt de cette demeure ; craignons d'être prévenus par le retour de mon époux, et que Pélée, apprenant que j'abandonne le palais de son fils, ne se mette à ma poursuite avec des coursiers rapides.

ORESTE.

Ne redoute pas le bras d'un vieillard, et ne crains pas non plus le fils d'Achille, qui m'a outragé : cette main vient de lui dresser un piége mortel et inévitable ; je ne l'expliquerai pas d'avance, mais le rocher de Delphes

le connaîtra quand il sera temps. Le parricide lui apprendra, si les serments de mes amis sont fidèlement gardés sur la terre delphique, qu'il ne devait pas épouser celle qui me fut promise. La vengeance qu'il a demandée à Apollon du meurtre de son père, lui coûtera cher, et son repentir lui servira peu auprès du dieu qui doit le punir. Mais la mort sera le châtiment de ses accusations contre le dieu et contre moi, et il apprendra ce que peut ma haine : car Dieu renverse la fortune de ses ennemis, et se plaît à briser leur orgueil.

(Il sort avec Hermione.)

LE CHOEUR.

O Phébus, qui élevas de solides remparts sur la colline d'Ilion, et toi, dieu des mers, dont le char traîné par des chevaux marins traverse la plaine liquide, pourquoi avez-vous laissé outrager l'ouvrage de vos mains, en abandonnant la malheureuse Troie aux fureurs du dieu des combats?

Vous avez attelé les chars belliqueux sur les bords du Simoïs; vous avez moissonné les guerriers dans des combats meurtriers, pour lesquels il n'est point de couronne; et les rois d'Ilion sont renversés dans la poussière : le feu ne brûle plus sur les autels des dieux dans Troie, et ne fait plus monter aux cieux la fumée des sacrifices.

Le fils d'Atrée est mort par la main de son épouse; elle-même a payé son crime de la vie, en tombant sous les coups de son fils. La parole d'un dieu le fit agir : sur la foi de l'oracle, le fils d'Agamemnon, parti d'Argos, pénétra dans l'asile intérieur, et devint le meurtrier de sa mère!... O dieu! ô Phébus! comment pour

rais-je le croire? Combien de femmes, dans la Grèce, ont célébré par des gémissements et des cris douloureux la perte de leurs fils infortunés! elles ont abandonné leurs maisons désertes, pour voler vers un nouvel époux.

Toi et les tiens, vous n'êtes pas les seuls que de cruels chagrins aient éprouvés : la Grèce a été en proie à des maux terribles; et la foudre a sillonné les fertiles plaines de la Phrygie, en y semant la mort.

PÉLÉE.

Femmes de Phthie, répondez à mes questions : j'ai appris, par un bruit confus, que la fille de Ménélas a quitté ce palais et qu'elle est disparue. Je viens dans le desir de m'informer de la vérité; car, en l'absence de nos amis, ceux qui restent doivent veiller sur leurs intérêts.

LE CHOEUR.

Pélée, il est trop vrai : il ne serait pas convenable à moi de cacher un mal auquel je prends part moi-même. La reine s'est enfuie de ce palais.

PÉLÉE.

Quelle crainte l'y a portée? Achève de m'instruire.

LE CHOEUR.

Elle tremblait que son époux ne la forçât d'en sortir.

PÉLÉE.

Est-ce à cause du projet qu'elle avait conçu de faire périr cet enfant?

LE CHOEUR.

Oui, et par crainte de la captive, sa rivale.

PÉLÉE.

Est-ce avec son père qu'elle a fui? ou quel autre l'accompagne?

LE CHOEUR.

C'est le fils d'Agamemnon qui l'a emmenée.

PÉLÉE.

Dans quel espoir? Veut-il en faire son épouse?

LE CHOEUR.

Oui, et il médite la mort de ton fils.

PÉLÉE.

Par des embûches secrètes, ou en l'attaquant en face?

LE CHOEUR.

Dans le temple sacré d'Apollon, aidé des habitants de Delphes.

PÉLÉE.

Dieux! quelle horreur!... Vite, courez au temple de Delphes; racontez à nos amis ce qui s'est passé ici, et prévenez la mort du fils d'Achille.

LE MESSAGER.

Hélas! quelle funeste nouvelle j'apporte pour toi, vieillard, et pour les amis de mon maître!

PÉLÉE.

Ah! quel sinistre pressentiment saisit mon cœur!

LE MESSAGER.

Le fils de ton fils n'est plus, ô Pélée! il est tombé sous les coups des habitants de Delphes et de l'étranger de Mycènes.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! que vas tu devenir, vieillard? Ne tombe pas... soutiens-toi.

PÉLÉE.

Je suis perdu, je me meurs; la voix me manque, mes membres se dérobent sous moi.

LE MESSAGER.

Reprends tes forces, et écoute ce récit funeste, si tu veux venger les tiens.

PÉLÉE.

O destin, au dernier terme de la vieillesse, voilà les coups dont tu me frappes! Comment est-il mort, cet unique enfant de mon unique fils? Parle : je veux entendre ce récit, quelque pénible qu'il soit à entendre.

LE MESSAGER.

Depuis que nous étions arrivés sur la terre célèbre de Phébus, trois fois le soleil avait achevé sa course brillante, et nous avions donné ce temps à satisfaire notre curiosité ; cela parut suspect, et le peuple de ce pays consacré aux dieux s'assemblait tumultueusement : le fils d'Agamemnon, parcourant la ville, semait sourdement des discours hostiles contre nous. « Voyez, disait-il, cet « étranger qui parcourt les grottes du dieu remplies « d'or, trésor des mortels ; il vient, pour la seconde fois, « dans le dessein qui déja l'a amené, de piller le temple « d'Apollon. » Dès lors cette rumeur dangereuse se répand dans la ville, les magistrats se rassemblent ; ils établissent des gardes dans les conseils, et, en particulier, tous ceux qui ont la charge de veiller sur les trésors sacrés mettent une garde dans le temple entouré de colonnades. Ignorant ce qui se passait, nous étions devant les autels, entourés de brebis nourries dans les bocages touffus du Parnasse ; près de nous étaient nos hôtes et les prophètes de Delphes. L'un d'eux dit à Néoptolème : « Jeune homme, que demanderons-nous au dieu pour « toi? quel est le sujet qui t'amène? — Je viens, ré« pondit-il, expier une faute que j'ai commise envers « Phébus : je lui avais autrefois demandé vengeance du « meurtre de mon père. » Mais Oreste fit prévaloir son accusation, que mon maître mentait, et qu'il était venu dans des intentions coupables. Celui-ci s'avance dans le sanctuaire du temple, pour invoquer Apollon en pré-

sence de l'oracle : il était occupé à observer la flamme des victimes. Une troupe d'hommes armés était cachée sous des lauriers voisins, conduite par le fils de Clytemnestre, auteur du complot. Pyrrhus debout, exposé à tous les regards, invoquait le dieu : la troupe, armée de glaives, fond à l'improviste sur le fils d'Achille, et le frappe. Il recule, car il n'était pas mortellement blessé, et, arrachant les armes suspendues au portique du temple, il se retire derrière l'autel, et se présente comme un guerrier terrible. Alors, élevant la voix, il s'adresse aux citoyens de Delphes : « Pourquoi me tuer, s'écrie-« t-il, quand je viens dans des intentions pieuses? Quelle « est la cause de ma mort? » Personne, dans cette multitude, ne prend la parole pour lui répondre : mais ils l'attaquent à coups de pierres. Accablé sous cette grêle, il se couvrait derrière ses armes, et parait les coups, en opposant son bouclier de côté et d'autre. Mais ce fut en vain; des traits de toute espèce, les flèches, les dards, les broches des sacrifices, les couteaux à égorger les bœufs, tombaient à ses pieds. Tu aurais vu les bonds merveilleux[1] de ton fils pour éviter les attaques. Enfin, voyant qu'ils le tenaient enveloppé de toutes parts, sans lui laisser le temps de respirer, abandonnant le foyer de l'autel destiné à recevoir les victimes, il s'élance contre eux par un bond qui rappelait le saut troyen[2] : ceux-ci, comme des colombes à la vue de l'épervier, tournent le dos et se mettent à fuir. Ils tombent pêle-mêle, ou succombant sous leurs blessures, ou étouffés les uns par les autres à l'étroite issue des portes. Le lieu sacré retentit

[1] Le texte dit, la *pyrrhique*, danse vive et guerrière, dont l'invention est attribuée à Pyrrhus.

[2] Allusion au saut d'Achille, lorsqu'il s'élança du vaisseau sur le rivage de Troie.

de clameurs profanes, répétées par les échos. Semblable au calme, mon maître brillait sous ses armes étincelantes, jusqu'à ce que, du milieu du sanctuaire, se fit entendre une voix terrible, effroyable, qui ranima la fureur assoupie et rappela ses ennemis au combat. Alors le fils d'Achille tomba, percé par un habitant de Delphes, qui le fit périr avec beaucoup d'autres. Dès qu'on le vit renversé, ce fut à qui l'atteindrait avec le fer ou avec les pierres, soit de loin, soit de près. Tout son beau corps est défiguré par d'horribles blessures. Ils enlevèrent son cadavre étendu près de l'autel, et le jetèrent hors du temple. Mais nous, aussitôt, nous avons recueilli cette triste dépouille, et nous te l'apportons, ô vieillard, pour que tu l'arroses de tes larmes et que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui prophétise aux mortels, et qui rend la justice aux hommes, a reçu les expiations du fils d'Achille. Comme un homme méchant, il a fait revivre de vieilles querelles. Comment mériterait-il le nom de sage?

LE CHOEUR.

Voici le corps du roi qu'on apporte de la terre de Delphes dans ce palais. O malheureuse victime, et toi aussi malheureux vieillard, en quel état faut-il que tu revoies le jeune fils d'Achille? En le frappant, le sort cruel t'a frappé toi-même.

PÉLÉE.

Hélas! triste objet de douleur que je vois ici, et que mes mains reçoivent dans mon palais! Hélas! hélas! ô ville de Thessalie! je succombe, je meurs... je n'ai plus de postérité; il ne me reste plus d'enfants dans ma maison! O trop cruelle destinée! Vers quel ami tourner mes yeux, pour adoucir l'amertume de ma douleur? O bouche, ô joues, ô mains chéries! Ah! pourquoi le destin

ne t'a-t-il pas frappé devant Troie, aux bords du Simoïs?

LE CHOEUR.

Sa mort, ô vieillard, en eût été plus glorieuse, et ton sort plus heureux.

PÉLÉE.

O funeste hyménée, qui as perdu ma ville et ma famille! Ah! plût au ciel que jamais ma race n'eût contracté cette alliance funeste! que jamais, ô mon fils, le mauvais génie d'Hermione n'eût causé ta ruine; mais qu'auparavant la foudre l'eût frappée! Plût au ciel que jamais, pour venger ton père atteint par une flèche fatale, tu n'eusses accusé Phébus d'avoir versé le sang de ton père, le sang de Jupiter, osant, faible mortel, attaquer un dieu!

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! commençons à déplorer par des lamentations la mort de notre maître, selon la loi des mânes.

PÉLÉE.

Ah! vieillard infortuné, je répondrai par des larmes à vos tristes accents.

LE CHOEUR.

C'est par l'ordre d'un dieu; un dieu a frappé ce coup affreux.

PÉLÉE.

Mon cher fils, tu laisses ta maison déserte et ton vieux père dans l'abandon.

LE CHOEUR.

Ah! vieillard, il fallait mourir avant de creuser la tombe de tes enfants.

PÉLÉE.

Arrachons mes cheveux blancs, frappons ma tête chenue et désolée! O ma patrie, Phébus m'a ravi mes deux fils.

LE CHOEUR.

O vieillard né pour souffrir et pour voir tant d'horreurs, quelle sera ta vie à l'avenir?

PÉLÉE.

Sans enfants, dans l'abandon, sans voir de terme à mes malheurs, j'épuiserai mes souffrances jusqu'à la mort.

LE CHOEUR.

En vain une déesse t'honora de son hymen.

PÉLÉE.

Frivole honneur dont je m'enorgueillissais! tout a disparu, tout s'est évanoui.

LE CHOEUR.

Tu erres solitaire dans ce palais désert.

PÉLÉE.

Pour moi plus de patrie. Loin de moi ce sceptre inutile! Fille de Nérée, qui habites les antres sombres, je suis perdu sans ressources: tu me vois prosterné dans la poussière.

LE CHOEUR.

Quel soudain tremblement! un dieu fait sentir sa présence: voyez, mes amies, contemplez cette divinité qui traverse la lumière éthérée, et s'avance sur les fertiles prairies de Phthie.

THÉTIS.

Pélée, en souvenir de notre ancien hymen, moi, Thétis, je quitte le séjour de Nérée; et d'abord je t'engage à ne pas céder au désespoir, dans le malheur qui t'arrive. Moi-même, hélas! qui n'aurais pas dû verser des larmes sur mes enfants, j'ai vu périr le fils que j'eus de toi, Achille aux pieds légers, le premier héros de la Grèce. Je vais te faire connaître le sujet qui m'amène; écoute-

moi. Ensevelis le fils d'Achille au pied de l'autel pythien; que son tombeau soit un éternel reproche pour Delphes, et le monument honteux de la violence et de l'attentat d'Oreste. Quant à la captive Andromaque, elle doit demeurer chez les Molosses, et s'unir à Hélénus par un nœud légitime; ce fils, seul reste des descendants d'Éaque, doit la suivre: de lui doit descendre une succession de rois qui gouverneront la Molossie avec gloire [1]. Car, vieillard, ta race et la mienne ne doit pas périr ainsi, ni celle de Troie; elle aussi est l'objet de la sollicitude des dieux, quoique le ressentiment de Pallas l'ait renversée. Pour toi, pour que tu connaisses le prix de mon alliance, déesse et fille de dieu, je te délivrerai des maux de l'humanité; je ferai de toi un dieu immortel et incorruptible. Désormais, devenu dieu, tu habiteras avec moi le palais de Nérée; de là, sortant à pied sec du sein des eaux, tu verras Achille, notre fils chéri, habiter l'île aux rives blanchissantes, dans le détroit de l'Euxin [2]. Va donc dans la ville de Delphes, bâtie par la main des dieux; reporte-s-y ce cadavre, et, après lui avoir donné la sépulture, reviens dans la grotte profonde de l'antique Sépias [3]. Attends là, jusqu'à ce que

[1] La race des Éacides régna longtemps sur les Molosses. Le fameux Pyrrhus se glorifiait d'être issu du sang d'Achille. « Néoptolème, dit Plu« tarque (*Vie de Pyrrhus*), étant venu dans la Molossie avec beaucoup « de troupes, s'empara de tout le pays, et laissa après lui une longue suite « de rois, qui furent appelés les Pyrrhides; car, dans son enfance, il avait « eu le surnom de Pyrrhus. »

[2] Sur cette île, appelée *Leucé*, ou *l'île blanche*, et renommée pour avoir été le séjour d'Achille, voyez aussi *Iphigénie en Tauride*, v. 424, et Pindare, *Nem.*, IV, 80.

[3] Hérodote (VII, 191) nous fournit le meilleur commentaire de ce passage. Après avoir parlé de la tempête essuyée par la flotte de Xerxès dans les environs du cap Sépias, il ajoute: « Les mages sacrifièrent à « Thétis, d'après l'opinion des Ioniens, qui pensent que c'est dans ces

tu me voies sortir de la mer, suivie du chœur de cinquante Néréides, pour t'emmener au sein des eaux. Ce qui est arrêté par le Destin, tu dois le supporter : telle est la volonté de Jupiter. Cesse de pleurer les morts : c'est le sort que les dieux réservent aux humains ; tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE.

Fille de Nérée, illustre et généreuse épouse, je te salue : ta conduite est digne de toi et digne de tes enfants. Tu l'ordonnes, ô déesse, je calmerai ma douleur. Après avoir enseveli mon fils, je reviendrai aux grottes du Pélion, où j'ai tenu entre mes bras ton corps divin. La sagesse ne commande-t-elle pas de s'allier à des épouses issues d'un sang généreux, de marier ses enfants dans de vertueuses familles, et de ne pas convoiter une méchante femme, dût-elle apporter une dot opulente? Jamais ainsi l'on n'aura à craindre la colère des dieux.

LE CHOEUR.

Les destinées se manifestent sous bien des formes différentes ; les dieux accomplissent beaucoup de choses contre notre attente, et celles que nous attendions n'arrivent pas ; mais Dieu fraie la voie aux événements imprévus : ce qui vient de se passer en est une preuve éclatante[1].

« parages qu'elle fut enlevée par Pélée, et que toute la côte de Sépias lui « est consacrée, ainsi qu'aux autres Néréides. »

[1] Cette conclusion est aussi celle de *Médée*, d'*Alceste*, d'*Hélène*, et des *Bacchantes*.

FIN D'ANDROMAQUE.

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE.

NOTICE SUR LES SUPPLIANTES.

Les Suppliantes sont la suite des *Phéniciennes*. Les sept chefs argiens étant morts sous les murs de Thèbes, leurs mères ne purent obtenir des Thébains la restitution de leurs corps, auxquels elles voulaient donner la sépulture. Elles vinrent alors implorer l'intervention de Thésée, roi d'Athènes. Elles s'adressent d'abord à sa mère Éthra, qu'elles rencontrent à Éleusis, où elle offrait un sacrifice à Cérès. Ces mères suppliantes, qui, avec les femmes et les enfants des guerriers argiens, composent le Chœur, ont fourni le titre de la pièce.

Thésée se rend à leurs prières, et réclame les cadavres des chefs restés sans sépulture. Sur le refus des Thébains, il marche contre eux à la tête d'une armée; et, à la suite d'une éclatante victoire, il rapporte ces corps, auxquels il fait rendre les derniers devoirs. Evadné, veuve de Capanée, un des sept chefs, se précipite dans le bûcher de son époux. La cérémonie funèbre prêtait à la pompe du spectacle, et s'accordait avec le ton solennel et religieux qui règne d'ailleurs dans toute la pièce.

On voit qu'il s'agit encore ici de la religion des tombeaux, sujet qui revient si fréquemment dans les tragédies grecques. Thésée se montre ici le défenseur de la religion violée. La privation des honneurs dus aux morts était regardée à la fois comme une calamité et comme une honte pour les familles. Ce sentiment était sans doute fortifié par la croyance que les âmes de ceux qui ne recevaient pas la sépulture erraient un temps indéfini sur les bords du Styx.

Mais outre le caractère religieux répandu sur toute cette tragédie, elle avait encore un autre caractère par lequel elle ne devait pas moins attacher le public d'Euripide : c'était une pièce essentiellement politique. On sait quelle importance les anciens attachaient à tous les souvenirs de leur histoire. Ainsi dans Hérodote (IX, 27), les Athéniens, à propos d'une question de préséance, rappellent un de ces souvenirs : « Dans le temps où tous les Ar-

« giens qui suivirent Polynice au siége de Thèbes, après y avoir « perdu la vie, étaient restés privés des honneurs funèbres, n'a- « vons-nous pas, pour enlever leurs corps et leur donner la sé- « pulture sur notre territoire d'Éleusis, fait la guerre aux Cad- « méens ? »

Cette noble fierté, par laquelle un peuple entier s'associe à la politique généreuse de ses pères, n'était pas le seul intérêt que le sujet des *Suppliantes* eût alors pour Athènes. En effet, l'auteur de l'argument grec placé en tête de la pièce dit qu'elle fut représentée sous l'archonte Antiphon, la 3e année de la 90e olympiade (418 avant J.-C.), époque où les Argiens et les Lacédémoniens firent la paix et conclurent un traité d'alliance. On était alors au milieu de la guerre du Péloponnèse. (Cette même année, les Argiens firent une invasion sur le territoire de l'Attique. (*V.* Thucydide, l. V.) Soit que la tragédie ait été composée avant ou après l'invasion, le but n'en est pas moins de faire ressortir l'ingratitude des Argiens envers les Athéniens, leurs bienfaiteurs. Aussi quel effet devaient produire sur la foule des spectateurs les paroles de Minerve, lorsqu'au dénoûment elle venait recommander à Thésée d'exiger des Argiens, avant de leur rendre les cendres de leurs chefs, le serment de ne jamais porter les armes contre Athènes, et de venir à son secours si d'autres ennemis l'attaquaient ! « Et, « ajoutait-elle, si, au mépris de leur serment, ils marchaient con- « tre cette ville, appelle la malédiction et la ruine sur le pays des « Argiens. »

Il serait superflu d'insister sur l'intérêt patriotique que devait offrir le sujet, traité de ce point de vue. On rencontre d'ailleurs à chaque pas des allusions politiques soit sur le gouvernement des Athéniens, soit sur les événements contemporains ; ce qui fait dire au scholiaste que nous avons déja cité : « Cette pièce est un éloge « public d'Athènes. »

LES SUPPLIANTES.

PERSONNAGES.

ÉTHRA, mère de Thésée.
LE CHŒUR, composé d'Argiennes, mères des sept guerriers qui avaient accompagné Adraste au siége de Thèbes.
THÉSÉE.
ADRASTE.
UN HÉRAUT.
UN MESSAGER.
ÉVADNÉ, veuve de Capanée, l'un des sept chefs du siége de Thèbes.
IPHIS, père d'Évadné.
UN ENFANT, qui paraît être Sthénélus, fils de Capanée.
MINERVE.

La scène est dans le temple de Cérès, à Éleusis, bourg voisin d'Athènes.

ÉTHRA.

Cérès, divinité tutélaire de cette terre d'Éleusis, et vous, prêtres qui habitez le temple de la déesse, entendez les vœux que je fais pour moi-même, pour mon fils Thésée, pour la ville d'Athènes, et la terre [1] où règne Pitthée, qui m'y éleva dans son riche palais, moi sa fille Éthra, et me donna pour épouse à Égée, fils de Pandion, pour obéir aux oracles d'Apollon. En formant ces prières, j'ai devant les yeux ces femmes chargées d'années, qui ont quitté leurs demeures et la terre d'Argos pour venir, armées de rameaux suppliants, tomber à mes genoux : un malheur terrible les amène ; la mort leur a ravi, devant les portes de Cadmus, sept fils courageux, que le roi des Argiens, Adraste, avait menés contre Thèbes, pour rendre à son gendre exilé, à Polynice, sa

[1] Trézène.

part de l'héritage d'Œdipe. Ils ont succombé dans le combat, et leurs mères veulent ensevelir leurs corps : mais, au mépris des lois divines, ceux qui les ont en leur pouvoir ne leur permettent pas de les enlever. Partageant avec elles les maux pour lesquels elles implorent mon secours, Adraste, les yeux baignés de larmes, gémit sur le mauvais succès de la guerre qu'il a entreprise. Il me conjure de décider par mes prières mon fils à obtenir, par la persuasion ou par la force des armes, qu'on lui rende les morts, et qu'on leur donne la sépulture. Sur lui seul et sur Athènes repose tout leur espoir. Pour offrir au nom du pays les sacrifices qui précèdent le labourage, je suis venue dans ce temple, où apparut le premier épi nourricier qui hérissa la surface de la terre. Enchaînée par ce lien de feuillage, dont la religion fait toute la force, je reste devant l'autel des deux déesses Cérès et Proserpine, avec compassion pour ces mères blanchies par l'âge et privées de leurs fils, et avec respect pour les rameaux des suppliantes. J'ai envoyé à la ville un héraut vers Thésée, pour qu'il vienne, ou faire sortir ces infortunées de cette contrée, ou rompre [1] ce lien sacré qui m'enchaîne, en faisant quelque chose d'agréable aux dieux : car les femmes sages laissent tout faire par les hommes.

LE CHOEUR.

Femme vénérable par ton âge, je te conjure par ma bouche suppliante, et digne de respect à ce titre, de délivrer les corps de mes fils privés de sépulture, et indignement abandonnés pour servir de pâture aux sauvages animaux des montagnes.

Laisse-toi toucher par mes larmes ; vois sur mon vi-

[1] Voyez plus bas, vers 360.

sage ridé les traces sanglantes de mes ongles, et ma tête dépouillée de ses cheveux blancs. Car que pourrais-je faire, moi qui n'ai point recueilli dans ma maison vos tristes dépouilles, et qui ne vois pas s'élever sur la terre le monument destiné à recevoir vos cendres?

Toi aussi tu es mère, reine auguste; un fils a rendu ta couche chère à ton époux : prends part à mon infortune, ressens les maux que j'éprouve en voyant périr ceux que j'ai mis au monde; engage ton fils, que j'implore, à venir sur les bords de l'Ismène [1], et à remettre entre mes mains les corps de mes enfants privés de sépulture [2].

Dans un appareil peu séant, mais contrainte par la nécessité, je suis venue tomber à tes pieds, et faire entendre mes prières devant les autels où fume l'encens des sacrifices. Mais ma cause est juste, et tu as dans ton glorieux fils les moyens de réparer nos malheurs. Dans mon état digne de pitié, je te supplie de remettre mon fils entre mes mains : qu'il me soit permis de presser ses tristes restes dans mes bras.

Voici d'autres cris douloureux qui succèdent à nos cris douloureux; les sacrificateurs frappent leur poitrine à coups redoublés. O vous qui partagez ma douleur, vous dont les chants s'unissent à mes souffrances, formons un chœur funèbre pour rendre hommage au dieu des enfers. Déchirez votre visage, faites ruisseler le sang de vos joues; tels sont les honneurs que les vivants doivent aux morts.

Le plaisir insatiable et douloureux que je trouve à gémir fait couler mes larmes sans relâche, comme la source intarissable qui tombe d'un rocher escarpé. Il y a dans

[1] Fleuve de Thèbes.
[2] J'ai suivi la correction d'Elmsley, adoptée par M. Boissonade.

le cœur des mères un désespoir sans égal pour la mort de leurs enfants. Ah! puissé-je trouver dans la mort l'oubli de ces souffrances!

THÉSÉE.

Quels cris ai-je entendus? d'où vient que ce temple retentit de coups redoublés et de lamentations funèbres? J'accours vers ma mère; sa longue absence du palais m'inquiète : lui serait-il arrivé quelque malheur? Mais que vois-je? voici quelque chose de nouveau : ma mère assise au foyer de l'autel; des femmes étrangères l'entourent : plus d'un signe annonce leur désolation; de leurs yeux coulent des torrents de larmes; leurs chevelures rasées, et leurs vêtements de deuil, sont peu assortis à la pompe d'un sacrifice. Qu'y a-t-il donc, ma mère? c'est à toi de m'instruire, et c'est à moi de t'écouter : je m'attends à quelque chose de nouveau.

ÉTHRA.

Mon fils, ces femmes sont les mères des sept chefs qui sont morts devant les portes de Thèbes : tu vois comme elles m'entourent de rameaux suppliants.

THÉSÉE.

Et quel est celui-ci, qui pousse des gémissements si lamentables à la porte du temple?

ÉTHRA.

C'est Adraste, chef des Argiens.

THÉSÉE.

Ces enfants qui l'environnent sont-ils les siens?

ÉTHRA.

Non; ce sont les fils de ceux qui sont morts.

THÉSÉE.

Que viennent-ils nous demander avec leurs mains suppliantes?

ÉTHRA.

Je le sais, mon fils; mais c'est à eux de t'instruire.

THÉSÉE.

Parle donc, toi qui t'enveloppes dans ton manteau; c'est à toi que je m'adresse : découvre ta tête, et suspends tes gémissements; car tu n'avances à rien, si ta bouche ne s'explique.

ADRASTE.

Glorieux roi des Athéniens, Thésée, je viens en suppliant vers toi et vers la ville que tu gouvernes.

THÉSÉE.

Que demandes-tu? quel secours t'est nécessaire?

ADRASTE.

Tu sais quelle expédition désastreuse j'ai entreprise.

THÉSÉE.

Ce n'est pas sans quelque bruit que tu as pu traverser la Grèce.

ADRASTE.

J'y ai perdu la fleur des guerriers d'Argos.

THÉSÉE.

Tels sont les coups de la guerre cruelle.

ADRASTE.

Je suis allé redemander leurs corps à Thèbes.

THÉSÉE.

As-tu envoyé des hérauts sous la protection de Mercure, pour obtenir la permission de les ensevelir?

ADRASTE.

Leurs meurtriers me refusent cette consolation.

THÉSÉE.

Qu'ont-ils répondu à ta juste demande?

ADRASTE.

Quoi? ils ne savent pas supporter leur heureuse fortune.

THÉSÉE.

Viens-tu demander mes conseils? ou quel motif t'amène?

ADRASTE.

Je desire, Thésée, que tu fasses rendre aux Argiens les corps de leurs fils.

THÉSÉE.

Qu'est devenue la puissance d'Argos? c'est donc à tort qu'elle se glorifiait?

ADRASTE.

Vaine erreur! nous sommes perdus : en toi est notre recours.

THÉSÉE.

Cette résolution appartient-elle à toi seul, ou à la ville entière?

ADRASTE.

Tous les enfants de Danaüs te supplient d'ensevelir leurs morts.

THÉSÉE.

Quel motif te porta à conduire contre Thèbes sept cohortes armées?

ADRASTE.

C'était un service que je rendais à mes deux gendres.

THÉSÉE.

Auquel des habitants d'Argos avais-tu donné tes filles en mariage?

ADRASTE.

Ce n'est pas dans ma patrie que j'ai choisi mes alliances.

THÉSÉE.

Ce fut donc à des étrangers que tu donnas les filles d'Argos?

ADRASTE.

A Tydée et à Polynice le Thébain.

THÉSÉE.

Quel motif te fit préférer cette alliance?

ADRASTE.

Les obscurs oracles de Phébus m'y engagèrent.

THÉSÉE.

Que dit donc Apollon, pour décider l'hymen de tes filles?

ADRASTE.

Il m'ordonnait de donner mes filles à un sanglier et à un lion [1].

THÉSÉE.

Et comment interprétas-tu les paroles du dieu?

ADRASTE.

Tous deux vinrent de nuit, en fugitifs, à la porte de mon palais.

THÉSÉE.

De qui parles-tu? car tu en as nommé deux.

ADRASTE.

Tydée et Polynice; ils engagèrent un combat entre eux.

THÉSÉE.

Et tu leur donnas tes filles, comme aux bêtes sauvages que désignait le dieu?

ADRASTE.

Leur combat les assimilait à mes yeux à deux bêtes farouches.

THÉSÉE.

Quel motif leur avait fait quitter leur patrie?

ADRASTE.

Tydée s'exilait de sa patrie, à cause du meurtre d'un frère.

[1] Voyez *les Phéniciennes*, v. 420, page 217.

THÉSÉE.

Et le fils d'Œdipe, pour quelle raison était-il sorti de Thèbes ?

ADRASTE.

Par suite des imprécations de son père, et pour ne pas tuer son frère.

THÉSÉE.

Cet exil volontaire était un acte de prudence.

ADRASTE.

Mais celui qui resta à Thèbes viola les droits de l'absent.

THÉSÉE.

Est-ce que son frère le dépouilla de son bien ?

ADRASTE.

Pour venger cette injure, je marchai contre Thèbes ; ce qui causa ma perte.

THÉSÉE.

As-tu consulté les devins et la flamme des victimes ?

ADRASTE.

Hélas ! tu me prends par où j'ai péché.

THÉSÉE.

Tu n'avais pas, à ce qu'il paraît, la faveur des dieux pour ton entreprise.

ADRASTE.

Bien plus, je partis malgré les représentations d'Amphiaraüs [1].

THÉSÉE.

As-tu pu si légèrement dédaigner la faveur des dieux ?

ADRASTE.

J'ai cédé aux clameurs d'une jeunesse tumultueuse.

[1] Amphiaraüs était devin ; il fut cependant un des sept chefs. Voyez *les Phéniciennes*.

THÉSÉE.

Tu as écouté l'audace, au lieu de la prudence?

ADRASTE.

Erreur qui a perdu bien des chefs d'armée ! Mais, ô le plus vaillant des Grecs, roi d'Athènes, ce n'est pas sans rougir que je tombe à tes pieds, que j'embrasse tes genoux, moi, couvert de cheveux blancs, roi jadis fortuné : mais la nécessité me fait plier sous le malheur. Dérobe ces morts aux outrages, prends pitié de mes maux, et de ces mères infortunées, privées de leurs fils, condamnées à vieillir dans l'abandon. Elles ont eu le courage de venir en ces lieux, et, malgré le poids des années qui les accable, de se rendre péniblement sur une terre étrangère, non pour célébrer les mystères de Cérès, mais pour enfermer dans la tombe ceux dont les mains devaient leur rendre à elles-mêmes ce dernier devoir. Il est sage à l'homme fortuné d'envisager la pauvreté, et au pauvre d'observer les riches et de les imiter, pour prendre à son tour le goût des richesses; à ceux qui n'ont pas éprouvé le malheur, de contempler le sort des misérables : et le poëte, lorsqu'il enfante des vers, doit les enfanter dans la joie; autrement, comment serait-il capable, s'il se tourmente lui-même, de charmer les autres[1]? Cela même n'est pas juste. Peut-être dirastu : « Pourquoi, laissant de côté la terre de Pélops, im« poses-tu cette tâche à Athènes ? » Il est juste de répondre à cette question. Sparte est cruelle, et de caractère artificieux; les autres cités sont petites et sans force; la

[1] Ces réflexions peuvent sembler ici hors de place, et elles ont pu motiver les critiques de Plutarque (V. le début du *Traité sur les éloges qu'on se donne à soi-même*) : « Euripide se livre parfois à des vanteries « fatigantes, et il entremêle aux faits et aux sentiments tragiques des « propos relatifs à lui-même, et qui n'y ont aucun rapport. »

tienne seule peut soutenir une telle entreprise : elle sait plaindre le malheur, elle a en toi un chef jeune et vaillant : que de cités ont péri, faute d'un bon chef !

LE CHOEUR.

Moi aussi je t'adresse la même prière, Thésée; prends pitié de mes infortunes.

THÉSÉE.

J'ai souvent discuté cette question : on a dit que dans la vie le mal l'emporte sur le bien. Pour moi, je soutiens l'opinion contraire, que le bien l'emporte sur le mal parmi les hommes. S'il n'en était ainsi, nous ne serions pas au monde. Je rends hommage au dieu qui fit succéder à la vie grossière et sauvage des brutes une vie régulière, d'abord en nous douant d'intelligence, et en nous donnant la langue, messagère des paroles et interprète de la pensée, des fruits pour nous nourrir, et la rosée céleste pour alimenter les fruits de la terre et féconder son sein; et en outre, des abris contre les rigueurs de l'hiver et contre les ardeurs du soleil, l'art de naviguer sur les mers, pour nous procurer par des échanges les productions qui manquent à chaque contrée. Enfin, ce qui nous est obscur, ce qui se dérobe à notre connaissance, les devins nous le prédisent par l'inspection du feu, des entrailles des victimes, et du vol des oiseaux. N'est-ce pas une prétention excessive de notre part, quand Dieu répand sur notre vie une telle abondance de biens, de ne pas nous en contenter? Mais notre orgueil veut être plus fort que Dieu, et, dans l'arrogance de notre esprit, nous nous croyons plus sages que lui. Toi-même tu parais être de ce nombre, et fort peu sage ; toi qui, enchaîné par l'oracle d'Apollon, as donné ainsi tes filles à des étrangers, comme ne doutant pas de l'existence des dieux, et n'as pas craint de ternir

l'éclat de ton illustre maison par une alliance impure. Le sage ne doit pas mêler un sang criminel au sang innocent, mais acquérir des amis dont la prospérité soit appui de sa maison ; car Dieu, confondant ensemble les destinées de ceux qui sont unis, fait retomber les malheurs du coupable sur l'innocent, qui n'a point fait de mal. Et cependant lorsque tu as emmené l'armée des Argiens dans ton expédition, quand les devins ont parlé, tu as dédaigné leurs oracles, tu as passé outre, malgré la défense des dieux ; et tu as ruiné ta patrie, pour complaire à des jeunes gens avides d'honneurs, qui poussent à la guerre contre toute justice, et corrompent les citoyens, l'un pour devenir général, l'autre pour s'emparer du pouvoir et l'exercer avec insolence, celui-ci pour satisfaire sa cupidité, sans songer au peuple et aux maux qui retombent sur lui. Car trois partis divisent les états : les riches, gens inutiles et toujours avides d'amasser ; les pauvres, à qui manque le nécessaire, gens violents, livrés pour la plupart à l'envie, qui lancent contre les riches mille traits injurieux, abusés par les calomnies de leurs chefs pervers. De ces trois partis, c'est la classe moyenne qui fait le salut des états, qui maintient le bon ordre et la constitution établie. Et tu veux que je combatte pour toi ? Quelle raison honorable pourrais-je alléguer à mes concitoyens ? Adieu, laisse-nous : si tu t'es engagé toi-même dans une mauvaise voie, il n'est pas juste de nous entraîner dans ta mauvaise fortune.

LE CHOEUR.

Adraste a commis une faute ; mais le tort en est à des jeunes gens imprudents : pour lui, il faut lui pardonner.

ADRASTE.

O roi, nous venons à toi comme à celui qui peut guérir nos maux ; je ne t'ai pas pris pour juge de mes fautes, ni, si j'ai eu quelques torts, pour les punir ou me les reprocher, mais pour demander ton secours. Si tu le refuses, il faudra nous soumettre à ta volonté : car que faire? Partez, ô mères vénérables ! laissez ici ces feuillages et ces rameaux suppliants ; attestez les dieux et la terre, et la déesse armée de torches, Cérès, et la lumière du soleil ; nos supplications sacrées ne nous ont point protégées [1].

LE CHOEUR.

Tu dois avoir égard aux larmes de tes proches, et il est beau de secourir ceux qui souffrent injustement. Ta mère est fille de Pitthée, qui était fils de Pélops ; et nous que la terre de Pélops a vu naître, nous sommes issus du même sang que toi. Que vas-tu faire? trahiras-tu notre cause? chasseras-tu de tes états des femmes accablées par l'âge, victimes d'un sort qu'elles n'ont pas mérité? Non, car qui n'a son asile? les bêtes sauvages dans les rochers, l'esclave au pied des autels ; une cité battue par la tempête a recours à une autre cité ; car chez les mortels rien ne jouit d'un bonheur parfait [2].

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Marche, infortunée ; quitte le sol sacré de Proserpine ; supplie-la, en embrassant ses genoux, de faire donner la

[1] Il y a ici une lacune dans le texte. Un ancien critique a tâché de la remplir par trois vers, que nous traduisons, pour ne pas dérouter l'attention du lecteur. Le changement de ton indique suffisamment que ce n'est plus Adraste qui parle, mais le Chœur. La lacune finit avant les mots : *qui était fils de Pélops.*

[2] Nihil est ab omni parte beatum.

HORACE, *Od.*, II, XVI, 27.

sépulture aux corps de nos malheureux enfants, que nous avons perdus sous les murs de Thèbes !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Hélas ! prenez-moi, emmenez-moi, conduisez-moi ; étendez mes vieilles mains suppliantes. Par ton menton que je touche, ô prince chéri, le plus vaillant des Grecs, je te conjure en embrassant tes genoux et ta main, prends pitié d'une mère désolée, qui te supplie pour ses fils, et, comme une misérable fugitive, fait entendre un chant de deuil lamentable. Mon fils, ne laisse pas sans sépulture sur la terre de Cadmus, et en proie aux bêtes sauvages, mes fils qui étaient de ton âge ; ne sois pas insensible aux larmes d'une mère, qui te demande à genoux un tombeau pour ses enfants.

THÉSÉE.

Ma mère, pourquoi ces pleurs ? pourquoi couvrir ta tête d'un voile ? Les gémissements de ces femmes ont attendri ton cœur ; moi-même j'en ai été touché : mais relève ta tête blanchie, et cesse de répandre des larmes devant le foyer sacré de Cérès [1].

ÉTHRA.

Hélas ! hélas !

THÉSÉE.

Tu n'as pas à gémir de leurs malheurs.

ÉTHRA.

Femmes infortunées !

[1] Les larmes étaient interdites dans les sacrifices. Voyez ce que le Chœur dit à Clytemnestre, dans *Iphigénie en Aulide*, v. 1487. Cette défense avait lieu surtout dans le culte de Cérès. TITE-LIVE, l. 24, c. 6 : « *Quia Cereris sacrificium, lugentibus omnibus matronis, intermissum erat, senatus finiri luctum triginta diebus jussit.* » L. 22, c. 56 : « *Adeoque totam urbem opplevit luctus, ut sacrum anniversarium Cereris intermissum sit ; quia nec lugentibus id facere est fas, nec ulla in illa tempestate matrona expers luctus fuerat.* »

THÉSÉE.

Leur infortune n'est pas la tienne.

ÉTHRA.

Veux-tu, mon fils, que je te propose quelque chose d'honorable pour toi et pour notre cité?

THÉSÉE.

La sagesse parle souvent par la bouche des femmes.

ÉTHRA.

Mais j'hésite à expliquer ce que j'ai à te dire.

THÉSÉE.

C'est se rendre coupable, que de cacher à ses amis une vérité utile.

ÉTHRA.

Non, je ne me tairai pas, pour me reprocher plus tard un silence funeste; et, sous prétexte qu'il est malséant aux femmes de bien parler, la crainte ne me fera pas manquer à mon devoir. Je t'engage, mon fils, à considérer avant tout ce que tu dois aux dieux, de peur de leur déplaire en y manquant; car tu manques en ce seul point, irréprochable en tout le reste. Si d'ailleurs il ne s'agissait pas de réprimer l'injustice, je garderais le silence : mais ce sera une entreprise glorieuse pour toi, et je ne crains pas de t'y exhorter, mon fils, d'armer ton bras contre ces hommes violents qui veulent priver les morts de la sépulture et des honneurs funèbres, de les contraindre à ce devoir, et de réprimer ceux qui foulent aux pieds les lois de la Grèce : car ce qui maintient les états, c'est le respect des lois. On dira que par pusillanimité, quand tu pouvais conquérir pour ta patrie une couronne glorieuse, la crainte a arrêté ton bras; que tu as bien pu te mesurer avec un sanglier sauvage [1], et af-

[1] Le sanglier *Phée*, tué par Thésée à Cromyon, bourg voisin de Corinthe. V. Plutarque, *Vie de Thésée*.

fronter un obscur péril, mais que lorsqu'il s'agissait de combattre en face le casque et la lance, tu as fait preuve de lâcheté. Non certes, si tu m'appartiens, mon fils, tu n'agiras pas ainsi. Vois-tu comme ta patrie, dont on raille l'imprudence, lance de terribles regards sur les railleurs? En effet, elle grandit dans les périls. Mais les villes timides, bornées à une existence obscure, restent dans l'obscurité, à force de circonspection. Mon fils, ne viendras-tu pas en aide aux morts, et à des femmes infortunées qui implorent ton secours? Je ne crains pas pour toi, quand tu t'armes pour une juste cause; et, en voyant le peuple de Cadmus, après un premier succès, affronter encore une nouvelle chance, je suis pleine d'espoir ; car tout est soumis par Dieu à de perpétuelles révolutions.

LE CHOEUR.

O toi que je chéris, tu as dignement parlé et pour lui et pour moi, et c'est un double sujet de joie.

THÉSÉE.

Ma mère, les reproches que j'ai adressés à Adraste sont toujours fondés, et j'ai exposé mon opinion sur les torts qu'il a eus; mais je reconnais aussi la sagesse de tes avis; il n'est pas dans mon caractère de fuir les dangers. C'est par de nombreux exploits que je me suis fait parmi les Grecs le renom d'avoir toujours été le fléau des méchants : il ne m'est donc pas possible de reculer devant cette entreprise. Que diraient les envieux de ma gloire, quand toi, ma mère, si prompte à t'alarmer pour moi, tu es la première à m'engager à entreprendre cette tâche? J'y vais de ce pas ; je rachèterai les corps de ces guerriers; j'emploierai d'abord les paroles persuasives: si l'on me refuse, je les enlèverai par la force des armes, pourvu que les dieux ne me soient pas contraires. Mais

je desire avoir aussi l'assentiment de la ville entière ; et elle le donnera, si je le veux. Mais, en consultant le peuple, je le rendrai plus zélé pour cette cause. Je l'ai, en effet, constitué en état monarchique, en donnant à cette ville la liberté et l'égalité des suffrages. J'emmène avec moi Adraste, dont la vue appuiera mes discours, et je vais à l'assemblée du peuple ; et, après avoir obtenu son consentement, je rassemblerai l'élite des guerriers d'Athènes ; puis je viendrai ici, je les mettrai sous les armes, et je députerai à Créon, pour lui redemander les morts. Ainsi, femmes infortunées, délivrez ma mère de cette enceinte de rameaux suppliants [1], pour que je la conduise au palais d'Égée, en tenant sa main chérie. Malheur au fils qui ne sert pas à son tour ceux qui lui ont donné le jour ! En échange de ses pieuses largesses, il recevra de ses propres enfants autant qu'il aura donné à ses parents.

LE CHOEUR.

Argos qui élèves de nobles coursiers, ô terre de ma patrie, tu as entendu le roi, tu as entendu ses religieuses paroles, si consolantes pour le pays des Pélasges.

Puisse-t-il mettre fin à mes malheurs ! puisse-t-il arracher au sol de Thèbes nos fils tout sanglants, délices de leur mère, et mériter par ses bienfaits l'amitié de la terre d'Inachus [2] !

Une pieuse entreprise est, pour les états, un glorieux

[1] Ceci se rapporte à ce passage de la première scène, v. 33 et 39, où Éthra dit qu'elle est *enchaînée par un lien de feuillage*, que la religion ne lui permet pas de rompre.

[2] Inachus, fondateur du royaume d'Argos.

monument, que suit une éternelle reconnaissance. Que devrai-je à la ville d'Athènes? Fera-t-elle alliance avec moi, et obtiendrons-nous la sépulture pour nos enfants?

Ville de Pallas, viens au secours d'une mère infortunée, et ne laisse pas violer les lois humaines. C'est toi qui respectes la justice, qui réprimes le méchant, et qui protéges le faible opprimé.

THÉSÉE, *parlant au héraut.*

Toi qui prêtes ton ministère à la ville et à moi, en portant les messages de différents côtés, traverse l'Asope et les eaux de l'Ismène, et parle ainsi au respectable roi des Thébains : « Thésée te demande, au nom de l'union « qui doit régner entre deux peuples voisins, de donner « la sépulture aux morts, et d'obtenir ainsi l'amitié des « Érechthéides. » S'il se rend à ma prière, reviens aussitôt sur tes pas ; s'il s'y refuse, dis-lui qu'il se prépare à recevoir ma troupe guerrière ; que déja elle est sous les armes, elle s'assemble, et que je la passe en revue auprès du puits de Callichore[1]. La ville a accueilli volontiers et avec joie ce projet d'expédition, dès que mon intention lui a été connue. Mais, pendant que je parle, voici un héraut thébain qui s'avance, autant que j'en puis juger à l'apparence. Arrête : voyons s'il te dispense de partir, et si son arrivée devance mes projets.

LE HÉRAUT THÉBAIN.

Quel est le tyran[2] de ce pays? à qui dois-je porter les

[1] Puits de l'Attique, dont parlent Pausanias, Apollodore, Callimaque, etc.

[2] Τύραννος, roi absolu.

ordres de Créon, qui règne sur la terre de Cadmus, depuis qu'Étéocle a succombé devant la ville aux sept portes, sous les coups de son frère Polynice?

THÉSÉE.

Étranger, tu as débuté par une erreur, en cherchant un tyran dans ces lieux. Cette ville ne dépend pas d'un seul homme, elle est libre; le peuple y commande à son tour, et les magistrats s'y renouvellent tous les ans; la prépondérance n'y appartient pas à la richesse, et le pauvre y possède des droits égaux.

LE HÉRAUT.

En cela tu nous donnes l'avantage d'un point, comme au jeu de dés. La ville d'où je viens est gouvernée par un seul, et non par la multitude : on n'y voit pas un orateur agiter les têtes par de vains discours, ni tourner les esprits de côté et d'autre, au gré de son intérêt particulier; l'on n'y voit point le même homme, d'abord chéri et jouissant d'une haute faveur, encourir bientôt la haine, puis, couvrant ses fautes passées sous le voile de la calomnie, se dérober au châtiment. Et comment le peuple, incapable de suivre un raisonnement avec rectitude, pourrait-il régler sagement l'état? car le temps, bien plus qu'une ambition hâtive, donne le savoir. L'ouvrier, le pauvre qui vit de son travail, et dont les occupations grossières entretiennent l'ignorance, serait incapable de s'occuper des affaires publiques. Et n'est-il pas odieux pour les hommes supérieurs, de voir un vaurien, revêtu des plus hautes dignités, gouverner le peuple par sa parole, lui qui naguère n'était rien?

THÉSÉE.

Voilà un héraut amusant, et qui, par-dessus le marché, cultive l'éloquence. Mais, puisque tu as engagé ce combat, écoute; car c'est toi qui as entamé la discussion.

Rien de plus funeste à l'état qu'un tyran : là d'abord l'autorité des lois n'est plus générale ; lui seul dispose de la loi, et elle n'est plus égale pour tous. Mais les lois écrites donnent au faible et au puissant des droits égaux ; le dernier des citoyens ose répondre avec fierté au riche arrogant qui l'insulte ; et le petit, s'il a pour lui la justice, l'emporte sur le grand. La liberté règne où le héraut demande : « Qui a quelque chose à proposer pour « le bien de l'état[1] ? » Celui qui veut parler se fait connaître ; celui qui n'a rien à dire garde le silence. Où trouver plus d'égalité que dans un tel état? Partout où le peuple est le maître, il voit avec plaisir s'élever de vaillants citoyens; mais un roi voit en eux autant d'ennemis, et il fait périr les plus illustres et les plus sages, par crainte pour sa tyrannie. Comment un état pourrait-il encore être fort, quand un maître y moissonne l'audace et la jeunesse, comme on fauche les épis dans un champ au printemps? A quoi bon amasser des biens et des richesses pour ses fils, si l'on travaille seulement à enrichir le tyran? Qui prendra soin d'élever ses filles honnêtement dans sa maison, pour préparer des voluptés au tyran dès qu'il le voudra, et des larmes à sa famille? Plutôt mourir que de voir mes filles devenir la proie de la violence ! En voilà assez pour repousser tes attaques. Mais que viens-tu demander à ce pays? Et sache que si tu n'étais l'envoyé d'une ville, tu ne m'aurais pas impunément fatigué par des discours superflus. Un messager doit s'acquitter promptement de sa mission, et retourner aussitôt vers la ville qui l'envoie. Que

[1] Formule usitée dans les assemblées publiques. On en a vu un exemple dans *Oreste*. v. 876. Voyez aussi Démosthène, *sur la couronne* : Eschine, *ibid*.

Créon, à l'avenir, envoie vers nous un héraut moins bavard.

LE CHOEUR.

Quand le sort favorise les méchants, ils deviennent insolents, comme s'ils devaient être toujours heureux

LE HÉRAUT.

Je vais te répondre : Sur le point discuté entre nous, garde ton avis ; moi je suis d'un avis contraire. Mais je vous fais défense, au nom du peuple thébain, de recevoir Adraste en cette contrée ; s'il y a été reçu, qu'avant le coucher du soleil, sans être retenu par la sainte barrière des rameaux suppliants, il en soit chassé. Ne cherchez point à enlever les morts de force, puisque aucun intérêt ne vous met en rapport avec la ville des Argiens. Si tu te rends à ma demande, tu pourras gouverner ta patrie sans orages; sinon, les flots de la guerre vont se déchaîner sur nous, sur toi et sur tes alliés. Mais réfléchis ; et, sans t'irriter de mes paroles en qualité de chef d'un état libre, ne me fais pas une réponse altière, dont la force des bras soit la dernière raison. L'espérance est un don funeste, qui souvent met aux prises les cités, en exaltant à l'excès leur orgueil. En effet, lorsqu'un état vient à délibérer sur la guerre, personne ne songe plus à sa propre mort ; mais chacun détourne le malheur sur autrui. Mais si l'on avait devant les yeux la mort en déposant son suffrage, jamais la fureur de la guerre n'aurait ruiné la Grèce. Et cependant tous les hommes connaissent la différence du bien et du mal, tous savent combien la paix vaut mieux que la guerre. D'abord elle est amie des Muses et ennemie des Furies ; elle aime à peupler les états, elle se plaît à les enrichir. Méchants que nous sommes, nous abandonnons tous ces biens pour allumer la guerre : hommes et cités,

nous réduisons les hommes et les cités plus faibles en esclavage : et toi, tu veux secourir ceux qui furent nos ennemis, et donner la sépulture à ceux dont l'insolence a causé la perte? Ce n'est donc plus justement que le corps de Capanée, frappé de la foudre, reste fumant sur cette échelle qu'il a dressée contre nos murs, en jurant de les renverser, même contre la volonté des dieux ; ou que la terre entr'ouverte engloutit dans son gouffre le char du devin Amphiaraüs, et que les autres chefs gisent devant nos portes, écrasés sous les rochers qui ont brisé les sutures de leurs os? Ou vante-toi d'être plus sage que Jupiter, ou conviens que les dieux ont justement puni les méchants. Le sage doit aimer d'abord ses enfants, puis ses parents et sa patrie ; il doit travailler à sa prospérité, et non à sa ruine. La témérité est chose périlleuse dans un chef et dans un pilote : être calme à propos, c'est être habile. Le vrai courage pour moi, c'est la prudence.

LE CHOEUR.

C'était assez de Jupiter pour venger vos crimes ; il ne fallait pas encore vous porter à tant d'outrages.

ADRASTE.

Infame...

THÉSÉE.

Silence, Adraste ; ne prends pas la parole avant moi : ce n'est pas vers toi que ce héraut est envoyé, c'est vers moi ; c'est à moi de lui répondre. J'en viens d'abord au premier point : je ne reconnais pas Créon pour mon maître, et je ne le sais pas assez fort pour contraindre Athènes dans sa conduite : ce serait aller contre le cours naturel des choses, que d'obéir à ses ordres. Ce n'est pas moi qui commence la guerre ; je n'ai pas marché avec les Argiens contre la terre de Cadmus ; mais je crois

juste, sans offenser Thèbes et sans provoquer des combats meurtriers, de donner la sépulture aux morts, en respectant la loi commune de toute la Grèce. Qu'y a-t-il de blâmable dans cette conduite? Si vous avez eu à vous plaindre des Argiens, ils sont morts; vous avez tiré de vos ennemis une vengeance glorieuse pour vous, honteuse pour eux : la justice est accomplie. Laissez maintenant la terre recouvrir les morts; chacun d'eux est retourné aux lieux d'où il était venu dans le corps; l'esprit au sein de l'éther, et le corps dans la terre : car ce corps, nous ne le possédons pas en propre, si ce n'est pour l'habiter pendant la durée de notre vie; et ensuite, la terre qui l'a nourri doit le reprendre. Pensez-vous maltraiter Argos, en refusant d'ensevelir les morts? Non, c'est un affront commun à toute la Grèce, que de refuser aux morts les honneurs qui leur sont dus, et de les laisser sans sépulture : il y a de quoi rendre lâches les plus vaillants, si cette loi vient à prévaloir. Vous venez m'offenser par des paroles menaçantes, et vous tremblez si l'on recouvre ces morts de poussière? Que craignez-vous? qu'une fois ensevelis, ils ne renversent votre ville de fond en comble? ou que, dans les entrailles de la terre, ils n'engendrent des fils destinés à les venger un jour? C'est une dépense inepte de paroles, de se livrer à ces vaines et misérables frayeurs. Mais, insensés, connaissez donc les maux de l'humanité : notre vie est une lutte; les uns sont heureux peut-être, les autres le seront, les autres l'ont été. Mais la fortune se joue de nous : le malheureux lui rend hommage, pour obtenir ses faveurs; et celui qui prospère, craignant que son souffle ne l'abandonne, chante ses louanges. Pénétrés de ces vérités, supportons sans colère les offenses peu graves; et que celles dont nous sommes nous-mêmes coupables ne soient pas

funestes à notre patrie. Comment en sera-t-il ainsi? Laissez-nous donner la sépulture aux morts; ou sinon, ce qui s'ensuivra est facile à prévoir : j'irai les ensevelir de force. Car jamais on ne dira chez les Grecs que l'antique loi des dieux, confiée à ma garde et à la ville de Pandion, ait été impunément violée.

LE CHOEUR.

Courage! en marchant à la lumière de la justice, tu peux braver les vains discours des hommes.

LE HÉRAUT.

Veux-tu que par un seul mot je coupe court à tes paroles?

THÉSÉE.

Parle, si tu veux; car tu sais peu te taire.

LE HÉRAUT.

Jamais tu n'enlèveras de notre sol les corps des Argiens.

THÉSÉE.

A ton tour écoute-moi, si tu veux.

LE HÉRAUT.

J'écoute; il faut laisser à chacun son tour.

THÉSÉE.

J'enlèverai les morts des bords de l'Asope, et je les mettrai dans la tombe.

LE HÉRAUT.

Il te faudra d'abord courir le hasard des combats.

THÉSÉE.

J'ai accompli bien d'autres travaux périlleux.

LE HÉRAUT.

Ton père t'a-t-il fait invincible contre tous?

THÉSÉE.

Oui, contre les méchants; les bons, nous ne les punissons pas.

LE HÉRAUT.

Tu entreprends de grandes choses, ainsi que ta patrie.

THÉSÉE.

Et par ses grandes entreprises elle obtient de grands succès.

LE HÉRAUT.

Viens donc, la lance des fils de la terre te recevra.

THÉSÉE.

Eh quoi! des dents du dragon peut-il naître un vaillant guerrier?

LE HÉRAUT.

L'expérience te l'apprendra; mais tu es encore jeune.

THÉSÉE.

Tu ne parviendras pas à exciter mon courroux par ta jactance. Mais sors de ce territoire, et remporte les vaines paroles que tu as apportées; notre entretien n'a avancé à rien. Il faut mettre en mouvement tous les fantassins, les conducteurs de chars, et lancer contre la terre de Cadmus les coursiers fougueux qui blanchissent leurs freins d'écume. Je marcherai moi-même contre la ville aux sept portes, armé d'un glaive acéré, et me servant à moi-même de héraut. Toi, Adraste, demeure: ne mêle point ta fortune à la mienne: pour moi, aidé de mon bon Génie, je conduirai en vaillant chef une vaillante armée. Une seule chose m'est nécessaire, l'appui des dieux, protecteurs de la justice; car ces deux avantages réunis donnent la victoire; mais la valeur est inutile aux mortels, si Dieu ne lui est favorable.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

O mères infortunées de ces chefs malheureux, quelle terreur soudaine vient troubler mes sens!

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Quelle est cette nouvelle parole que tu fais entendre?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Où l'armée de Pallas va-t-elle se rassembler?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Est-ce les armes à la main, ou en paroles, que l'affaire se traitera?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Les paroles vaudraient mieux sans doute : mais si le carnage et les combats meurtriers, si le désespoir et la désolation se renouvellent, ah ! malheureuse, que dira-t-on de moi, qui serai la cause de ces désastres?

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Mais si celui qui est fier de sa prospérité était abattu par quelque nouveau coup du sort ! Cet espoir ranime la confiance dans mon cœur.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Tu parles des dieux comme s'ils étaient justes.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

D'autres qu'eux dispensent-ils les événements?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Je vois de grandes diversités dans le sort que les dieux envoient aux mortels.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Tu succombes à tes anciennes frayeurs : la vengeance appelle la vengeance, le meurtre appelle le meurtre : mais les dieux dispensent aux mortels le soulagement de leurs maux ; d'eux dépend la fin de toutes choses.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Que ne puis-je revoir les champs où s'élèvent les superbes tours, et quitter l'eau de Callichore, consacrée à Cérès !

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Si les dieux me donnaient des ailes, pour voler vers la ville arrosée par deux fleuves[1] !

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Tu connaîtrais le sort de nos amis.

DEUXIÈME DEMI-CHOEUR.

Quel sort est réservé au vaillant chef de cette contrée?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Invoquons encore une fois les dieux : cette confiance est le premier remède à nos craintes.

LE CHOEUR.

O Jupiter, époux de la fille d'Inachus, notre antique mère, prête à cette ville un appui secourable. Ces guerriers qui furent ta gloire et l'appui d'Argos, je brûle de venger leur outrage, en les plaçant sur le bûcher.

LE MESSAGER.

Femmes, je vous apporte d'heureuses nouvelles; j'ai échappé moi-même au danger (car je fus fait prisonnier dans le combat que les bataillons des sept chefs livrèrent sur les bords de Dircé), et je vous annonce la victoire de Thésée. Pour vous épargner de longues questions, j'étais serviteur de Capanée, que Jupiter a écrasé des éclats de sa foudre.

LE CHOEUR.

Ami, tu nous donnes une agréable nouvelle, en nous annonçant ta délivrance et le succès de Thésée : si de plus l'armée d'Athènes est saine et sauve, toutes tes nouvelles seront heureuses.

LE MESSAGER.

Elle est saine et sauve; elle a eu un succès tel que je

[1] L'Ismène et Dircé. Voyez *les Phéniciennes*, page 236.

l'aurais souhaité à Adraste avec ses Argiens, lorsqu'il les conduisit des bords de l'Inachus contre la ville de Cadmus.

LE CHOEUR.

Comment le fils d'Égée et ses compagnons d'armes ont-ils remporté la victoire [1]? Dis-nous-le; ton récit nous réjouira.

LE MESSAGER.

Les brillants rayons du soleil tombaient à plomb sur la terre. A la porte Électre, je fus spectateur du combat, du haut d'une tour d'où la vue s'étendait au loin. Je vois les trois tribus qui formaient les trois corps d'armée: l'un, pesamment armé, s'étendait sur les bords de l'Ismène, comme le voulaient les principes de la guerre; puis le chef lui-même, le noble fils d'Égée, avec les habitants de l'antique Cécropie, postés à l'aile droite; enfin les Paraliens, armés de lances, étaient près de la fontaine de Mars [2]: la cavalerie était partagée en nombre égal aux deux flancs de l'armée, et les chars derrière le tombeau d'Amphion [3]. Les Thébains étaient rangés au-devant des murs; ils avaient mis derrière eux les corps pour lesquels on allait combattre. La cavalerie était opposée à la cavalerie, les chars vis-à-vis des chars. Alors le héraut de Thésée parla en ces termes : « Guerriers, faites silence; « silence, bataillons thébains, écoutez-moi : nous venons « réclamer les morts pour les ensevelir, conformément « aux lois de la Grèce entière, et non pour renouveler « le carnage.» A ces paroles Créon ne répondit rien, mais il resta en silence sous les armes. Les conducteurs des quadriges commencent aussitôt le combat; et, en pous-

[1] Grec : « Érigé un trophée à Jupiter. »
[2] La même que Dircé.
[3] Voyez Pausanias, l. IX.

sant les chars à la rencontre les uns des autres, ils mettaient les combattants à la portée du javelot. Les uns s'attaquaient le fer à la main, les autres ramenaient leurs coursiers en arrière, pour opposer les combattants aux combattants [1]. Phorbas qui commandait la cavalerie des Athéniens, et les chefs de la cavalerie thébaine, voyant la mêlée des chars, engagent le combat, se disputent et s'arrachent tour à tour la victoire. Je les voyais sans les entendre, car j'étais près de l'endroit où combattaient les chars : dans l'affreux désordre que j'avais sous les yeux, je ne sais par où commencer. Peindrai-je les tourbillons de poussière qui s'élevaient jusqu'au ciel, ou les conducteurs embarrassés dans les rênes et traînés en tous sens, et les flots de sang qui ruisselaient, et les guerriers tombant de leurs chars, précipités la tête la première, et perdant la vie sous les débris des quadriges? Créon, voyant la cavalerie des ennemis victorieuse, saisit son bouclier, et s'avance, pour prévenir le découragement des siens. Mais Thésée était inébranlable à la crainte : il s'élance aussitôt, couvert de ses armes resplendissantes. Les deux armées se joignent et se mêlent, on donne et on reçoit la mort : ils s'encourageaient à grands cris : « Frappez, Thébains ! repoussez de la lance « les enfants d'Érechthée. » Les guerriers issus des dents du serpent luttaient avec vigueur, aussi notre aile gauche plia; mais leur gauche, battue par notre aile droite, prend la fuite : le combat était donc égal. C'est ici qu'il faut louer le général : sans s'arrêter à ce premier succès,

[1] Pour comprendre ce genre de combat, il faut se rappeler que sur chacun des chars se trouvait d'abord le conducteur, puis le combattant, παραβάτης, placé sur la droite du char. L'habileté du conducteur consistait à mettre son combattant en face du combattant ennemi.

il vole à l'autre aile qui chancelait ; et, d'une voix terrible qui fit retentir la terre, il s'écrie : « Enfants, si vous « ne résistez au choc impétueux des fils de la terre, c'en « est fait de la ville de Pallas. » Il inspire son audace à toute l'armée ; lui-même arme sa main de la massue formidable [1] d'Épidaure, et, la faisant mouvoir en tout sens comme une fronde, il moissonne à la fois les têtes avec les casques, et les cous détachés du tronc. Enfin, après de longs efforts, il met les ennemis en fuite. Pour moi, je poussai des cris de victoire, je sautai de joie, et je battis des mains. Les vainqueurs marchent aux portes. Les clameurs et les hurlements des jeunes gens, des vieillards retentissaient à travers la ville ; la frayeur avait rempli les temples. Thésée pouvait pénétrer au dedans des murs ; mais il arrête ses guerriers, en disant qu'il n'est pas venu pour ravager la ville, mais pour redemander les morts. Tel est le général qu'il faut élire, vaillant dans le danger, et sévère contre les excès de la multitude, qui dans la prospérité cherche à monter les degrés les plus élevés de l'échelle, et perd le bonheur dont elle pouvait jouir.

LE CHOEUR.

Maintenant que j'ai vu ce jour inespéré, je crois qu'il est des dieux ; et mes infortunes me semblent allégées, depuis que ceux-ci ont subi leur châtiment.

ADRASTE.

O Jupiter, que parle-t-on de la sagesse des malheureux mortels ? nous sommes dans ta dépendance, et nous ne faisons que ce que tu veux. Ainsi, nous ne pouvions supporter l'existence d'Argos, ni moi, ni la nombreuse jeunesse qui m'entourait ; et lorsque Étéocle vou-

[1] Enlevée à Périphète d'Épidaure. V. Plutarque, *Vie de Thésée*.

lut traiter de la paix, en offrant des conditions modérées, nous n'avons pas voulu les accepter, et nous avons été à notre perte. Alors favorisé de la fortune, comme un pauvre récemment enrichi, il se livra à un excès d'insolence, et dans ses excès il a trouvé sa ruine, le peuple insensé de Cadmus! Vains mortels, qui visez au delà du but, et méritez les maux qui vous affligent, vous refusez de croire à vos amis, et il vous faut croire à l'expérience. Et vous, cités, quand vous pouvez détourner bien des maux par la parole, c'est par le carnage et non par la parole que vous videz vos querelles. Mais à quoi bon ces réflexions? je desire savoir comment tu t'es sauvé du péril : je te ferai ensuite d'autres questions.

LE MESSAGER.

Quand le tumulte du combat eut mis la ville en mouvement, je m'échappai par les portes en même temps que l'armée y rentrait.

ADRASTE.

Apporte-t-on les morts qui ont été la cause de cette querelle?

LE MESSAGER.

Oui, ceux qui furent les chefs de sept illustres maisons.

ADRASTE.

Que dis-tu? et où est le reste des morts?

LE MESSAGER.

Ils sont ensevelis dans les vallées du Cithéron.

ADRASTE.

De quel côté? qui leur a donné la sépulture?

LE MESSAGER.

Thésée : il les a déposés près de la roche obscure d'Éleuthérie.

ADRASTE.

Et ceux qu'il n'a pas ensevelis, où les as-tu laissés?

LE MESSAGER.

Près d'ici ; car ce qu'on fait avec zèle est toujours près.

ADRASTE.

Est-ce que des serviteurs les ont enlevés des lieux souillés par le meurtre?

LE MESSAGER.

Aucun esclave n'a pris part à ce travail. On eût dit, à voir Thésée, qu'il avait chéri ces morts.

ADRASTE.

Est-ce qu'il a lui-même lavé leurs blessures?

LE MESSAGER.

Il a de plus préparé le lit funèbre, et recouvert les corps.

ADRASTE.

C'était un ministère à la fois pénible et humiliant.

LE MESSAGER.

Qu'y a-t-il d'humiliant pour l'homme dans les maux communs à l'humanité?

ADRASTE.

Ah ! que ne suis-je mort avec eux !

LE MESSAGER.

Ces regrets inutiles ne font qu'arracher des larmes à ces infortunées.

ADRASTE.

Hélas ! ce sont elles-mêmes qui m'enseignent les regrets. Mais allons, marchons à la rencontre des morts, en élevant les mains ; entonnons les chants funèbres accompagnés de cris lamentables, en appelant nos amis, dont la perte nous laisse dans une triste solitude : car la seule perte irréparable pour les mortels, c'est celle

de la vie mortelle : les autres biens peuvent se recouvrer.

LE CHOEUR.

D'un côté le bonheur, de l'autre l'infortune ! pour cette cité la gloire ; pour les chefs de l'armée un double honneur. Mais pour moi, si la vue des corps de mes fils est un spectacle plein d'amertume, il sera beau cependant, puisque je vois ce jour inespéré, tout en éprouvant la plus cruelle douleur.

Pourquoi le Temps, antique père de toutes choses, n'a-t-il pas préservé ma vie de l'hymen ? Qu'avais-je besoin d'enfants ? Je n'aurais pas eu à redouter le plus grand des malheurs, si je n'avais subi le joug de l'hymen. Mais maintenant j'éprouve la plus cruelle des douleurs, la perte de mes enfants chéris.

Les voilà donc ces tristes restes de mes fils, qui ne sont plus ! Infortunée, que ne puis-je mourir avec eux, et les accompagner dans le séjour de Pluton !

ADRASTE.

Mères infortunées, pleurez, pleurez ces morts ; répondez à mes chants lugubres par vos accents plaintifs.

LE CHOEUR.

O chers enfants, ô funeste nom de mère ! c'est toi, mon fils, c'est toi que j'appelle.

ADRASTE.

Coup affreux qui m'accable !

LE CHOEUR.

Ah ! nous avons éprouvé les plus cruelles de toutes les souffrances.

ADRASTE.

O ville d'Argos, ne vois-tu pas mon infortune ?

LE CHOEUR.

Elle voit en moi une mère éplorée, à qui la mort a ravi ses enfants.

ADRASTE.

Apportez les corps sanglants de ces malheureux guerriers, cruellement immolés par des mains indignes, et dont la mort a terminé le combat.

LE CHOEUR.

Donnez-moi les corps de mes fils, que je les serre entre mes bras, que je les presse contre mon sein.

ADRASTE.

Les voici, les voici!

LE CHOEUR.

Pesant fardeau de douleurs!

ADRASTE.

Hélas! hélas!

LE CHOEUR.

Tu ne peux exprimer ce qu'éprouve une mère.

ADRASTE.

Vous m'entendez.

LE CHOEUR.

Tu gémis sur tes maux et sur les nôtres.

ADRASTE.

Plût au ciel que le fer des Thébains m'eût frappé et renversé sur la poussière!

LE CHOEUR.

Plût au ciel que jamais l'hymen ne m'eût soumise à sa loi, et que je n'eusse point partagé. la couche d'un époux!

ADRASTE.

Vous avez devant vous une mer d'infortune, ô trop malheureuses mères!

LE CHOEUR.

Nos ongles sillonnent nos joues, nous couvrons notre tête de cendres.

ADRASTE.

Hélas ! hélas ! que la terre s'ouvre et m'engloutisse ! que mes membres déchirés soient dispersés par la tempête ! que la foudre de Jupiter écrase ma tête !

LE CHOEUR.

Funeste hymen que tu as formé, funeste oracle d'Apollon, qui t'ordonna cet hymen ! Une Furie qui sème la désolation a quitté la maison d'Œdipe pour envahir la tienne.

THÉSÉE.

Je voulais vous interroger pendant que vous répandiez vos lamentations sur l'armée ; mais je laisserai ces discours, et je m'adresse maintenant à Adraste. Quelle était l'origine de ces héros, illustres entre les mortels par leur courage ? comme supérieur en sagesse, dis-le à ces jeunes citoyens, car tu le sais. Je connais les exploits, supérieurs à toute expression, par lesquels ils espéraient s'emparer de la ville de Thèbes. Mais il est une chose que je ne te demanderai pas, de peur de faire rire [1] ; c'est le nom des adversaires que chacun d'eux eut à combattre, ou dont la lance leur a fait des blessures : car ce sont des propos également vains de la part de ceux qui les tiennent et pour ceux qui les écoutent, de prétendre, après avoir pris part à un combat où mille lances ont étincelé à vos yeux, raconter exactement qui

[1] Ceci est une critique d'Eschyle, qui, dans *les Sept chefs devant Thèbes*, se laisse aller à de longs détails de ce genre. On a déjà vu une critique semblable, dans *les Phéniciennes*, v. 751, page 234.

s'est comporté en brave. Non, je ne saurais ni faire de pareilles questions, ni croire à ceux qui osent y répondre. A peine a-t-on le temps de veiller à sa propre vie, quand on est en face de l'ennemi.

ADRASTE.

Écoute donc : c'est une tâche qui m'est douce d'avoir à faire l'éloge de ces amis, dont je ne veux rien dire que de vrai et de juste. Vois-tu celui-ci, que la foudre de Jupiter a frappé? c'est Capanée ; il jouissait d'une brillante fortune, et n'en conçut jamais d'orgueil ; ses sentiments n'avaient rien de plus fier que s'il eût été pauvre, fuyant ceux qui tiraient vanité d'une table somptueuse, et qui dédaignaient une vie frugale : car, disait-il, le mérite ne réside pas dans les mets qui nous servent de pâture, et peu suffit à nos besoins. Il était ami véritable, pour les absents comme en leur présence[1], et le nombre de pareils amis n'est pas grand : cœur sincère, abord affable, jamais de violence envers ses serviteurs, ni envers les citoyens ! Le second est Étéocle[2], héros exercé à la pratique de la vertu : il était jeune, et dénué des biens de la fortune, mais il obtint de nombreux honneurs dans la terre d'Argos. Ses amis lui offrirent souvent de l'or, qu'il ne voulut point recevoir, pour ne pas laisser asservir son caractère, et ne pas plier sous le joug de l'argent. C'étaient les méchants, et non la cité, qu'il haïssait ; car une cité n'est pas coupable du mauvais renom que lui donne un méchant qui la gouverne. — Le troisième est Hippomédon : dès l'enfance, il réso-

[1] Hippolyte se donne le même éloge, vers 998.

[2] On ne confondra pas cet Étéocle, Argien, et fils d'Iphis, avec l'Étéocle thébain, fils d'Œdipe. Il n'est pas nommé dans *les Phéniciennes*, où Adraste le remplace comme un des sept chefs ; mais on le retrouve dans *les Sept chefs* d'Eschyle, et dans *Œdipe à Colone*, v. 1310.

lut de négliger les plaisirs des Muses et les douceurs de la vie; il habitait les champs, et, endurcissant son corps à la fatigue, il aimait tout ce qui fortifie le courage : ardent à la chasse, à monter à cheval, et à tendre l'arc, il voulait offrir à sa patrie un citoyen capable de la défendre. — Cet autre est le fils de la chasseresse Atalante, Parthénopée, qui par sa beauté effaçait tous les autres. Il était d'Arcadie, il vint sur les bords de l'Inachus, et fut élevé dans Argos : et d'abord, comme il convient aux étrangers admis à séjourner dans le pays, il ne se rendit ni à charge ni odieux aux citoyens ; jamais il ne fut querelleur, défaut le plus propre à rendre un homme insupportable, soit citoyen, soit étranger : et lorsqu'il fut admis dans les rangs de l'armée, il défendit le pays comme un véritable Argien : il se réjouissait de ses succès, et s'affligeait de ses revers ; et quoiqu'il eût bien des amants, et qu'il ne fût pas moins aimé des femmes, il conserva toujours une pureté sans reproche. — Pour Tydée, je ferai de lui un grand éloge en peu de mots : il ne brillait pas par la parole, mais sous le bouclier il avait l'esprit ingénieux et fécond en stratagèmes : inférieur à son frère Méléagre par la prudence, il se fit un nom égal dans la science de la guerre, et mit tout son génie inventif dans l'art de combattre : cœur avide de gloire, esprit riche et fécond pour agir, inférieur lorsqu'il s'agissait de parler. Après ce que je viens de te dire, ne t'étonne plus, Thésée, que de tels hommes aient affronté la mort devant Thèbes : la bonne éducation inspire le sentiment de l'honneur ; l'homme exercé à la vertu rougirait de devenir un méchant. Le courage peut s'apprendre [1], puisqu'on

[1] Nous avons eu l'occasion de rappeler, dans *les Phéniciennes*, qu'on agitait dans les écoles des philosophes la question de savoir si la vertu peut s'apprendre. Voyez le *Ménon* de Platon.

enseigne à l'enfant à entendre et à répéter les connaissances qu'il ignore. Ce qu'on a appris dans l'enfance, on le conserve jusque dans la vieillesse. Pères, élevez donc bien vos enfants.

LE CHOEUR.

O mon fils! c'est pour mon malheur que je t'ai nourri, que je t'ai porté dans mon sein, que j'ai souffert les douleurs de l'enfantement. Et maintenant Pluton jouit de mes peines, et je n'ai plus de soutien pour ma vieillesse, moi qui avais mis au monde un fils.

THÉSÉE.

Les dieux, en engloutissant dans les entrailles de la terre le généreux fils d'Oïclée[1] avec son quadrige, ont fait hautement son éloge. Le fils d'Œdipe, Polynice, mérite aussi nos louanges; car il était mon hôte avant qu'il ne quittât sa patrie pour se retirer dans Argos par un exil volontaire. Mais sais-tu ce que je desire pour la sépulture de ces corps?

ADRASTE.

Je ne sais, si ce n'est que je suivrai tes ordres.

THÉSÉE.

Pour Capanée, que la foudre de Jupiter a frappé,

ADRASTE.

Veux-tu l'ensevelir séparément, comme sacré?

THÉSÉE.

Sans doute; et tous les autres sur un bûcher commun.

ADRASTE.

Où placeras-tu le monument séparé de Capanée?

THÉSÉE.

Ici, près de ce palais, on élèvera le tombeau. Lais-

[1] Amphiaraüs, dont le corps n'avait pu être rapporté avec ceux des autres chefs, puisqu'il avait été englouti dans la terre. Quant à Polynice, il avait été enseveli par sa sœur. Voyez l'*Antigone* de Sophocle.

sons-en le soin aux esclaves; et nous, chargeons-nous des autres. Qu'on porte les cadavres devant nous.

ADRASTE.

Mères infortunées, suivez les corps de vos fils.

THÉSÉE.

Ce que tu dis là, Adraste, est sans utilité.

ADRASTE.

Comment?

THÉSÉE.

Il ne convient pas aux mères de toucher les corps de leurs enfants : elles mourraient en les voyant si défigurés. C'est un spectacle odieux, même au prince des morts. Pourquoi donc veux-tu ajouter à la douleur de ces femmes?

ADRASTE.

Tu dis vrai. — Vous, restez ici patiemment; Thésée a raison. Lorsque nous aurons mis les corps sur le bûcher, vous viendrez recueillir leurs ossements. Mortels infortunés, pourquoi vous armer de lances, et vous animer au meurtre les uns des autres? Arrêtez; mettez un terme à ces fatigues; restez au sein des villes, et vivez paisibles au milieu d'habitants paisibles. La vie est courte; il faut la traverser le plus facilement possible, et non dans les dangers.

LE CHOEUR.

Je n'ai plus de fils, je ne suis plus une heureuse mère, il n'est plus de bonheur pour moi parmi les mères argiennes. Diane, qui préside aux enfantements, n'aura plus de commerce avec nous, qui avons perdu nos enfants. Ma vie sera misérable; telle qu'un nuage fugitif, je suis le jouet des vents orageux.

Nous étions sept mères, qui avions enfanté sept fils, il-

lustres entre tous les Argiens; et maintenant, sans enfants, je vieillis dans l'abandon le plus misérable, ne comptant ni parmi les morts, ni parmi les vivants; ma destinée s'achève en dehors des uns et des autres.

Infortunée, ce qui me reste, ce sont mes larmes; les tristes monuments que je conserve de mon fils, ce sont des chevelures coupées en signe de deuil, des couronnes déposées, les offrandes qu'on fait aux morts, des chants odieux à Apollon, à la chevelure d'or. Dès le matin, réveillée par la douleur, j'arroserai mon voile de mes larmes.

Mais déja je vois le monument de Capanée et sa tombe sacrée; je vois hors du palais les dons que Thésée offre aux mânes : près de nous s'avance la noble épouse du héros que la foudre de Jupiter a frappé, Évadné, à qui le roi Iphis a donné le jour. Pourquoi s'arrête-t-elle sur ce rocher élevé qui domine le palais, après s'être dirigée vers nous?

ÉVADNÉ.

Pourquoi le soleil a-t-il fait briller son éclatante lumière? pourquoi la lune a-t-elle lui dans les cieux, d'où elle éclaire les danses nocturnes des nymphes légères, lorsque la ville d'Argos célébra, par des chants, la joie de mon hymen avec le héros Capanée, à l'armure d'airain? Je suis accourue de ma maison, furieuse et désespérée, pour m'emparer du bûcher et m'enquérir du tombeau de mon époux, afin de terminer avec lui, chez Pluton, ma vie douloureuse, et de trouver la fin de mes peines. La mort est douce, quand on partage la mort de ceux qu'on aime, et que le sort nous accorde cette faveur.

LE CHOEUR.

Tu vois ici, près de l'endroit où tu te tiens, le bûcher, trésor de Jupiter, où repose ton époux, consumé par les feux de la foudre.

ÉVADNÉ.

Je vois enfin le terme là où je me suis arrêtée ; la fortune a conduit mes pas. Pour satisfaire à ma gloire, je vais, du haut de ce roc, me précipiter dans le bûcher, et unir, au sein des flammes ardentes, mon corps à celui d'un époux chéri ; couchée à ses côtés, je descendrai dans la demeure de Proserpine. Non, cher époux, mon cœur ne te trahira point dans la tombe. Adieu, flambeau nuptial, adieu, hyménée ! puissent mes enfants contracter dans Argos d'heureuses alliances ! puisse un digne époux s'unir à ma fille avec la tendresse d'un cœur sincère !

LE CHOEUR.

Mais voici ton père lui-même, le vieil Iphis, qui s'avance vers nous pour apprendre de tristes nouvelles ; il ne savait rien , et ce qu'il va entendre le plongera dans la douleur.

IPHIS.

O fille infortunée, et moi, infortuné vieillard, je trouve un double deuil dans ma maison : tandis que je me prépare à reporter dans sa patrie le corps de mon fils Étéocle, qui a succombé sous la lance thébaine, je cherche ma fille, l'épouse de Capanée, qui s'est échappée de sa maison, dans le desir de mourir avec son époux. Depuis quelque temps on veillait sur elle ; mais, quand les malheurs survenus ont fait relâcher ma surveillance, elle

est partie. Je suppose qu'elle doit être ici; dites-moi si vous le savez[1].

ÉVADNÉ.

Pourquoi interroger ces femmes? Me voici sur ce rocher, mon père, telle qu'un oiseau, au-dessus du bûcher de Capanée, et prête à prendre mon élan funeste.

IPHIS.

Ma fille! quel transport? pourquoi cette parure? qui t'a fait quitter la maison paternelle, pour venir sur cette terre?

ÉVADNÉ.

Tu t'irriterais si tu apprenais mes desseins; mais je ne veux pas t'entendre, mon père.

IPHIS.

Eh quoi! n'est-il pas juste que ton père en soit instruit?

ÉVADNÉ.

Tu ne serais pas bon juge de ma résolution.

IPHIS.

Mais pourquoi ces ornements dont tu es parée?

ÉVADNÉ.

Cette parure signifie quelque chose d'important, mon père.

IPHIS.

Elle convient peu au deuil que commande la mort de ton époux.

[1] Évadné et Iphis étaient venus, chacun de leur côté, d'Argos à Éleusis, l'une pour chercher le tombeau de Capanée, l'autre pour retrouver le corps d'Étéocle. Il fallait donc que la nouvelle de la victoire de Thésée et de la translation des corps fût déja parvenue de Thèbes à Argos. Nouvelle preuve que les tragiques grecs ne mesuraient pas par un rigoureux calcul le temps écoulé, et qu'ils laissaient là-dessus une grande marge à l'imagination du spectateur.

ÉVADNÉ.

C'est que je suis préparée pour un projet nouveau.

IPHIS.

Et cependant tu te montres près de la tombe et du bûcher ?

ÉVADNÉ.

C'est là que je viens gagner une noble victoire.

IPHIS.

Quelle victoire ? Je desire l'apprendre.

ÉVADNÉ.

Sur toutes les femmes que le soleil éclaire.

IPHIS.

Dans les ouvrages de Minerve, ou par la sagesse de ton esprit ?

ÉVADNÉ.

Par mon courage ; car je suivrai mon époux dans la tombe.

IPHIS.

Que dis-tu ? que signifie cette énigme absurde ?

ÉVADNÉ.

Je vais me précipiter dans le bûcher de Capanée.

IPHIS.

O ma fille, ne parle pas ainsi devant la foule.

ÉVADNÉ.

Je veux que tous les Argiens le sachent.

IPHIS.

Je ne souffrirai point cet acte de démence.

ÉVADNÉ.

Cela n'en sera pas moins ; car ta main ne saurait m'arrêter. C'en est fait, je m'abandonne ; sujet de regrets pour toi, mais de joie pour moi et pour l'époux dont je partage le bûcher.

LE CHOEUR.

O femme, voilà un cruel héroïsme.

IPHIS.

Infortuné ! ô femmes d'Argos, je succombe.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas ! sort funeste, spectacle déchirant pour toi !

IPHIS.

Vit-on jamais un plus malheureux père?

LE CHOEUR.

Vieillard infortuné, tu as ta part dans la fatale destinée d'Œdipe, ainsi que ma malheureuse patrie.

IPHIS.

Hélas ! que n'est-il donné aux mortels de revenir à la jeunesse, pour vieillir une seconde fois ! Dans nos maisons, si quelque chose est à reprendre, nous le corrigeons en changeant d'avis ; mais on ne peut corriger la vie. Mais si nous pouvions rajeunir et vieillir deux fois, grace à cette seconde existence, celui qui aurait commis une faute pourrait la corriger. Pour moi, jadis, en voyant des pères entourés de leurs enfants, je ressentais le desir d'en avoir, et je brûlais de devenir père ; mais si j'avais déja passé par là, et que j'eusse éprouvé, après être devenu père, combien il est douloureux de perdre ses enfants, jamais je ne serais retombé dans le malheur que j'éprouve aujourd'hui, moi qui ai mis au monde un fils vaillant, pour me le voir ensuite cruellement arracher. Infortuné ! que faire à présent? Irai-je dans ma maison? j'y trouverai la solitude d'un vaste palais, et l'abandon qui attend ma vie. Irai-je dans la demeure de Capanée, séjour qui me fut cher, lorsque ma fille vivait? Mais elle n'est plus, elle qui se plaisait à approcher de mon visage sa bouche caressante, et à tenir ma tête entre ses mains. Pour un père déja vieux, rien n'est plus doux

qu'une fille : les fils ont l'ame plus fière, mais moins affectueuse et moins disposée aux caresses. Eh bien donc, conduisez-moi au plus tôt dans ma demeure, plongez-moi dans les ténèbres ; je veux y laisser périr sans nourriture mon corps, déja consumé par l'âge. Que me servira de toucher les cendres de mon enfant ? O vieillesse indomptable, que je te hais ! Je hais aussi tous ceux qui cherchent à prolonger la vie par des aliments, des breuvages et des secrets magiques, détournant le cours naturel, pour éviter la mort ; eux qui, désormais inutiles sur la terre, devraient mourir, et céder la place à la jeunesse

---

DEMI-CHOEUR.

Hélas ! voilà qu'on rapporte les os de nos enfants, dont la flamme a consumé les corps : soutenez, fidèles esclaves, une mère débile (car la perte de mes fils m'a ravi toutes mes forces), qui traîne trop longtemps une vie consumée par la souffrance. Est-il pour les mortels une douleur plus grande, que de voir mourir ses enfants ?

UN ENFANT.

Malheureuse mère, je rapporte du bûcher les cendres de mon père, fardeau que la douleur rend bien pesant, et qui tient pourtant dans cette urne étroite.

DEMI-CHOEUR.

Ah ! tu fais verser de douces larmes à ta mère, en lui apportant ces cendres légères, qui remplacent les corps de ces héros jadis illustres dans Mycènes.

L'ENFANT.

Et moi, infortuné, privé d'un tendre père, j'habiterai une maison déserte ! Celui qui m'a donné le jour ne me serrera plus dans ses bras.

DEMI-CHOEUR.

Hélas ! qu'est devenu le fruit de mes douleurs ? Où est le prix de mes veilles, et les peines de l'éducation maternelle, et les soins vigilants qui écartaient le sommeil de mes yeux, et les doux embrassements d'un fils ?

ADRASTE.

Tes fils ne sont plus, malheureuse mère, ils ne sont plus : l'éther les a reçus dans son sein, depuis que la flamme a réduit leurs corps en cendres ; ils se sont envolés vers Pluton.

L'ENFANT.

Mon père, tu entends les gémissements de tes fils. Un jour, armé d'un bouclier, je vengerai ta mort...

DEMI-CHOEUR.

Puissent tes vœux s'accomplir, ô mon fils !

L'ENFANT.

Et qu'avec l'aide des dieux je voie arriver la justice vengeresse pour mon père ! Notre malheur ne sommeille pas encore dans l'oubli.

LE CHOEUR.

Ah ! c'est assez de gémissements sur les coups de la fortune ; c'est assez de nos douleurs.

L'ENFANT.

Les bords de l'Asopus me verront-ils un jour, couvert d'armes d'airain, commander les fils de Danaüs ?

DEMI-CHOEUR.

Et venger la mort d'un père.

L'ENFANT.

Mon père, je crois encore te voir devant mes yeux.

DEMI-CHŒUR.

Déposer un tendre baiser sur ton visage.

LE CHOEUR.

Le bruit de tes paroles s'évanouit dans les airs : double douleur et pour ta mère et pour toi, qui n'oubliera jamais le malheur dont ton père fut victime.

DEMI-CHOEUR.

Doux et cruel fardeau, sous qui mon cœur succombe ! je presserai ces cendres contre mon sein.

L'ENFANT.

Je me lamente en entendant ces tristes paroles ; elles ont ému mon cœur.

LE CHOEUR.

O mon fils, tu n'es plus : je ne te verrai plus, image chérie de ta mère !

THÉSÉE.

Adraste, et vous femmes d'Argos, vous voyez ces enfants, qui portent dans leurs mains les cendres des héros qui leur ont donné le jour ! je les ai reconquises, et c'est Athènes ainsi que moi qui vous les donne. Conservez-en le souvenir reconnaissant, en voyant ce que vous avez obtenu de moi. Je vous adresse à tous le même avis, d'honorer cette ville, et de transmettre aux fils de vos fils la mémoire de ses bienfaits ; et que Jupiter et tous les dieux du ciel soient témoins des bienfaits que vous avez reçus de nous.

ADRASTE.

Oui, Thésée, nous savons quels services tu as rendus à la terre d'Argos, qui était dans la détresse, et nous en conserverons une reconnaissance qui ne vieillira pas. Le généreux secours que tu nous as donné mérite de notre part un pareil retour.

THÉSÉE.

Quel autre service dois-je encore vous rendre?

ADRASTE.

Sois heureux : tu le mérites, toi et la ville que tu gouvernes.

THÉSÉE.

Que tes vœux s'accomplissent, et puisses-tu jouir du même bonheur!

MINERVE.

Écoute, Thésée, les paroles de Minerve, et obéis à ses ordres, dans l'intérêt de ce pays. Ne livre pas si aisément ces os à emporter sur la terre d'Argos ; mais, pour prix de tes travaux et de ceux d'Athènes, exige d'abord un serment solennel : c'est Adraste qui doit le prononcer ; en qualité de roi, il a l'autorité nécessaire pour jurer au nom de tout le pays de Danaüs. Ce serment doit être que jamais les Argiens ne porteront la guerre dans cette contrée, et que, si d'autres ennemis l'envahissent, ils les repousseront les armes à la main ; et si, au mépris de leur serment, ils marchaient contre cette ville, appelle la malédiction et la ruine sur le pays des Argiens. Apprends de moi en quel lieu tu dois immoler les victimes. Tu possèdes dans ton palais un trépied d'airain, que jadis, après avoir renversé les murs de Troie, Hercule, pressé de courir à quelque autre entreprise, te chargea de placer sur l'autel d'Apollon Pythien. Sur ce trépied immole trois brebis, et grave le serment dans sa cavité, et ensuite laisse-le sous la garde du dieu qu'on adore à Delphes, comme un monument de l'alliance, et comme un témoignage aux yeux de la Grèce. Quant au glaive acéré qui t'aura servi à égorger les victimes,

cache-le dans les entrailles de la terre, auprès des bûchers des sept chefs; et si jamais ils marchaient contre Athènes, la vue de ce glaive jetterait l'épouvante parmi eux, et leur préparerait un retour funeste. Après avoir exécuté ce que je viens de te prescrire, laisse sortir de cette terre la cendre de ces héros. Que l'endroit où leurs corps ont été purifiés par le feu devienne un bois sacré, près de la route même consacrée à la déesse isthmienne. Voilà ce que j'avais à te dire. Je dis maintenant aux fils des Argiens : Parvenus à l'âge viril, vous porterez le ravage dans la ville que baigne l'Ismène, et vous vengerez la mort de vos pères, toi, Égialée [1], succédant à ton père comme chef des guerriers, et toi, fils de Tydée, venant du pays des Étoliens, et à qui ton père donna le nom de Diomède. Mais il vous faut attendre le moment où un tendre duvet ombragera vos joues, pour armer les enfants de Danaüs, et les lancer contre la ville aux sept portes. Vous apparaîtrez, au grand effroi des Thébains, comme deux lionceaux aguerris, pour ruiner leur ville. Tels sont les arrêts du Destin. Désignés dans la Grèce sous le nom d'Épigones [2], vous laisserez à la postérité de nobles sujets de chants, tant, avec la faveur divine, votre expédition sera glorieuse!

THÉSÉE.

O Minerve, ma maîtresse, j'obéirai à tes ordres; car tu es mon guide et tu m'empêches d'errer. J'enchaînerai Adraste par un serment. Daigne seulement me diriger.

[1] Égialée était fils d'Adraste.

[2] On désigna par le nom d'Épigones les fils des sept chefs qui renouvelèrent la guerre contre Thèbes. Eustathe, *Iliad.*, IV, donne leurs noms : c'étaient Égialée, fils d'Adraste; Thersandre, de Polynice; Diomède, de Tydée; Sthénélus, de Capanée; Stratolaüs, de Parthénopée; Polydore, d'Hippomédon; Alcméon et Amphilochus, d'Amphiaraüs; et Mélon, d'Étéocle.

Aussi longtemps que tu conserveras ta faveur à cette ville, nous n'avons rien à craindre de l'avenir.

LE CHOEUR.

Allons, Adraste, prêtons le serment que réclament Athènes et Thésée. Les services qu'ils nous ont rendus méritent notre reconnaissance.

FIN DES SUPPLIANTES.

LE CYCLOPE,

DRAME SATYRIQUE.

NOTICE SUR LE CYCLOPE.

Le Cyclope d'Euripide est le seul monument qui nous reste d'un genre intermédiaire entre la tragédie et la comédie, et appelé par les Grecs drame satyrique. Ce nom était emprunté aux Satyres, qui jouaient un rôle obligé dans ces pièces. Comme compagnons de Bacchus, ils figuraient naturellement dans les fêtes et dans les représentations célébrées en l'honneur de ce dieu ; et les anciens chœurs, qui furent l'origine de la tragédie, étaient en effet composés de Satyres. Mais lorsque la tragédie, en se développant, eut pris ce caractère de gravité qui convenait à une action sérieuse et pathétique, elle dut exclure les Satyres, dont la gaieté et la pétulance étaient mieux assorties au genre bouffon. Le chœur primitif forma à son tour un genre spécial, destiné à rappeler le culte de Bacchus, que la tragédie, dans ses progrès, semblait avoir oublié peu à peu ; au point que les spectateurs, voyant mettre en scène tous les sujets héroïques de leur antique histoire, s'écrièrent d'abord : « Qu'est-ce que cela a de commun avec Bacchus ? » mot qui devint proverbe.

Le drame satyrique participait de la tragédie en ce qu'il lui empruntait ses sujets et ses personnages ; la mythologie et les héros d'Homère fournissaient d'ordinaire l'action, qui était simple, et dont le dénouement n'était jamais funeste. Le chœur des Satyres, qui en était un élément obligé, y mêlait, par ses bouffonneries, des accessoires propres à exciter la gaieté. Par ce côté, l'ouvrage se rapprochait de la comédie.

La décoration, qui, pour la tragédie, représentait habituellement des palais, des temples, des portiques, ou, pour la comédie, des maisons particulières, devait ici représenter quelque site agreste, des montagnes, des bois, des rochers. Enfin un genre de danse distinct, appelé *sicinnis*, était réservé à cette espèce de drame.

Tels sont les divers caractères qui se retrouvent dans *le Cyclope* d'Euripide. Le sujet en est pris dans *l'Odyssée*. C'est Ulysse captif dans l'antre de Polyphème, et enivrant le Cyclope pour le priver de la vue et se soustraire à son pouvoir. Sur les bords de la Si-

cile, où les vents l'ont jeté, Ulysse rencontre Silène et les Satyres ses fils, qui sont eux-mêmes tombés entre les mains de Polyphème, tandis qu'ils cherchaient à travers les mers Bacchus, que des pirates ont enlevé. Les Satyres, devenus les esclaves du Cyclope, dont ils gardent les brebis, se liguent avec Ulysse contre le géant qui les tyrannise. Leur poltronnerie, et la passion de Silène pour la liqueur de Bacchus, égaient cette action. Enfin ils s'embarquent à la suite d'Ulysse, quand le Cyclope est vaincu.

LE CYCLOPE.

PERSONNAGES.

SILÈNE.
CHŒUR de Satyres.
ULYSSE.
LE CYCLOPE.

La scène est à l'entrée de la caverne de Polyphème, au pied du mont Etna.

SILÈNE.

O Bacchus, pour toi je souffre mille maux aujourd'hui, comme au temps où mon corps avait la vigueur de la jeunesse : d'abord, lorsque agité, des fureurs envoyées par Junon, tu t'enfuis, abandonnant les nymphes des montagnes, tes nourrices ; puis, dans la guerre des Géants, combattant bravement à tes côtés, je frappai Encelade au milieu de son bouclier, et le tuai d'un coup de ma lance. Eh bien, quoi ? est-ce en songe que j'aurais vu ce que je dis là ? — Non, par Jupiter ! car je montrai même les dépouilles à Bacchus. Et maintenant je poursuis une entreprise plus pénible encore. Depuis que Junon a lancé contre toi des pirates tyrrhéniens pour te transporter dans une contrée lointaine, informé de ce dessein, j'ai mis à la voile avec mes enfants pour aller à ta recherche. Au haut de la poupe, tenant moi-même en main le gouvernail, je dirigeais le navire; et mes fils, assis au banc des rameurs et blanchissant d'écume la mer azurée, te cherchaient, ô mon maître ! Déja nous appro-

chions du promontoire de Malée, lorsqu'un vent d'orient, soufflant avec violence contre le navire, nous jeta ici sur les rochers de l'Etna, dont les antres sauvages servent de retraite aux fils du dieu de la mer, aux Cyclopes, monstres n'ayant qu'un œil, et avides du sang des hommes. Devenus la proie de l'un d'eux, nous sommes esclaves dans sa demeure; le maître que nous servons s'appelle Polyphème. Plus de joyeux transports bachiques; nous sommes réduits à paître les troupeaux d'un Cyclope impie. Mes enfants, jeunes encore, conduisent les brebis sur les coteaux les plus éloignés; et moi, je reste ici, chargé du soin de remplir les abreuvoirs, de balayer cet antre, de servir à ce Cyclope impie ses festins abominables. En ce moment, il me faut remplir ma tâche, et nettoyer la caverne avec ce râteau de fer, afin que le Cyclope mon maître, lorsqu'il rentrera, la trouve propre, et prête à le recevoir, lui et ses brebis Mais déja je vois mes fils qui ramènent leurs troupeaux. Qu'est ceci? Dansez-vous donc de bruyants sicinnis [1], tout comme au temps où vous escortiez Bacchus à la maison d'Althée [2], avec des chants d'allégresse, qu'accompagnait le son de la lyre?

LE CHOEUR [3].

Noble rejeton issu de noble race, où cours-tu parmi les rochers? Ce n'est pas là que tu trouveras un air doux et frais, une herbe abondante, et l'eau courante des

[1] Danse propre aux satyres. V. Athénée, l. XIV, c. 7.

[2] Althée, maîtresse de Bacchus, de laquelle ce dieu eut Déjanire. (*Apollodore*, I, 8.)

[3] Ce sont des chevriers, qui s'adressent à leurs chevreaux ou à leurs béliers.

ruisseaux ; mais dans ton abreuvoir, auprès de l'antre du Cyclope, où tes petits t'appellent par leurs bêlements.

Psitt[1] ! ne veux-tu pas venir de ce côté ? peux-tu fuir ce coteau couvert de rosée ? Ohé ! je vais te lancer une pierre. Reviens, animal aux longues cornes, reviens à l'étable du Cyclope sauvage.

Et toi, laisse-moi presser tes mamelles gonflées de lait ; donne-les à tes jeunes agneaux, que tu abandonnes sur leur litière. Ces jeunes petits, qui ont dormi tout le jour, te rappellent par leurs doux bêlements. Quand quitteras-tu les frais pâturages, pour revenir à l'étable, à l'ombre des rochers de l'Etna ?

Là, nous n'avons plus Bacchus, ni ses danses, ni les bacchantes armées du thyrse, ni le bruit des tambours frappés au bord d'une onde pure, ni les gouttes précieuses d'une liqueur vermeille, ni les sommets du Nysa[2], fréquenté par les nymphes.

Je chante un hymne bachique à Vénus, que je poursuis avec les bacchantes, aux pieds agiles et brillants. O Bacchus, dieu que je chéris, où vis-tu solitaire, agitant ta blonde chevelure ? tandis que moi, ton serviteur fidèle, je suis esclave du Cyclope au front percé d'un œil hideux, et que, vêtu de cette peau de bouc, j'erre misérablement loin de toi et de ton amitié.

SILÈNE.

Taisez-vous, mes enfants, et dites aux serviteurs de rassembler les troupeaux sous la grotte creusée dans le roc.

[1] Sifflement des bergers pour appeler leurs troupeaux. On le retrouve dans Théocrite.

[2] Montagne de l'Asie, ou de l'Arabie. Quelques-uns même le prennent pour une partie du Parnasse.

LE CHOEUR.

Allez, vous autres. (*A Silène.*) Mais, mon père, d'où vient cet empressement ?

SILÈNE.

Je vois sur le rivage un vaisseau grec et des rameurs, avec un chef qui les précède. Ils s'avancent vers cet antre ; sur leurs têtes ils portent des vases vides ; sans doute ils manquent de vivres, et ils sont aussi chargés d'urnes à puiser de l'eau. Malheureux étrangers, qui sont-ils? Ils ignorent quel est notre maître Polyphème, puisqu'ils abordent sur ce rivage inhospitalier, et qu'ils viennent tomber misérablement sous la dent du Cyclope anthropophage. Mais restez tranquilles, afin que nous puissions apprendre d'où ils viennent en Sicile, au pied du mont Etna.

ULYSSE.

Étrangers, pourriez-vous nous dire s'il est quelque fleuve en ces lieux où nous trouverons une eau courante pour étancher notre soif, et si quelqu'un veut vendre des vivres à des nautonniers dans la détresse? Mais quoi? on dirait que nous avons abordé sur une terre consacrée à Bacchus. Je vois une troupe de Satyres à l'entrée de cette grotte. Salut d'abord au plus âgé d'entre eux.

SILÈNE.

Salut, ô étranger! Dis-nous qui tu es, et quelle est ta patrie.

ULYSSE.

Ulysse d'Ithaque, et roi des Céphalléniens.

SILÈNE.

Je connais le beau parleur, le fils rusé de Sisyphe [1].

[1] Il y a une intention malicieuse dans cette réponse; car Ulysse était

ULYSSE.

C'est moi-même; mais ne m'insulte pas.

SILÈNE.

D'où viens-tu pour aborder en Sicile?

ULYSSE.

D'Ilion, de la laborieuse guerre de Troie.

SILÈNE.

Comment? tu ne savais donc pas le chemin de ta patrie?

ULYSSE.

Les vents et les tempêtes m'ont jeté malgré moi sur ce rivage.

SILÈNE.

Ah! ah! tu as éprouvé le même sort que moi.

ULYSSE.

Est-ce donc aussi malgré toi que tu es venu en ces lieux?

SILÈNE.

Oui; je poursuivais les pirates qui ont enlevé Bacchus.

ULYSSE.

Quel est ce pays, et qui sont ceux qui l'habitent?

SILÈNE.

Ce sont ici les hauteurs de l'Etna, le lieu le plus élevé de la Sicile.

ULYSSE.

Où sont les murs et les remparts de la ville?

SILÈNE.

Il n'y en a point: ô étranger, ces monts ne sont pas peuplés par des hommes.

fils de Laërte; mais Anticlée, sa mère, passait pour avoir eu un commerce illégitime avec Sisyphe.

ULYSSE.

Par qui sont-ils donc habités? par des bêtes sauvages?

SILÈNE.

Des Cyclopes en habitent les cavernes : ils n'ont point de maisons.

ULYSSE.

A qui obéissent-ils? ou bien le gouvernement est-il populaire?

SILÈNE.

Ce sont des bergers nomades : aucun n'obéit en rien à aucun autre.

ULYSSE.

Cultivent-ils l'épi de Cérès? Sinon, de quoi vivent-ils?

SILÈNE.

De lait, de fromages, et de la chair des moutons.

ULYSSE.

Possèdent-ils la liqueur de Bacchus, le jus de la vigne?

SILÈNE.

Non : ils habitent une terre ingrate.

ULYSSE.

Sont-ils amis des étrangers, et respectent-ils les droits sacrés de l'hospitalité?

SILÈNE.

Pour eux, le mets le plus agréable est la chair des étrangers.

ULYSSE.

Que dis-tu? Ils aiment à manger de la chair humaine?

SILÈNE.

Personne n'arrive ici qu'il ne soit bientôt égorgé.

ULYSSE.

Mais où est le Cyclope lui-même? Est-il dans cette caverne?

SILÈNE.

Il est absent; il poursuit, avec ses chiens, les bêtes sauvages sur l'Etna.

ULYSSE.

Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses pour que nous nous échappions de cette terre?

SILÈNE.

Je ne sais pas, Ulysse; mais il n'est rien que je ne fasse pour toi.

ULYSSE.

Vends-nous les vivres dont nous avons besoin.

SILÈNE.

Je ne puis t'offrir, comme je te l'ai déja dit, que la chair de ces animaux.

ULYSSE.

C'est très bon, et suffisant pour apaiser la faim.

SILÈNE.

J'ai aussi du fromage fait de lait caillé, et du lait de vache.

ULYSSE.

Apportez tout cela ici; le grand jour est nécessaire pour acheter.

SILÈNE.

Mais, dis-moi, combien me donneras-tu d'or en échange?

ULYSSE.

Ce n'est pas de l'or, mais la liqueur de Bacchus, que je t'offre.

SILÈNE.

O doux propos!... La liqueur dont nous sommes privés depuis si longtemps?

ULYSSE.

C'est même un vin que Maron m'a donné, Maron, le fils du dieu[1].

SILÈNE.

Lui que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras?

ULYSSE.

Le fils de Bacchus, afin qu'il ne te reste aucun doute.

SILÈNE.

Ce vin est-il resté dans la cale du navire, ou bien l'as-tu avec toi?

ULYSSE.

C'est cette outre que tu vois, ô vieillard, qui le contient.

SILÈNE.

Il n'y en a pas là de quoi remplir ma bouche.

ULYSSE.

J'en ai encore deux fois autant qu'il en coulera de cette outre.

SILÈNE.

La belle source que tu m'offres! elle me réjouit le cœur.

ULYSSE.

Veux-tu que je te fasse d'abord goûter un peu de ce vin pur?

SILÈNE.

Tu as raison; la dégustation attire le chaland.

ULYSSE.

J'ai apporté fort à propos une coupe avec mon outre.

[1] Maron était fils d'Évanthée, selon Homère, V. *Odyss.*, IX, 196; selon d'autres, de Silène lui-même. Évanthée était fils de Bacchus et d'Ariadne; quelques auteurs le confondent avec Bacchus. Il y avait en Thrace une ville appelée Maronée, qui produisait d'excellent vin.

SILÈNE.

Allons, verse à grand bruit, afin qu'après avoir bu j'en conserve le souvenir.

ULYSSE.

Tiens.

SILÈNE.

Oh!... quel bouquet délicieux!

ULYSSE.

Tu l'as donc vu?

SILÈNE.

Non, par Jupiter; mais je le sens.

ULYSSE.

Goûte-le à présent, afin de ne pas louer seulement en paroles.

SILÈNE.

Bon! bon! Bacchus m'invite à danser. Ah! ah! ah!

ULYSSE.

A-t-il arrosé ton gosier comme il faut?

SILÈNE.

Je le sens jusqu'au bout des ongles.

ULYSSE.

En outre, je te donnerai aussi de l'argent.

SILÈNE.

Lâche-moi seulement l'outre, et garde ton or.

ULYSSE.

Apportez à présent vos fromages et vos moutons.

SILÈNE.

Je vais le faire, sans me soucier de mon maître; car pour boire un seul coup, je donnerais de bon cœur tous les troupeaux des Cyclopes; et je consens à être précipité dans la mer du haut du rocher de Leucade, une fois que l'ivresse aura épanoui mon visage. Il faut être fou pour ne pas aimer à boire : en buvant, on se livre aux jouis-

sances de l'amour [1], au plaisir de la danse, et à l'oubli des maux ; et je ne caresserais pas ce délicieux breuvage, en me moquant de la bêtise du Cyclope et de son œil unique !

(Il entre dans la grotte pour chercher le fromage et les moutons.)

LE CHOEUR.

Écoute, Ulysse ; en attendant, nous causerons un peu avec toi.

ULYSSE.

Vous êtes des amis, qui vous adressez à un ami.

LE CHOEUR.

Vous avez donc pris Troie, et fait Hélène votre captive ?

ULYSSE.

Et nous avons détruit toute la maison de Priam.

LE CHOEUR.

Sans doute après avoir pris la jeune beauté, vous l'avez tous maltraitée [2] chacun à votre tour ? car elle aime changer de maris, la perfide ; elle qui, pour avoir vu des pantalons élégants aux ambes de Pâris, et le collier d'or qui ornait son cou, perdit la tête, et abandonna Ménélas, cet excellent petit homme. Ah ! plût au ciel que

[1] Ici la sensualité du vieillard lascif s'exprime en termes que nous ne pouvons reproduire littéralement en français. Voici le mot à mot en latin :

In quo est hocce erectum excitare,
Mammarumque contrectatio, et paratum
Tangere manibus pratum, etc.

Le mot λειμών, *pratum*, a ici le même sens que κῆπος, *hortus*, employé par d'autres poëtes. Idem valet ac *pudendum muliebre*.

[2] Le mot grec a un autre sens des plus licencieux, et les mots suivants indiquent assez que l'auteur veut qu'on l'entende dans ce dernier sens.

jamais la race des femmes n'eût existé, si ce n'est pour moi seul!

SILÈNE.

O roi Ulysse, voici les richesses des bergers, des agneaux bêlants, et une abondante provision de fromages de lait caillé; prenez, éloignez-vous au plus vite de cette caverne, et donnez-moi en échange la douce liqueur de Bacchus.

ULYSSE.

Dieux! voici le Cyclope qui revient. Que faire! ô vieillard, nous sommes perdus. Où fuir?

SILÈNE.

Dans ce rocher, où vous pourrez vous tenir cachés.

ULYSSE.

Tu nous donnes un conseil étrange, de nous jeter dans ses filets.

SILÈNE.

Étrange! nullement. Il y a plusieurs retraites secrètes dans ce rocher.

ULYSSE.

Il n'en sera pas ainsi. Troie aurait trop à se plaindre, si nous fuyions devant un seul homme : j'ai plus d'une fois, les armes à la main, résisté au choc d'une multitude de Phrygiens. S'il faut mourir, nous mourrons en gens de cœur ; ou en sauvant notre vie, nous sauverons aussi notre gloire.

LE CYCLOPE (*sans apercevoir les Grecs retirés au fond du théâtre, et s'adressant au chœur des Satyres qui dansent*).

Tenez-vous tranquilles, rangez-vous. Qu'est-ce donc ?

quel est ce jeu? pourquoi ces bacchanales? Vous n'avez ici ni Bacchus, ni les grelots d'airain, ni le bruit des tambours. Comment vont les petits récemment nés dans ma caverne? sont-ils pendants à la mamelle de leurs mères, ou se jouent-ils à leurs côtés? les corbeilles de joncs sont-elles remplies de fromages? Que dites-vous? que répondez-vous? Tout à l'heure ce bâton va vous faire pleurer. Levez les yeux, ne les baissez pas vers la terre.

LE CHOEUR.

Tiens, nous les levons jusqu'à Jupiter lui-même; je vois les astres et Orion.

LE CYCLOPE.

Mon dîner est-il prêt?

LE CHOEUR.

Oui; pourvu que ton estomac le soit aussi.

LE CYCLOPE.

Et les coupes sont-elles pleines de lait?

LE CHOEUR.

Si pleines, qu'il ne tient qu'à toi d'en boire un tonneau entier.

LE CYCLOPE.

Est-ce du lait de brebis, ou de vache, ou mêlé?

LE CHOEUR.

Comme tu le voudras: seulement ne m'avale pas moi-même.

LE CYCLOPE.

Je m'en garderai bien; car, en sautillant dans mon ventre, vous me feriez périr par vos gambades. (*Apercevant tout à coup les Grecs et Silène, qui feint de les repousser.*) Oh! oh! quelle est cette troupe que je vois près de l'étable? Ce sont des pirates ou des voleurs venus sur ce rivage. Et vraiment, je vois des agneaux de ma ca-

verne, attachés avec des liens d'osier, des vases remplis de fromage, et la tête chauve de ce vieillard tout enflée des coups qu'il a reçus.

SILÈNE.

Ah ! malheureux que je suis ! j'ai la fièvre à force d'avoir été battu.

LE CYCLOPE.

Par qui? Vieillard, qui t'a ainsi frappé à la tête?

SILÈNE.

Ce sont ces gens-là, Cyclope, parceque je ne voulais pas leur laisser prendre ton bien.

LE CYCLOPE.

Ils ne savaient donc pas que je suis dieu, et issu des dieux?

SILÈNE.

Je le leur ai dit ; mais ils n'emportaient pas moins tes trésors, ils mangeaient ton fromage malgré moi, ils emmenaient tes agneaux ; ils disaient qu'ils t'attacheraient toi-même à un carcan de trois coudées ; qu'à ta vue et sous ton œil unique, ils t'arracheraient les entrailles ; qu'ils te sillonneraient le dos à coups de fouet ; qu'ensuite ils te lieraient, te jetteraient sous les bancs de leur vaisseau, et te vendraient pour travailler dans les carrières, ou pour faire tourner le moulin [1].

LE CYCLOPE.

Vraiment? Va donc au plus vite aiguiser mes couteaux, mes épées, mon sabre tranchant ; entasse des fagots, et mets-y le feu ; car je veux les égorger sur-le-champ et m'en rassasier : je mangerai les uns rôtis sur les charbons, les autres cuits à la marmite et bouillis. Aussi bien suis-je las de ma nourriture sauvage ; j'ai

[1] Ce qui était un châtiment réservé aux esclaves.

assez mangé de lions et de cerfs, et voilà longtemps que je suis privé de chair humaine.

SILÈNE.

Des plats nouveaux sont toujours plus agréables, ô mon maître ! et il n'y a pas peu de temps qu'il est arrivé des étrangers dans cette caverne.

ULYSSE.

Cyclope, écoute-moi à notre tour. C'est le besoin que nous avions d'acheter des vivres qui nous a fait sortir de notre vaisseau et venir vers ta caverne. Ce vieillard nous a vendu des agneaux pour une coupe de vin, et il nous les a livrés après avoir vidé la coupe, le tout de son plein gré ; il n'y a pas eu la moindre violence. Mais à présent il ne dit pas un mot de vrai, parce qu'il a été surpris à vendre en cachette ce qui t'appartenait.

SILÈNE.

Moi?... Puisses-tu périr mille fois...

ULYSSE.

Si je mens.

SILÈNE.

Non, par Neptune ton père, ô Cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso et par les filles de Nérée, par les flots sacrés et toute la race des poissons, je le jure, ô mon charmant petit Cyclope, mon cher petit maître, je n'ai pas vendu tes biens à ces étrangers. Si je mens, puissent périr misérablement ces méchants enfants, que je chéris plus que tout au monde !

LE CHOEUR.

Que tes imprécations retombent sur toi. Je t'ai vu moi-même vendre des vivres à ces étrangers. Si je ne dis pas vrai, que mon père périsse : mais ne fais pas de mal à ces étrangers.

LE CYCLOPE.

(*Aux Satyres*) Vous mentez. (*Montrant Silène.*) Je me fie à ce juge-là plus qu'à Rhadamanthe, et je le déclare plus juste que lui. Mais je veux interroger les coupables : D'où venez-vous, étrangers? de quel pays êtes-vous? quelle ville vous a élevés?

ULYSSE.

Nous sommes nés à Ithaque ; nous venons d'Ilion, que nous avons détruite ; et, poussés par les vents et les tempêtes, nous avons été jetés sur tes bords, ô Cyclope !

LE CYCLOPE.

Est-ce vous qui, pour reprendre la perfide Hélène à son ravisseur, avez été jusqu'à Troie, aux bords du Scamandre?

ULYSSE.

Nous-mêmes, et nous avons supporté de rudes travaux.

LE CYCLOPE.

Voilà certes une honteuse expédition : pour une seule femme, naviguer jusqu'aux rivages phrygiens !

ULYSSE.

C'est l'ouvrage des dieux, n'en accuse aucun mortel. Mais, ô noble fils du dieu des mers, nous te supplions, et nous te parlons en hommes libres : crains de donner la mort à des infortunés venus en amis dans ta grotte, et de te repaître de cette nourriture impie. Épargne-nous, ô roi, nous qui avons élevé des temples à ton père dans les parties les plus reculées de la Grèce : le port sacré de Ténare[1] reste inviolable, ainsi que les re-

[1] Nom d'un promontoire de Laconie, où il y avait aussi une ville et un port. Neptune y était particulièrement adoré.

traites de Malée[1]; le rocher de Sunium[2], où Minerve a un temple, et qui recèle des mines d'argent dans ses entrailles, et l'asile du promontoire de Géreste[3], sont toujours debout : nous n'avons pu pardonner aux Phrygiens un outrage difficile à supporter. Et tu as aussi part à notre gloire; car tu habites une terre grecque[4], au pied des rochers de l'Etna, qui vomit la flamme. Docile à la raison et aux lois des mortels, accueille des suppliants échappés au naufrage ; accorde-leur les dons de l'hospitalité, donne-leur des vêtements; et ne t'avise pas d'enfoncer dans leurs membres palpitants les broches destinées à la chair des bœufs, de repaître ta bouche et ton corps de cette abominable nourriture. Assez longtemps la terre de Priam a dépeuplé la Grèce, en s'abreuvant du sang de tant de morts versé par la lance; assez longtemps elle a désolé les femmes par la perte de leurs époux ; les mères et les pères, accablés d'années, par la perte de leurs fils. Si tu livres au feu les restes de ces guerriers, pour en faire une affreuse pâture, quel asile nous restera-t-il ? Non, Cyclope, crois-moi, résiste à ton instinct glouton; sois humain, au lieu d'être impie : les biens que le crime procure sont une source de malheurs.

SILÈNE.

Cyclope, je veux te donner un conseil : ne laisse pas

[1] Autre promontoire de Laconie, consacré à Neptune, qui y avait un temple.

[2] Sur le cap Sunium, voici ce que dit Pausanias, au commencement de ses *Attiques* : « Dans la partie du continent de la Grèce qui regarde les « Cyclades et la mer Égée, s'avance Sunium, cap de l'Attique. Au bas, « il y a un port, et sur la hauteur un temple de Minerve. De là il y a par « mer fort peu de distance à Laurium, où étaient les mines d'argent des « Athéniens. »

[3] Promontoire de l'Eubée, où s'élevait un temple de Neptune.

[4] Par les colonies que la Grèce y avait envoyées, quoique l'arrivée de ces colonies fût bien postérieure à l'époque primitive des Cyclopes.

un morceau de sa chair; et si tu manges sa langue, tu deviendras éloquent et babillard comme lui.

LE CYCLOPE.

La richesse, chétif mortel, est le dieu des sages : tout le reste n'est que vanité et belles paroles. Que m'importent à moi les promontoires consacrés à mon père? et pourquoi m'en fais-tu un si pompeux étalage? Étranger, la foudre de Jupiter ne me fait point trembler; je ne sais point que Jupiter soit un dieu plus puissant que moi : au surplus, je ne m'en soucie guère. Et pourquoi je ne m'en soucie pas, le voici : Si ce dieu verse la pluie du haut du ciel, j'ai sous ce rocher un abri solide et couvert; j'y mange un veau rôti ou quelque bête sauvage, et j'arrose mon ventre étendu, en vidant une amphore pleine de lait; et je frappe dessus, rivalisant, par ce bruit, avec le tonnerre de Jupiter [1]. Et lorsque le Thrace Borée verse la neige à gros flocons, je couvre mon corps de peaux de bêtes, je fais grand feu, et je me ris de la neige. La terre, de gré ou de force, fait naître de l'herbe pour engraisser mes troupeaux. Je me garde bien de les immoler à quelque autre dieu qu'à moi-même et à mon ventre, qui est le plus grand des dieux. Boire et manger chaque jour, et ne s'inquiéter de rien, voilà le Jupiter des sages. Que ceux qui ont établi des lois, et embarrassé la vie humaine de mille soins inutiles, soient maudits. Je ne cesserai point, pour leur plaire, de me réjouir le cœur, et je ne t'en croquerai pas moins. Voici donc les dons d'hospitalité que je t'offre, afin d'être irréprochable devant toi. Un bon feu, et cette marmite de la

[1] L'idée irrévérencieuse du Cyclope s'explique fort bien par ces deux vers de Catulle, XXXII, 10 :

> Nam pransus jaceo, et satur supinus
> Pertundo tunicamque palliumque.

maison de mes pères, qui te fera bouillir à merveille et te vêtira chaudement. Allons, entrez là-dedans; allez à l'autel du dieu de cette caverne, et préparez-moi un bon festin.

ULYSSE.

Hélas! j'ai échappé aux dangers d'Ilion et à ceux de la mer; et maintenant j'échoue contre le cœur inabordable d'un homme impie. O Pallas, fille de Jupiter, ô ma souveraine, c'est à présent que j'ai besoin de ton secours; car je suis aux prises avec des dangers plus menaçants que ceux d'Ilion, et dans une crise plus terrible. Et toi qui habites le séjour des brillantes étoiles, Jupiter hospitalier, vois ce qui m'arrive; si tu ne le vois pas, c'est à tort, Jupiter, que l'on t'adore comme un dieu: tu n'es rien.

(Ils entrent dans la caverne.)

LE CHOEUR.

Ouvre, Cyclope, les lèvres qui ferment le passage de ton large gosier, car on t'a préparé des viandes bouillies et rôties que tu peux ôter de dessus les charbons ardents, mâcher et dévorer; tu peux disséquer les membres de tes hôtes, préparés dans la peau velue[1] d'une chèvre. Ne me fais point participer à ce repas[2]. Garde pour toi seul tout le vaisseau que tu charges de cet horrible mets. Je dis adieu à cet antre; oui, je veux fuir les sacrifices du Cyclope impie de l'Etna, qui se réjouit de manger la chair de ses hôtes. Quelle est donc la barbarie

[1] On voit dans Hérodote, IV, 61, que l'usage de faire cuire la viande dans des peaux de bœufs a été pratiqué par quelques anciens peuples.

[2] Passage obscur: il paraît y avoir ici quelque lacune dans le texte.

de celui qui ose immoler sur son foyer de malheureux suppliants réfugiés dans sa maison ; qui les coupe, qui les mange, qui fait craquer leurs membres sous ses dents sacriléges, qui fait bouillir des chairs humaines, ou les retire de dessus les charbons toutes brûlantes, pour s'en repaître !

ULYSSE.

O Jupiter ! que dirai-je de l'affreux spectacle que cet antre vient de m'offrir ? Spectacle incroyable, semblable aux récits fabuleux, et non aux actions des hommes.

LE CHOEUR.

Qu'est-il arrivé, Ulysse ? Le Cyclope impie a-t-il fait un festin de tes chers compagnons ?

ULYSSE.

Il en a mangé deux, après les avoir bien examinés des yeux et palpés des mains, pour reconnaître la chair la plus grasse et la plus ferme [1].

LE CHOEUR.

Infortunés ! Comment leur a-t-il fait subir ce cruel supplice ?

ULYSSE.

Aussitôt que nous sommes entrés dans la caverne, le Cyclope a commencé par allumer du feu, en jetant sur le large foyer les branches d'un grand chêne qui aurait fait la charge de trois chariots ; ensuite il s'est fait près du feu un lit de feuilles de sapin. Il a pris un cratère de la capacité de dix amphores, s'est mis à traire ses vaches, et l'a rempli de lait. Il posa à côté une coupe de bois

[1] Virgile, *Énéid.*, III, 623 :

Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro,
Prensa manu magna, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum, sanieque exspersa natarent
Limina.

de lierre, large de trois coudées, et qui paraissait en avoir quatre de profondeur; puis il mit sur le feu une marmite d'airain pour bouillir; il prit des broches de bois d'épine grossièrement taillées avec la serpe, et dont l'extrémité avait été durcie au feu, et prépara des vases à recevoir le sang des victimes, grossièrement travaillés avec la serpe. Lorsque tout fut disposé par l'horrible cuisinier de Pluton, il saisit deux de mes compagnons, et les égorgea avec une certaine symétrie: l'un fut jeté dans une marmite d'airain; il prit l'autre par l'extrémité du talon, et, lui brisant la tête contre l'angle du rocher, il fit jaillir la cervelle; ensuite, enlevant les chairs avec son large coutelas, il les fit rôtir sur le feu, et jeta le reste des membres dans la marmite, pour les faire bouillir. Pour moi, malheureux, les yeux baignés de larmes, je me tenais près du Cyclope et je le servais. Les autres, comme des oiseaux tremblants, se retiraient dans les coins obscurs de la caverne, frappés de terreur, et le sang glacé dans les veines. Lorsque enfin, après s'être repu de la chair de mes compagnons, le Cyclope est retombé, et que l'haleine impure de son gosier infectait l'air, une pensée divine vint m'inspirer. Je remplis une coupe de vin pur de Maron, je l'offre à boire au Cyclope, et lui dis: « Cyclope, fils du dieu des mers, « vois quelle boisson divine la Grèce exprime de ses « vignes : c'est la liqueur de Bacchus. » Gorgé de ces mets abominables, il prit la coupe et la vida d'un trait; puis il en fait l'éloge, et, levant les mains, il s'écrie : « O le plus cher des hôtes! tu me fais boire une liqueur « exquise après un repas exquis. » Le voyant ainsi réjoui, je lui remplis une seconde coupe, sûr que le vin le dompterait, et nous aiderait à le punir. Déja il en venait aux chansons; et moi, versant coup sur coup, j'échauf-

fais ses entrailles d'un nouveau feu. Il mêle ses chants discordants aux pleurs de mes compagnons ; tout l'antre en retentit. Moi, je me dérobe en secret, prêt à vous sauver avec moi, si vous voulez me seconder. Dites-moi donc si vous désirez ou non fuir un monstre insociable, pour aller habiter le palais de Bacchus avec les jeunes naïades. Ton père, qui est dans l'antre, m'a déja témoigné ce desir ; mais il est faible et ne songe qu'à boire : comme un oiseau pris à la glu et qui bat vainement de l'aile, il ne peut se détacher de la coupe qu'on lui présente. Toi qui es jeune, échappe au danger avec moi ; retourne à ton ancien ami Bacchus, auquel le Cyclope ressemble si peu.

LE CHOEUR.

O cher ami, puissions-nous voir luire cet heureux jour, et nous dérober au joug du Cyclope impie ! Depuis longtemps nous sommes privés du plaisir de boire ; mais nous ne pouvons échapper à ce maître cruel.

ULYSSE.

Écoute donc quel moyen j'ai trouvé pour nous venger de ce monstre sauvage, et pour te délivrer de la servitude.

LE CHOEUR.

Parle, car je n'aurais pas plus de plaisir à entendre les sons de la lyre asiatique [1] que la nouvelle de la mort du Cyclope.

ULYSSE.

Dans la joie que lui inspire la liqueur de Bacchus, il veut aller à un festin avec ses frères les Cyclopes.

[1] Elle avait été inventée en Lydie, patrie des Ménades. Les Satyres avaient dû l'entendre fréquemment à la suite de Bacchus.

LE CHOEUR.

Je comprends : tu veux le surprendre dans les bois et le tuer, ou le précipiter du haut des rochers.

ULYSSE.

Rien de tel ; mon dessein est profondément combiné.

LE CHOEUR.

Quel est-il ? Nous avons dès longtemps ouï parler de ta prudence.

ULYSSE.

Je le détournerai d'aller à ce festin, en lui disant qu'il ne faut pas donner ainsi son vin aux autres Cyclopes, mais le garder pour lui seul, et mener joyeuse vie. Ensuite, lorsqu'il dormira vaincu par Bacchus, je prendrai une tige d'olivier qui est dans la grotte, j'en aiguiserai le bout avec mon épée, et je la mettrai au feu ; puis, quand je la verrai embrasée, je l'en retirerai tout ardente et l'enfoncerai au milieu du front du Cyclope, et son œil sera bientôt consumé. Comme un homme qui construit la charpente d'un navire fait mouvoir rapidement sa tarière au moyen de deux courroies [1], je tournerai le tison dans l'orbite de l'œil, et je dessécherai ses paupières.

LE CHOEUR.

Oh ! quelle joie ! Je suis transporté de cette invention.

ULYSSE.

Après cela je t'embarquerai avec nos amis et ton père

[1] Homère, *Odyssée*. IX, 384 : « Comme lorsqu'un charpentier perce « avec une tarière une planche de bois pour l'employer à la construction « d'un vaisseau, il appuie l'instrument par-dessus, et ses compagnons au-« dessous le font tourner avec sa courroie qui va et vient des deux côtés, « et la tarière tourne sans cesse ; de même nous faisions tourner ce pieu « dans l'œil de ce monstre. »

dans un vaisseau prêt à nous recevoir, et, faisant force de rames, nous fuirons loin de cette terre.

LE CHOEUR.

Nous sera-t-il permis, comme t'ayant prêté serment après les libations, de tenir aussi le tison qui doit crever l'œil du Cyclope? car je veux prendre part à son supplice.

ULYSSE.

Il le faut bien. Le tison est grand : il faudra que tu nous aides à le porter.

LE CHOEUR.

Ah! je porterai, s'il le faut, le poids de cent chariots, pour avoir le plaisir de broyer, comme un guêpier, l'œil de ce maudit Cyclope.

ULYSSE.

Taisez-vous maintenant ; vous savez tous mes projets : lorsque je vous le dirai, soyez dociles à la voix du chef de l'entreprise ; car j'ai là-dedans des amis que je n'abandonnerai pas pour me sauver seul. Je pourrais fuir en cet instant, puisque je suis sorti de l'antre ; mais il n'est pas juste de laisser en ces lieux les amis qui m'y ont accompagné, et de ne songer qu'à mon propre salut.

(Il rentre dans la grotte.)

DEMI-CHOEUR.

Allons. Qui sera le premier? qui marchera après le premier, pour porter le tison? qui l'enfoncera dans les paupières du Cyclope, pour percer l'œil qui l'éclaire?

(On entend des chants dans l'intérieur [1].)

DEMI-CHOEUR.

Silence, silence. Déja ivre, ce grossier chanteur, qui

[1] Indication de quelque ancien scholiaste.

bientôt pleurera, fait entendre des accents discordants, et s'avance hors de la caverne. Allons, formons aux plaisirs ce sauvage malappris : il sera bientôt complétement aveugle.

LE CHOEUR.

Heureux celui qui s'enivre de la liqueur chérie de Bacchus, qui, couché dans un festin, presse dans ses bras un être chéri, et, dans son lit, joue avec les cheveux blonds et parfumés de sa maîtresse ! Il chante alors : « Qui m'ouvrira la porte[1] ? »

LE CYCLOPE.

Pan ! pan ! pan !... Je suis tout plein de vin ; cet excellent festin m'a tout réjoui ; mon estomac, comme un vaisseau chargé, est rempli jusqu'aux bords. Ce beau gazon m'invite à célébrer la fête du printemps avec mes frères les Cyclopes. Allons, mon cher hôte, passe-moi l'outre ; donne-la-moi.

LE CHOEUR.

Le brillant Cyclope au doux regard sort de sa brillante cour : il est beau, et il nous aime. Des flambeaux luiront bientôt pour ton corps, et, comme pour une tendre épouse, dans cet antre frais, une couronne émaillée de mille couleurs ornera ton front.

ULYSSE.

Cyclope, écoute-moi, car je connais dès longtemps ce Bacchus que je t'ai donné à boire.

LE CYCLOPE.

Et ce Bacchus passe donc pour un dieu ?

[1] Ces mots paraissent être le commencement d'une chanson populaire. Le Cyclope, qui a entendu les premiers mots, continue en imitant le bruit de l'amant qui frappe à la porte de sa maîtresse : « Pan, pan, pan ! »

ULYSSE.

Un très grand dieu, qui procure aux hommes de doux plaisirs.

LE CYCLOPE.

J'ai, en effet, beaucoup de plaisir à le roter en ce moment.

ULYSSE.

Tel est ce dieu bienfaisant ; il ne fait de mal à personne.

LE CYCLOPE.

Mais comment un dieu peut-il se plaire à demeurer dans une outre ?

ULYSSE.

En quelque lieu qu'on le place, il y reste content.

LE CYCLOPE.

Il n'est pourtant pas convenable que les dieux habitent dans des peaux.

ULYSSE.

S'il te fait plaisir, qu'importe ? Est-ce que la peau te le rend amer ?

LE CYCLOPE.

Je n'aime pas l'outre ; mais j'aime la liqueur qu'elle contient.

ULYSSE.

Reste donc là, Cyclope, à boire et te réjouir.

LE CYCLOPE.

Ne faut-il pas que j'aille donner à mes frères un peu de cette liqueur ?

ULYSSE.

En la gardant pour toi seul, tu en seras plus honorable.

LE CYCLOPE.

En la partageant avec mes amis, je serai plus serviable.

ULYSSE.

Les festins amènent des querelles et des coups.

LE CYCLOPE.

En supposant que je m'enivre, personne n'osera me toucher.

ULYSSE.

Mon cher, celui qui a bu doit rester chez lui.

LE CYCLOPE.

Bien sot celui qui n'aime pas les festins quand il a bu.

ULYSSE.

Celui qui reste à la maison quand il est ivre est sage.

LE CYCLOPE.

Que ferons-nous, Silène? Es-tu d'avis de rester?

SILÈNE.

C'est mon avis, Cyclope : qu'avons-nous besoin d'autres buveurs?

LE CYCLOPE.

Ma foi, la terre est tapissée d'un gazon fleuri.

SILÈNE.

Et quand le soleil est ardent, il est à propos de boire. Allons, assieds-toi, étends-toi par terre.

LE CYCLOPE.

Voici : mais pourquoi mets-tu la coupe derrière moi?

SILÈNE.

De peur qu'on ne vienne la prendre.

LE CYCLOPE.

C'est que tu veux boire à la dérobée : pose-la au milieu. — Et toi, mon hôte, dis-moi ton nom, comment on t'appelle.

ULYSSE.

PERSONNE [1]. Mais de quel bienfait aurai-je à te rendre grace?

LE CYCLOPE.

Je te mangerai le dernier de tous tes compagnons.

ULYSSE.

C'est une rare faveur que tu accordes là à ton hôte, Cyclope.

LE CYCLOPE, *à Silène.*

Holà, que fais-tu là? Tu bois mon vin en cachette.

SILÈNE.

Non; c'est lui qui m'a baisé, parcequ'il me trouve beau.

LE CYCLOPE.

Il t'en coûtera cher. C'est toi qui aimes le vin, qui ne t'aime pas.

SILÈNE.

Non, par Jupiter; il prétend m'aimer parceque je suis beau.

LE CYCLOPE.

Verse; donne-moi seulement la coupe pleine.

SILÈNE.

Comment le mélange est-il fait? Voyons un peu.

LE CYCLOPE.

Tu me fais mourir; donne-le tel qu'il est.

SILÈNE.

Non, par Jupiter, pas avant que je ne t'aie vu te couronner [2], et que je ne l'aie goûté encore.

LE CYCLOPE.

Échanson maudit!

[1] Voyez l'*Odyssée*, chant IX.

[2] Les anciens portaient des couronnes dans les festins, et lorsqu'ils buvaient, même seuls. V. *Alceste*, v. 848.

SILÈNE.

Oui, par Jupiter, le vin est doux. Il faut aussi que tu te mouches, pour mieux boire.

LE CYCLOPE.

Voilà qui est fait, mes lèvres et ma barbe sont propres.

SILÈNE.

Range donc ton coude comme il faut, et ensuite bois, comme tu me vois faire..., et comme tu ne me vois plus [1].

LE CYCLOPE.

Holà, holà... que fais-tu?

SILÈNE.

J'ai avalé d'un trait, fort agréablement.

LE CYCLOPE.

Prends la coupe, mon hôte, et sois toi-même mon échanson.

ULYSSE.

En effet, la vigne connaît ma main.

LE CYCLOPE.

Allons, verse maintenant.

ULYSSE.

Je verse; seulement fais silence.

LE CYCLOPE.

Tu demandes là une chose difficile à celui qui boit beaucoup.

ULYSSE.

Prends et bois, et ne laisse rien.

LE CYCLOPE.

Il faut mourir quand la coupe est vidée [2].

[1] M. Boissonade explique très bien ce jeu de scène, qui consistait à avaler la coupe avec tant de rapidité, que l'intervalle qui séparait les deux hémistiches fût à peine sensible.

[2] Ce vers est ordinairement attribué à Ulysse. J'ai suivi M. Boissonade, qui, dans son édition, le donne au Cyclope.

Ah! la vigne est assurément un bois admirable!

ULYSSE.

Si après tu bois beaucoup après avoir beaucoup mangé, en arrosant ton estomac, même sans soif, tu tomberas dans un doux sommeil : mais si tu laisses quelque chose, Bacchus te séchera le gosier.

LE CYCLOPE.

Oh! oh! j'ai eu grand'peine à m'échapper à la nage, et grâce au vin pur. Le ciel me paraît se confondre avec la terre. Je vois le trône de Jupiter et la troupe sacrée des dieux; les Grâces me font des coquetteries. Mais je me contente de ce Ganymède, et c'est bien juste, par les Grâces. J'aime mieux les garçons que les filles.

SILÈNE.

C'est moi, Cyclope, qui suis le Ganymède de Jupiter.

LE CYCLOPE.

Oui, par Jupiter, et je t'enlève à la Dardanie.

SILÈNE.

Je suis perdu, mes enfants; je vais subir un indigne traitement.

LE CHOEUR.

Quoi! tu te fâches contre ton amant, et tu te moques de son ivresse?

SILÈNE.

Hélas! ce vin-là va me devenir bien amer.

(Le Cyclope entraîne Silène dans la caverne.)

ULYSSE.

Courage, fils de Bacchus, enfants généreux; le Cyclope est rentré dans sa caverne; bientôt vaincu par le sommeil, il rejettera de son gosier infame les chairs dont il s'est repu déja. Le tison fume dans l'antre. Il ne reste

plus rien à faire, qu'à brûler l'œil du Cyclope. Fais voir que tu es homme de cœur.

LE CHOEUR.

Nous aurons un cœur de rocher et d'acier. Va, rentre seulement avant que mon père ne souffre quelque indignité ; car ici tout va bien.

ULYSSE.

Vulcain, roi de l'Etna, consume l'œil de ce méchant voisin, et délivre-toi enfin de ses regards ! Et toi sommeil, fils de la sombre nuit, viens fondre avec toute ta puissance sur ce monstre haï des dieux : après les nobles travaux d'Ilion, ne laissez pas périr Ulysse et ses compagnons par la main d'un homme qui ne se soucie ni des dieux ni des mortels. Sinon, il faudra croire que la Fortune est une divinité, et que la puissance des dieux est inférieure à celle de la Fortune.

(Il entre dans la caverne.)

LE CHOEUR, *seul.*

Les tenailles de la douleur vont saisir le cou du barbare qui mange ses hôtes : bientôt le feu va consumer l'œil qui l'éclaire. Déja le tison s'embrase, déja la branche vigoureuse est cachée sous la cendre. Maron, viens, en troublant sa raison, préparer notre vengeance ; arrache l'œil du front du Cyclope, et que ta liqueur lui soit fatale. Je veux enfin revoir Bacchus couronné de lierre, et que j'ai tant regretté, et quitter le désert du Cyclope. Un tel bonheur me sera-t-il donné?

ULYSSE.

Au nom des dieux, Satyres, faites silence, tenez-vous tranquilles, et n'ouvrez pas la bouche. Je vous défends

de respirer, de cligner des yeux, de cracher, de peur d'éveiller le monstre avant que le feu ne soit venu à bout de l'œil du Cyclope.

LE CHOEUR.

Nous faisons silence, et nous retenons notre haleine dans nos poitrines.

ULYSSE.

Allons, prenez en main le tison, et entrez dans la caverne; il est suffisamment enflammé.

LE CHOEUR.

Ne veux-tu pas régler ceux qui doivent les premiers s'armer de l'arbre en flammes et crever l'œil du Cyclope, afin d'avoir part à cette aventure?

DEMI-CHOEUR.

Pour nous, nous sommes trop loin de la porte, pour atteindre son œil avec le tison enflammé.

DEMI-CHOEUR.

Et nous tout à coup nous sommes devenus boiteux.

DEMI-CHOEUR.

Il vous arrive donc la même chose qu'à moi; car tandis que je reste debout, mes pieds tout à coup entrent en convulsion sans que je sache pourquoi.

ULYSSE.

Debout en convulsion?

DEMI-CHOEUR.

Et nos yeux sont pleins de poussière et de cendre qui s'élèvent je ne sais d'où.

ULYSSE.

Hommes lâches, amis inutiles!

LE CHOEUR.

C'est que nous avons pitié de notre dos et de nos épaules; je ne me soucie pas de voir sauter les dents de ma mâchoire: est-ce là de la lâcheté? Mais je sais une

chanson magique d'Orphée, assez puissante pour faire aller le tison de lui-même brûler l'œil unique du Géant fils de la Terre.

ULYSSE.

Dès longtemps je connaissais ton caractère : maintenant je le connais mieux encore. Il faut donc recourir à mes propres amis. Mais si ta main est impuissante, aide-nous de tes paroles, et que tes exhortations soutiennent le courage de mes amis.

LE CHOEUR.

Je ferai ce que tu desires. Pour nous, nous combattrons par des représentants [1]. Puissent nos exhortations crever l'œil du Cyclope!

(Ulysse rentre dans la caverne.)

LE CHOEUR, *seul*.

Courage, frappez, hâtez-vous : brûlez l'œil de cette bête farouche qui mange ses hôtes. Brûlez, consumez. Percez le front du berger de l'Etna, et fuyez, de peur que, transporté par la douleur, il ne vous maltraite cruellement.

LE CYCLOPE.

Ah! malheureux! on m'a brûlé l'œil.

LE CHOEUR.

Voilà un hymne magnifique : chante-le-moi, Cyclope.

[1] Littéralement : « Nous courrons des dangers dans le Carien. » C'est un proverbe. Les Cariens, au rapport d'Élien, ont été les premières troupes mercenaires. Carien et mercenaire devinrent des mots synonymes. Et l'on dit *courir des dangers dans le Carien,* pour dire exposer un mercenaire à sa place.

LE CYCLOPE.

Ah! malheur à moi! Comme ils m'ont outragé! en quel état ils m'ont mis! (*Aux Grecs.*) Mais n'espérez pas, misérables que vous êtes, vous échapper de cet antre; car je me tiendrai à l'entrée, et mes mains vous arrêteront au passage.

LE CHOEUR.

Pourquoi pousses-tu ces cris, ô Cyclope?

LE CYCLOPE.

Je suis mort.

LE CHOEUR.

Tu parais tout défiguré.

LE CYCLOPE.

Et je suis encore plus malheureux!

LE CHOEUR.

Est-ce que dans l'ivresse, tu t'es laissé tomber au milieu du brasier? qui t'a traité ainsi?

LE CYCLOPE.

PERSONNE.

LE CHOEUR.

Ainsi l'on ne t'a point fait de mal.

LE CYCLOPE.

Hélas! on m'a arraché l'œil.

LE CHOEUR.

Et qui donc?

LE CYCLOPE.

PERSONNE, vous dis-je[1].

LE CHOEUR.

Tu n'es donc point aveugle?

[1] Il a fallu ici ajouter deux mots pour rendre l'équivoque plus sensible en français.

LE CYCLOPE.

Puisses-tu l'être autant que moi !

LE CHOEUR.

Et comment le serais-tu, si personne ne t'a aveuglé ?

LE CYCLOPE.

Tu te moques de moi. Mais où est-il, PERSONNE?

LE CHOEUR.

Nulle part, Cyclope.

LE CYCLOPE.

C'est l'étranger, pour me faire bien comprendre, qui est l'auteur de ma ruine, ce scélérat qui m'a donné à boire pour triompher de moi.

LE CHOEUR.

Le vin est dangereux ; c'est un terrible lutteur.

LE CYCLOPE.

Au nom des dieux, ont-ils échappé, ou sont-ils encore dans l'antre?

LE CHOEUR.

Ils se tiennent là en silence, à l'abri du rocher.

LE CYCLOPE.

De quel côté?

LE CHOEUR.

A ta droite.

LE CYCLOPE.

Où?

LE CHOEUR.

Contre le rocher même : les tiens-tu [1]?

LE CYCLOPE.

Ah! malheur sur malheur! Je me suis brisé la tête.

[1] On voit que c'est une malice du Chœur, qui dirige Polyphème de manière à le faire heurter contre le roc.

LE CHOEUR.

Les voilà qui t'échappent.

LE CYCLOPE.

Ce n'était donc pas là qu'ils étaient, comme tu me le disais?

LE CHOEUR.

Je ne te dis pas là.

LE CYCLOPE.

Où donc?

LE CHOEUR.

Ils tournent autour de toi à gauche.

LE CYCLOPE.

Hélas! on se moque de moi. Vous me raillez dans mon malheur.

LE CHOEUR.

Non, plus à présent; mais le voici devant toi.

LE CYCLOPE.

Oh! scélérat!... où es-tu?

ULYSSE.

Loin de toi : Ulysse se tient sur ses gardes.

LE CYCLOPE.

Qu'as-tu dit? Tu as changé de nom, et tu en as dit un nouveau.

ULYSSE.

Le nom que mon père m'a donné, Ulysse. C'était moi qui devais te punir de la pâture impie dont tu te nourris. Vainement je me glorifierais d'avoir livré Troïe aux flammes, si je n'eusse vengé le meurtre de mes compagnons.

LE CYCLOPE.

Hélas! hélas! l'antique oracle s'accomplit. Il m'avait annoncé que je serais privé de la vue par toi, à ton retour de Troie. Mais il annonçait en même temps que je serais

vengé de toi, et que tu errerais longtemps sur les mers.

ULYSSE.

Pleure, gémis; je t'en ai donné assez de sujets. Pour moi, je vais au rivage, et je dirige mon vaisseau vers la mer de Sicile et vers ma patrie.

LE CYCLOPE.

Non, certes; avec ce quartier de roc je t'écraserai toi et tes matelots. Je vais monter sur la hauteur, tout aveugle que je suis, et traverser, pour t'atteindre, cette grotte ouverte des deux côtés.

LE CHOEUR.

Pour nous, après avoir partagé la navigation d'Ulysse, nous nous consacrerons de nouveau au service de Bacchus.

FIN DU CYCLOPE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

